

E. Graciela Pioton-Cimetti

NICANOR

FRAGMENTS D'UNE LONGUE

HISTOIRE VERS LA MARÉE HAUTE

DE LA VIE

TABLE DES MATIERES

PREFACE	4
LA MAISON	6
LE PETIT-FILS D’UNE PASSION	7
LILA, SON MYSTERE ET SA FILLE (I)	10
ANNEE 1934	12
MARIA CALEGARI, LA GOUVERNANTE	14
LES ANNEES OU RIEN NE SE PASSE	16
SUR LE TEMPS	18
L’AVANT JARDIN : THEATRE DES PASSIONS	20
RENCONTRE AVEC LE COLLEGE	23
ANNEES D’HISTOIRE	25
AU COLLEGE	30
LA REVOLUTION DE 1943	31
HISTOIRES DANS L’HISTOIRE (1944-1947)	33
UNE FEMME ET SON ANGOISSE (I)	36
ANNEE 1948	44
DESIR DE FUITE	48
LILA, SON MYSTERE ET SA FILLE (II)	50
LA FETE DE MARIA JULIA - LES DEUX QUI HABITAIENT EN MOI	52
AMOUREUSE DE L’AMOUR	54
ANNEE 1949 - LILA : TROIS JOURS !	55
ANNEE 1949 - QUINZE ANS	58
D’UNE TRAGEDIE ADOLESCENTE	60
VISAGES ET PRESAGES	66
ANNEE 1950	67
ANNEE 1951	69
LETTRES A MON GRAND PERE	72
ANNEE 1952	81
ANNEES 1953-1954	83
UNE FEMME ET SON ANGOISSE (II)	84
ANNEE 1955	87
LETTRE A LILA	89
UNE FEMME ET SON ANGOISSE (III)	91
CHER ONCLE	92
ANNEE 1955- CONTINUATION	94
POEME POUR MON FILS MORT	96
ANNEE 1956	97

ANNEE 1957	99
FACE AU MIROIR	102
ANNEES 1958-1959	103
ANNEE 1960	104
UNE FEMME ET SON ANGOISSE (IV)	106
ANNEE 1961	108
L’HOMME DE MA VIE	110
ANNEE 1963	112
ANNEE 1963 - CONTINUATION : LETTRE A MON PERE	114
UNE FEMME ET SON ANGOISSE (V)	119
ANNEE 1964	127
ANNEE 1965	128
ANNEE 1966	131
MIRAMAR SANS HOMME	133
IBERA ET LA NOSTALGIE - A MON GRAND PERE	134
ANNEE 1969	137
LA MORT D’IBERA	141
LA MAISON SANS TEMPS	144
ANNEE 1970	147
ANNEE 1971	152
ANNEE 1972	155
SUR PERON, TEMOIN OCULAIRE	157
UN PEU PLUS SUR PERON	161
ANNEE 1973	162
UNE FEMME ET SON ANGOISSE (VI)	167
ANNEE 1974	169
ANNEE 1974 – CONTINUATION (I)	170
SANTIAGO VAINCU	176
ANNEE 1974 – CONTINUATION (II)	181
ANNEE 1975	182
ANNEE 1976	183
ANNEE 1977	184
ANNEE 1978	185
MIRAMAR, LA DERNIERE FOIS	186
SANS TITRE	188
LE PASSAGE, LA TRAVERSEE	189
LETTRE A LA FILLE QUI NAQUIT- CINQ MILLE ANS PLUS TARD	191

PREFACE

Il s’agit de fragments d’une longue histoire vers la marée haute de la vie.

J’ai commencé à écrire lentement avec la paix dans l’âme, dans le temps sans urgence, des souvenirs qui trottent sans s’élancer au galop. Souvenirs ponctuels, parfums, musiques et, soudain, j’ai été prise par le temps d’une révolution qui s’est imposée à moi en mettant confusion dans toutes les choses, les souvenirs proposaient et les questions m’ont amenée à des recherches ponctuelles, car sans recherche il n’y a pas de structure. On n’arrive pas à voir, à comprendre et à conclure.

Vivre au sein d’une famille traditionnelle ne m’avait pas empêché de rentrer en battante dans la vie professionnelle et dans les questionnements sociaux. J’ai commencé à écrire par obligation, j’ai continué par réflexion. J’ai commencé à chercher par intuition, j’ai fini par écrire avec les sentiments.

Il s’agissait au commencement d’une obligation, c’est devenu une passion. J’ai suivi l’histoire d’une famille bien implantée et cultivée. J’ai pénétré dans les chambres dégouttantes des apparences, des non-dits. J’ai caressé les misères et les grandeurs de cette famille comme les autres. Mais cette famille insérée dans le pays, pays inséré dans un monde, ne demandait pas de photos pour être montrée, mais la passion d’un directeur de cinéma qui était dépassé par la vitesse des événements et qui finissait par prendre la vie, l’histoire et les événements avec une petite caméra vidéo pour ne pas rater la vérité.

Les protagonistes sont deux femmes, en réalité, psychologiquement, une seule femme, côté ombre et côté lumière. Les deux personnages ont existé. Je ne sais pas si Laura est vivante, sa trace s’était perdue, ses dernières contemplations, je ne pourrais pas l’oublier. Son visage derrière la fenêtre du train. Elle sur le quai. Elle a existé, elle a coexisté, elle a vécu. Les deux femmes ont vécu entre les années 34 et 78 avec un seul temps de décalage entre les deux : elles ont connu les mêmes événements, elles ont, toutes les deux, été témoins de l’histoire d’un pays. Elles ont eu des enfances dorées, des adolescences aisées, mais des jeunesses accablantes. La fille sans nom, c’est toujours moi, moi, moi, mais je ne suis que la condensation de mille visages de femmes nées et faites pour se battre. Laura est une passive, capable de recevoir le plaisir et la dépression, le cœur et l’âme fermés à toute émotion qui pourrait la conduire à l’action génératrice de liberté.

Elle, c’est elle et c’est moi en première personne qui contemple la vie, les successions, le conflit, le monde, la circulation des élites. Moi sans nom, quel nom pourrais-je avoir si je ne suis que le témoin de l’histoire ? Pendant que Laura est sa propre histoire, son nombril, le centre du monde. Le monde bouge autour d’elle, mais elle ne bouge pas le monde qui, en réalité, bouge autour de l’autre, celle qui n’a pas de nom, qui est la condensation d’un nombre infini de femmes combattantes qui s’impliquent, s’engagent, réfléchissent et agissent dans l’ici et maintenant.

C’est mon expérience d’analyste qui m’a permis de condenser, au sein de ces deux personnages, l’histoire d’un pays qui tombe aujourd’hui, car il était déjà tombé un jour sans le

savoir et sans le voir. Un pays qui pleure son inconscience ainsi que son extrême et naïve jeunesse.

Des temps meilleurs viendront, mais, avant que le bon n'arrive, il faut comprendre le passé afin d'acquérir le courage et la maturité.

L'essai a été écrit selon le rythme d'accélération et de déstructuration dont nous sommes, aujourd'hui, tous témoins.

J'étais moi-même conseillère à la Marine argentine et c'était le destin de beaucoup de professionnels, comme moi, de décider de nous exiler. Dans mon cas, sans avoir d'autres raisons politiques que le constat de l'inutilité de ma génération réduite à contempler la ruine sans avoir la place d'être écoutés.

Je travaillais pour les indiens pour les abandonner dans des zones devenues arides à cause de l'exploitation forestière de régions comme Santiago del Estero qui avait été, pendant des siècles, un richissime jardin et devenu une zone désertique.

L'Université ne voulait que le pouvoir et nous n'avons jamais eu d'argent pour envisager des travaux d'envergure. Si, dans certains passages, les histoires des deux femmes semblent se confondre, c'est car l'élément essentiel de la déstructuration sociale a été la confusion.

LA MAISON

La maison de la rue Iberá fut construite en l’année 1802 et, sur la façade, bien visible, précédant la date de la fin des travaux, mon grand-père fit apposer une plaque sur laquelle il fit inscrire le nom d’Emma, en l’honneur de sa femme. À l’origine, la maison était plus petite qu’aujourd’hui. En bons époux remplis d’amour, mes grands-parents l’agrandirent, car ils désiraient avoir beaucoup d’enfants. Ainsi, la demeure se divisait en deux corps : la grande maison et la petite maison, qui servait de pavillon de service.

Dans la salle à manger habituelle – je n’ai jamais su pourquoi on l’appelait ainsi, parce que nous n’y mangions qu’exceptionnellement –, il y avait, dans un coin, une grande armoire encastrée, entourée de bibliothèques et remplie de livres poussiéreux. Des livres étranges, transmis ancestralement. À l’intérieur de l’armoire, savamment protégés, il y avait des instruments de musique à l’exception du piano qui se trouvait dans la salle de musique pour présider aux réunions de famille. On trouvait sur les différentes étagères, à l’abri de toute agression, des violons, des cithares, un violoncelle, quelques flûtes douces et même un tambour qu’en 1928 le grand-père avait rapporté de Dakar, sur les côtes de l’Afrique.

Ma grand-mère jouait du piano, du violon, du violoncelle et, de l’avis de certains, de la harpe. Mais il n’y eut jamais de harpe dans la maison, du moins pas à ma connaissance.

La cithare reste une chose confuse dans ma mémoire, mais elle était cohérente entre les mains de mon personnage de jeux préféré : la châtelaine. Je me rendais dans la pièce principale de la petite maison, celui de María, ma gouvernante ; je fermais la porte et j’ouvrais les fenêtres. Au loin, on pouvait apercevoir le pigeonnier et une partie du poulailler. Cette alcôve fut mon château : les pigeons étaient les faucons des chevaliers qui chassaient et les poules représentaient la richesse des vassaux du fief.

Je ne me souviens pas avoir arraché des sons à la cithare, mais à l’intérieur de moi-même résonnent encore des mélodies sublimes. En ce monde, le collège ne se situe nulle part. Les écoles et les collèges sont des prisons sans barreaux où il n’y a pas d’amour.

LE PETIT-FILS D’UNE PASSION

Les grands-parents eurent six enfants. Guillermo, le premier, vit le jour après neuf mois de mariage, mais il mourut immédiatement, sans que l’on en connût jamais la cause. Edmundo vint un an après. Deux filles suivirent : Emmita et Chila, qui naquirent aussi pour mourir prématurément, à quinze et neuf ans respectivement, victimes d’une épidémie de méningite tuberculeuse, qui fut la peste dévastatrice de l’année 1914. À cette époque, faisaient déjà partie de la famille Fernando et Lila. Il avait six ans quand les filles moururent et Lila à peine deux. Elle sentit peser sur ses épaules pour le reste de sa vie la charge d’être la seule femme de la maison, appelée à occuper l’espace laissé par les sœurs décédées.

On la surprotégea, mais aussi on la priva de pouvoir exprimer ses désirs profonds, ses émotions, ses colères et ses joies. Le moindre excès pouvait mettre en danger son image de fille ou de femme idéale. Jamais elle ne se permettait de prononcer un mot plus fort que l’autre. De cette façon, elle se forgea un jardin et un enfer intérieurs.

Elle vécut toute son enfance et son adolescence entre le collège des sœurs et la maison d’Iberá. Elle fut une petite fille jolie et saine, et une adolescente séductrice. Elle mettait beaucoup de soin à s’habiller, à accentuer ses charmes.

Ses parents vivaient avec joie et ils étaient fiers de cette fille apparemment frivole et un peu trop romantique. Elle peignait de grands tableaux à l’huile, avec sœur Alicia du collège Nuestra Señora de la Misericordia et n’abandonna jamais la peinture, même après avoir terminé ses études.

Des croisières en bateau, elle garda le souvenir d’un ciel équatorial tourmenté au-dessus de la mer et elle le reproduisit d’autant plus fidèlement que le modèle était resté incrusté dans son âme. Les vagues étaient violentes et houleuses, et un soleil ardent cherchait à s’exprimer à travers des nuages rigides et inviolables comme un rideau de fer. Le soleil voulait pénétrer, mais ressemblait à une blessure de balle, jaunâtre, qui ne saignait pas, sur le torse gris du ciel.

Les peintures de Lila étaient toujours pleines de force intérieure ; elle exprimait au travers d’elles ce qu’elle n’osait pas dire dans la vie. Elle peignit une Venise palpitante et tremblante dans une après-midi de pluie, un Sahara paisible où le ciel semblait garder la qualité d’un mirage de l’éternité ; un tableau d’inspiration hollandaise, peint à l’aniline sur bois.

Mais elle aimait surtout un tableau représentant la lune sur la mer. Mystérieusement, le ciel pur de la côte argentine se voyait calqué sur celui de l’équateur. Mais sa lune n’était pas enchaînée. Elle avançait audacieuse et maîtresse d’elle-même, écartant les nuages sur son passage.

Il ne lui manquait rien, pas même les longs séjours en Europe, dont elle revenait toujours amoureuse de l’amour. Beaucoup d’hommes voulurent l’épouser. Beaucoup lui écrivirent des poèmes et c’est ainsi qu’elle choisit le candidat pour être son mari : un duc espagnol, qui lui écrivait un couplet savoureux, assis au bord d’une fontaine du quartier de Santa Cruz à Séville :

* * *

Peigne, châle et fleurs de la belle Andalousie,

*porteña¹ créant le jardin de mes amours ;
ensemble de lumière distillant une joie si fine
comme seule la procure un Lilas² né en Argentine.*

Sensible et rêveuse, elle accepta la proposition de mariage, mais quelques mois plus tard et avec l’âme encore enflammée par le parfum des œillets rouges d’Andalousie, elle retourna à Buenos Aires, pleine d’émotion. Elle venait de la patrie de la galanterie, élégante et profonde comme peut l’être l’Espagne : mélange d’autorité et de mysticisme.

À Buenos Aires l’attendaient ses amis et la vie mondaine. Un certain jour, sans vraiment le chercher, elle rencontra Jorge. C’était dans le quartier de Belgrano, lors d’un gala de bienfaisance. Alors elle oublia tout et investit en lui toutes ses fantaisies et réalités. Il était le poète qui n’écrivait pas de poèmes, l’homme d’affaires italien qui, dans un geste sensuel libre et quelque peu désinvolte effleura son épaule nue dans une nuit de fête. Le médecin qui l’avait guérie en Afrique de la dysenterie et le chevalier errant, le seigneur du Christ-Saint lors des célébrations données dans la cathédrale de Tolède. Ce furent ces yeux verts, ce regard direct, qui feraient le pont entre ses rêves et l’homme en chair et en os.

* * *

Lila et Jorge se marièrent le 15 novembre 1933. Leur lune de miel les conduisit en bateau à Piriápolis et, selon ce que l’on disait dans la famille, cette relation ne pouvait pas réussir, parce qu’il avait trente-quatre ans et elle vingt et un.

À son âge les noces semblaient l’avoir surprise ; elle pensa à des choses fantastiques ou peut-être elle n’y pensa pas, elle en rêva plutôt, mais l’attitude de cet homme qui prenait le mariage comme quelque chose de complètement naturel la convainquit définitivement que le temps de rêver était terminé pour elle. La seconde nuit, elle le trouva jouant au bridge avec d’autres clients de l’hôtel et, des années plus tard, elle en parlerait encore. Naturellement, il ne passa avec eux qu’une partie de la soirée, assez pour se sentir bien et pour faire l’amour avec sa femme, souriant, détendu, jouissant de la vie.

Il savait, ce soir, qu’elle serait sienne pour la vie. Ce soir-là, il se fondit dans son corps, créant en elle des formes mystérieuses, des désirs fébriles, qui ne cesseraient jamais de réchauffer ses veines et son sexe. Des étreintes sûres d’homme fort qu’elle associerait toujours à son image, à sa beauté.

Néanmoins, quand ils revinrent de leur lune de miel et selon une coutume ancestrale, Lila fit croire à ses intimes qu’au lieu d’avoir été comblée, elle avait été violée, maltraitée et remplacée, la seconde nuit de ses noces, par une partie de bridge. Les femmes à cette époque devaient « souffrir de la sexualité » et on les jugeait au fait d’être mariées et d’aller dormir dans le même lit que leur mari. La question du sexe les rendait hypocrites. Notamment en ce qui la concernait, car le fait de dissimuler ne l’empêchait pas de se brûler devant le moindre réflexe du désir dans les yeux changeants de Jorge : verts et vifs, ils émettaient des ondes sonores ; verts avec l’intensité de forêts à la tombée du crépuscule en Allemagne, en Autriche, en Lombardie, mais pas en Argentine, parce que l’histoire, selon elle, devait se vivre associée au vieux monde.

* * *

¹ Porteño(a) se dit d’une personne née à Buenos Aires.

² Le prénom Lila provient de la fleur du même nom : lilas en français.

Ils choisirent de « vivre ensemble » dans la maison de famille. Les circonstances conduisirent Lila à mener une double vie : celle d'épouse lointaine et froide sous le regard des autres et celle de la femme emportée et sensuelle, dans les longues nuits de passion qui ne manquèrent jamais.

Jorge partait très tôt le matin à cause de ses activités professionnelles. Il rentrait à midi pour manger en famille, ce qui ne leur permettait presque jamais d'être seuls. C'est pourquoi il l'enlevait pour dîner dehors, jouer au bowling, se promener enlacés sous les arbres feuillus de la rue Cramer et se cacher dans les passages aux liserons bleus du quartier résidentiel, pour faire l'amour debout comme des adolescents, sans bruit, avec le goût de l'amour illégitime.

Ils n'eurent qu'une fille qui naquit grâce aux neuvaines des grands-parents, mais trop tôt pour ces parents qui se découvraient encore comme amants. Cela ne l'empêcha pas d'être profondément aimée. Comment ne pas aimer ces « quelques kilos » venus directement du Très-Haut grâce aux prières ? Cette naissance n'éteignit pas la passion des parents. Le temps passa, mais pas le désir. Doués de tempérament et réciproquement dépendants, ils ne supportaient pas le moindre témoin.

* * *

Leur fille se mariera très tôt, avant les vingt ans, avec une vocation maternelle fervente. Elle sera un témoin essentiel et admiratif de l'accomplissement permanent des lois de la nature et de l'hérédité. Elle sera une mère et un pont dans la généalogie entre ses parents et ses propres enfants. Le premier d'entre eux, Alejandro, représentera le paradigme des qualités, mais aussi des défauts de Lila et Jorge.

Beaucoup plus tard, cinquante-sept ans après le mariage de ses grands-parents, précisément le même jour un 15 novembre, Alejandro mourait d'une crise cardiaque, après avoir connu, non sans souffrance, comme tous les êtres passionnés, des nuits de fièvre, de désirs et de satisfactions ardentes, ainsi que des déchirures prématurées de désillusions amoureuses. Est-ce que les êtres puissants peuvent s'enfoncer dans l'amour sans avoir besoin à chaque instant d'aller encore plus loin dans l'expérience de la passion ?

Étrange garçon, grand dans tous les sens, possédant une beauté nord-italienne rare, une classe et une autorité évidente. Il fut un bon médecin et un bon amant. De Jorge, il hérita l'allure, la force et une certaine folie infiniment liée à l'urgence de satisfaire ses pulsions. De Lila cette mystérieuse manière de traîner sensuellement les paroles, de les rendre rondes, chuchotantes, ventrales. Les femmes ne tombaient pas dans ses bras, parce qu'il voulait les séduire, mais par sa présence, par le fait d'habiter son corps. Rien ne pouvait les attirer plus que ce mystère qui l'entourait. Il mourut facilement et nous imaginâmes que ce fut peut-être sans agonie, simple instant d'ébriété devant l'éternité. Il n'avait que trente-quatre ans.

LILA, SON MYSTÈRE ET SA FILLE (I)

Les grands-parents prièrent pour que Lila et Jorge eussent un enfant. Peut-on imposer les enfants ? Toujours est-il que Dieu montra son accord et l’enfant naquit le 18 décembre 1934. La grossesse de Lila dura les neuf mois du cycle normal, mais accompagnée d’autant de prières que de haine. Qui pouvait pardonner à Lila d’avoir épousé un homme sans histoire ancestrale remarquable, alors qu’elle était déjà fiancée à un duc de la famille royale espagnole ? Mais les choses se firent, simplement. Elle avait connu Jorge dans un gala de bienfaisance et elle oublia tout ; jusqu’aux armes qui auraient pu être brodées sur les draps de son lit nuptial !

Ce fut une époque d’agitation politique. Le président conservateur Agustín P. Justo lança des appels à la concorde. Ce fut l’année où l’on signa le pacte Roca-Ruciman entre l’Argentine et l’Angleterre. En mai, on annonça l’armistice sino-japonais. En novembre, on abolit la prohibition aux États-Unis. Le 12 novembre, quarante millions d’électeurs allemands se prononcèrent en faveur de la politique d’Hitler. Le 20 novembre, le conflit dans le Chaco prit fin avec la défaite de la Bolivie. Les troupes paraguayennes gagnèrent la bataille de San Matelay vers la fin de l’année.

Mais l’événement le plus important de cette année compliquée fut sans doute la mort, le 3 juillet, de l’ancien président Irigoyen, premier président représentant des classes moyennes, fils d’immigrants italiens. Quand il mourut, les gens se mirent spontanément à chanter l’hymne national dans les rues. Il n’y avait que respect pour ce personnage politique intègre.

Lila et Jorge se marièrent dans une église sobre des beaux quartiers, au milieu d’une atmosphère de confusion sociale et politique universelle. Elle avait vingt et un ans et une grande beauté : les cheveux roux et courts, avec de grandes boucles, la taille fine. Elle était enveloppée de tulle. Son bouquet de mariée tombait comme une cascade presque à ses pieds. Et Jorge, avec toute sa splendeur d’Italien du nord : des yeux verts fantastiques. Jorge énorme à côté d’elle qui était légère comme un rêve.

Le regard de Lila constitua toujours un mystère pour ceux qui la contemplaient. Que peut-on ressentir face à d’immenses yeux dorés qui reçoivent constamment et accueillent inconditionnellement le plus petit appel des autres ? Lila se métamorphosait au contact de l’expression du désir des autres. Fut-elle capable d’aimer ? Fut-elle un objet ?

Ses frères se référaient à elle comme à une personne dont on ne pouvait rien savoir. Lorsqu’en 1951 Perón instaura le vote des femmes, les questions de politique se traitaient au moment des repas. On ne sut jamais pour qui elle vota.

Durant sa grossesse, on l’effraya en lui disant qu’elle pouvait avoir un enfant idiot. Souffrit-elle vraiment en pensant à cette possibilité ? En tout cas, elle n’en laissa rien paraître. Le 18 décembre naquit une fille que Lila allaita pendant trois ans ; sans doute à l’instigation de sa mère. Sur ses sentiments envers celle-ci et envers sa fille, on n’en sut jamais beaucoup. Le personnage devait rester pour toujours un mystère.

Dans sa vieillesse, Lila vécut comme une fleur qui ne se fane jamais. À sa porte criaient désespérés tous ceux qui vieillissent, qui meurent et qui veulent savoir. Mais elle n’entraît jamais dans la confidence. Sa fille grandit dans une ambiance de passion et de guerre ; et elle ne vécut que pour faire des enfants qui rempliraient de satisfaction le silence profond de Lila.

À la mort de son père en 1939, Lila s’enfonça dans une surdité physique et mentale, qui ne ferait que s’accroître avec la mort de sa mère en 1948 – mort dont elle ne se relèverait jamais. Et, en 1974, quand son mari mourut, elle se retira pratiquement de la vie. Elle transmet à sa

filles le fardeau de la douleur et la responsabilité de l’enterrement. Son unique préoccupation fut de ne pas montrer le deuil. Correctement peignée, elle passa en face du cercueil de son mari comme une personne de l’assemblée parmi d’autres et, s’il y eut un tremblement, il fut imperceptible. Une semaine après la mort de Jorge, on opéra Lila d’un cancer. Elle y alla comme une adolescente à son premier bal. Elle se remit rapidement pour s’enfoncer encore davantage dans son rythme d’avidité, de dépendance et de silence. Peu à peu, elle se cloîtra dans une intériorité de plus en plus intense. Elle cessa de lire les revues qui la fascinaient sur les petites histoires de l’aristocratie européenne. Seulement lors de la rencontre avec son premier petit enfant put-on détecter une émotion dans son regard, mais, quand il mourut en 1990 – et comme toujours –, elle parut ne pas comprendre.

* * *

Je commence à procéder à des recoupements : une certaine Laura qui n’avait pas vécu présente des traits communs avec Lila. J’ai l’impression profonde que sa vie prit fin avec la mort de son père. Ou peut-être avec la compréhension tardive qu’elle ne serait jamais une duchesse espagnole.

Quand elle était jeune, Lila donnait toujours beaucoup d’affection et c’est pourquoi elle en reçut beaucoup dans sa vieillesse. Mais les personnages Laura et Lila s’éloignent dans des directions différentes, parce que, si Laura ne parvient pas à accepter le passage qui conduit à la vieillesse, Lila s’enfonce en celle-ci pour justifier sa dépendance ; tout comme auparavant elle s’était enfoncée dans sa jeunesse pour créer de la dépendance.

La fille de Lila ne put jamais oublier la beauté de sa mère, mais ce fut à elle qu’incomba le poids de sa vieillesse.

L’enfant est née au mois de décembre, au temps du réveil des étoiles et du retrait du soleil. Elle ne pouvait être qu’une élue des dieux. Elle avait une parfaite petite tête ronde brachycéphale et, selon ce que racontait la grand-mère, elle ne pleura pas au moment de naître, parce qu’elle avait déjà les yeux ouverts. Le jour de sa naissance, Jorge planta un oranger. Pendant ce mois-là, les arbres en Argentine sont pleins de fleurs d’oranger ; les nuits sont parfumées, ivres de jasmins et d’héliotropes, et elles poussent à désirer, à aimer, à mourir ou à vivre éternellement. Le ciel est bleu foncé et les étoiles de la constellation du sud semblent cousues à un immense morceau de velours bleu profond. Les hommes et les femmes sentent le savon, les vêtements clairs et propres ; tout est trop beau, trop parfumé et des désirs d’accouplement naissent. Les fenêtres sont toujours ouvertes et l’envie de dormir n’arrive jamais, parce qu’il y a toujours un désir de plus.

ANNEE 1934

L’année 1934 ne fut pas comme les autres, car, grâce aux prières, ce fut l’année de la naissance de la petite fille. Il était donc normal que le monde chrétien tourne les yeux vers Buenos Aires, siège du XXXII^e congrès eucharistique international. L’événement se produisit au mois d’octobre, mais sa gestation, comme celle de l’enfant, avait commencé sept mois auparavant. Pour cette occasion, on érigea à l’intersection des avenues Alvear et Sarmiento un monument couronné par une grande croix de trente-cinq mètres, qui dominait les jardins très français de Palermo, dessinés sur le modèle du bois de Boulogne à Paris.

Le légat pontifical était Eugenio Pacelli, le futur Pie XII, le pape aristocrate. Il arriva le 9 octobre à bord du bateau *Comte Grande*. L’atmosphère de la maison d’Iberá se vit fortement perturbée par la présence du futur pape, pour différentes raisons : pour le grand-père, parce que c’était le représentant de Dieu ; pour sa famille, parce que c’était un aristocrate.

À 3 heures de l’après-midi, quand on put voir le bateau dans l’estuaire du río³ de La Plata, des bandes de pigeons se mirent à voler ; des avions et des centaines d’embarcations sortirent à la rencontre du célèbre transatlantique. Le grand-père était ivre de joie et il contemplait avec plus d’admiration que jamais le miracle du petit-fils engendré par sa fille, dont le ventre plein lui rappelait sans doute l’Immaculée Conception. La question de la virginité ne l’avait jamais trop préoccupé : devant la merveille de la nature, comment pouvait-on croire impossible que ce Dieu, capable de produire une rose, ne puisse pas faire germer un être dans les entrailles d’une femme, sans qu’elle fût déflorée ?

D’autre part, certaines images se confondaient à force de désirer et d’avoir foi. Le représentant de Dieu sur la Terre était sans doute une image claire du Saint-Esprit. Il voyait les signes et il acceptait confortablement le fait de l’insémination divine. Il ne pouvait pas voir une femme enceinte sans l’associer à Marie.

Cent mille enfants reçurent la sainte Eucharistie en plein air. À peine le légat pontifical foula la Terre argentine que le maire le reçut avec les paroles suivantes : « Je salue, à travers vous, le souverain le plus puissant de la Terre. » De nombreux prêtres, dans tous les lieux imaginables, confessèrent durant des heures et des heures dans toutes les langues possibles et ils donnèrent la communion le 11 octobre depuis le milieu de la nuit jusqu’à l’aube. Le 12 octobre, on dédia la cérémonie aux peuples hispaniques et le 13 à notre « capricieuse » petite Vierge de Luján, qu’on appelle ainsi, parce que, lorsqu’elle était arrivée d’Europe à Buenos Aires, on l’avait mise sur une charrette vers une destination que je ne connais pas et qui était au centre du pays, mais elle se prit d’affection pour un village appelé Luján. Elle ne voulut pas poursuivre et tous les efforts faits pour la faire bouger furent vains. Là on érigea une basilique en son nom. La petite Vierge miraculeuse s’enracina si fortement à la Terre argentine qu’il se passa avec elle la même chose qu’avec les ancêtres du grand-père : on la naturalisa. Elle ne prit pas de mate⁴, puisque les statues ne le font pas, mais elle aima cette terre nouvelle autant, sinon plus, que les ancêtres du grand-père.

Sous la pluie, on clôtura le congrès. On raconte que la bénédiction papale fut accompagnée par une pluie symbolique et diluvienne, comme s’il s’agissait de laver le péché originel.

Ce fut, semble-t-il, l’une des scènes les plus inoubliables qu’offre la foi chrétienne à un

³ Río : mot espagnol qui signifie fleuve.

⁴ Mate : infusion qui est la boisson nationale argentine à base de yerba, plante qui pousse, principalement, sur le territoire de Misiones.

peuple de l’univers.

D’autres événements se produisirent cette année-là : en Allemagne, Hitler succéda au maréchal Hindenburg en tant que chancelier-président.

Lila avait vingt-deux ans et Jorge trente-cinq. Il y avait des roses rouges et blanches dans l’avant-jardin qui se trouvait devant la maison ; le printemps fut florissant et pluvieux. Les pigeons se reproduisaient dans le pigeonnier fermé ; le figuier regorgeait de fruits quand la petite fille naquit. Lila était au cinéma *Belgrano* quand commencèrent les douleurs de l’enfantement, ce qui ne l’empêcha pas de boire une bière pour calmer sa soif. Elle entra à la maternité de l’hôpital Rivadavia, en se remettant en toute confiance entre les mains prestigieuses d’un grand obstétricien de Buenos Aires, le docteur Collazo. Le nouveau-né fut placé directement à la crèche – car la semaine suivante, c’était Noël – afin de ne pas enlever un seul coup de pinceau au tableau fascinant que le grand-père vivait de tout son être. Il sentit qu’il avait achevé un cycle, que le sens qu’il avait cherché durant toute sa vie apparaissait clair et évident à travers les signes de la manifestation divine.

Ce 18 décembre, le Kronos et le Kairos se croisèrent pour créer l’ « événement » assimilé de différentes façons par chaque membre de la famille. Quoi qu’il en soit, cela resta un fait fondamental pour tous.

MARÍA CALEGARI, LA GOUVERNANTE

María Calegari ne mesurait pas plus d’un mètre cinquante-sept. Elle se faisait un petit chignon rond et parfait au sommet du crâne. Quelle étrange capacité que la sienne à s’habiller mal, même avec les vêtements les plus fins ! Elle avait les yeux verts, rieurs, le teint rose, des joues lisses malgré le temps et les années qui passent. Avec une grande maîtrise, elle abordait des questions d’histoire, de peinture ou de philosophie. Grande experte en vins, elle ne pouvait s’empêcher, vers les 3 heures de l’après-midi, après le déjeuner, de se rendre dans un restaurant de l’avenue Cabildo pour en prendre une gorgée ; rituel qui lui apportait une grande joie. Elle rentrait avec les yeux plus brillants. À mon retour du collège, elle me déshabillait et, déjà, dans la salle de bain, pendant que je me lavais les dents, elle me racontait des histoires qui n’avaient rien de fantastique, parce que c’étaient des personnages historiques qu’elle faisait curieusement revivre.

Elle aimait surtout les thèmes mythologiques et je m’endormais entre Minerve – la déesse aux yeux verts –, Ulysse, Ménélas et Pâris ; sans oublier Hélène de Troie, dont la capacité à déclencher une guerre me fit m’interroger durant des années : « Et après, que s’est-il passé ? »

María venait de Pessaro en Italie. Douée d’une grande culture, elle ne fut que gouvernante, parce que, dans la fleur de sa jeunesse, elle conçut une fille de père inconnu, et traversa l’océan, avec elle dans son sein, à bord d’un bateau d’immigrants. Découverte et protégée par mon grand-père, elle retrouva une famille qui fut, jusqu’à sa mort, sa rédemption et sa joie.

María, selon ce que j’ai entendu, fut aussi la gouvernante de ma mère. Elle avait trois ans de moins que ma grand-mère et elles entretenaient une relation si joyeuse qu’ensemble elles faisaient un vacarme assourdissant. Tel est, je crois, le secret de mon allégresse facile et profonde.

Quelles étaient belles les matinées dans la salle à manger habituelle, celles des jours où naturellement il n’y avait pas le maudit collège ! Elles représentaient pour moi une source de plaisir toujours renouvelée. En traversant la maison depuis ma chambre à travers le couloir, j’entrais dans ce paradis du service domestique. En bout de table, María conduisait les autres comme une authentique reine, avec son petit chignon-couronne. Chacun faisait le sien. Au côté droit de María, Delia, la couturière. Une modiste italienne de Gênes, célibataire de soixante ans d’un père qui en avait cent. Un peu plus loin, le personnel instable de la maison – bonnes, jardiniers, réparateurs – et au fond une énorme corbeille de linge à repasser, la *biancheria*⁵. Et encore plus loin une femme de race noire, la repasseuse. Elle venait du quartier sud, un quartier typique de la danse de *Candombe* de San Pedro Telmo⁶. Elle était impeccablement habillée et portait un mouchoir blanc sur la tête. Elle s’appelait Juana et elle avait deux fils : un blanc et très beau garçon, qui faisait son service militaire, et un autre tout noir et vif, presque adolescent, qui s’occupait du poulailler.

J’adorais entrer dans ce lieu et j’écoutais avec plaisir le mélange des dialectes italiens : le *pessarese* de María, le *geneise* de Delia et je ne savais pas comment elles parvenaient à se comprendre. Juana parlait un espagnol beau et cadencé, María aussi, mais pas Delia.

Elvira, la fille de María, savait broder, peindre sur la soie et elle était capable de merveilles avec ses mains. On disait qu’elle fréquenta un collège de religieuses jusqu’à l’âge de vingt-deux ans et qu’elle y reçut une étrange éducation repérable morphologiquement.

⁵ Biancheria : mot italien.

⁶ Danse des esclaves noirs avant les années 1813 à San Pedro Telmo, quartier sud de Buenos Aires.

María ne fut pas seulement la nurse de la génération qui me précéda et de la mienne. Elle fut aussi quelque chose comme la sœur modérée de mon irascible grand-mère et la gouvernante d’une maison de rêveurs et de fantaisistes qui partaient voyager dans toutes les directions. María représentait la stabilité, l’amour.

À 5 heures du matin, elle allumait la grande cuisinière en fer noir. Ce que j’adorais chez elle, c’était sa façon, lorsqu’elle avait un peu bu, de m’enseigner des choses à travers des chansons italiennes. Elle me faisait la danse de l’ours en se balançant d’un côté à l’autre sans changer de rythme, ni cesser. Maintenant je comprends pourquoi j’aime tant les petits ours !

*Riz au lait, je veux me marier
avec une demoiselle de Saint-Nicolas
qui sache coudre, qui sache broder,
qui sache ouvrir la porte
pour aller jouer.*

Il faut dire que je parvenais à croire que l’important pour me défendre dans la vie consistait à savoir coudre, broder et ouvrir la porte pour aller jouer. Dans cette situation, il est évident que le collègue n’avait pas de raison d’être pour moi. C’était un objet étrange, une greffe, une monstruosité dans ma vie.

*Je suis la petite veuve du quartier du roi
je veux me marier et je ne sais pas avec qui
avec celui-là oui, avec celui-là non,
avec ce petit monsieur je veux me marier.*

À sept ans, je marchais très droite comme la *Demoiselle de Saint-Nicolas*⁷ et je m’imaginai habillée en tulle noir. Dans ses démonstrations d’allégresse, María m’arrachait tout ce tulle imaginaire et nous « ouvrons alors la porte pour aller jouer ».

⁷ Demoiselle de Saint-Nicolas : chanson argentine pour les enfants qui raconte l’histoire d’une jeune veuve très jolie.

LES ANNÉES OÙ RIEN NE SE PASSE

Ensuite vinrent les années où rien ne se passe.

* * *

Peut-on dire qu'il existe des années où rien ne se passe ! Le temps passe toujours : les enfants grandissent, les parents vieillissent et les grands-parents meurent. Même si nous les aimons, nous ne pouvons pas ignorer que les enfants cessent d'utiliser des couches, que les parents doivent porter des lunettes pour lire, que les grands-parents vont chez le docteur et que, parfois, le docteur doit venir à la maison.

Il se passe toujours des choses : quelqu'un aime ; quelqu'un d'autre découvre que « la vie est un songe » et il recrée dans la douleur l'intitulé de l'œuvre de Calderón de la Barca. Je le dis sans nostalgie, comme observateur neutre dans le temps, parce que je suis le témoin de ce personnage qui nous suit depuis le calendrier sans avoir de présence physique réelle.

* * *

En 1935, se termina la sanglante guerre du Chaco. Une de plus dans ce monde impie où nous les comptons par centaines ; toutes dépourvues de causes justes, parce qu'il n'y en a pas pour mourir violemment pour une patrie, qui n'est qu'une illusion géographique, gouvernée par des crétiens avides de pouvoir, qui jouent aux soldats en bougeant des pions dans le jeu de la grande stratégie, comme s'ils ignoraient que chaque bataillon est formé par des entrailles, par du sang, par des artères qui montent, descendent et crient.

En Europe se poursuivait l'expansion de Mussolini. Sans jugement historique, nous, les témoins, ne portons aucune appréciation, n'informons pas, n'avons pas de tripes pour tomber dans la vulgarité et, parfois, nous ne pleurons même pas.

Les dents de la petite fille sont-elles sorties ? Oui, mais peut-être le grand-père a-t-il prié pour que ce ne soit pas les dents d'un loup et a-t-il oublié de préciser que ce ne devrait pas non plus être les dents d'une brebis. Enfin, elle s'occuperait par l'œuvre et la grâce du Saint-Esprit de les limer ou de les laisser pousser selon les circonstances.

Cette année mourut Carlos Gardel dans un accident d'avion. Des dents parfaites, une chevelure noire, de la gomina, un smoking, une guitare et un poncho pour rappeler ses origines pampéennes, mais rien de plus. C'était une idole en Argentine et en Europe. Il mourut jeune, dans des circonstances douteuses. Sa figure fut étroitement liée à l'image que l'on diffusa de l'Argentine sur le vieux continent.

Les thèmes des tangos ne sont pas joyeux en général. On y trouve les faubourgs, la trahison et, quelquefois, des cris étouffés et la douleur de l'exil : « Peut-être une nuit la mort me mettra à l'ombre et adieu Buenos Aires, je ne te verrai plus. » Des cris de deuil et de la nostalgie pour la vieille Europe romantiquement vêtue, avec ses paillettes et ses péchés, comme Mme Simone, une femme « embarquée de Paris par un Argentin partagé entre mate et tango ». Encore des cris plus bas, testiculaires, dans la sensualité de la danse : les jambes qui se suivent, se croisent, s'effleurent dans un jeu sadomasochiste sans passage à l'acte. Les viscères et les artères battent pendant que la musique caresse, tue, obsède, brûle et le mouvement se suspend pour engendrer un tour, une nouvelle torture du désir. Finalement un

cri encore plus bas : « Gardel, tu ne reviendras plus ! »

Non, il ne s’est rien produit en 1935. Mais, en 1936, ce fut la guerre civile en Espagne. Avec douleur, raison et sans raison émergèrent les poèmes de Machado et de García Lorca⁸ ; ils resteraient sans doute tachés de sang pour l’éternité, bien que vainqueurs et vaincus se retrouvent unis dans *El valle de los Caídos*⁹. Les derniers chevaliers jouèrent leur vie dans une vulgaire guerre civile. Vive le roi, chantaient les fontaines de Málaga et peut-être les amphithéâtres de Salamanque et la luxueuse Cordoue des Maures. Vivent les rois et la défaite de l’infidèle, mais que ne vivent pas les chevaliers des guerres civiles qui empestent les cimetières et annihilent l’âme de la patrie du *Cid*, de Philippe II, d’Isabelle la Catholique et de Thérèse d’Ávila, quatre siècles exactement depuis la fondation de Buenos Aires, l’élégante capitale du vice-royaume du río de La Plata.

Enfin, il ne se passerait rien en réalité. La petite fille grandissait entre l’amour du grand-père et les guerres intestines que cette passion excitait. Petite fille triste pressentant la séparation depuis le moment où elle vivait, petite fille gaie, parce qu’elle vivait. Joueuse et énergique, silencieuse et observatrice, douée pour dénouer les mystères par nature, elle avait peur de la nuit et elle craignait les étoiles – les étoiles qui, sans doute, lui parlaient de choses qu’elle n’avait pas oubliées tandis que les adultes ne s’en préoccupaient pas. Il est certain que la petite fille naquit sans avoir de temps pour elle-même. On l’aimait, on la détestait, on l’ignorait souvent, mais tout le monde avait besoin d’elle, parce qu’elle servait, dans la vie de chacun, de mythe référentiel, c’est-à-dire avant et après elle. Avant elle, amour diffus, haine diffuse, boucs émissaires sans gloire ni continuité. On la condamna à servir de mythe de référence et sa situation fut dure si l’on peut parler de situation. L’heureux grand-père se rendait avec elle chez le cardinal Copello, primat d’Argentine et premier cardinal argentin.

Le grand-père pensait sans doute que dans sa vie se produisaient des événements insolites, mais attendus. Un cardinal argentin, un congrès eucharistique universel l’année antérieure et la naissance de la petite fille. Plus de cinquante ans après, elle verrait s’accomplir durant sa vie les signes de Dieu dans la chute du mur de Berlin. Mais ainsi sont les êtres humains. En naissant ils se souviennent de ce que les adultes ont oublié, de ce que les vieux acceptent d’oublier non sans douleur. Ensuite ils mettent tout en suspension pendant le temps de la procréation. Peu leur importe au-delà du bas-ventre, jusqu’à ce que la jeunesse dorée s’enfonce dans l’horizon marin sans nuages, mais irrémédiablement. Apparaissent ensuite les signes de la vieille mémoire ancestrale qui s’enchaînent. Chaînes de signifiants qui impliquent la perception d’une éternité prochaine.

* * *

Ce n’est pas la même chose de voir le mur de Berlin tomber dans les trente ans – quand le lit brûle de désir et que la peau des seins s’étire, parce que, pleins de lait, ils allaitent le rejeton dans la durée sans temps de la continuation de l’espèce –, que de constater sa chute, dans la cinquantaine, où même si le lit reste ardent, les seins n’allaitent plus l’enfant, mais alimentent la perception objective de l’histoire auparavant ignorée. Une même phrase conjuguée à des temps différents.

⁸ Machado et García Lorca : poètes républicains à l’époque de la guerre civile d’Espagne.

⁹ El valle de los Caídos : lieu situé près de l’Escorial en Espagne qui est dédié à la mémoire des morts de la guerre civile.

SUR LE TEMPS

Curieux endroit que cet espace de jardin situé entre notre maison et la rue Iberá, de nuit comme de jour ! Devant cette grille passera un jour un Vénézuélien chantant – mon premier admirateur – non pas une chanson quelconque, mais celle que mon père me chantait quand j’étais petite et qui résonne encore dans mes oreilles :

*Beau bouton de giroflée,
à qui je donne mon cœur
et un peu de mon amour.*

L’émotion est si forte quand on en parle ! Réalité magique à transmettre. C’est que le temps n’existe pas ! Je le savais alors, parce que nous sommes tellement impliqués dans le temps historique qu’il existe une durée de temps sans temps pour être. J’étais dans ce moment celle qui avait été et celle qui serait. L’évidence de la non existence du temps était bien claire pour moi. Je pouvais monter sur mon berceau en bronze, faire le bébé et le vivre complètement : cris, écoute, position. Je ne jouais pas à être, j’étais la grande dame qui peignait à l’huile comme ma grand-mère.

Dans le jardin d’hiver, il y avait deux chevalets, un grand et un petit ainsi que deux boîtes de peinture et deux palettes. Une dame grande et une petite. Elle et moi, ainsi, sans âge, partageant un sens, un instant et pour ainsi dire l’éternité.

Mon premier tableau représentait des pensées. Je les vois encore. Les fleurs qui servirent de modèle sont toujours fraîches. Il n’y a pas de sentiment de l’éphémère. Non ! Mais le sens de la captation de l’instant ; le tracé du pinceau porté par ma main ; je vois le pinceau se déplacer... L’être qui m’habite est le même aujourd’hui, hier et dans l’éternité. Je le savais déjà.

* * *

Comme il est étrange de naître vieux ! Naître en acceptant la vie, la mort et le passage. Élaborer des défenses conscientes, parce que la conscience existe dans l’enfant pour accepter de vivre avec les autres comme si chaque instant était éternel. Je tremble d’amour devant la petite fille que je fus, que je suis et qui se souvient de chaque caresse, de chaque sensation. Tout est vivant et je suis moi-même et je suis la mère et je suis ma mère et j’ai envie de tenir contre moi cette petite fille un peu folle et à l’apparence sérieuse qui, à l’âge de trois ans, entrait dans la salle d’attente de son père pour parler avec les patients. Ces conversations étaient fascinantes pour elle, pleines de mystère, de surprises, d’amour et de reconnaissance envers ces inconnus qui ne ressemblaient pas aux adultes de la famille.

* * *

J’avais découvert quelque chose sur le bonheur : être contente n’était en aucune manière un sentiment stable. Soudain se réveillait en moi une nostalgie, la sensation de quelque chose qui me manquait, bien que rien ne me manquât. Quelque chose comme avoir des crayons pour

dessiner, mais pas de feuilles de papier. La solution aurait été d’aller chercher la feuille, mais cela ne faisait pas pour autant disparaître l’angoisse indéchiffrable de ne pas l’avoir et de se poser la question de ce qu’il fallait faire pour avoir la force de volonté d’aller la chercher. Je parle et je sens que tout se passe au présent. Je suis ici dans cette sensation de plaisir, d’allégresse extrême comme le jour du miracle de la destitution du président Castillo : rentrer à la maison, trouver la feuille, donner un sens à une pulsion qui s’exprime sans parole : analyser, comprendre, résoudre, rétablir l’équilibre.

Oui, parce que le bonheur n’était pas facile à retenir. Un pot de confiture de lait se terminait et je me sentais mal si je le mangeais entièrement. Il y avait quelque chose à découvrir quant à la juste mesure, quelque chose de lié à la stabilité des bons moments. Un équilibre entre le manque et l’excès.

Un temps très spécial ! Il n’était pas si facile de vivre au milieu des grands, qui en tout cas m’ont dérangée profondément, parce que je les considère, à un degré plus ou moins fort, complices de la destruction de notre passé ancestral. Oui, j’étais en colère contre eux. La génération qui me précéda fut mal élevée. Je me sentais mal en faisant attention à eux, en les remarquant, parce que je savais comment ils étaient, et savoir est une chose problématique quand on n’a pas le pouvoir de s’imposer et de les corriger.

L’autre grande découverte fut donc que pour réaliser ou empêcher les choses, il est nécessaire de détenir le pouvoir.

* * *

Mon grand-père, Ángel, père de ma mère, est mort quand j’avais quatre ans. Avec lui, j’ai vécu une passion insolite et absorbante, complètement merveilleuse. Je l’imitais en tout et je courais derrière lui, parce qu’il était doux et qu’il m’aimait. Il conservait beaucoup de choses, des livres, des lettres d’amour, des objets chargés de symbolisme. Il les gardait sans nostalgie, par amour et par respect. Ils vécurent avec ma grand-mère en se regardant dans les yeux. Quand ses filles moururent, la capacité de mon grand-père à imposer un ordre, une loi, parut se dégrader ; pour cela, il donna sans mesure son affection et ses biens aux enfants qui restaient.

L’un d’entre eux, Fernando, partit deux ans pour l’Europe en suivant la fille d’une danseuse russe, en demandant simplement qu’on lui envoie des chèques. Pour sa part, ma grand-mère se voua à mal élever ma mère. L’aîné de mes oncles avait écrit à vingt-sept ans un livre de droit du travail. Ce fut son unique production. Le fait qu’il ne travaille que cent trente jours par an, dans le meilleur des cas, ne l’empêcha pas de devenir un grand avocat. Il répartissait son temps libre entre des voyages en Europe et des séjours chez lui à la campagne.

Quelle importance peut bien avoir le passé pour ces « Attilas » ? Je suis née dans ce milieu où je ne crois pas avoir trop appris.

L'AVANT-JARDIN : THÉÂTRE DES PASSIONS

L'avant-jardin est aujourd'hui, au travers d'une lecture actualisée, le seul endroit à travers lequel je pouvais regarder le monde sans être exposée à ses arbitraires et à ses dangers fantasmagoriques. Des grilles surmontaient les murs qui faisaient un mètre de hauteur. Là je me sentais non pas prisonnière, mais protégée. J'avais l'impression d'amener l'intérieur de la maison vers l'extérieur, et la rue vers l'intérieur de la maison. Ce fut le territoire à partir duquel, et autour duquel, les expériences de ma vie allaient s'organiser jusqu'en 1968, année au cours de laquelle la maison serait vendue et démolie pour construire à sa place un gratte-ciel. Évidemment, ce fut le calife Oman qui consomma la vente et la démolition progressive de la maison.

Afin de comprendre l'histoire de l'avant-jardin, je dois faire des observations qui me font très mal, mais qui s'avèrent nécessaires. Elles me font très mal maintenant ! Car, en 1968, entourée de mes quatre enfants et donc protégée sur le plan émotionnel, la démolition de la maison de mon enfance n'était qu'une démolition de plus et la maison serait remplacée par d'autres maisons.

Lorsque je parle du calife Oman, je ne parle pas d'une seule personne, mais d'un complot, d'une confabulation entre des êtres qui avaient misé sur cette démolition pour mettre fin à une histoire leur permettant de couper avec les liens ancestraux trop émotionnels.

Cette maison fut le nœud, le centre d'une réalisation liée à des valeurs ancestrales, à une continuité linguistique. Mais ce fut, sans doute, un sac à chats. Et je crois que, si au moment de la démolition j'avais l'air indifférente, ce fut, parce que je me rendis compte que, dans ce sac à chats, j'existais, comme une souris se promenant devant les chats sans en avoir peur. Tellement les chats se haïssaient entre eux !

À côté de la grande maison, il y avait une impasse qui avait toujours existé. Le couloir extérieur de la maison devint, tout à coup, une exposition d'antiquaires : il y avait des placards italiens en bois ancien en trois parties avec de magnifiques glaces, des gobelins italiens, des vitrines en cristal, encadrées de bois doré à la feuille ; et mon père, le facteur actif du complot offrait, aux voisins de l'impasse, des antiquités précieuses. Car la maison devait être vidée en quinze jours, afin de procéder à la démolition.

Dans cette maison vécurent : mes grands-parents, leurs six enfants, María et les domestiques. Elle fut largement habitée en 1943. Mon oncle Edmundo et ma tante Haidé venaient tous les mercredis et mangeaient à la maison ; mon oncle, qui était avocat, recevait sa clientèle dans la salle verte, à côté de la salle de musique. La salle verte était la prolongation de la salle d'attente et cette dernière donnait sur l'avant-jardin. Lorsque je fus adolescente, après quatorze ans, je pris cette partie de la maison comme appartement, non pas pour y dormir, mais pour y vivre.

Ils traversèrent tous l'avant-jardin. Souvenons-nous que l'avant-jardin était le territoire neutre entre le sac à chats et le monde extérieur. Dans l'avant-jardin, je gouvernais. Et, à l'intérieur de moi-même, cet avant-jardin continue d'exister, et je crois le gouverner. Je me souviens d'Elvira Calegari, la fille de María. Nous nous asseyions, les après-midi d'été, sur les marches en marbre. Elle m'apprenait à broder la soie. Tout ce que je vois, je l'apprends. Je m'y intéresse et j'ai envie rapidement de le faire moi-même. À cette époque-là des objets sortis de mes mains commencèrent à apparaître, pas trop nombreux ni très importants ; car selon ma famille j'étais appelée à une destinée plus haute. Pour cela, je devais passer les trois-quarts de ma vie dans le maudit collège et dans ses annexes éducatives, les universités.

Il était si beau mon avant-jardin à la tombée du jour en été ! Mon père sortait, à la fin de ses consultations, prendre un peu d'air. Mais il s'en allait rapidement vers les jardins de la partie arrière de la maison – car il fut toujours très discret – et véritablement mon père et moi-même étions gênés par ces allées et venues continues.

Elvira fut un personnage sujet à controverse chez moi. C'était une jeune femme éduquée ; mais elle devint bientôt l'objet de la jalousie de ma mère. Cette jalousie, justifiée ou pas, me fit frémir de panique et d'horreur à l'âge de six ans. À cette époque-là, je fus ignorée en tant qu'enfant non sourde. Ma mère racontait à ma tante Haidé, dans l'avant-jardin, lorsque j'y jouais avec mes poupées, les soi-disant infidélités de mon père avec Elvira, apparemment sur leur propre lit matrimonial.

Je savais déjà pas mal de choses. Aussi, ce que j'entendais ne changeait pas mes attitudes. Je suis née avec un avantage, une faveur octroyée par Dieu : je n'émetts pas de jugements de valeur. Néanmoins, une phrase resta brûlante dans mes oreilles, car l'image était brûlante. Ma mère dit à ma tante, en faisant allusion à son lit matrimonial : « Le lit était encore chaud. » Je ne sais pas si l'on réussit à comprendre plus rapidement lorsque le temps passe, car je me souviens bien d'avoir entendu et d'avoir conçu l'image de deux corps entrelacés sur un lit. Pas nus, mais je vis les draps mis de côté. Ce fut tout un « flash » et le temps passa, mais d'une façon différente, car je commençai à enregistrer chaque geste entrecroisé entre Elvira et mon père.

Et c'est comme cela que nous arrivons à la fin d'une histoire. Elvira brodait à mes côtés, dans l'avant-jardin, un morceau de soie en couleur damas. Une fois la broderie finie, elle fabriqua, avec la soie et une base en forme de petite chaussure, un étui pour que mon père puisse ranger sa montre. Le scandale éclata au-delà des limites de l'avant-jardin et on envoya Elvira Calegari, le jour même, travailler chez des amis.

Morale de l'histoire : corps enlacés, lit chaud, voyage dans l'au-delà.

Le deuxième personnage était un garçon de mon âge. Nous avions treize ans tous les deux. C'était le fils de la sœur d'un admirateur passionné de ma mère. Car, en réalité, ma mère – la jalouse, sans porter de jugement de valeur – n'avait pas un mari jaloux, mais, jusqu'à un certain point, un mari complaisant et innocent. Elle n'avait pas qu'un admirateur, mais plusieurs que mon père invitait infailliblement à dîner.

Ce garçon avait des yeux bleus très beaux ; et je sentais l'homme en lui. Des courants chauds me traversaient de la tête aux pieds. Nous nous asseyions sur l'escalier en marbre, buvions de l'orangeade pendant que nos parents parlaient et riaient et nous les écoutions à travers les fenêtres du jardin d'hiver qui étaient restées ouvertes. Je ne sais pas si j'ai voulu le toucher, mais j'avais envie qu'on parlât de choses intimes ; de savoir comment étaient les hommes, les sensations que la présence d'une femme pouvait éveiller en eux. Cette rencontre mi-enfantine, mi-adolescente me marqua beaucoup, car le garçon était véritablement inviolable. Il ne s'engagea jamais et ne livra pas ses secrets ; encore moins sa bouche, d'où ne sortirent d'autres récits que celui de dire qu'il était le meilleur élève de sa classe. Lamentable ! Apollon se cassa en mille morceaux devant mes yeux lorsqu'il commença à raconter que grâce à des trucs merveilleux, appris en physique, il construisait une radio. Enfin, nous arrivâmes au point mort et changeâmes de voiture.

Le personnage suivant était un étalon de dix-huit ans : des yeux noirs, humides, de longs cils. Ma mère et la sienne avaient voyagé ensemble en Europe. Il allait à l'École navale, et cela lui donnait, à mes yeux, un prestige certain, lorsqu'il venait, les samedis, nous rendre visite – car il ne rendait pas visite qu'à moi, mais aussi à ma famille – dans son uniforme bleu, à boutons dorés et un couteau à la ceinture. Il confirmait ce que je voulais dès le début : un marin. Je le voyais une fois par semaine ; nous nous étreignions et nous nous embrassions.

Évidemment, je perçus pour la première fois de ma vie, au travers de nos vêtements, ce que pouvait être un sexe masculin en érection.

* * *

Mais l'idylle de l'avant-jardin fut perçu par l'œil avisé de ma mère qui, comme le Bon Dieu, était derrière tous les rideaux. Conclusion : comme dans le cas d'Elvira, il fut envoyé à distance. Une idée commence à prendre forme : corps enlacés ; ce n'est pas le cas de dire « lit chaud », parce qu'il n'y a pas eu de lit, mais l'autre variable apparaît : voyage dans l'au-delà. Et la variable « lit chaud » est remplacée par « perception du sexe masculin en érection ».

Le 30 décembre 1950, tout juste à seize ans – car je naquis parmi les orangers de ce mois-là – je fis la connaissance, chez Sarita le jour de la fête de ses quinze ans, d'un garçon marin : Santiago. Peut-être pas trop beau, je ne sais pas ; mais il serait mon premier amour, mon grand amour. Et même si quelque part je tremble encore, je me demanderai plusieurs années après : pourquoi lui ? Je ne sais pas. Peut-être le sac à chats m'épuisait-il et je laissais à la fantaisie le chemin à suivre, afin de m'évader, sans partir, de chez moi. Nous ne dansâmes même pas ; nous parlâmes toute la soirée ; il rayonnait de sympathie, de charme. Il était marin et accomplissait sa troisième année. Il était d'un an l'aîné de l'étalon mentionné. Mes parents vinrent me chercher et il séduisit complètement ma mère. Mon père, toujours absent, le considéra avec la même distance qu'il pouvait considérer les prétendants de sa femme ; mais, dans ce cas-là, avec un but précis : il pourrait être un candidat pour me marier rapidement et se débarrasser ainsi de la bombe que pouvait constituer une fille unique.

* * *

L'avant-jardin, un baiser d'adieu, le temps qui passe. Nous nous mariâmes, vécûmes des heures et des heures dans l'avant-jardin. Nous fîmes l'amour dans la salle verte. Tout se produisit dans mon territoire. Nous partîmes vivre à Córdoba. Là-bas, est né mon premier fils. En été, pendant les vacances, nous venions à Buenos Aires, à la maison, dans l'avant-jardin. Merveilleux, divin territoire ! Le parfum des fleurs d'oranger, mon petit garçon dans le moïse, la salle verte où il ne faisait jamais ni chaud ni froid. C'était une de ces maisons, aux gros murs anciens, où la totalité et le néant semblent se confondre, où il n'y avait que le bruit du battement du cœur. L'allaiter dans la salle verte pendant la nuit et sur les marches de marbre de l'avant-jardin, c'était toute une expérience ! Je le garderai dans mes bras jusqu'à l'éternité et dans l'éternité aussi, car mon fils fut mon amour, l'homme que j'aurais voulu aimer.

Dans cet avant-jardin des choses tristes se déroulèrent également. Mais elles ne firent qu'augmenter la signification de l'espace sacré. Les cercueils de mon grand-père et de ma grand-mère passèrent successivement cette porte grillagée 24-65. Ils partirent s'aimer dans l'au-delà. Car, quelque part, sans aucun doute, ces deux célèbres amants immortels doivent être en train de faire frémir d'amour leurs corps éthérés.

Le mur de l'avant-jardin fut abattu le 13 novembre 1968.

RENCONTRE AVEC LE COLLÈGE

Ma rencontre avec le collègue eut lieu un jour de mars 1940. Collège Nuestra Señora de la Misericordia, Cabildo 1333, Buenos Aires, Argentine, hémisphère sud, monde, loi, société, obligation, déchirure. La grande porte se ferma derrière moi. Le visage de ma mère resta derrière la porte, imprécis. Au fond d'un immense bâtiment gris, au centre, sur la façade d'entrée, il y avait une Vierge de la Miséricorde très belle avec une cape étendue. Il y avait aussi une phrase écrite sous la statue. Je n'ai pas pu la lire, parce que je ne savais pas encore le faire.

Des marches en marbre, passer sous la Vierge, une petite porte s'ouvre et je me retrouvai à l'intérieur. La gardienne s'appelait sœur Isolina. Ce fut elle qui ferma la porte derrière moi. Une salle immense en marbre ; parterre en marbre, murs en marbre. En face, un tableau du Christ soutenant le monde de la main droite. Que c'était curieux ! Quelque chose dans mon intérieur m'attirait vers la sortie, comme un chagrin et une demande désespérée : où est ma grand-mère ? Sortez-moi vite d'ici !

On nous rassembla, moi et trente autres filles de mon âge, dans l'immense cour, où d'autres groupes différenciés, selon le niveau scolaire, firent leur apparition. Nous serions appelées ce jour-là : « Les petites filles du premier inférieur »

Nous traversâmes la cour à la queue leu leu, ou plutôt en zigzaguant. Chacune tremblait à son rythme intérieur. Nous rentrâmes dans une salle. La sœur Corina était la maîtresse, une petite chose ronde avec des yeux doux, mais la peur rendait son regard quasiment indéfinissable. Nous étions placées chacune debout à côté du banc que nous allions occuper, et nous devions réciter une prière. De nouveau, au centre du mur, au-dessus du tableau noir, il y avait un image de Jésus soutenant le monde de la main droite.

À ma surprise, la première prière de ma vie me fut apprise en français : « Sacré-Cœur de Jésus, j'ai confiance en toi. » Pourquoi en français ? Je revis le tableau de Jésus et j'ai compris. S'il soutenait le monde, c'est qu'il devait parler dans toutes les langues. J'ai aperçu, dans ce tableau, un autre détail : son cœur était visible.

Nous avons toutes apporté un petit cahier, un crayon, une gomme, un taille-crayon, une trousse et un petit mouchoir. Nous apprîmes à lire le mot maman : m-a = ma, m-an = man, m-a-m-an = maman. À la fin du premier jour de cours, j'avais déjà rempli la première feuille du cahier avec des bâtonnets et la deuxième avec des m-a = ma, m-a-n = man et m-a = ma, m-a = ma, m-a-n = man, m'aime : ma maman m'aime.

Il y eut des récréations ; la sonnette retentissait et quand on entendait le troisième coup, nous devenions comme le chien de Pavlov et commençons à sécréter des hormones de liberté : « La récréation. »

Quelle grande ambiance : là, je découvris qu'il y avait beaucoup de filles qui se connaissaient entre elles. Ce n'était pas mon cas : première cause de ségrégation.

Il y eut trois filles qui auraient à jouer un rôle décisif dans mon adolescence, et encore plus tard ; je découvris bientôt qu'elles étaient des amies. C'étaient les trois Marias : María Rosa, María Bertha et María Julia. Elles étaient toujours ensemble, un peu plus grandes que le reste des filles et beaucoup plus osées. Elles vivaient, sans doute, le collège comme une expérience de plus.

Je me souviens des énormes vitres qui donnaient sur le vide, vers la liberté ; c'étaient des vitres ridées, ou du moins je les voyais ainsi. Les premiers temps de ma vie scolaire ne furent pas tristes, car la curiosité dépassait l'éloignement de la maison ; mais au fur et à mesure que

l'expérience se répétait et que je me voyais allant tous les jours au collège et faisant tous les jours les mêmes choses, ce qui au début me sembla une aventure, devint une constante et me rendit triste.

Lorsque j'arrivais à la maison, je traînais encore le chagrin. Les heures de soleil, le midi et les jardins, je ne pouvais plus les voir ; c'était la même chose pour mon petit cheval, mon ours, et mes poupées. D'autre part, l'hiver arrivait et la nuit tombait plus tôt. C'est pourquoi le jour devint plus important pour moi que la nuit, qui était liée à l'obligation de dormir afin de se lever tôt le lendemain matin. À cette époque-là, il y avait des cours même le samedi !

Il semble que je maigris beaucoup cette première année et que je pleurai beaucoup, car les dimanches je digérais mal. En raison de cette première année et de mes états d'esprit ma grand-mère commença à me donner du « sel anglais » deux fois par an : une fois au début de l'automne et une autre fois au début du printemps ; elle créa ainsi une relation prématurée entre état d'esprit et analité. À cette époque, la psychanalyse n'était pas trop avancée ou, du moins chez nous, une fille pouvait être triste seulement, parce que ses intestins fonctionnaient mal et un point c'est tout. De toutes les manières, béni soit le sel anglais ! Car pour la cérémonie mentionnée je devais manquer aux cours deux fois par an. On attendait de moi que le lendemain de la purge je me levasse d'excellente humeur, dynamique et en ayant une meilleure écriture. Mais cela n'arriva jamais, ce qui amena ma grand-mère à se demander si je n'avais pas des problèmes de vue.

Nous allâmes chez l'ophtalmologue. Il n'en était rien. Mais, de toute façon, on me plaça au premier rang, le premier banc, en face du bureau de la sœur Corina. Mon état d'esprit changea, car étant curieuse et n'ayant plus le dos de ma camarade en face de moi, pour me faire me submerger dans mon intériorité, je devins dynamique et travailleuse. Je ne levai plus ma main pour demander la permission d'aller aux toilettes, ce que je faisais très souvent pour pouvoir me parler à moi-même de mon existence tragique.

ANNÉES D'HISTOIRE

En 1937, le réarmement allemand a résonné comme une bombe dans le cœur du monde. C'était le temps d'avant la guerre, où l'on pouvait pressentir intuitivement la catastrophe. Une certaine angoisse se déchaînait tous les matins quand le journal passait sous la porte. Pourquoi dénonçait-on alors aujourd'hui plutôt qu'hier le traité de Versailles, si, en fin de compte, la guerre s'était achevée en 1918 ? Cependant, il y avait quelque chose dans l'ordre de la conflagration qui n'empêchait pas la fascination de Lila à lire le récit du couronnement de Georges VI d'Angleterre. Elle en restait à la tête couronnée tandis que Jorge tremblait de peur devant la guerre ; à une guerre nouvelle et éventuelle qui anéantirait tout ; y compris les petits villages d'Italie du nord, et peut-être jusqu'aux archives des paroisses où, depuis des siècles, étaient enregistrés les ancêtres de ma famille paternelle.

L'année 1937 ne fut qu'une transition vers 1938 et l'invasion de l'Autriche par l'Allemagne. Au milieu de ce panorama funèbre, deux suicides endeuillèrent l'Argentine : ceux de Leopoldo Lugones et d'Alfonsina Storni. L'enfant n'était pas bercée par les cadences littéraires du premier ; mais Alfonsina faisait partie d'elle avant qu'elle apprenne à dire « moi ». Plus de cinquante ans après, ses images seraient partout, donnant un sens à la vie, éclairant des vérités brûlantes et toujours pleines de signification. Elle découvrirait très tôt qu'en réalité il y avait un cimetière qui donne sur la mer et tout proche de la pépinière de Miramar située dans la province de Buenos Aires. C'était un endroit où les adolescents découvraient le sexe, où les familles faisaient des *asados* et où les solitaires pleuraient en regardant la mer.

* * *

La vie et la mort s'unissent et se séparent par un petit mur, qui ne faisait pas plus de deux mètres de haut. Ah, la mer d'Alfonsina ! C'est là que sa vie se passe, tout comme pour la petite fille. Pour toutes deux, elle est le mythe référentiel. Les images de beauté, de vie et de destruction resteraient à brûler pour toujours, vivantes et inépuisables de sens. Alfonsina souffrait d'un cancer. Elle avait annoncé à son fils, le jour auparavant, qu'elle entrerait lentement dans la mer et qu'on n'aille pas la chercher.

La petite fille avait mal appris le poème d'Alfonsina. Elle s'était tant identifiée à elle qu'elle s'était permis de changer quelques détails de la composition, en la rapprochant encore plus de son expérience intérieure, presque douloureuse tant elle était forte. Sa version était la suivante :

*Je voudrais en cette divine soirée d'octobre
me promener sur le rivage
lointain de la mer.
Que les longues vagues, les grands rochers
et les ciels purs
me voient passer.*

*Être haute, parfaite, je voudrais
comme une romaine
pour m'accorder*

*aux longues vagues,
aux grands rochers
et aux ciels purs qui ceignent la mer.*

*Penser que les fragiles bateaux pourraient
s’enfoncer dans les eaux
et ne jamais revenir.
Voir comment les oiseaux rapaces dévorent
les petits poissons
et ne pas soupirer.*

*Voir que s’avance, la gorge libre,
le plus bel homme
et ne pas désirer aimer.
Et, figure dressée entre le ciel et la plage,
me sentir l’oubli
éternel de la mer.*

Oui, la petite fille, déjà femme, imaginerait la statue qu’elle enverrait à tailler et à ériger sur la tombe familiale. Une statue qui servirait de mythe de référence pour tous ceux qui chercheraient le cimetière qui donne sur la mer. Elle avait conçu, jusqu’à la fatigue, un homme et une femme comme deux pétales de tulipe situés face à face, pris par les mains et formant un cercle. Leurs corps tout autant que ceux de quatre enfants, unis en émergeant d’une même souche, forte et solide comme une colonne romaine.

Quelque chose d’étrange se passerait qui l’unirait à Alfonsina, parce qu’elle n’a jamais aimé sur cette plage. Peut-être a-t-elle été aimée ? Cette plage ardente renvoyait l’image d’une passion sensuelle insatisfaite, à cause d’un excès d’idéalisations du couple. Elle cherchait un homme sans aspérités, mais qui n’en a pas ? Oui, naturellement ; cet homme parfait n’existait pas et elle préféra chanter les louanges de la maternité.

Aucun homme n’approchait la beauté de son fils aîné, le petit-fils de Lila et Jorge !

* * *

Alfonsina aimait, d’après ce que l’on dit, Horacio Quiroga.

Tous les deux se suicidèrent en cette année 1938. Lui à Buenos Aires, elle à Mar del Plata. Peut-être ont-ils choisi de partir ensemble pour l’enfer afin de partager les flammes absentes de leurs froides morts.

Alfonsina disait des vérités et la petite fille, en regardant tristement la mer depuis sa tour d’ivoire, se remémorerait les images des poèmes d’Alfonsina, comme celui qui disait : « Nous autres, les intellectuelles, façonnons les hommes ; ensuite surviennent des femmes qui s’en emparent. »

* * *

Quand le petit-fils de Lila et Jorge mourut, sa mère resta seule à lui parler devant la mer. Ses sentiments passaient de la rage à l’amour, à la haine, à l’interrogation tyrannique : « Pourquoi es-tu parti sans me demander la permission ? » Ou bien à l’affirmation tendre :

« Je ne t’avais pas autorisé. »

Cette mer ! Baudelaire compare l’homme à la mer, avec leur passion commune pour « le carnage et la mort ».

Deux ans plus tard, une fois fini le deuil – pour autant qu’un tel deuil puisse s’achever un jour ! –, elle découvrirait devant cette même mer qu’elle avait perdu son amant. Mais une chanson à la messe dominicale de San Andrés l’ouvrit alors à une nouvelle compréhension de la passion, éternelle et essentielle :

*Seigneur, tu m’as regardé dans les yeux,
en souriant,
tu as dit mon nom
sur le sable,
j’ai laissé mon bateau
près de toi
je trouverai une autre mer.*

* * *

Leopoldo Lugones représentait la campagne, la nostalgie et l’éloignement ; c’était l’événement non compris. Si les adultes craignaient et pressentaient la guerre, la petite fille pressentait la mort ; la mort comme un voyage vers les étoiles, mais sans retour.

En 1939, les frayeurs de la nuit s’aiguïsèrent. Le ciel noir et la lune à travers les carreaux du jardin d’hiver créaient des ombres et des fantômes.

Quelque chose se produisait au niveau de la peau et le ventre se serrait lorsqu’Hitler envahit la Pologne et que la seconde guerre mondiale se déclencha.

Le grand-père cessa de lutter. En Espagne, la ville de Valence tomba et la guerre civile s’acheva. Il mourut la même année que Pie XI qu’il aimait tant. Je ne sais pas s’il parvint, en ce 31 juillet, à voir depuis son enveloppe charnelle, la mort de Pie XI et l’intrônisation de Pie XII comme nouveau pape. De toutes les manières, il est sûr que le fait se produisit durant son passage entre les deux natures. Lila perdit l’ouïe à la mort de son père, une histoire que l’on ne pourrait jamais comprendre.

La petite fille resta seule, comme sa mère, et, à sa manière, elle apprit à se cacher à l’intérieur des armoires, au milieu du linge. L’odeur de naphthaline et de pomme lui suffisait pour se sentir caressée par quelque chose qui ne serait pas les autres ; les autres si différents de son grand-père ; des personnes absorbées, plongées dans leurs mondes de réflexion et de division du patrimoine. Les années suivantes trouvèrent la famille plongée dans une surdité généralisée. Les échos de la guerre qui s’étendait en dépit des négociations entre l’Angleterre et la France, d’une part, l’Italie et le Reich, d’autre part, ne manquaient pas de pénétrer par les fenêtres du jardin d’hiver. Depuis la mort du grand-père, la radio et la musique se turent dans la maison d’Iberá, au moins durant neuf mois, temps minimal protocolaire d’un deuil.

Dans les années quarante Trotski fut assassiné. En 1941 le Japon attaqua Pearl Harbour, l’Allemagne envahit la Russie et la présidence de Castillo commença en Argentine.

En 1942, la France fut occupée. Au mois de juillet 1943, naquirent des quintuplés en Argentine. Roosevelt, Churchill et Staline se rencontrèrent à Téhéran et, en décembre, le fascisme tomba en Italie. Cette même année se produisit la chute de Castillo, donnant lieu au miracle du jour sans collègue.

* * *

Ce ne furent pas des années de silence, bien qu'une partie d'elle accompagnât la surdité de sa mère, une autre s'ouvrait à l'écoute du nouveau monde constitué d'énormes et fantasmatiques religieuses habillées de noir.

Au collège Nuestra Señora de la Misericordia, il y avait un magnolia gigantesque qui montait jusqu'au troisième étage. Cet arbre lui donnait une immense envie de fuir ; une envie qui se concrétiserait seulement à seize ans quand une sœur irlandaise, professeur d'anglais et dont elle oublia le nom très tôt, la laissa en pénitence dans la salle de « classe-prison » aux vitres rouges. Elle ne sut jamais discerner si le fait se produisit réellement ou s'il fut si fortement imaginé qu'il prit valeur d'acte. Elle resterait toujours persuadée qu'elle s'était échappée par la fenêtre de la salle de « classe-prison » et qu'elle était descendue branche par branche vers le bas, par le magnolia. Elle sentirait même sur sa peau le frôlement des feuilles de balisier qui caressaient ses bras et ses jambes en arrivant au sol. Ce furent les fleurs rouges de cette plante qui la recevraient dans sa descente vers le paradis. La question fut plus simple : elle se servit du magnolia pour descendre jusqu'au second étage, sortant et entrant toujours par les fenêtres pour arriver au rez-de-chaussée. Pour gagner, grâce à un moment d'inattention de sœur Isolina, la porte vers sa merveilleuse liberté.

Peut-être n'était-ce pas les feuilles de balisier qui recréaient le plaisir dans la mémoire de sa peau, mais le frôlement des ailes de corbeau de l'habit noir de la religieuse. En ce qui la concernait, le résultat était le même. Avec ou sans magnolia, ce fut tout un événement depuis le premier jour d'enfermement dans le collège, seulement consolé par la présence d'une peinture du Bon-Jésus.

Durant ces premières années le plus important n'était pas de terminer un cahier, mais de le commencer. Dans les deux dernières pages l'attention semblait se relâcher, car la petite fille rêvait de la nouvelle couverture et des brillantes pages du prochain cahier. La lettre devenait difficile à lire pour les autres, mais pas pour elle, qui paraissait toujours savoir ce qu'elle voulait dire. Elle apprit la religion ; la chapelle était très belle et la Vierge de la Miséricorde avait un manteau bleu qui couvrait le monde entier. La messe était à 7 heures du matin, le manteau de la Vierge était si épais et accueillant qu'elle s'endormait tout en continuant à écouter les prières en latin et à percevoir à travers les paupières fermées les cierges allumés et, comme dans un conte de fées oriental, l'odeur de l'encens.

Le collège était constitué par un nombre considérable de salles de « classes-prisons », où l'on enseignait différentes choses, dont certaines sans grand intérêt.

Les chiffres la passionnaient. On ne pouvait pas se tromper avec les chiffres : on en plaçait un en haut, un en bas, un autre plus bas et un autre encore plus bas ; on mettait une barre et à gauche le mot « total » ; ainsi arrivait-on à un chiffre qui représentait pour elle l'histoire de la multiplication des pains. Le reste fut d'une autre nature, parce qu'on sortait toujours avec l'impression d'en savoir moins.

L'opération de multiplication la fascinait, par ce qu'il y avait en elle de l'ordre du mystère ; et les fractions étaient une source de tourment, parce que, dans la troisième classe, sœur Delia divisa une tarte en trois, ce qui lui fit tant de peine que, depuis ce jour-là et pour le reste de sa vie, les fractions l'ont toujours attristée.

La lecture fut son drame, parce qu'il fallait lire à voix haute et elle ne reconnaissait pas exactement les sons qu'elle émettait. Les mots formulés à l'intérieur d'elle-même étaient ronds et chauds ; quand ils sortaient, ils retournaient à ses oreilles pointus et métalliques. Quel plaisir pouvaient bien éprouver les chères religieuses noires à l'obliger à lire ? Ici commence la sensation de détestation. Elle se sentait abandonnée. N'y avait-il pas d'autorité plus forte

que la maîtresse pour lui ordonner : « Laisse-la en paix ! » ?

Dans la quatrième classe, vers la fin de l'année – depuis le miracle du président Castillo – les choses commencèrent à s'améliorer. Sœur Lucia, professeur d'histoire, mais avec une vocation littéraire, leur faisait rédiger par écrit les leçons. Alors oui, le monde était le sien ; tout ennemi intérieur ou extérieur était systématiquement annihilé. Elle n'oublierait jamais combien Cléopâtre avait aimé Marc Antoine, ni comment elle avait transformé l'histoire de la reine et du fameux « aspic » gardé dans la corbeille pour se suicider en faisant que le reptile mourrait de rage, foudroyé au moment d'attaquer par le regard de la reine. Sœur Lucia n'était pas d'accord avec ce changement des faits historiques ; mais, avec un soupçon d'intelligence du cœur, elle comprit, en cette lointaine année 1943, le sens des modèles alternatifs en science politique.

Les arguments de la petite fille n'étaient pas si absurdes. Pour défendre sa cause elle demandait à sœur Lucia : étiez-vous là-bas pour affirmer ce que disent les livres ? Et sœur Lucia tentait de se défendre, en argumentant que, même si elle n'avait pas été présente, l'historien Hérodote disait que... Mais le discours ne s'avérait pas convaincant. En réalité, Hérodote avait vu une partie des choses, mais beaucoup de ce qu'il avait dit n'était que la répétition de ce que d'autres avaient déjà affirmé avant lui.

Le problème devenait métaphysique pour sœur Lucia qui vint secourir sur le champ sœur Carmen, professeur de philosophie. La discussion avec la petite fille prit place dans le bureau de la directrice ; sœur Carmen ne pouvait pas faire valoir de meilleurs arguments en face d'une petite fille de dix ans ; aussi décida-t-on de laisser la discussion au point où chacune en était restée, mais avec de nouvelles inquiétudes.

AU COLLÈGE

Arbres, María, oiseaux, hiver, feu, café, lait, radio, après-midi, grand-mère, tissu, roman, conte, nuit, rose, rêve, sensation, matin, réveil, collègue, tristesse, omnibus, fenêtre, tristesse, ciel, gris, arrivée, collègue, grilles, pierre, solfège, tristesse, prière, chapelle, luxe, somnolence, tablier blanc, encre, tache, pénitence, récréation.

Il y avait des raisons pour détester ce maudit collègue. Elle ne pouvait que parler avec les mains croisées dans le dos et elle devait donc réciter les leçons de cette manière ; dans le sens opposé à celui de la prière. Oui, parce que les mains devaient disparaître vers l’arrière et la voix se perdait ainsi dans le cerveau en cherchant des images pour sortir ensuite par le nez. Le menton s’enfonçait contre la poitrine, mais sans humilité.

* * *

Il y eut une récréation inoubliable où María Cristina D...et moi étions restées dans la salle de classe. Nous avons six ans et nous étions dans la première classe. Moi, comme toujours, je dessinais et je parlais seule, parce que les enfants parlent seuls, comme les adultes, afin de se consoler pendant que l’imagination tisse des histoires, à la manière dont les grands-mères font du tricot. Alors je vis María Cristina prendre la plume en or de Chiche, fille d’un riche marchand d’huile. La sonnerie retentit et nous sortîmes, moi avant elle, pour éviter le piquet sous le tableau du pauvre Christ, rejoindre l’endroit dans la grande cour où les files se formaient rapidement pour entrer dans les classes.

Nous avons sorti nos livres de lecture, il y avait un OSO¹⁰ = O-S-O = OSO = O-SO ; le dessin montrait une bête dorée très belle, avec des moustaches joyeuses, un nez noir et des poils partout. Il ressemblait curieusement à mon ours en peluche, celui que me portera papa en vacances à Miramar. Des cris et des pleurs me parvinrent alors, interrompant ma contemplation. C’était ma camarade du banc de classe, Chiche, qui pleurait, parce qu’elle ne trouvait pas sa plume en or.

La sœur fit l’inventaire de tous les bancs un par un ainsi que des tiroirs. La plume en or se trouvait dans le mien. Je n’aurais pas pu dénoncer ni accuser María Cristina, mais je n’ai jamais pu me défaire de l’horreur du sentiment de faute qui est tombé sur moi, ce jour-là, à l’âge de six ans. Ce jour-là, tous pourront dire qu’il ne se passa rien, si ce n’est quelques larmes de surprise, si je les ai eues, ce que je ne crois pas, la surprise allant toujours plus loin que la douleur.

Cinquante ans plus tard, je me souviens encore douloureusement, par rapport à certaines positions exagérées de la vie, de la cicatrice grossière que forma cette blessure.

¹⁰ Oso : mot espagnol qui signifie ours.

LA RÉVOLUTION DE 1943

Je me suis réveillée comme tous les matins, sans l’envie de me lever. Les lampes couleur rose d’opale, les murs en soie verte, avec des fleurs et des feuilles. Je sentais la difficulté de me réveiller complètement. Ma grand-mère se déplaçait dans la pièce, créant en moi la sensation que le monde existait, qu’existait l’action et que je pouvais entrer en elle. Tranquillement, pendant quelques minutes, j’essayais de retenir la sensation de paix, de ne pas être impliquée.

Alors venait ma mère qui me mettait les chaussettes. Je devais aller au collège. En me mettant debout tout changeait : tout était vertical ou horizontal. Il n’y avait pas de choses rondes ni de mouvements doux. Le sein maternel disparaissait. Je ne voulais pas accepter la stridence du monde extérieur.

Je me savais une petite fille vieille ; ces émotions n’étaient pas celles de tous les enfants. Parce que je suis née vieille et que j’ai gardé la petite fille à l’intérieur de moi pour qu’on ne lui fasse pas de mal pour la tirer à la vie, librement, à chaque fois que l’environnement climatique et psychologique des adultes qui m’entouraient le permettait.

Pendant que je prenais le petit déjeuner – sans presque le déguster, mais avec appétit – dans la grande cuisinière de famille, de fer, énorme, on préparait le bouillon traditionnel ; la marmite des grandes familles. Je sentais le parfum des légumes. Je regardais ma gouvernante et je me demandais pourquoi elle était mon véritable amour. Je ne parlais pas. Je ne parlais pas, mais je ne parle jamais. Je préfère observer que parler.

Combien il me coûtait de quitter la maison ! Dans cinq minutes allait sonner le klaxon de l’omnibus du collège. Quelqu’un allumait la radio. Une radio des années quarante, grande et absolument fantasmagique pour moi. La radio représentait : l’émotion des romans tragiques – comme *Le rosier des ruines* –, l’éclatement de la guerre mondiale et la voix de Juan José Míguez, profonde, frémissante, paternelle. L’après-midi, ma grand-mère tricotait dans le jardin d’hiver près de cette radio : Peter Fox¹¹ le savait, ma rencontre avec le détective, enfin...la vie.

Quand retentissait le klaxon je sortais en courant : je traversais la maison par la salle de musique et le cabinet de mon père ; je sortais dans la rue et je montais dans l’autobus. L’autobus était bleu et le chauffeur s’appelait Fano. Il fut mon ami et mon bourreau depuis l’âge de cinq ans jusqu’à dix-huit ans. Parce que je n’ai jamais aimé le collège. J’aimais ma maison où je regardais vivre les adultes. Je fus un témoin, mais pas un témoin malheureux d’être seul et sans fratrie, sinon un témoin qui avait une longue vie et plus de capacité à comprendre que les adultes. Je les voyais se débattre dans leurs propres problèmes intérieurs, dans leurs luttes de pouvoir. J’ai vite compris le sens de soutenir le plus faible. Mais j’ai très bien gardé ma petite fille intérieure. Elle ne pouvait être que ma carte de triomphe. Et cinquante ans plus tard je comprends la force incomparable d’une histoire faite d’authenticité.

J’ai interprété tous les rôles, j’ai accompagné chacun sur son chemin jusqu’à la fin. Mais j’ai toujours trouvé le moment pour jouer à la poupée, à l’héroïne, au conquistador. L’enfant est une entité suprême ; un archétype, une totalité en situation de surprise, en face d’un mystère à découvrir. J’étais le bédouin du désert, qui couchait son chameau pour ne pas être châtiée par le simoun. J’étais seule, à cheval sur un fauteuil du salon, dont le dossier était le chameau ; mon chameau. Et je vivais secrètement toutes mes aventures devant des adultes

¹¹ Série policière radiophonique dont le protagoniste était le célèbre détective Peter Fox.

enfermés dans leurs propres problèmes. J'étais la princesse d'*Aladin*, *Peau d'âne* et *Lawrence d'Arabie*.

Un autre fauteuil servait d'embarcation où je montais quand j'étais entourée par les requins dans une rivière d'Afrique. Et je me défendais à coups de rames. Quand il pleuvait, dans le jardin de la maison, près du pavillon des domestiques, pendant que tous étaient dedans, je me lançais sous la pluie, traversant la Russie à cheval. C'était un mélange d'angoisse et de plaisir de voir les deux maisons en même temps. J'aurais aimé vivre dans le pavillon de service. Ma pièce préférée était la chambre de ma gouvernante. Dans cet endroit, j'étais propriétaire d'un immense domaine. Personne ne pouvait envahir mon territoire. Et la petite fille sortait joyeusement pour vivre, animée par cette énergie primordiale qu'elle comprenait sans raisonner.

La grande maison m'obligeait à ressentir jusque dans ma poitrine des choses qui ne me satisfaisaient pas. Je savais que je devais les accepter : un grand-père qui n'était plus là, les immenses bibliothèques d'ouvrages que personne ne consultait, l'armoire avec la cithare, les violons, le violoncelle et les autres instruments...

J'étais surprise de constater comment tout avait pu se conserver pendant si longtemps et se détruire si rapidement. Parce que dans cette maison arrivèrent les barbares détruisant des siècles de culture. J'aurais pu être le pape qui arrêta Attila. Mais Attila mesurait dans mon cas un mètre quatre-vingts et j'étais trop petite. Peut-être ai-je découvert alors que je n'étais pas toute-puissante. Mais je me suis toujours dit : « Si je ne le suis pas aujourd'hui, je pourrai l'être demain » et je gardais ma petite fille bien à l'intérieur et je la laissais jouer à la poupée, à l'héroïne et au conquistador.

Mais comme toujours il y avait le « collègue » : loi, société, socialisation. Moulée dans un uniforme – gris-bleu, bas noirs, chapeau bleu, souliers noirs, gants blancs, tablier blanc impeccable ! – je jouais, durant le trajet, à la liberté. En regardant la rue, à travers la fenêtre, tout m'attirait magnifiquement. Et cela me permettait de me résigner à être assise sur un banc d'école.

On ne peut pas attendre des miracles, mais il en est arrivé un. On avait déclaré la révolution, le 4 juin 1943, en destituant le président radical-personnaliste d'alors, Castillo. Nous sommes entrées au collège pour en sortir tout de suite. Les chars du premier régiment d'infanterie avançaient vers le nord et d'autres qui venaient du campo de Mayo se dirigeaient vers le sud. C'est-à-dire que les sœurs du collège nous renvoyèrent à la maison. Jamais je n'avais été aussi heureuse. C'était le miracle !

Le président Castillo, qui avait pris le pouvoir un an auparavant, se vit obligé de fuir vers l'Uruguay, mais le bateau où il voyageait fut arrêté et il dut signer sa démission. Le mouvement fut la conséquence de la crise politico-économique de l'Argentine : les États-Unis entrèrent dans la seconde guerre mondiale et cette année-là, l'Argentine était le seul pays américain à maintenir encore des relations avec les pays de l'Axe.

Montée sur le mur de l'avant-jardin qui se trouvait devant la maison, accrochée aux barreaux, avec mon uniforme, je voyais passer les chars. Cela se passa à Buenos Aires. J'habitais rue Iberá aux numéros 24-73 et 24-65, à quelques mètres de l'avenue Cabildo. Les chars passaient et, durant toute ma vie, chaque fois que je vois un char, il représente pour moi la liberté et non pas la guerre. Il faisait certainement froid, mais la petite fille s'amusait beaucoup en montant sur le mur, contemplant des choses qu'elle n'aurait même pas pu imaginer. Je vois encore les feuilles de la fin de l'automne 1943 et à gauche les chars qui passent. Quand je baisse la vue, j'ai les feuilles à mes pieds, et, malgré le bruit des chars, je peux écouter le vent et le murmure que font les feuilles en tombant. C'est merveilleux, je suis libre !

HISTOIRES DANS L'HISTOIRE (1944-1947)

Peut-être était-il important de penser qu'en 1944 l'Argentine rompit ses relations avec l'Axe. Cette situation, à la fin de la guerre, avait certaines tonalités de comédie. Le 31 janvier 1944 au cinéma AC, aux actualités de l'UFA¹², Hitler réapparut pour la dernière fois dans un discours. En Europe, les alliés avaient reconquis Bruxelles, Sébastopol, Paris et Athènes. Mais pour l'ambiance intérieure de la maison d'Iberá, la nouvelle la plus importante fut le vol du *Berger de Lavacour* de Monet au musée des Beaux-Arts.

Le 20 septembre 1944, un grand cyclone s'abattit sur Buenos Aires. Par les vitraux du jardin d'hiver, qui tremblèrent jusqu'à se rompre en plusieurs endroits, pénétra une lumière blanche maléfique et à ce moment-là un bruit dévastateur accompagna la chute du toit de la salle à manger. Partout il y avait du plâtre blanc, comme de la neige tombée sur un cimetière. Dans l'air restaient de larges nuages de poussière, d'oubli, de désolation. Il n'y avait pas de lumière et la grand-mère se tenait debout épouvantée, avec sa chemise de nuit blanche. La petite fille la suivait de près. Le spectacle était apocalyptique, et seules les lumières du ciel furieux illuminaient la figure blanche et fantasmagorique de la grand-mère Emma ; elle ne s'en remettrait jamais. Sa longue agonie et sa décadence physique trouvent leur origine dans cette nuit sans âme, traversée par la furie d'un ciel sans pitié.

Il y eut d'autres tempêtes, comme celle du 15 décembre 1948, mais la grand-mère ne serait plus là pour les voir. Les parents de la petite fille continuaient à voyager beaucoup ; elle restait seule ; comme toujours avec la grand-mère et María. Lila et Jorge semblaient fuir une responsabilité prochaine qui leur reviendrait par la mort de la grand-mère : se charger de cette petite fille qui était le fruit des prières, sans avoir jamais su s'ils l'avaient réellement désirée.

Durant l'absence des parents, il y eut quelques visites : celle de l'oncle Fernando, qui vivait à Chubut¹³ où il était juge et dépositaire de la foi ancestrale. Une nuit, dans le jardin d'hiver, il parlait avec la grand-mère, comme s'il parlait seul ; ou, à l'opposé, il parlait seul comme s'il parlait avec la grand-mère, sa propre mère, qui se trouvait assise dans un fauteuil. Elle se préparait déjà pour accueillir sa mort, qui se produirait seulement en 1948, comme une solution pour oublier les désillusions et trouver cet autre monde dans lequel elle ne croyait pas vraiment beaucoup, mais qu'elle considérait comme l'unique alternative possible de rencontre avec l'homme qu'elle avait aimé.

La petite fille ne parlait pas ; elle se contentait d'écouter, de regarder Fernando, qui tournait en rond comme une panthère, transformant le jardin d'hiver en un labyrinthe d'émotions exprimées à moitié, mais toujours tragiques. La petite fille apprit à avoir peur. Fernando parlait de mort, de crépuscule, de frustration, du soleil sur la mer qui se perdait. Cette visite la marqua beaucoup, parce qu'en plus elle sentait que la grand-mère était contre Fernando ; elle agissait comme si son fils était déjà perdu, et ce n'était pas le cas. Fernando avait simplement été absorbé par la famille de sa femme. Peut-être la grand-mère préférait-elle son fils aîné, qui, dans tous les cas, connut une vie plus heureuse bien que peut-être plus irresponsable.

Fernando se considérait comme enterré par sa fonction de juge en Patagonie, vivant avec sa femme et ses deux enfants, mangeant des moutons et faisant, à trente-sept ans, une crise cardiaque.

¹² Nouvelles en provenance directe d'Allemagne.

¹³ Ville dans la région de Patagonie.

La petite fille commença à avoir peur et à s’interroger. Elle évoquerait bien des années après les dessins des mosaïques à l’étage du jardin d’hiver. En regardant ces figures géométriques, composées de blanc et de noir, elle échappait à l’incertitude et à l’angoisse de voir le regard des adultes qu’elle sentait tomber, vaincus sur le chemin par le poids d’une réalité existentielle qui leur entamait lentement, progressivement, mais sûrement la raison.

Heureusement, l’oncle Edmundo et la tante Haidé passaient tous les mercredis soirs, créant des espaces d’allégresse, d’ordre, de jeu. Haidé et la cuisine, et Jorge qui l’aidait ; les salades étaient plus vertes, la viande mieux préparée, sans parler des pêches à la Chantilly ; parce que la présence de Haidé créait toujours une complicité magique à laquelle tous se sentaient participer. Des lampes rouges, des fauteuils rouges et un abat-jour couvert d’images dans la salle de musique. Haidé chantait avec une voix bien timbrée et sereine *Linda provincianita* (*Belle provinciale*) et la petite fille apprenait à rêver. En regardant les adultes jouer et chanter, son imagination l’entraînait plus loin que les portes, plus loin que les fenêtres et que les rues de Buenos Aires, vers les patios et les petites rues provinciales. Dans l’air ivre de parfums, la belle petite provinciale avait pour elle un jupon blanc et volumineux, repassé à l’amidon ; un habit rouge et deux tresses noires et épaisses. À cette époque, elle accéda à une autre dimension dans ses jeux de voyageuse ; elle ne luttait plus dans les mers agitées contre les requins ; mais elle s’imaginait vivre au milieu de patios à l’odeur de *diamelas*¹⁴ et être la *pulpera*¹⁵ de Santa Lucia, à qui s’adressait le *payador mazorquero*¹⁶. Hélas ! c’est un *unitario*¹⁷ du général Lavalle qui fera d’elle sa femme. Un autre personnage de ses nouveaux voyages fut la *mazorquera*¹⁸.

*La mazorquera a eu quinze ans
de l’année rouge de la ville.*

Quinze années ; printemps, octobre... Comment serait-ce d’avoir quinze ans ? Il faudrait attendre de longues années, car si aujourd’hui elles ne le paraissent pas tant, en ces temps-là elles étaient longues. Chaque jour avait soixante-douze heures et les ans devenaient donc des cratères immenses qu’elle ne pouvait pas traverser, parce qu’elle serait avalée, dévorée.

L’année 1945 fut une période de deuil et de silence. Puis le temps est passé très rapidement, dévorant l’enfant dans une adolescence sans gloire ni allégresse. Ce fut une année avec beaucoup de morts et de destructions. Roosevelt mourut en avril, Hitler se suicida en mai et, le 6 août, la bombe atomique tomba sur Hiroshima. Sans commentaires ! Ce fut une année de morts où il y eut une seule résurrection ; une date positive au milieu de tant de catastrophes : le 14 août, huit jours après Hiroshima, la guerre mondiale prit officiellement fin ; et les belligérants – qu’ils soient vainqueurs ou vaincus – placés devant la responsabilité d’une reconstruction silencieuse et pénible.

¹⁴ Plante grimpante au feuillage odorant qui se trouve, particulièrement, dans les patios de maisons coloniales.

¹⁵ Pulpera est la serveuse d’un « pulpería », magasin à la campagne où il est possible de trouver tout type de marchandises. Santa Lucia étant un quartier du sud de Buenos Aires.

¹⁶ Chanteur ambulant qui improvise en s’accompagnant de la guitare et, ici, fidèle au dictateur Rosas.

¹⁷ Opposant au régime de Rosas dont les partisans étaient appelés « federales ». Le leader des *unitarios* était le général Lavalle.

¹⁸ Mazorquera : chanson qui raconte l’histoire d’une jeune fille de famille loyale au dictateur Juan Manuel de Rosas le jour de son quinzième anniversaire vers les années 1850. Les fidèles de Rosas avaient constitué une armée paramilitaire, *la mazorca de los gauchos*, dont la couleur des habits était le rouge qui représentait les *federales*. Le texte dit : « Cumplió quince años la mazorquera del año rojo de la ciudad » (La mazorquera de l’année rouge de la ville vient d’accomplir ses quinze ans).

En 1946, Perón gagna les élections. L’Argentine se trouvait devant une espérance de rénovation. Mais le plus important furent les échos de l’histoire mondiale. De Gaulle quitta le pouvoir en France et les monstruosité résonnaient profondément chez l’adolescente. Il y avait beaucoup de morts, beaucoup de profanations. L’enfant meurt quand son innocence est profanée. Il en est de même pour la culture quand les cimetières sont profanés. En cette année, on vola le cadavre de Mussolini dans la fosse commune où il gisait.

Ce fut aussi l’année du jugement de Nuremberg et des nazis condamnés à la potence. En Argentine, les choses se passaient bien, malgré le manque évident d’une planification. Même si les chemins de fer cessèrent d’être britanniques et devinrent argentins, le déficit économique résultant de leur nationalisation s’avéra insoutenable.

En 1947, Elizabeth d’Angleterre se maria ; et en Argentine se produisit ce que le grand-père avait tant désiré : l’enseignement religieux dans les écoles et le droit de vote pour les femmes.

UNE FEMME ET SON ANGOISSE (I)

Avenue Malakoff. Commandant-Marchand. Porte Maillot. Le 21 janvier 1992. Je l’ai évoquée ici. Laura est revenue à moi sans aucune référence à notre temps d’hiver. Mais si, porte Maillot, souvenirs, lumière jaune au premier étage d’un édifice. Sans m’en rendre compte, je pensais en français, écrivais en espagnol et voyais en argentin. Elle est venue à moi comme un parfum suspendu dans le temps ; sans aucune relation avec ma réalité. Ou, peut-être, je veux ignorer sa relation avec ma réalité d’aujourd’hui. Peut-être, parce qu’à l’époque de mon histoire, quand nous nous sommes connues chez Gertrude von L..., elle avait l’âge que j’ai maintenant. Nous avons partagé un temps, mais rien de plus. Je suis sûre qu’elle se souvient de moi quelque part, comme je me souviens d’elle maintenant. Peut-être se sentait-elle bien en sachant que son témoin est très loin et qu’il est irrécusablement silencieux.

C’était une femme très belle, avec une part de mystère. Mystère que nous avons essayé d’élucider pendant beaucoup d’heures d’amitié, pendant de longues années. Grande, élégante, blonde, mais avec très peu de cheveux, seul point faible de sa personne. Notre relation a commencé à Buenos Aires en Argentine. Au bout de plusieurs années, nous avons fait un long voyage ensemble à travers le monde, une croisière en Grèce, un séjour à Venise et un autre à Zurich. Et après nous nous sommes éloignées correctement. Notre temps ensemble s’était achevé.

Il n’y eut ni discussion ni rupture, mais l’intervention de tiers qui ont envahi le champ de cette relation que nous avons créée ; un espace qui n’aurait pas pu exister longtemps, parce que nous étions assez différentes.

D’origine belge, elle ne pouvait faire ses comptes qu’en français ; le reste, elle le faisait en espagnol, mais je crois qu’elle pensait en français, parce que, comme je l’ai toujours dit, c’est une langue neutre. La dernière fois que nous nous sommes vues, ce fut à Buenos Aires, dans sa maison de la rue Agüero, en face de la Bibliothèque nationale. Les baies vitrées étaient fermées et les enfants jouaient sur la place Francia. Nous les voyions bouger sans entendre le moindre bruit.

Avenue Malakoff, Paris, l’hiver, la pluie et je suis avec elle en contemplant des images. Je vois l’homme qui semble l’avoir aimée, mais qui, en réalité, l’avait condamnée pour la vie. Pas pour toute la vie en fait, puisque beaucoup de choses ont changé pour elle après la fin de nos relations, même son domicile. Quand je l’ai connue, elle vivait à Olivos à seulement quatre *cuadras*¹⁹ de chez moi, dans un bâtiment qui donnait, comme le mien, sur la résidence présidentielle d’Olivos. Moi aussi, j’ai changé depuis.

Lumières jaunes, coin jaune. Qui est l’homme de ce coin jaune ? Quelqu’un qu’elle décrivait, sans doute, avec un costume de flanelle grise. Vieux durant sa jeunesse et jeune en vieillissant ; parce qu’il était né vieux, les épaules courbées, chargé de désillusion. Une tentative de suicide à vingt-cinq ans, à cause d’un premier échec amoureux. Je le pense effrayé : elle fascinée en parlant avec lui, sans se rendre compte que c’était un dévoreur de jeunesse ! Costume de flanelle grise, quarante-sept...quarante-huit ans, et elle seulement vingt et un. Nous nous sommes connues dans cette ambiance chez Gertrude von L... où tous les bruits parvenaient étouffés, les voix s’éteignaient dans le velours et j’avais envie de m’endormir, comme les dimanches d’opéra au théâtre Colón, quand j’avais quatorze ans.

¹⁹ Cuadra(s) : structure topographique de la plupart des villes argentines divisée en pâtés de maisons carrés de 100 mètres sur 100 mètres.

Bruits tamisés, velours, bijoux, fourrures ; et soudain, dans son regard, j’ai trouvé cet état de curiosité fondamental qui accompagne les découvertes. Un jour, elle m’a dit : « Ma fille m’a posé une question aussi lourde qu’une pierre tombale : “Pourquoi poursuis-tu ton analyse si tu as commencé à dix-neuf ans ?” Question effrayante ! Je...je ne sais pas, lui répondis-je. En réalité, ce n’est pas un temps d’analyse dans le sens conventionnel, mais celui d’une discussion. » Question horrible ! « Les moments de l’analyse, lui ai-je dit selon ma propre expérience, sont de trois niveaux : celui du regard, celui de la compréhension et celui de la conclusion. » Mais peut-on conclure définitivement ?

Ainsi commença notre relation. Elle m’a dit : « Je souffre, c’est vrai, je n’arrive pas à résoudre quelque chose qui est de l’ordre de la dépendance, l’unique mode de relation que je connaisse. Dépendance frustrante, mais que je veux encore croire porteuse de vérités. J’ai l’impression que c’est toujours l’autre qui porte la vérité. Contre quoi dois-je lutter exactement ? me demanda-t-elle. Dois-je me prendre en charge ? Je crois l’avoir fait en partie, mais je crois aussi voir dans cette attitude le fait que si je dépends des autres, c’est pour ne pas faire ce qui me plaît vraiment : diriger, organiser, créer. »

— Pourquoi privilégier l’image de la dépendance par rapport aux autres ? À mon avis, il n’y a que cela dans les rapports.

— Parce que c’est le seul type de relation où je sois vraiment moi-même. Et puisque je paie, j’ai le droit de parler de moi et, ajouta-t-elle d’une voix affirmative, les relations humaines doivent être régies, selon moi, par des contrats clairs.

Cette idée m’a surprise. Élégante comme elle était, avec un visage ciselé à la perfection et beaucoup de classe, il s’est créé dans mon intérieur un étrange fantasme de mon amie. Je l’ai sentie fragile, marginale. Cela contredisait la présence sociale, mondaine et aussi professionnelle qui la caractérisait. Elle avait fait une carrière fulgurante et avait en apparence une vie solide et déjà achevée.

— Que penses-tu que je doive répondre à ma fille ? me demanda-t-elle.

— Quel âge a ta fille ?

— Trente ans.

— Et si tu lui disais simplement que tu poursuis ton analyse, parce que la vérité se trouve toujours un pas plus loin de ce que nous avons conclu et qu’on ne finit jamais de la connaître ?

— Il se peut que tu aies raison, mais ma fille me méprise ! Hier soir j’ai réussi à balbutier quelque chose sur la dépendance et elle m’a répondu : “Manque de maturité !”.

À ce moment le téléphone a sonné, le charme s’est rompu, la communication a été interrompue, mais cela a rendu notre échange beaucoup plus nécessaire et riche. J’ai raccroché et je suis revenue.

— Mes analyses, répondit-elle, je le sais bien, je les ai commencées très tôt. Les troubles de la croissance et une adolescence particulièrement difficile m’ont empêchée d’établir un vrai transfert. Je me suis échappée du père analyste – parce que mon premier analyste a été un homme – tout comme douze ans plus tard je me suis échappée de la mère analyste ; et dix ans après avec un troisième analyste, bien qu’il y eut transfert, il fut souvent horrible et parfois fascinant ; le transfert fut marqué de ma part par la censure en ce qui concerne toute possibilité de passage à l’acte et le fait essentiel que je cherchais dans cette relation que chacun de nous remplisse sa part du contrat. Pour lui, mon analyse a été une sorte de rêve, de fantaisie. Il n’a pas rempli sa part, le désir de pénétrer l’attirant mystère que je représentais a été plus fort que sa volonté.

— Qu’est-ce qui te fait dire que c’était un rêve ? lui ai-je demandé.

— J’ai l’impression d’avoir donné vie à un personnage dont il avait rêvé. Ma présence lui

faisait imaginer des horizons nouveaux. Ce fut plutôt lui qui fit un bout de chemin analytique avec moi et pas le contraire. Je ne sais pas... Quelque chose comme accepter que l’autre dépende de moi...

— Qu’aurais-tu fait avec lui ? Comment aurais-tu joué cette dépendance ?

— Je ne sais pas, parce que je me suis échappée, étant donné l’ambiguïté des relations établies, et l’excès de confiance de sa part. Il avait l’habitude de me dire : “Tu es une femme adorable qui ne se laisse pas adorer”. Un samedi soir, au mois d’octobre, de passage à Paris, il vint me voir à propos d’un voyage programmé en Uruguay pour une conférence. Ce jour-là prit fin un autre espoir de solution, aussi bien que toute possibilité de commencer une véritable histoire d’amour.

— Qu’est-ce que tu ne comprenais pas dans cette relation ?

— La première chose, l’avoir créée, même si je ne l’ai jamais acceptée.

— Que signifiait-il à tes yeux, pour que tu l’acceptes en tant qu’homme dans tes rêves et pour l’avoir quitté subitement ?

— Il y avait beaucoup de sentiment chez lui, une tendresse sans limite, dont il m’est resté la plus grande nostalgie. Nous regardions tomber la neige à travers les fenêtres de sa maison. Nous skiions aussi, nous lisions, nous jouions aux échecs. Il prenait mon corps comme si j’avais la fragilité d’une fleur. C’était formidable ! Il rêvait de m’épouser...

— Et pourquoi ne poursuivit-il pas cette relation ? demandai-je.

— Ce n’était pas ce qu’il était venu chercher. Ces grands voyages avaient pour but de trouver une réponse, une solution et pas une complication. Mais je te le dis : en évoquant cela, ma première histoire avec un homme revient à ma mémoire, mais pas avec un homme... enfin avec un analyste. J’ai gardé l’homme plus de dix-huit ans, mais très rapidement j’ai perdu l’analyste : Sebastián.

— Qu’est-ce qui t’a déçue chez ce monsieur X... ?

— L’odeur de la peur de me perdre. Notre relation aurait été un lien de souffrance perpétuelle. Il y avait vingt ans de différence entre nous, tout comme avec Sebastián. Avec Sebastián nous avons une vie en commun, nous avons eu des enfants ; mais, pour Sebastián, la différence d’âge a toujours été une chose tragique. Il vivait en m’épiant, espérant voir dans mes yeux une absence, comme s’il désirait seulement prouver son hypothèse fataliste selon laquelle je finirais un jour par partir avec un homme de mon âge.

— Mais c’était son hypothèse, pas la tienne.

— Je ne sais pas, j’ai commencé peu à peu à me demander s’il pouvait exister d’autres hommes dans le monde ; parce que son discours était toujours condamatoire, définitif, castrant, monstrueux : “Un jour, tu partiras avec quelqu’un de ton âge, tu es biologiquement plus forte que moi”.

— Comment as-tu connu Sebastián ?

— J’avais un fiancé avec qui je me disputais constamment ; il était très violent. J’avais vingt ans et lui vingt-cinq. Un jour il me donna une gifle et me rompit les lunettes. Nous étions seuls dans la maison de sa mère, j’eus peur et je me suis échappée hystériquement en m’évanouissant. C’était l’hiver et, comme pour tous les hivers de Buenos Aires, les relations, la vie mondaine, restaient liées aux nécessités du chauffage ; les épaules sont nues dans le linge de nuit, les jambes enfoncées dans des bas très fins pour le thé ou le cocktail. Ce n’est pas comme durant l’été, où se développe un autre type de délire : les pieds nus s’enfonçant dans le sable, les corps bronzés, la mer qui agite des fantasmes et donne l’envie de se mettre à l’ombre et de caresser la peau de l’autre...

— Mais, comment Sebastián est-il apparu dans cet hiver de ta vie ? l’interrompis-je.

— C’était une soirée de gala à l’hôtel de la Base navale de Puerto Belgrano à quelques

kilomètres de Bahía Blanca. Nous étions en voyage avec mes parents. Moi m’échappant de Gabriel, de sa violence, mais me sentant prisonnière de son absence. Je dois te dire que les couples m’ont donné une impression très forte dans la vie. Dans ma famille il y a toujours eu des couples qui se regardaient dans les yeux ; et, depuis mon adolescence, le monde a seulement été constitué par des hommes.

— Mais, tu n’as pas eu des amies femmes ?

— J’en ai eu. À dix-sept ans, j’ai été amie avec Mariana. Nous avons beaucoup investi l’une dans l’autre. Je l’ai présentée à un ami de Gabriel et ils se sont mariés. Notre amitié s’est achevée avec ce mariage, parce qu’elle ne pouvait plus garder de secrets.

— Je me demande comment tu peux me parler à moi qui suis une femme...

— Peut-être, parce que tu es au-delà de toute forme de doute ; ou que tu arrives en un moment de nécessité.

— Et de quoi as-tu besoin ?

— J’ai besoin de quelqu’un en face de qui je puisse tuer, détruire, violer, offenser ; pour pouvoir finalement, s’il en est encore temps, aimer sans offenser, sans détruire, sans violer et sans tuer.

— Tu n’as pas eu des amis hommes ?

— Non. Il n’est pas possible d’être sincère avec un homme quand on n’a pas beaucoup de cheveux et qu’on cherche toujours l’angle d’où le problème se voit le moins.

— Comment ressens-tu tes cheveux ?

— Clairsemés, hirsutes ; mon père était chauve. Mais revenons-en à cette soirée que je te racontais : j’étais au premier étage, descendant le grand escalier qui donne sur la réception. Bientôt je le vis, vêtu avec son uniforme bleu de parade, capitaine de navire, enlevant sa cape et sa casquette. Je suis restée clouée sur le palier de l’escalier et il resta figé dans le geste d’enlever sa cape. L’espace d’un instant, nous nous sommes vus et nous avons compris que nous existions. Il n’y eut pas d’opportunité de faire connaissance lors de cette soirée, puisque personne ne nous présenta. Mais, depuis cette nuit, je fus pour lui et lui pour moi. Tout ce que pouvait représenter mon histoire disparut. Chaque fois qu’il tendait le bras pour prendre une coupe, je sentais ses yeux qui me caressaient depuis quelque part. Nous n’avons pas réussi à savoir le nom l’un de l’autre, mais ce fut notre nuit initiale, la première nuit de notre amour.

— Comment l’as-tu revu ? Comment as-tu su son nom ?

— Nous sommes restés à Puerto Belgrano durant trois semaines, dans le quartier des officiers, dans la maison d’un ami de mon père. Je me sentais mal.

— Mal de quoi ?

— De devoir partir. Je vivais suspendue au souvenir de cette nuit et, en même temps, réalisant que je devais quitter Gabriel.

— Pourquoi ?

— Parce qu’une image m’avait fait comprendre que Gabriel était beaucoup moins pour moi que ce que j’avais pensé. J’eus même la conviction qu’il avait quitté ma vie sans avoir laissé la moindre trace. Un jour j’allais acheter une plante chez un fleuriste pour la laisser en souvenir à la maison de nos amis. Il y avait un sentier étroit et, de chaque côté, d’abondants rosiers en pleine floraison. La largeur du sentier permettait seulement à deux personnes de se tenir côte à côte et soudain il entra et je sortis. Habit de flanelle gris, grand, énormes yeux noirs. Nous nous sommes reconnus immédiatement. Il a fermé son sac, dans un geste élégant, et il s’est incliné vers moi. Le monde changea complètement. Il partait le jour suivant pour Buenos Aires et nous nous sommes donnés rendez-vous pour le 28 février – presque deux mois après – au jardin suisse de San Isidro. Mon métabolisme changea, et jusqu’à ma peau. Le jour suivant, j’étais avec des amis sur le champ de courses hippiques de la Base navale de

Puerto Belgrano. Je me sentais en possession d’un secret, complice de l’homme et première femme dans l’histoire de l’humanité à aimer et à être aimée. D’une seconde à l’autre, devenir inaccessible, aller jusqu’au bout de la terre. La sensibilité affinée, les perceptions fortes, jusqu’à la douleur physique ; chaque note de musique pénétrant dans une caverne et provoquant des échos interminables...

— Mais ce 28 février, arriva-t-il ?

— Oui. Je me souviens, non sans un sentiment de culpabilité, être sortie de la maison sans donner d’explication à personne ; avoir peur de ne pas pouvoir arriver. Je ne savais rien de lui ; ni même s’il était marié. Il était là et moi aussi ; il n’y eut aucune difficulté. Nous avons pris un coca-cola, il faisait chaud ; dans le jardin il y avait beaucoup de monde, mais à nouveau le miracle se produisit : nous étions seuls sur une île déserte, premier homme et première femme. Sur le chemin de retour à la maison, parce qu’il m’accompagna, il me dit, pendant qu’il conduisait sa voiture : “Un jour, tu partiras avec des personnes de ton âge, tu es biologiquement plus forte que moi”. Son affirmation me surprit, parce qu’un autre trait attirant chez lui était sa condition de médecin-analyste. Les analystes m’ont toujours paru posséder des vérités insondables.

— Comment pouvait-il être aussi dur alors que vous vous connaissiez depuis si peu de temps ?

— Non. Nous nous étions connus avant, peut-être depuis toujours. Mais concrètement, les trois derniers mois, nous n’avions cessé de penser l’un à l’autre, et après avoir parlé, nous en sommes arrivés à une réponse commune et unique : la synthèse de nos chemins de réflexion solitaire.

— Et cette parole ne t’a pas fait peur ?

— Elle fut aussi lapidaire que la parole de ma fille plus tard. Mais j’avais un peu plus de vingt ans et la pierre tomba sur moi avec le poids léger d’un pétale de rose dans la paume ouverte d’une adolescente. Nous nous sommes aimés longtemps – plus de dix-huit ans – nous avons eu deux enfants. Depuis le début nous savions que nous nous aimerions jusqu’au bout ; jusqu’à sa mort ou jusqu’à la mienne, jusqu’à la mort de tous les deux. Mais cela n’empêcha pas notre vie de se transformer en délire, un déchaînement de jalousies, de tendresse, de longs silences. Chaque homme à portée de vue représentait pour lui un ennemi. Notre vie se transforma en quelque chose d’impossible. Quand il partait pour quelques jours, son corps apparaissait comme torturé et le mien aussi. Rien ne pouvait le convaincre de mon innocence future. Souvent, j’ai pensé créer un ennemi réel pour en finir avec ce délire. Ensuite je suis devenue jalouse à mon tour. Son aristocratie, son allure, ses immenses yeux noirs ; les femmes de son âge qui le cherchaient et le provoquaient. Toujours des costumes gris ou bleus, un parfum de cigare mélangé à sa lotion d’après rasage. J’en arrivai à penser qu’aucune femme ne pourrait lui résister ! Pour réduire son angoisse, il écrivait ou poursuivait des études complémentaires. Parce qu’il fit toujours des études. Sa première expérience tragique – avec tentative de suicide, parce que Blanca Romero le trompait – filtra à nouveau dans notre vie. Il ne put jamais la détruire ou la tuer. Il la connut alors qu’il était étudiant en médecine. Il avait vingt-trois ans et habitait La Plata. Son père était juge. Il avait deux frères. Il se rendait à la faculté de médecine et rentrait le soir. Un soupçon avait commencé à l’envahir concernant Blanca, et il retourna un jour à La Plata à 3 heures de l’après-midi. Il la trouva dans sa maison, dans les bras d’un camarade de faculté. Alors il tenta de se suicider par le gaz. Sa mère entra dans la pièce et brisa toutes les vitres. Son père mourut peu après. La relation entre ses parents avait été si profonde et passionnée que sa mère sentit près d’elle, pendant trois mois, la présence de son mari. Sebastián l’accompagna dans la montagne durant ces trois mois. Il fut le meilleur des fils de la Terre. Il renonça à une bourse en pharmacologie aux États-Unis, pour

ne pas laisser sa mère. Cette frustration l’accompagna toujours, à tel point que lorsque Leloir reçut le premier prix Nobel de chimie, il me dit sèchement : “j’aurais pu faire partie de cette équipe”. Ses frustrations, sa méfiance, sa passion, tombaient sur ma pleine jeunesse et dans l’enfance de nos enfants, comme des bombes chargées de non-sens sur une vie heureuse, remplie de rires. Il créait les silences de la réflexion introvertie, mais qui n’en étaient pas moins menaçants et taciturnes. Non, il ne put jamais oublier ni tuer Blanca Romero et il se transforma en étudiant éternel, sans cesser pour autant d’exercer sa profession ou d’écrire comme historien. Mais naturellement, dans ses livres, les personnages étaient généralement audacieux et complexes, des protagonistes historiques féminins : *Camila O’Gorman*, *Les femmes argentines en médecine*, *Sara Brown*, *Les habitants de la Terre de Feu*, etc. Il commença sa carrière comme phtisiologue, il la continua comme psychiatre, puis comme médecin légiste et, dans les dernières années de sa vie, comme criminologue. Tant qu’il put continuer à être étudiant, l’affaire de Blanca Romero restait ouverte, obsessivement ouverte. Ses rêves étaient destructeurs en ce qui me concerne, aussi bien que ses paroles. Il me voyait sur un autel, comme sa mère, une situation difficile pour moi : si j’avançais d’un pas, je tombais de l’autel. En outre, il mit sa mère sur l’autel quand, déjà veuve, elle se consacra à l’adoration du mari mort, mais il ne la connut pas avant de concevoir des enfants. Il savait que son père avait des aventures extra conjugales et je crois que le fait de surveiller continuellement ma conduite ne lui donna pas le temps d’être infidèle. De longues années après sa mort, je me demande s’il m’aima vraiment et s’il comprit dans son monde terrible de folie qu’il avait deux enfants. Malgré tout ce qu’il avait étudié, il ne parvint jamais à réaliser la souffrance que constituait pour moi le fait de me sentir en même temps une vierge d’autel aussi bien qu’un nouveau modèle de l’éternelle prostituée représentée, dans son histoire, par Blanca Romero. Si je te parle, c’est parce que je ne sais pas si je suis folle, mais, quand je me comporte comme une vierge, je me vois morte, immobilisée et destructible ; une image inhumaine qui ne peut servir ni aux autres ni à moi, et cela me donne un sentiment de culpabilité. Mais, par ailleurs, le moindre geste charnel, l’attention d’un homme intelligent, me donne le sentiment d’être une prostituée de bas étage, qui rompt le cœur des hommes et les réduit en poussière en les attirant dans la fosse commune des préservatifs usagés et des cheveux qui tombent... Je te parle, parce que je n’existe pas, parce que je me suis oubliée. C’est comme si j’avais joué pendant dix-huit ans dans la même pièce de théâtre, toujours la répétant, mais sans avoir jamais pu en donner une représentation. Mon rôle devenait toujours plus tragique et le metteur en scène ne cessait d’en changer le contenu. Seulement après beaucoup d’années ai-je compris que nous avions tous joué dans son scénario imaginaire, avec des rôles destinés à répondre à ses hypothèses tragiques. Un jour, séduit par les grands espaces et par ses enquêtes sur les indigènes, il écrivit un roman dans un milieu patagon qu’il appela *Onaisín*²⁰. Les descriptions étaient riches, mais il mettait en elles la partie adaptée de sa personnalité. Il y avait à l’intérieur de ce paysage, presque vivant, beaucoup de petits agneaux dévorés dès leur naissance par des faucons qui se tenaient aux aguets. Le thème d’*Onaisín* ? Oh ! Un homme et une femme s’étaient aimés pendant de longues années, mais elle le trompa, conduisant à la rupture. Elle retourna dans ce même endroit de Patagonie vingt ans plus tard, pour s’amouracher d’un homme jeune, le propre fils de son ancien amour. En regardant dans ses yeux, je me souviens avoir rencontré beaucoup de fois, dans des rues fréquentées telles que Florida ou Corrientes, tant de mystère que je pouvais presque sentir le battement des ailes des corbeaux contre mes oreilles. À chaque fois qu’il entrait en crise, il perdait huit kilos, il nageait dans ses chemises et je me sentais comme un bourreau, j’avais envie de commettre le

²⁰ Onaisín : nom indien de la Terre de Feu, province d’Argentine.

crime, parce que je sentais que je payais par avance. Si je te parle, c’est parce que j’ai su qu’un jour il allait mourir et j’ai pensé « c’est fini » et, à sa mort, j’ai si bien senti que le monde s’effondrait que je ne suis jamais retournée sur sa tombe et que je n’ai pas prié pour lui, ni tourné la tête vers le passé. Ma haine est si grande qu’elle arrache mes cheveux et c’est par ces cheveux que, comme les juifs, je déchire mes vêtements pour pleurer mes morts. C’est là quelque part sur cette tête, dans cette cachette à moi que je le hais et que je te hais autant que je voudrais apprécier ton écoute.

* * *

Comment s’appelle cette ville où je l’ai vue pour la dernière fois en Suisse ? Neuchâtel ! Elle y avait de la famille. Je dois entrer dans le souvenir et cela me coûte. J’ai l’impression d’avoir tout oublié, jusqu’aux endroits que nous avons visités, mais, enfin, cela pouvait seulement être Genève ou Paris. Je suis sortie le temps que j’ai passé avec elle troublée, comme si je n’avais jamais existé que pour être seulement son interlocutrice. Pendant des mois, quelque chose en moi s’était interrompu. Je l’ai laissée sur le quai de la gare de Neuchâtel, accompagnée de son neveu, un homme de notre âge, quelque peu diminué mentalement, qui vivait entouré de femmes : sa mère et sa tante, qui n’était pas beaucoup plus jeune. Nous nous étions rendues dans la maison de ses parents je ne sais pas combien de temps – peut-être une heure –, mais cela me parut une éternité, parce que, dans cette maison, le temps était en suspens, frustré. De toute façon, il est nécessaire de retourner au passé.

Je ne sais pas comment je me suis trouvée embarquée dans un projet de voyage avec elle. Je devais assister à un congrès à Barcelone, à un autre à Rome et passer quelque temps à Zurich pour enquêter sur un livre qui était en cours d’écriture vers 1975. Notre relation confidentielle n’avait plus cours, ou, du moins, en étions-nous convenus ainsi. Très difficilement, nous nous rencontrions seules et je n’acceptais pas ou je ne voulais pas accepter davantage de confidences. De toutes les manières, je n’ai pas tardé à me rendre compte que les confidences venaient de ses états d’esprit ou de son regard désespéré. Je me suis trouvée séduite et embarquée dans un voyage en dehors du temps. Je me demande maintenant : Qu’est-ce qui m’attirait en elle ? Peut-être un modèle de femme qui se soignait beaucoup, qui cherchait son image dans le reflet du regard des autres. Je me suis efforcée de l’aimer, mais je n’y suis jamais parvenue. Nous sommes parties de Buenos Aires le 12 mai 1978. Elle allait à Londres et moi à Paris. Nous devons nous rencontrer à Venise le 28 du même mois. Dès le départ, le voyage fut une corvée.

* * *

Dans l’avion, j’engageais une conversation avec un Chilien qui dirigeait un centre d’études océanographiques. Nous nous sommes mis à parler de sexualité et du rapport Kinsey. Encore maintenant je me demande comment j’ai pu échapper à ce cancer qui consiste à écouter. Bientôt je savais tout sur lui et, quand nous sommes arrivés à Paris, après m’être installée dans mon hôtel, nous sommes allés manger à Montmartre et marcher. Elle est arrivée le jour suivant. C’est-à-dire qu’elle n’alla pas à Londres, mais directement à Paris. Ma liberté avait duré quarante-huit heures, pour autant qu’on puisse parler de liberté quand on se sent prisonnière dans un état de conscience flottant. Je suis parvenue à briser toutes les représentations de ma liberté. Elle passait le temps à se regarder dans le miroir, cherchant à rencontrer la femme qu’elle avait été avant de connaître Sebastián, arrangeant ses rares

cheveux et observant avec angoisse si les hommes la regardaient dans la rue.

Une seule chose lui importait : acheter. J'ai été entraînée dans son vertige, c'est-à-dire que j'ai moi aussi acheté jusqu'à la folie. Mais les achats ne peuvent pas effacer les rides, ni résoudre le problème de ne pas pouvoir habiter son corps. Nous sommes arrivées épuisées à l'hôtel, chargées de paquets ; je ne l'entendais pas, mais je ne cherchais pas non plus à entendre ce qui se passait en moi. Je me sentais privée d'intelligence, le plan de mon voyage continua à se dérouler. Je n'en fus plus l'actrice principale, mais elle le fut à partir de son silence frustré. Je dois dire à sa décharge qu'elle avait perdu trente ans de sa vie. Pour ma part, je n'avais rien perdu. Peut-être à mon âge, dans ma jeunesse de femme élevant des enfants, poursuivant des études, elle représentait une partie de moi que je ne connaissais pas. J'ai commencé à me préoccuper des apparences, je l'avais toujours fait, mais maintenant j'avais assumé son angoisse. Nous passâmes dix jours à Zurich ; je pus faire des choses pour moi : visiter le neveu de Jung, qui me dédia le livre des correspondances entre Jung et Freud, faire un bref passage par l'institut Jung de Zurich pour acheter des livres et des revues, que je lirai une fois cette corvée terminée. Je voulais imaginer une fin à notre relation, mais, à chaque fois que je trouvais un point possible de rupture, elle revenait me supplier et j'acceptais. De Venise, je me souviendrai seulement plus tard *du pont des soupirs*, des boutiques, *du palais des ducs*, des boutiques, *d'Il vaporetto*, des boutiques... La croisière se déroula de la manière suivante : nous avons partagé une cabine luxueuse dans la plus belle partie du bateau *Victoria de Chandris*. Nous avons visité beaucoup d'endroits dont je garde à peine le souvenir. Tout d'abord les îles grecques. Peut-être la première île s'appelait-elle Olympie, avec un temple important d'Égée ?

À partir de là, les souvenirs deviennent tumultueux et je cherche la liberté. Quelque chose souffre en moi en pensant à tout cela. L'enchaînement est devenu pesant pour moi : Égypte, Israël, Dubrovnik, Athènes, Chypre, Crète, j'ai des images, mais je ne peux pas les conter. Tout ce qui me parvient est imprégné de confusion. Comment remplir le vide de la vie des autres ?

* * *

Nous nous sommes séparées à Neuchâtel le 28 juin 1978 et nous nous sommes seulement revues dans sa maison de la rue Agüero, trois mois plus tard. À cette occasion, nous avons échangé des impressions de touristes et rien de plus, des photos d'un voyage que, pour ma part, je n'ai jamais réalisé.

ANNEE 1948

Pour la petite fille ce fut une très sombre année, puisque le 31 décembre mourut l’autre grand-mère, la mère de Jorge. Elle partit doucement, alors qu’elle prenait le petit déjeuner à Zárate²¹, dans la maison de son fils aîné. La petite fille se sentait doublement orpheline : non seulement elle avait perdu ses deux grands-mères, mais aussi toute relation – et ceci à jamais – avec ses trois cousines de Zárate, les filles de Santiago, frère aîné de mon père. Il n’y aurait plus de promenades sur la place de la ville ; la vieille maison en face de l’église et les trois sœurs blondes aux yeux bleus, que l’on aurait dit sorties tout droit d’un conte de fées, ne resteraient qu’un souvenir.

Jorge déclara que, sa mère une fois morte, il ne se reconnaissait plus de famille. C’étaient de vieilles histoires, il pouvait avoir ses raisons auxquelles la petite fille se soumit par simple loyauté envers son père, mais elle en souffrit horriblement. Dans sa mémoire resteraient les tilleuls de Zárate et la promenade du soir sur la place. Avant le rituel de cette « promenade du chien » – pour user du langage vernaculaire –, elles se parfumaient, elles mettaient un ruban dans leurs cheveux, elles ordonnaient soigneusement leurs blouses et leurs jupons et elles frottaient encore une fois leurs souliers. Zárate, c’était la grand-mère à l’accent italien, l’immense cuisine vitrée et un patio digne de San Pedro Telmo, avec des héliotropes, des jasmins et des carrelages mouillés par le jet d’eau ; c’était la sensation des pieds nus ; des cris, des jeux, les trois jeunes filles qui ressemblaient à des fées, de larges jupes, des sandwiches dévorés avec une faim de loup. La petite fille qui approchait de l’adolescence se sentait grandir de quelques centimètres à chaque fois qu’elle allait à Zárate, mais, au retour, enroulée en boule sur le siège arrière de la voiture, elle était dévorée par un malaise annonciateur d’une proche catastrophe.

Des années après, elle comprendrait qu’elle n’avait jamais gardé le nom ni l’adresse des cousines de Zárate. Elle se rappellerait seulement dans la maison une porte avec un vestibule et une fenêtre avec des grilles de chaque côté, donnant sur un trottoir rempli d’arbres.

Se résigner à avoir treize ans. L’année 1948 est une année où l’on compte plusieurs morts : les grands-mères, Mahatma Gandhi et Jorge Eliecer Gaitán, le leader du fameux coup d’état en Colombie appelé « el Bogotazo ». Cette même année, l’Assemblée panaméricaine déclara son opposition au communisme. Que pouvait signifier, pour la petite fille qui traversait le cratère de l’ignoble adolescence, le communisme ? Le communiste ?

* * *

Novembre à Buenos Aires, le dernier jour des classes, veille de vacances indéfiniment douloureuses, à l’image des précédentes, bien que la petite fille les aient vécues dans la « *Villa los ángeles* » à Miramar, avec Haidé et Edmundo.

Depuis sa naissance, sa vie fut marquée par des prémonitions. Elle se gardait de les communiquer, parce qu’elle les considérait comme d’absurdes fantaisies. Mais qui pouvait confronter, sans s’auto-annihiler, ces perceptions qui vont au-delà des faits réels ? Personne ne pouvait le nier : le jour où ils revinrent en tricycle, quand la grand-mère cria : « Tu vas le tuer. » Elle pressentait qu’il allait effectivement mourir. Ainsi, ces vacances de janvier 1948 furent marquées par la signature de la mort, annoncée de manière prémonitoire, de la grand-

²¹ Ville de la province de Buenos Aires.

mère. Sur cette grille froide de l’avant-jardin, la petite fille appuya son front enfiévré de fantômes, ce matin du 6 janvier avant de partir pour Miramar. Ensuite, elle embrassa la grand-mère Emma, en pleurant de manière déchirante, mais en silence, parce que personne n’entendait ses larmes. Pendant ce temps, une voix intérieure lui susurrait : « C’est la dernière fois que tu prends congé d’elle pour aller en vacances. Il n’y aura pas d’autres fois. Elle va mourir cette année. » Personne ne sut jamais tout ce qu’elle savait avant que les événements ne se produisissent réellement.

Enfin, comme elle avait appris à se détacher des choses, sans en faire une obsession, les larmes se séchèrent et elle partit pour Miramar. Ce n’était pas une petite fille mélancolique ; elle souffrait d’un vieillissement prématuré qu’elle compensait, à chaque fois que c’était possible, par une infinie allégresse de vivre. Ici, prit peut-être place une certaine « boulimie de bonheur » qui sollicitait l’ivresse, la passion, la satisfaction exigeante à l’instant même de la pulsion, parce qu’elle n’avait pas le temps ; jusqu’à la naissance de ses propres enfants.

Un jour de juin elle ne voulut plus se rendre au collège. Elle prétextait une maladie bien qu’elle n’ait ni fièvre ni refroidissement. À 3 heures de l’après-midi ce jeudi 10 juin 1948, la grand-mère Emma, avec un air un peu indigné, lui porta un tailleur vert pied-de-poule à la jupe plissée afin qu’elle s’habille, parce qu’elle recevait des visites. La petite fille semblait comme paralysée dans son lit ; une inquiétude la dévorait. Une voix à l’intérieur de son corps lui disait : « C’est la dernière fois qu’elle t’apporte des vêtements pour t’habiller. » Un quart d’heure de plus, une demi-heure de plus et elle pensait : « Puisse le moment où j’ai eu cette intuition ne jamais arriver. » Dans sa chambre, elle se souviendrait du lit qui lui paraissait immensément haut : déformation imaginative. Les portes de la chambre étaient restées ouvertes au fond, bien au fond, dans le jardin d’hiver, les fauteuils de soie rouge se virent bientôt occupés par les visiteurs. Elle se retenait : « Un instant de plus, un instant de plus. » Et bientôt les cris : « Emma ! Que se passe-t-il ? Tu te sens bien ? » C’est dans l’un de ces fauteuils que la grand-mère subit son attaque d’hémiplégie. La petite fille s’habilla rapidement ; elle entra dans la vie, fermant sans aucune difficulté et sans en faire une obsession, le chapitre des intuitions, pour pénétrer dans cet autre univers de l’observation participante.

Pendant les dix jours qui séparèrent l’hémiplégie de la mort, la petite fille dut rapidement en terminer avec son enfance pour entrer brutalement dans une adolescence qui exigeait d’elle un passage prématuré à l’âge adulte. De ses observations, elle put conclure que la mort de la grand-mère paraissait moins importante pour Lila que pour Jorge, Haidé ou les chiens. Peut-être, parce que Lila la considérait comme immortelle.

María s’éclipsa durant dix jours. Peut-être tous s’éclipsèrent-ils, parce que personne ne pouvait donner de réponses à ses questions métaphysiques. Peut-être s’était-elle enfoncée dans le mystère de la foi en Dieu, dans les bras impalpables du grand-père. En tout cas, elle observerait jour après jour les changements qui s’opéraient chez la grand-mère, dont les mains étaient longues et très délicates, pour une femme avec tant de caractère. Tant d’années à se fonder dans ses bras, dans ses fichus de laine qu’elle avait cousus au crochet elle-même ! Tant d’années à sentir battre le cœur de la grand-mère qui ne parvenait pas à trouver le sens de l’arrêt de ce battement ! Comment ? Quand ? Pourquoi ? Les électrocardiogrammes, le médecin, la grand-mère attachée. C’était pour elle une expérience pathétique, comme pour le chien, qui hurlait ou voulait mordre le médecin quand on faisait un électrocardiogramme. À ses côtés, elle regardait ses chevilles maigres et les poignets sales emprisonnés dans des courroies ou des câbles serrés. À un moment donné, elle pensa à l’écartèlement de Tupac Amarú.

Le seul souvenir réconfortant de ces nuits passées à veiller la grand-mère était la présence

de la tante Haidé, qui protégeait Emma, et en même temps les autres, de la peur de la mort. Ni elle ni Jorge n'avaient peur et la fille les imitait. Ce n'était pas la mort qui pouvait l'effrayer, mais les discours entendus sur toutes les personnes qui agonisent à toutes les étapes de leur vie, celles qui croient être parvenues à la fin et qui n'ont plus d'espoir. Elle aurait une seule peur dans sa vie : être dévorée par le discours des possédés. Ainsi, sa vie ne serait que la construction méthodique, systématique et efficace d'une pensée illuminée par des intuitions non diaboliques.

C'est entre les années 1944 et 1948 que naquit en elle, sans doute, la décision de lutter contre la folie ; la guerre sainte contre la peur, les fantasmes, l'ombre de l'ombre.

Les nuits d'agonie paraissaient plus courtes que les jours. Ils amenèrent un grand fauteuil de la salle verte pour l'infatigable tante Haidé qui tint compagnie à Emma pendant la nuit. La lumière était à son intensité minimale. Ce qui marqua ce passage fut le parfum : un énorme flacon d'eau de Cologne *Coty*. Au moment où la grand-mère partit, le parfum resta ; elle comprendrait alors la valeur de la mémoire.

Mais la folie était pour elle omniprésente, sans avoir de paroles ou de connaissances pour la définir comme telle. Elle la percevait dans les recoins les plus obscurs des pièces de la maison, dans la marche rapide et écervelée d'un cafard et dans la poussière qui remplissait les mains de Cendrillon quand elle ramassait les haricots dans la cuisine de la maison de sa belle-mère. Ce serait cette qualité d'intuition qui l'avait peut-être portée à vouloir sauver les autres de la folie. Par là même, elle se qualifiait pour se sauver elle-même du fantôme menaçant de cette entité terrible et innommable.

Ce furent une enfance et une adolescence marquées par beaucoup de morts, beaucoup de douleurs et beaucoup d'enfermement, de silence et d'impossibilité d'accomplir certaines choses, parce que cela n'empêcherait pas la mort d'arriver à petits pas jusqu'à se noyer dans son lit ; parce qu'après la mort de la grand-mère, elle sortit dans le jardin et que, dans la solitude excitée de la découverte de la mort irrémédiable, elle pleurait et riait en même temps. D'une part, elle était apaisée de ne plus la voir agoniser et souffrir, mais elle pleurait en même temps de ne plus pouvoir l'accompagner dans cette quête d'une vérité au-delà de la vie, dont le grand-père semblait posséder le secret, mais sans doute pas la grand-mère. Comme la grand-mère cessa de rire et de porter des vêtements de couleur après le départ de son unique amour, le père de ses enfants, l'adolescente noya l'enfant qui n'avait pas eu d'enfance. Elle condamna l'adulte qui palpait en elle à vouloir tout aimer, dans une fuite fatale et permanente, en se voyant exposée à perdre ce qu'elle avait aimé devant l'irréversible réalité de cet ennemi blotti que l'on attend, mais qui surprend toujours et qui est la mort. Adolescence presque paranoïaque, comme presque toutes les adolescences d'enfants qui ont vécu seuls et qui ont porté avec plus ou moins de réussite la croix des adultes.

Sa prime jeunesse fut marquée par des paroles à l'intérieur d'elle-même, des souvenirs, des difficultés qui l'assombrissaient, des moments d'agonie où elle se proposait des choses et les réalisait, mais en éprouvant toujours auparavant l'angoisse persécutrice de voir sa volonté entravée par l'apparition non sanglante, mais sournoise, de sa propre mort.

Après la mort de la grand-mère, on décida de réinstaller la maison. On élimina la chambre de la disparue en supprimant, par la même occasion, les deux lits parallèles qui s'y trouvaient et dont l'un était occupé par la fillette dès l'âge de quatre ans. Ce n'était pas par manque d'espace, mais par souci de se protéger mutuellement. Des siècles plus tard, à l'âge mûr, la fille, déjà femme, comprendrait pourquoi elle refusait de vivre seule, ou plutôt non pas de vivre seule, ce qui lui ferait beaucoup de bien, mais de dormir seule. L'autre serait pour elle le compagnon de chambre, quelque un de précaire comme elle, un sujet passible de mort subite, mais quelque un qui pourrait partager les ombres noires de la peur infantile : l'armure, le loup.

Après la mort de la grand-mère, elle rêva une nuit que le cercueil avançait en ouvrant les portes de sa chambre. Elle voulut crier et la voix ne lui répondait pas. Le cercueil avançait vigoureusement contre son lit et l’écrasa en s’ouvrant.

Elle sentit qu’elle était coupable de la mort de la grand-mère, bien qu’avant l’attaque du jeudi 10 juin elle fût très mal et n’eût plus de forces. Les parents de la fille étaient partis en voyage à Mendoza et María habitait le pavillon de service. Bien que plus jeune – deux ou trois ans de moins – que la grand-mère, elle avait aussi vieilli et elle dormait dans sa chambre du fond avec les fenêtres ouvertes, vers le ciel éternel, pendant que toutes les deux se tenaient compagnie dans une seule chambre, dans cette immense maison de quatorze pièces. Alors elle décida qu’il ne suffisait pas de se lever plusieurs fois pendant la nuit pour savoir si la grand-mère respirait. Maintenant il serait nécessaire d’être plus sévère devant cette mort qui rôdait. Elle croyait, avec une omnipotence infantile dont l’adolescence ne la protégea pas, parce qu’elle en arriva à tuer l’enfant et à ne pas l’intégrer dans son évolution, que, si on ne fermait pas les yeux, on ne pouvait pas mourir. Ainsi commença, pendant des jours et des jours, un calvaire en l’absence des parents. Pour éviter la mort de la grand-mère qui l’aimait tellement, elle l’amenait au cinéma, à des promenades, sur la place, à des jeux. Elle lui faisait jouer du piano. Emma jouerait pour elle des airs italiens et la *Torpedera n° 7*²² et elle rentrerait fatiguée, très fatiguée, les lèvres exsangues, mais en ayant gagné un jour de plus sur la mort.

²² Chanson en l’honneur du cuirassier du même nom de la Marine argentine.

DÉSIR DE FUITE

Lila et Jorge ne voulurent plus d’enfants. Leurs étés étaient déjà courts. La petite fille partait avec sa grand-mère et ses oncles chaque été. Lila et Jorge venaient seuls sporadiquement, préférant s’enfoncer dans le silence confortable des étés de Buenos Aires dans la grande maison. Seule María Calegari déambulait dans les couloirs déserts en faisant attention à ne pas déranger les longues siestes et en acceptant sans analyse les tendres bruits de l’amour qui traversaient les murs.

Quand ils partaient pour Miramar, c’était avec une voiture chargée de jouets pour la petite fille. Ils étaient immensément heureux dans leur aventure, lui chaque fois plus fort, elle chaque fois plus humaine. C’est de cette époque que datait le grand ours en peluche que la petite fille garderait jusqu’à son mariage.

La bête familière, cette ombre nocturne qui guettait encore durant le jour, se manifestait à Miramar pendant les siestes dans le grand silence forcé que la petite fille solitaire devait accepter. Ces fantasmes la dévoraient et elle était alors envahie par l’angoisse de s’échapper. Mais vers où ? Comment ? Vers la mer, naturellement. Mais sept longs *cuadras* l’en séparaient. Et après quoi ?

Angoisse orale à quatre ans, à cinq ans, à dix ans, à vingt ans. La petite fille aurait dû s’appeler « Désir de fuite ». Durant les siestes la bête familière dormait pesamment, comme un tigre couché, en respirant profondément jusqu’au prochain rugissement. L’immense *ombú*²³ dans le patio de la « *Villa los ángeles* » avec ses branches pesantes qui s’appuyaient sur le toit, émettait, dans les nuits de vent, des bruits indéfinissables qui caressaient l’âme de la petite fille.

Consolation, nuit, gouttes de pluie ; larmes pleurées en silence dans une chambre partagée, sans pouvoir bouger. Partagée avec qui ? Peut-être avec la grand-mère. Des armoires en bois blanc ; une porte avec un miroir où, année après année, se graverait les changements physiques avec toutes les douleurs de la croissance. Une question grande comme une parenthèse éternelle : pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi le temps ? Pourquoi ne pouvoir donner un sens au terme s’échapper ? Trouver quelqu’un avec qui le faire. Pourquoi pas ?

Le poids excessif de la bête condamna la petite fille déjà femme à accepter un candidat loué par toute la famille. Ainsi c’est par un contrat qu’elle put enfin s’échapper. Lila et Jorge, dans leur monde de désir et de querelles sans transcendance, ne virent pas leur fille passer de l’état d’enfant à celui de femme, puis de celui de femme à celui de mère. Le mariage l’éloigna d’eux, puisqu’elle alla vivre à Córdoba. La jeune femme ne connut pas la liberté, mais les gouttes de pluie continuaient à tomber sur le toit en caressant son âme comme à Miramar. Il y a eu aussi une rose rouge dans son jardin dont le souvenir s’éterniserait pour elle. C’est lors de cette première nuit de pluie que la rose s’ouvrit.

Mais « Désir de fuite » s’étirait sur le ventre au milieu des hauts pâturages et elle allumait des petites étoiles de feux de bengale en s’imaginant des villes inconnues et des ports, en parvenant au seuil de maisons inconnues où les gens se parlaient, dormaient dans des draps blancs et faisaient l’amour. « Désir de fuite » n’eut pas de mari, mais un poids fatiguant, conséquence naturelle du contrat établi, qu’elle porterait comme une croix jusqu’à l’éternité. Bien qu’il fût un géniteur, il ne fut pas un père, ni l’amant adéquat d’une fille née de la

²³ Herbe géante caractéristique de la Pampa argentine.

passion.

Lila et Jorge devinrent grands-parents. Elle se fit plus ouverte et expressive devant ces quatre petits princes nés sans l'entremise de la prière ; ils vinrent au monde et ils furent aimés.

« Désir de fuite » devrait trouver quand, où et avec qui partir. Si enfant, elle joua avec les petits poissons rouges ; si adolescente, elle souffrit plus tard, alors que les petits poissons rouges déjà grands faisaient leur chemin, « Désir de fuite » resta à attendre la nouvelle génération pour recommencer et pouvoir partir.

LILA, SON MYSTÈRE ET SA FILLE (II)

La fille de Lila souffrirait jusqu'au désespoir de l'impossibilité de pénétrer le mystère de sa mère. Ni les pleurs ni les protestations ne pourraient altérer l'apparente immobilité du lac profond de Lila.

Sa fille buterait contre un mur de silence : les petits poings ensanglantés, les mains ouvertes et blessées de l'adolescente et enfin les mains fermées de la femme qui acceptait la défaite. Des holocaustes permanents sur l'autel de la déesse mère impénétrable. Tout était mal sans l'être. Lila n'émettait pas de jugements, mais elle n'apportait aucun réconfort non plus. Dans un certain sens, les pas de la petite fille se perdaient en se perdant elle-même dans ce chaos de la quête de la mère. Maman n'a jamais répondu !

Résignée, en devenant plus grande, elle se voua à contempler sa mère à partir de sa capacité en apparence minime, mais peut-être, essentiellement, infinie de compréhension ; quête insatiable pour parvenir à « ébranler Maman ». L'adorer, l'implorer, la pleurer, l'insulter, l'aimer, l'offenser. À tous les cris une seule réponse était donnée : Lila n'était qu'un miroir ; à chaque expression, à chaque explosion de la petite fille, tout se retournait contre elle-même. Impénétrable et silencieuse Lila ! Jamais un geste d'amertume ou une réprimande. Seulement une dignité qui s'étendait dans un espace incommensurable et dans un non-temps.

Lila n'a jamais eu d'ennemis en apparence, parce qu'en réalité la plupart dans son entourage furent ses ennemis non déclarés. Les femmes la jalousaient, les hommes la désiraient et la détestaient, parce qu'elle était inaccessible et prometteuse en même temps.

Sa maladie, la surdité, eut au moins un avantage secondaire : tous voulaient comprendre le monde à travers son expérience du silence ; chacun se voyait sourd lui-même et s'appliquait à ce que la surdité ne se transforme pas en solitude.

Lila souffrait sans doute de ne pas avoir d'espace qui lui soit propre, ni pour penser, ni pour sentir. Les autres, tout comme Jorge, se chargeaient de l'expression de ses émotions, de ses réflexions. Lila se submergea de plus en plus profondément dans une sensualité, qui peut se décrire par le simple fait de la voir vivre.

Avant l'âge de six ans, la petite fille entra au collège Nuestra Señora de la Misericordia. Elle était sous la protection non seulement de l'Enfant-Jésus, mais de généreuses sœurs italiennes et argentines. Les religieuses avaient pour devise : « Les mains dans le travail et le cœur en Dieu. » Le chemin de la maison au collège représentait une déchirure pour la petite fille, parce qu'on ne peut se sentir bien en classe sachant que l'on retourne tous les jours à la maison, dans une ambiance bien définie où Maman tient son rôle. Elle ne pouvait pas aimer le collège, parce qu'il exaltait en même temps les valeurs de la discipline, de l'ordre et du respect, les larmes aussi bien que la joie. Le collège mettait en évidence, par contraste, l'indiscipline, le désordre et l'insécurité d'un foyer où la mère affirmait une telle présence qu'on restait sans possibilité de se différencier.

Se réveiller fatiguée, le corps lourd d'assumer tous les jours le poids de la solitude. Se réveiller au milieu de la nuit pour occuper un espace. Insomnies de petite fille, d'adolescente, recherche fougueuse de la liberté. Rêves prématurés où l'on est dévoré et où l'on a peur... Peut-être le désir inconscient de tout détruire pour survivre.

Tout détruire, sauf la mère, matrice ardente, forme essentielle du désir. Plaisir de s'enrouler dans son lit, à la recherche d'une expérience perdue, trace unique de la vie dans le ventre de la mère. Lila silence, Lila justice, imperturbabilité.

La petite fille alla au-delà de toute attente ; un jour elle coupa les amarres, elle partit vers

un autre pays, elle tua la mère !

LA FÊTE DE MARÍA JULIA, LES DEUX QUI HABITAIENT EN MOI

C’est dans la salle verte que j’ai fait les lectures les plus importantes de ma vie. Cette salle s’appelait ainsi, parce que tout y était vert : il y avait un sofa vert à quatre places en cuir, de style *chesterfield* ; un dressoir en fer forgé blanc, couvert d’une patine dorée et, au-dessus de lui, un miroir où je découvris mon visage. Sur le marbre du dressoir il y avait une lampe de cristal épais taillé à la main et signé. Je me mettais à lire, couchée sur le sofa. Je lisais tellement que les lettres se confondaient et c’est ainsi que je parvins à l’âge de quatorze ans. Un jour, je me suis rendue malade. Les semaines passèrent où je restai pratiquement recluse dans ma chambre. Ma première sortie fut à l’occasion d’une fête, la fête de María Julia.

Pendant les jours où j’étais restée au lit souffrant de la grippe et d’une otite, Delia me préparait un habit pour la fête. Il était bleu, ajusté au corps dans la partie supérieure, en velours, et la jupe cloche, en taffetas bleu marine profond. Sur l’épaule, une rose couleur thé. À cause de la fièvre, j’avais perdu mes rondeurs et, jusqu’au dernier moment, Delia dut faire des ajustements. Ma grand-mère m’offrit un jupon de sa jeunesse, blanc, bordé de dentelle, qui donnait corps à la jupe.

Je dois dire que ma passion pour la lecture, l’isolement et le silence étaient liés à une perception horrible de moi-même. Je préférais grossir, manger, m’enfermer ; tout sauf sortir de ma maison, m’exposer aux regards, comme les autres adolescentes de mon âge.

Ce jour-là mon père m’amena à la fête, comme les autres fois. On célébrait les quinze ans de María Julia, une jolie brune descendante des *conquistadores*, avec un peu de sang indien et des mains fines. Quand j’arrivai – et ceci constitue l’un des souvenirs les plus étranges de ma vie – du haut de l’escalier de marbre, María Julia ne me reconnut pas.

Ce fut une étrange soirée ; j’étais entourée de monde, je dansais ; une partie de moi cessa d’avoir faim de manger. Je m’entendis dire à plusieurs reprises : « Tu n’es pas la même », « Que tu es belle », « Cette robe te va très bien », « Que tu as de jolis yeux. » Au moment de partir, j’allais prendre mon manteau posé sur le lit, dans la chambre de María Julia, quand en ouvrant la porte en glace, je vis reflétée une image qui n’avait rien à voir avec celle que je me faisais jusque-là de moi-même ; je me rapprochai et, en un instant, je découvris, en toute innocence, ce que je comprendrai beaucoup plus tard comme étant la cicatrisation d’une blessure narcissique.

Une joie des plus profondes dansait dans mes entrailles, j’étais pressée de rentrer à la maison pour une secrète découverte. Papa ouvrit la porte de l’avant-jardin ; j’entrai, je m’arrêtai dans la salle verte, j’allumai la lampe, je me suis regardée dans le miroir et je me suis aimée ! Je n’avais pas envie de rire ou de pleurer, mais de retenir cette image, parce que je savais profondément, dans ce même lieu où je me réjouissais jusque dans mes entrailles, que l’expérience était fugace et que je retomberais dans la passion de l’oralité, de la solitude, du silence. Je sus à ce moment-là que je devrais beaucoup travailler dans ma vie pour établir mon identité. Mais la petite fille qui avait grandi dans un panier de crabes avait beaucoup plus de force qu’une autre qui serait née dans un climat placide sans contradictions.

Je me déshabillai dans la salle verte, en répandant, comme à mon habitude, mes vêtements sur le sol, je me couchai sur le sofa, mais je gardai le jupon de ma grand-mère ; il y avait quelque chose de passionné, de sensuel dans ce jupon qui piquait presque à cause de l’amidon.

Je restai assise dans la posture d’un sage oriental, d’un maître zen qui aurait atteint l’absolu, en se vidant de toute pensée, je tournai la page du livre et je continuai à lire.

Maintenant que faire de la féminité ? L’affaire était assez lourde et c’est ici, à mon sens, que se manifeste clairement une dissociation dans ma personnalité. J’étais toujours robuste, forte, intelligente et animale, mais lorsque venaient les garçons, lorsqu’émergea peu à peu cette masse informe d’hommes-adolescents qui se sentaient méprisés par l’adolescente – laquelle, à son tour, se croyait elle-même méprisée par eux –, des attitudes que je savourais profondément commencèrent à se marquer dans ma conduite et dans mon discours. Je me transformais consciemment pour mon âge, en une semence de geisha séductrice, sensuelle et réservée. Naturellement, mon père avait perçu dans toute sa magnitude la métamorphose de la chrysalide et on décida de transformer notre immense maison en un centre de réunions pour adolescents tous les samedis et tous les dimanches.

Comment se fit la fusion entre ces deux parties si différenciées de ma personnalité ? Moi, forte, robuste, animale, je gaspillai mon énergie, tous les vendredis, à cirer les cinquante mètres de parquet du salon que nous occupions avec mes amis. Le reste de la maison appartenait aux autres, j’avais fixé mon espace.

Chose naturelle que de cirer à genoux. Je l’ai toujours vu faire ainsi. Les yeux de María exprimaient tellement de choses : de l’orgueil, de la joie, de l’amour. Elle n’osait pas m’interrompre pour prendre le thé. Je ne sais pas si, à cette époque, les gants de caoutchouc pour les tâches de la maison existaient déjà, mais je ne les ai jamais utilisés. Je me vois avancer sur les genoux, je sens le bruit du tissu de mon tablier, l’odeur de la cire, je vois mes doigts jaunes ; mais en même temps, l’autre en moi, la semence de geisha séductrice, savait que le mouvement sculptait mon corps et compensait les pots de *dulce de leche*²⁴ que dévorait mon moi animal.

Après le rituel du samedi, je contemplais mon œuvre et je percevais les odeurs de la grande cuisinière : les tartes, la cannelle, le chocolat, le thé dans les tasses de porcelaine et d’or. Et je m’habillai, sans trop de soin, avec toujours un détail un peu négligé, comme par hasard. Je ne sais pas ce qui a le plus attiré les autres vers moi. Peut-être une certaine capacité à créer une ambiance chaleureuse, libre, où chacun éprouve le besoin d’être tout simplement. Si je devais donner un conseil à mes enfants pour qu’on les aime profondément, je leur dirais : laisser vivre et savoir garder le silence, laisser croître les plantes, se laisser rire, laisser émerger l’authentique en soi, au-delà de la forme. Un bel habit atteint à l’essentiel s’il peut se combiner en un état intérieur de considération envers les autres et soi-même. Comme j’ai tellement joué seule, que pouvait me coûter de pénétrer les autres pour pouvoir jouer ensemble aux jeux de société ?

²⁴ Dulce de leche : confiture de lait.

AMOUREUSE DE L'AMOUR

Elle se voyait toujours mourir avant la fin de l'année, mais sans véritablement le vouloir, et aucune année ne passait sans qu'elle pense que l'on ne pouvait rien espérer de la vie sans le croire absolument. D'une certaine manière se développa en elle une hypertrophie du bon sens, qui compensait une sensibilité excessive.

Novembre 1948, derniers jours de classe, le regard qui se perd dans le feuillage des arbres de la rue Loreto ; ces arbres reçurent ses premiers soupirs de joie, quand elle se sentit libérée du maudit collège et dépositaire d'un secret spécial, lié à l'ivresse. Ainsi, le regard perdu dans les arbres, elle se dit : « Je suis amoureuse de l'amour. »

Elle ne voulait pas rentrer à la maison, elle sentait intuitivement qu'elle en était venue à tout connaître de la vie. Elle pressentait un objectif : accepter les intuitions afin d'en autoriser l'expression et de pouvoir en parler. De toute façon, ce sentiment d'être amoureuse de l'amour se révélerait certain. Cette situation occuperait toute sa vie, mais les visages de l'amour changeraient, pour constituer finalement une réalité matérielle à travers de longues années de lutte contre les fantasmes adolescents de persécution.

Le chemin de la systématisation fut tracé en ce jour de novembre. Il ne manqua ni la célébration des quinze ans, ni le mariage, entouré de fleurs blanches, dans une église réservée à la haute classe. Elle sut que de toutes les manières elle se marierait avec l'amour. Elle ne pensait pas alors que l'amour prendrait autant de visages différents. Le temps est bref devant l'âme qui va au-delà de toute coordonnée. Les yeux du père, les yeux du fils, les yeux des cousins, et quelque part, mêlées aux corolles sèches, des feuilles d'oubli et des boutons resplendissants, un homme quelconque porteur d'un espace d'amour, mais peut-être pas avec l'essentiel requis pour la durée.

Lorsque, cette année, le vase de cristal de l'enfant se fendit, elle le jeta à la poubelle sans pitié, mais, au contraire, avec bon sens.

ANNEE 1949

LILA :TROIS JOURS !

L’année 1949 fut l’année rouge en Argentine et dans le monde. À Buenos Aires il y eut une grève d’ouvriers du livre et il n’y eut pas de journaux pendant un mois. Les armées communistes assaillirent Tientsin et on proclama la République populaire de Chine. La guerre froide s’accrut, et ce fut sans doute l’année rouge.

Ce fut aussi l’année de l’austérité forcée pour la petite fille, qui avait augmenté ses doses de confiture de lait après la mort de sa grand-mère. Un jour Jorge se rendit dans la campagne d’Azul pour chasser, en donnant sa permission pour une fête extraordinaire : trois jours passés seule avec Lila !

Elles se levèrent très tôt et commencèrent la journée en prenant d’énormes tasses de café au lait, des croissants avec du beurre et de la confiture de lait, au café situé à l’angle de Cabildo et d’Iberá. Il y a des personnes qui s’aiment en se lisant des poèmes ou en contemplant le soleil qui se couche. Ainsi le rituel de la joie entre Lila et sa fille exigeait certains éléments dont on ne pouvait pas faire abstraction magiquement : le café au lait, les croissants et la confiture de lait.

Durant ces trois jours à Buenos Aires, elles jouèrent sans ambages à la liberté dont elles avaient tant besoin. Durant trois jours elles ne rentrèrent pas à la maison avant minuit. Lila ne devait pas avoir oublié son fiancé espagnol, parce qu’elle adorait aller voir des films espagnols au cinéma *Gloria*, dans la très espagnole avenue de Mayo. Le premier jour, elles virent trois films : deux de Carmen Sevilla et un de Lola Flores. À l’entracte, elles prirent du chocolat avec des *churros*²⁵, et elles s’approchèrent, comme des chevaux qui ont pris le mors aux dents, de la *Casa Rosada*²⁶, en portant des kilos de joie et en recueillant les hommages des Espagnols de l’avenue de Mayo : « Jeune fille, on dirait que tu viens de Séville », dit quelqu’un à Lila, pendant que la petite fille riait d’amour et de joie. Elle était si heureuse...

En descendant de plus en plus vers le fleuve, dans la direction du nord, comme si elles voulaient rentrer à la maison, elles allaient manger dans les restaurants de la côte, qui existaient déjà et elles en ressentaient beaucoup d’ivresse et de joie. C’est alors qu’elles arrivaient à la maison, en allumant toutes les lumières. Lila n’avait pas peur de l’obscurité, elle avançait très sûre d’elle-même pour montrer à sa fille qu’il n’y avait pas de loup, ni d’armures, ni d’ustensiles qui glissaient d’un côté à l’autre.

Dormir dans le grand lit et continuer à dormir en sachant que Maman se levait pour lire le journal dans la grande cuisine et pour prendre du mate, bien avant que les oiseaux ne chantent.

Second jour : petit déjeuner au café de Cabildo-Iberá et la magie commençait. Dans un *colectivo*²⁷ de Buenos Aires, un de ceux qui font la course avec les autres et qui fascinent, parce qu’on ne sait pas si l’on parviendra vivant à sa destination, elles arrivèrent dans le centre de la ville. Elles ne sortirent pas la voiture, parce que, lorsqu’on est touriste et qu’on cherche l’aventure, il est préférable de ne pas conduire. On laissait cette tâche particulière aux chauffeurs des *colectivos*, qui ont l’habitude de démarrer avant que l’on ne soit monté.

²⁵ Churro(s) : pâtisserie espagnole.

²⁶ Maison présidentielle administrative d’Argentine dans le centre ville de Buenos Aires. La résidence personnelle du président en exercice, *quinta presidencial*, est située à Olivos, banlieue de Buenos Aires.

²⁷ Colectivo(s) : autobus urbain en Argentine.

Beaucoup d’étrangers sont ainsi tombés la tête la première et, en 1967, Lila elle-même fut victime d’une chute. Quand les gens s’approchèrent pour voir si elle était toujours vivante, ils durent penser qu’elle était folle, parce qu’elle répondit en pleurant et en riant en même temps.

Lors de cette seconde journée elles déjeunèrent à l’hôtel *Plaza*. Elles firent les boutiques de l’avenue Santa Fe et de la rue Florida, et ensuite, sans solution de continuité, elles se rendirent à l’avenue de Mayo, pour voir une opérette au théâtre.

Puis, elles allèrent manger dans un restaurant des *gambas al ojillo*²⁸ et ensuite elles se rendirent au *Tronío*. Jerez, vêtements blancs aux motifs noirs et rouges, fandango ; Soleares, Grenade, Séville, Cordoue, et un taxi pour rentrer dans la nuit tiède et silencieuse de Buenos Aires.

Remontant par l’avenue del Libertador, encore possédée par la grâce brutale des mouvements des danseuses espagnoles, épaules droites, chevelure noire comme le corbeau d’Alan Poe, Lila se mettait à réciter avec l’accent espagnol le poème qu’elle avait entendu pendant toute une année, quand elle était restée en Espagne lors de ses sérieuses fiançailles avec le Comte-Duc :

*Peigne, châle et fleurs
de la belle Andalousie...*

La maison des jeux, les draps frais, l’odeur de la lavande et le sommeil facile. Les murmures du commencement de ce troisième jour qu’elles aimaient et craignaient à la fois, parce qu’il marquerait la fin de ce congé paradisiaque.

Troisième jour, petit déjeuner au café de Cabildo-Congreso, le même rituel, les mêmes éléments et on décollait !

À ce moment-là, parvint l’écho de cette réalité selon laquelle le temps n’existe pas. Ce n’est qu’une création de l’homme. Ce n’est que des années plus tard qu’on trouverait dans une chanson d’Amelita Baltar la description de l’ivresse qui les possédait toutes les deux, d’une manière indifférenciée :

*Fou, fou, fou
tu ne vois pas que la lune
roule sur Callao ?*

Messe au Pilar, boutiques de l’avenue Quintana, déjeuner à l’Alvear ; remonter à Florida, à gauche de Maipú, un café de Colombie, une pause pour le café. Des choses importantes se passèrent cette nuit-là : un repas de femmes seules dans la maison d’Emma Marini, camarade de classe de Lila quand elle était à la Misericordia.

La petite fille expérimenta à quatorze ans les mêmes émotions, le même plaisir qu’elle découvrirait dans les années soixante-dix dans la maison de Gertrude von L... Dans l’après-midi, Lila lui avait acheté, à Marilú Braganze, une magnifique robe marron havane, ornée d’un broderie blanche faite à la main autour du décolleté. Elle le combinait avec des sandales un peu plus claires et un cartable dans les mêmes tonalités. Lila était toujours divine, avec ces combinaisons de couleurs et de velours qui semblaient donner du relief à une beauté qui changeait selon le jeu qu’elle interpréterait. Quel plaisir ! Le repas chez Emma Marini marquerait pour toutes les deux la fin de *Norma* et le commencement de la nostalgie.

— Taxi !

²⁸ Gambas al ojillo : gambas à l’ail.

— Allez doucement, chauffeur ! La voix de Lila venait de loin, de quelque part entre le cœur et les poumons, entre l’estomac et l’occipital. Cette nuit-là, elle récita un poème qui s’intitulait *Le train express* et que la petite fille apprendrait par cœur ; mais, à l’image de sa mère, elle ne pouvait pas rester collée aux idées, elle n’hésitait pas à changer la rime, si elle considérait qu’elle ne correspondait pas à son sentiment, dans la répétition et la recreation du poème :

*Un amour aussi malheureux que le mien,
m’avait volé la liberté.
Je retrouvais au moins la tranquillité et le bon sens
en revenant de Madrid par le train express.
Et quand j’étais abandonnée à moi-même,
comme un pauvre voyageur fatigué
est montée dans ma voiture, quand le train a démarré
suivie d’une personne âgée, une jeune femme magnifique
blonde, svelte, digne d’être brune et sévillane.*

Pourquoi cette nuit un poème triste de séparation ? Marx avait dit que la lutte des classes constituait le fil directeur de l’histoire. Il serait cohérent de penser que toute lutte a un objectif et que l’objectif le plus sûr est la libération d’une situation vécue comme une oppression. En Lila comme dans la petite fille, il y avait une lutte intérieure qui doterait, sans doute, ses histoires d’un fil directeur. La comparaison paraît tirée par les cheveux, mais le sentiment était de cette nature. Elles sentaient qu’il y avait quelque chose à annihiler, mais elles ne savaient pas ce qu’il y avait à faire ni comment le faire. Ce retour à la maison engendra une certaine mélancolie. Le poème disait que durant le voyage les protagonistes s’aimèrent et promirent de se rencontrer sur le même quai un an plus tard. Il retourna à l’endroit où elle était descendue du train. La vieille femme qui l’avait accompagnée lui remit une lettre courte où elle s’excusait de manquer le rendez-vous dans ces termes :

*Quand j’ai voulu mourir Dieu ne l’a pas voulu
aujourd’hui alors que je veux vivre Dieu ne le veut pas.*

Ce fut une nuit triste, parce qu’elle marquait la conclusion d’un bonheur intensément vécu. Croissants, confiture de lait et Lila, un des visages les plus beaux de l’amour !

ANNEE 1949

QUINZE ANS

Oui, l’année 1949 fut bien l’année rouge, mais pas celle de la mazorquera, qui venait d’avoir quinze ans. Le régime d’abondance capitaliste avait fait grossir la petite fille et elle se vit soumise à un régime plus dur encore que le régime soviétique : 70 grammes de petits pois, 20 grammes de pain noir, 120 grammes de viande maigre, du thé ou du café avec 9 cuillerées de lait, 20 grammes de beurre par jour et 70 grammes de pommes.

Quelle tristesse ! Après tant de luxe, tant d’excès, tant de promenades dans les rues en voulant exprimer le cri d’*Ipiranga*²⁹, l’austérité faisait naître la tristesse. Ce cri de liberté possède la qualité de la passion ; parce que le cri de liberté des Argentins, pour des raisons de structure mentale, était beaucoup plus sobre. On ouvrit les fenêtres du Conseil municipal en proclamant « Le Conseil municipal est ouvert », et depuis les balcons, on demanda au peuple ce qu’il désirait. Des heures auparavant, dans l’ordre le plus strict, les patriotes French et Beruti avaient distribué aux habitants de Buenos Aires, réunis sur la place de Mayo³⁰, des cocardes bicolores.

Cette année-là, Jérusalem fut proclamée capitale d’Israël. L’Irlande devint une république indépendante, le blocus de Berlin fut levé et la République fédérale d’Allemagne fut instaurée.

Noël fut maigre. On termina de reconstruire la maison. Lila avait dessiné des meubles anglais qui étaient le reflet exact de ses désirs. Jorge s’occupait de l’extérieur de la maison, des stores des fenêtres et des lumières de l’avant-jardin. Tout avait été préparé pour fêter les quinze ans de la jeune fille, le 18 décembre. C’est peut-être pour cela que Noël lui parut triste.

Pour son anniversaire, on invita plus de cent cinquante personnes. Il y avait des tables dans le jardin, les jeunes dansaient partout et la jeune fille n’oublierait jamais sa première valse dans les bras de son père ce jour-là. Cette nuit, avec un bouquet de trois roses à la ceinture, sur le côté gauche de sa robe blanche, tout le monde comprit que le maudit docteur Reforzo Membrives n’avait pas été son bourreau, mais le premier qui accepta de l’aider à s’inventer une beauté.

Les garçons tournaient autour de la jeune fille qui, après l’anniversaire de María Julia, avait quitté sa peau d’adolescente sans joie. C’est alors qu’elle commença à comprendre la force de ses qualités complémentaires qui la caractérisaient et qu’elle avait ignorée à ce jour : la sensibilité, l’intelligence, la culture ; des traits qui, à différentes étapes, seraient personnages ou décors dans le scénario de son existence. Il y avait ainsi Jorge, Horacio, Fido, Hugo, Alberto, le désir impossible.

Oui, ce fut un étrange Noël : la perception de l’absence de ceux qui n’étaient plus, le fait que les autres adolescents présents à cet anniversaire semblaient avoir peur de se joindre aux bruits de la fête, comme s’ils se contentaient seulement de vivre, d’assumer avec difficulté les changements de leurs corps. Pour eux, l’angoisse était là, même si la vie était devant.

En ce Noël, les adultes avaient plus d’années de vie derrière eux que devant eux. Leurs mémoires créaient des silences, ils étaient projetés ailleurs, même si leur corps était présent et en situation d’existence.

Mais ce Noël ne fut pas une fête inutile. Ce fut pour la jeune fille l’occasion de

²⁹ Ipiranga : désigne la déclaration d’indépendance du Brésil.

³⁰ Place et avenue de Mayo : en souvenir du 25 mai 1810, date de l’indépendance de l’Argentine.

comprendre qu'elle devait secouer ses états d'âme et vivre chaque instant dans le temps présent, en cherchant à percevoir l'essence consciemment, parce que vivre l'instant c'est savourer l'éternité.

D'UNE TRAGÉDIE ADOLESCENTE

L'exposition sur les Étrusques me donna à penser et à me remémorer. J'avais rêvé d'un couple idéal et je possédais, sans doute, un idéal du couple : celui des Étrusques assis avec dignité et élégance au-delà du temps. Quelques jours plus tard, les sculptures du Colombien, Fernando Botero, furent exposées au rond-point des Champs-Élysées et j'éprouvais à nouveau le retour de l'adolescence, je la retrouvais avec ses exagérations, son sens évanescent de la beauté, dans les corps déformés de l'artiste. Botero possédait en lui le sensuel jusqu'à l'esthétopigie, pendant que quelque chose en moi transformait à sa guise un robuste entraîneur de chevaux qui criait après les animaux rendus nerveux par l'étroitesse du manège dans les soirées froides de l'hippodrome de Buenos Aires, en un dieu grec puissant et justicier ou en général romain.

* * *

Moi aussi je vécus au temps de Laura et je me souviens, avec plaisir et avec une toute petite pointe de nostalgie, des après-midi où j'assistais aux matchs de polo dans mon merveilleux Buenos Aires, le thé à l'hippodrome ou au yacht club. Des souvenirs édulcorés par le temps ; des récipients de marmelade en cristal, de l'argenterie, une ambiance anglaise ; oui, essentiellement anglaise. J'avais seize ans au temps de Laura, mais nous ne nous sommes pas connues. Les hasards de la vie et dix ans de différence. Peut-être, depuis une table proche, regardait-elle mon abondante chevelure d'adolescente et seulement cela, parce que ses cheveux clairsemés furent pour elle un drame depuis sa naissance.

Moi aussi j'ai eu seize ans et un corps qui prenait des formes avant d'accepter de quitter l'enfance. Moi aussi, je me sentais laide et, si je le fus si longtemps, c'est que j'avais alors pour idéal de femme une personne grande, presque maigre, dépourvue de ventre, de hanches, de fesses ou de poitrine. En bref, une Walkyrie. Maintenant les choses ont beaucoup changé ! Je me souviens d'une championne de tennis de mon époque, elle s'appelait Terán et elle représentait pour moi la Walkyrie.

Une après-midi d'été, nous nous rendîmes à la maison d'amis au Tigre. L'endroit était sublime ! Se mettre en costume de bain était pour moi une ordalie. Je m'étonnai du commentaire de l'un des garçons du groupe selon lequel je paraissais toute plate habillée, alors que j'avais des formes en maillot de bain. Je ne sus pas en décoder le sens, parce que j'avais peur.

Terán était plus grande que jamais, un ensemble deux pièces ; elle ne parlait pas. J'en conclus qu'une belle femme devait être silencieuse, mystérieuse, hiératique, nonchalante. J'essayais de l'expliquer à l'un de mes amis, Jorge B..., le seul pour qui le maillot de bain représentait la même ordalie que pour moi. Il était laid et se conduisait mal.

Il est inutile de dire qu'il aurait pu en être autrement. Nous étions laids à l'intérieur, parce que nous étions hybrides : ni enfants, ni adultes avec cette angoisse, ce puits qui s'ouvrait juste devant nous au moment de nous présenter devant les autres. Coups de soleil, rougeurs et puis la peau qui devient brune, tendue et qui brille avant de mourir, de tomber. Peau du ventre, peau d'adolescent sans soins préventifs. Ardeur aux épaules, mer, mer et encore mer. Fraîcheur à chaque coup de vague, douleur chaque fois que la serviette effleure la peau, fièvre à la tombée du jour. Les murmures de la plage qui se diluent. Fièvre le soir et éveil de désirs fébriles, mais inexplicables, parce que sans objet défini. Tristesse sans raison, ennui sans

mémoire d’une cause, mais surtout douleur. Surfaces rouges et blanches sur le corps. Quelque chose comme le pressentiment d’une mort certaine. Mouvements maladroits, mal calculés, nécessité de s’autoriser à exister, et dépression, parce que la pulsion n’est pas suffisante pour surmonter la barrière de l’incompréhension de nous-mêmes.

Oui, été, seize ans. Un maillot de bain blanc, mes cheveux blonds, honte d’avoir des seins. Trouver une position pour faire disparaître ces seins et cette espèce de ventre qui n’existait pas et s’insinuait comme si soudain les aliments pesaient dans le corps, restaient en lui pour toujours. Avec Jorge B..., nous évoquions nos enfances sans admettre que nous ne voulions pas les quitter.

J’étais le rêve de sa vie, mais il n’était pas le mien. Me sentir aimée par quelqu’un de laid me rendait laide. Pourquoi, mon Dieu, cette adolescence trouble, sans rivages, sans défense ? Oh, terrible adolescence qui me conduirait à être mère avant d’être femme ! Jorge B..., où es-tu ? Tu es devenu un médecin célèbre et tu as compensé ton absence de beauté physique par un « savoir-faire » affirmé et la manière argentine de prononcer *cheto*³¹.

— Tu sais, je suis partie loin. Je me suis mariée à vingt ans. L’église Nuestra Señora de las Victorias était splendide. Avec mon père nous sommes arrivés avec une heure et demie de retard sur l’horaire prévu. Au dernier moment, je ne voulais plus aller à l’église, mais je ne le savais pas. J’avais mal à l’estomac. Jorge, te souviens-tu ? Étions-nous des adolescents paranoïaques ou souffrions-nous d’une paranoïa adolescente ?

— Nous n’étions pas fous, mais persécutés pour nous obliger à quitter l’enfance, mais sans nous dire ce que nous devons faire de ces corps nouveaux.

— Ta sœur était laide également, mais elle s’était mariée et eut un fils.

— Et tu es devenue jolie avec les années à force de volonté.

— Non seulement à force de volonté, mais de sacrifices.

— Quels sacrifices, si tu mangeais vingt croissants au petit déjeuner ?

— Je ne parle pas de nourriture, mais des autres sacrifices qui me permettaient de compenser. Dormir sur le sol pour éviter la dépression, en éprouvant le froid des dalles de marbre et la tiédeur du bois ; de plus, j’allais à la messe tous les jours pour demander à Dieu qu’il me rende maigre.

— Aïe, non, pas maigre !

— Je voulais être maigre. Malheureusement tout était rond en moi, à l’intérieur et à l’extérieur, tout était horriblement rond. Je n’imagine pas des choses raides. Toi aussi tu étais rond et flasque et tu avais les pieds plats, les épaules en toboggan et une poitrine presque comme la mienne. Comment avons-nous pu supporter l’épreuve du miroir ?

— Nous avons toujours la possibilité de nous regarder de côté, en sortant la poitrine.

— Moi je ne me regardais pas, ou je me regardais depuis le haut. Je me souviens de ces premières sensations de beauté, lorsque le soleil se couchait et que les rondeurs apparaissaient harmonieuses. Le soleil et la séduction se donnaient la main. C’est la première fois que j’éprouve la nostalgie de cette époque.

— Moi aussi, parce que je n’étais bon ni pour les sports ni pour te plaire, malgré l’habitude que nous avions de parler des heures au téléphone.

— Oui, et tu me demandais de te dire « je t’aime » pour savoir comment cela résonnait dans ma bouche et je te suivais dans le jeu.

— Comment s’appelait ce garçon qui écrivait des chansons et te dédia *Voyageuse* ?

— Je ne me souviens pas, je me souviens seulement du nom de la villa de sa tante Dora, où nous nous réunissions après la plage à Miramar. Elle s’appelait Burukía. Enfin, elle ne

³¹ Cheto : terme argentin signifiant bon chic, bon genre.

s’appelait pas, elle s’appelle Burukía, parce qu’elle existe toujours et j’éprouve quelque chose chaque fois que je passe devant cette maison. Cette chanson et d’autres ont marqué ma vie.

— J’éprouve la même nostalgie que toi. L’église de San Andrés, les messes du dimanche. Les pull-overs noués sur la poitrine, le vent de la mer. Moi aussi je désirais quelque chose sans savoir quoi exactement. Quelque chose comme de la tendresse.

— Oui, je me sentais bien en faisant du cheval, avec l’odeur de son cou qui transpirait, la campagne, la pépinière, la mer, la rue 26 et le cimetière, « un cimetière qui regarde la mer », comme dans le poème d’Alfonsina Storni. Il n’y a jamais eu beaucoup de morts à Miramar.

— Bien sûr, parce que la ville n’est pas grande et qu’il y a d’autres cimetières à la campagne ; parce que les gens y vont en été et que personne ne meurt en été ; ceux qui meurent quand même ne sont que l’exception qui confirme la règle.

— De plus à cette époque nous partagions un énorme chagrin ; sans cause ou peut-être avec de grandes causes. Je ne voulais pas que tu te colles à moi pour laisser les autres garçons s’approcher.

— Ils s’approchaient quand même. Souviens-toi des après-midi à *Mickey*, où nous mangions des crêpes avec de la confiture de lait. Il y avait Eduardo, Alegría, toi, moi, l’autre garçon, le fils du professeur qui habitait près de l’église et qui t’a amenée une fois sur le cadre de sa bicyclette pour te donner un baiser. Comment s’appelait-il ?

— Ah ! Je ne me souviens pas de son nom... Je me souviens de son père, il avait écrit des livres sur Alfonsina Storni. Ah, oui, il s’appelait Bocha Forgioni !

— C’est ça.

— Oui, mais s’ils me tournaient tous autour c’était parce qu’ils me trouvaient intelligente et que je savais des choses.

— Non, ce n’était pas la seule raison. Te souviens-tu de ce que je t’avais dit une fois ?

— Oui, je me souviens. Ce fut un bon coup de pied ! Tu m’as dit : « Je ne sais pas quel charme te restera quand tu auras perdu ton innocence. » Et bon...je n’ai pas perdu mon innocence, mais j’ai gagné en enchantements et pas toi ! Non, en réalité, si. Tu as maintenant beaucoup de charme ; c’est pour cela que ta mère et ta femme me questionnent par téléphone quand je t’appelle pour avoir de tes nouvelles. Et cela n’est pas fréquent, tous les deux ou trois ans !

— Alegría te plaisait, n’est-ce pas ?

— Oui, mais tu étais toujours accroché à moi. Une nuit, pour me montrer que ma beauté supposée l’aveuglait, il se mit une allumette dans la bouche et il allait l’allumer avec la cigarette. Tu vois ? Je m’en souviens. Cela me fit beaucoup rire. Mais mon drame fut Andrés Millán, tu te souviens ? C’était un garçon formidable ! Ma conviction, au bout de tant d’années, est qu’il n’osa pas me parler. Comme il me fit souffrir ! Il passait devant notre tente avec des jeunes filles de dix-huit ans, qui ne mangeaient naturellement pas de confiture de lait, avec des maillots de bain deux pièces. Alors je rentrais à la maison et je souffrais ; je souffrais et je parlais seule.

— Bien sûr, c’était l’époque d’Otto Guerra et de cette grande brune, Fernicola. Ils devaient avoir vingt-deux ans. Je les considérais comme des dieux.

— À cette époque je m’approchais de Cacho. Bon, ce ne fut pas exactement la même époque, mais trois ans plus tard. Cacho avait vingt-quatre ans et il terminait ses études d’ingénieur ; il m’aidait un peu à oublier Andrés Millán. Imagine-toi. Je m’habillais seulement pour qu’il me regarde. Je me mettais en short et je restais allongée sur la bicyclette, pour qu’au moins il remarque mes jambes !

— Avec Cacho, ce fut presque l’amour, c’est certain, mais Horacio Agote était en plus amoureux de toi.

— Oui, mais nous étions des romantiques, Horacio et moi. Nous allions dans les prés mettre la tête dans les liserons bleus ; comme nous le voyions faire dans les films.

— Bien sûr, c'était l'époque où l'on se mettait un brin de fleur bleu entre les dents.

— Une fois, tu as amené Horacio après la messe. Quand bien même il était amoureux de moi, je crois qu'il a dû s'horrorifier de la quantité de croissants que je pouvais avaler.

— Oui. Ah ! Je me souviens d'un autre garçon, Rafa, qui disait qu'il valait mieux t'habiller que te nourrir.

— Tous ces gens de Miramar paraissaient beaucoup plus forts que nous deux. C'étaient des athlètes et nous des intellectuels.

— Oui, toi plus que moi.

— Peut-être que cela venait du milieu familial ? À la maison on ne parlait jamais de choses sans importance. Je ne sais toujours pas le prix d'un kilo de pommes de terre. Le corps nous gênait beaucoup... Nous aurions été si heureux !

— Oui...

— Tu sais ? Depuis la fête de María Julia, le désespoir de l'oralité est réapparu périodiquement chez moi. Je détestais revenir de Miramar, je recommençais à dévorer, la peau de l'été partait et, en plus, à dix-sept ans, j'ai eu mon accident de moto.

— Oui. Je m'en souviens. Ce fut au coin de Burukía.

— Ce garçon me prêta sa moto, une moto énorme que je ne savais pas manœuvrer. Figure-toi que cela se passa le 17 janvier et que j'avais dix-sept ans. Dans la symbolique des nombres, le 17 représente effectivement la chute. C'est seulement maintenant que je fais le rapprochement. Un cheval me passa devant et, au lieu de freiner, j'ai accéléré et je me suis écrasée contre le poteau au coin de Burukía.

— Je m'en rappelle parfaitement. J'étais parmi ceux qui t'amènèrent à l'hôpital. Ce même jour un requin tigre, perdu dans l'océan Atlantique, à cause des expériences atomiques de Bikini, fut à deux doigts de tuer un enfant, à soixante-dix mètres de nous. Pendant que nous attendions que te soient posés des points de suture, nous entendions ses lamentations ; grâce à Dieu il y avait les frères Finochietto, les meilleurs chirurgiens de l'époque et ils sauvèrent l'enfant. Certes, il perdit un bras et l'usage d'une jambe...

— Et moi, avec la moto, je ne me suis pas tuée ; mais c'était comme si je m'étais tuée, car ce fut la fin de l'été. Souviens-toi comment j'avais le visage du côté droit : la joue, le menton et le sourcil déchirés ! Nous arrivâmes à Buenos Aires et les croûtes tombèrent peu à peu, mais je crois être alors tombée dans la première dépression de ma vie. Mais peut-être pas, car, avant cette dépression adolescente, il y eut l'époque où mon grand-père mourut. Peut-être, alors, ai-je traversé une dépression enfantine. Enfin, dans aucun des cas, je n'ai éprouvé de la peine, mais le sentiment que, d'une manière ou d'une autre, tout était fini. Peut-être n'était-ce qu'une conscience d'impuissance devant l'accident imprévisible ; c'est la même chose que je sentis lorsqu'à l'âge de six ans, je vis disparaître dans les flammes mon petit arbre de Noël.

— Tu te souviens de cette dissection à l'hôpital Fernandez ? Tu avais des cicatrices sur le visage et je pense qu'elles t'allaient bien.

— Ouf, les hommes ! Ils pensent toujours le contraire de ce qu'une femme pense d'elle-même.

— Mais oui, elles t'allaient bien, elles s'accordaient à la couleur de ta peau, à celle de tes cheveux...

— De toutes les façons, pour moi, ces cicatrices étaient horribles. Elles étaient plus à l'intérieur qu'à l'extérieur, et c'est alors que je décidai de me marier pour m'enterrer définitivement.

— Et tu y es presque arrivée.

— Oui, parce que mon mariage fut mon enterrement. Néanmoins, comme il faut mourir pour naître, j’ai essayé de le faire le mieux possible : avec brio et avec vivacité. Tu as vu comment j’ai maigri après ce mariage ?

— Maintenant avec le temps je pense que toi et moi nous sommes fous. J’ai l’impression de t’avoir secondée pour accomplir le rituel de l’enterrement de l’adolescence.

— Oui, nous étions complices comme Antigone et Créon. Si Antigone ne savait pas que faire avec le cadavre de son frère mort, nous ne le savions pas davantage avec les cadavres des enfants que nous avons cessé d’habiter. Tu m’as aidé à écrire les cartes d’invitation au mariage. Tu n’as pas souffert en le faisant ?

— Oui, mais je le voyais comme un jeu. Je ne te croyais pas capable de te marier en pleine adolescence. Pourquoi l’as-tu fait ?

— Personne ne me l’a empêché ; personne n’a mis de limites.

— Mais toi, pourquoi tu l’as fait ?

— L’envie de me venger de tous ceux qui ne m’avaient pas payé en retour.

— Et tu y es parvenue. Je suis témoin que l’église était pleine de tes prétendants, de garçons qui souffraient. Tu aurais pu en choisir un autre. Pourquoi pas ?

— Parce que personne ne me l’a empêché. Parce que cet homme était le plus facile, le plus faible, le plus irresponsable, le plus inconscient. D’autre part, je crois avoir entendu dire à la maison qu’il n’était pas nécessaire d’être amoureux pour se marier, qu’on tombait amoureux par la suite. En m’échappant de l’adolescence, je suis entrée directement dans la maternité, sans passer par le stade de femme. Et toi Jorge, pourquoi t’es-tu marié ?

— Pour échapper à la question. Tu étais partie si loin que personne n’a jamais rien su de toi.

— Naturellement, je voulais me couper de tout, je me cachais à Córdoba et j’effaçais toute ma mémoire.

— Et tu n’as plus aucun souvenir ?

— Si, je me souviens d’Andrés Millán, de Cacho et du jour où mon père m’a dit à l’âge de dix-huit ans : « Décide-toi, tu n’as pas une seule amie femme, tu es entourée d’hommes » ; et le pire est que je ne savais pas pourquoi ils me tournaient autour.

— Tu savais très bien qu’ils étaient complètement séduits.

— Oui, mais je pensais qu’ils se trompaient ou qu’au mieux ils se moquaient de moi. Enfin, ce mariage fut un désastre, bien qu’il ait duré vingt-trois ans et qu’il ait produit quatre enfants.

— Ce mariage ne s’arrêtera jamais d’exister.

— Non, il ne disparaîtra jamais, parce qu’il est plein de souvenirs ; certains merveilleux et d’autres horribles. Ce ne fut pas une question de dégradation de l’amour, mais le fait que nous avons tous les deux changé. Nous avons partagé une adolescence, il était complètement irresponsable et moi aussi. Il aurait eu besoin d’une femme autoritaire, d’une mère ; et moi de vivre dans un climat qui ne soit pas celui de ce panier de crabes. Depuis que j’ai porté mon premier soutien-gorge, ceux qui sont restés à s’agiter dans le panier n’ont cessé d’espérer que je commette quelque « erreur ». Erreur qui signifiait à cette époque perdre la virginité et tomber enceinte. Le climat était menaçant.

— Oui, je le sentais aussi à la maison. Mon père me donnait des leçons de morale pour m’envoyer aussitôt après m’initier avec une prostituée. Le coup ne réussit pas cependant, puisque j’ai dépensé l’argent en livres. Mais l’initiation en question se produit dans la maison d’un ami, une fois la mère partie en vacances, avec la jeune fille qui faisait le ménage. Je ne l’ai pas payée, mais je lui suis reconnaissant, parce qu’elle ne m’a pas vu laid. De toutes les manières, j’ai toujours su que je pourrais seulement attirer par mon intelligence, par une

carrière brillante.

— Le dis-tu avec peine ?

— Non, plus maintenant. C’est ma laideur qui m’obligea à m’embellir de l’intérieur et parfois je me rends compte que cet effort que nous avons accompli ensemble, pour atteindre la beauté physique, nous a mis dans une situation de supériorité par rapport à ceux qui, beaux durant l’adolescence et la prime jeunesse, se sont abandonnés.

— Je crois que nous avons été sauvés tous les deux par la dignité !

— Tu parles comme *Mafalda*³².

³² Bande dessinée argentine qui raconte l’histoire d’une petite fille particulièrement intelligente.

VISAGES ET PRÉSAGES

Hugo. Sous-lieutenant d’aviation. Il était présent lors de la célébration de mes quinze ans. Nous nous sommes échangés des lettres intenses, pleines de présages. Hugo m’avait écrit un poème sur sa mort. Un an plus tard, son avion s’écrasait dans les faubourgs de Buenos Aires, pendant qu’il réalisait des manœuvres avec des cadets de la dernière promotion de l’armée de l’air.

Je n’oublierai jamais la maison d’Hugo Agustinelli ; la splendide maison d’Olivos, avec des herbes odorantes et un *ceibo*³³ dont la fleur est doublement évoquée après la tragédie, comme fleur nationale et comme hommage en souvenir de ces garçons de l’école d’aviation, qui, dans les nuits tièdes de la grande maison, jouaient de la guitare et chantaient :

*Anahí*³⁴ ...
Les harpes douloureuses chantaient son martyre,
le martyre de la reine indienne
dont le corps en brûlant se convertit en
ceibo en fleur...

Hugo s’éteignit comme dans son poème, dont le dernier vers disait : « Et quelqu’un me pleurera sans dire mon nom, parce que je ne serai plus moi. » Oui, j’étais là-bas à le pleurer, sans pouvoir le revendiquer comme « l’aimé » parce qu’il avait une fiancée, et que je n’étais que son amie, de six ans plus jeune que lui, mais son amie et son oreille attentive, parce que je connaissais ses angoisses, ses joies, ses prémonitions.

Les lettres d’Hugo ne disparaîtront jamais. Ma mère, avec sa curiosité indomptable, avait l’habitude de tout lire, mais elle laissa soigneusement rangées ces lettres-là. Aujourd’hui elles se trouvent dans une boîte, dans un garde-meubles à Buenos Aires.

On veilla Hugo dans la grande maison d’Olivos. Ses compagnons, ceux qui, quelques jours auparavant chantaient Anahí, faisaient la garde par quatre autour de son cercueil. La nature restait exubérante à l’extérieur. À l’intérieur, des parents qui pleuraient et une fiancée qui se consolait bien vite. Je n’ai pas vu Hugo mort, je me souviens de lui vivant. Il avait de beaux yeux verts et il était très paisible. En moi, tout comme quarante ans plus tard, il représentait un visage parmi ceux de l’amour.

³³ Arbre de la famille des légumineuses dont la fleur est l’emblème national d’Argentine.

³⁴ Princesse indienne qui, selon la légende, est morte sur un bûcher et s’est transformée en *ceibo*.

ANNEE 1950

Les échos des chansons disparaissent dans l'enchantement de l'année 1950, où tout semblait se proposer à l'adolescente, depuis cet été à la mer, le premier en tant qu'adulte, une certaine sveltesse et une passion indéchiffrable pour la mer qui lui resterait toujours.

*Mer cruelle et sûre
berceau de la vie, berceau de l'homme ;
unique vraie mère
d'où tout émerge
et
où tout est inconscient.*

Tout le monde célébrait quinze ans en 1950, qui fut avant tout l'année du libérateur San Martin. Le 17 août, elles allèrent au cinéma avec Emilce voir *Manon*, un film français avec Cécile Aubry, une version moderne du *Manon Lescaut* de l'abbé Prévost. Ce film marqua la vie de la jeune fille. L'amour pour Manon de Roberto, qui, après avoir lutté pour la conserver pour lui, n'aboutit qu'à la garder après la mort et à l'aimer morte, la fit tressaillir. Mais il était normal que ce thème l'émeuve, rien n'est plus tragique que l'adolescence : l'enfance est abandonnée et c'est une mort ; la mort la plus terrible, accompagnée de présages et d'obligations de continuer l'espèce ; d'engendrer, de se déchirer, de procréer et, en procréant, de donner la vie et aussi la mort. La maturité du corps se manifeste dans cette série de présages, d'émotions contenues, de désirs indéchiffrables, sans objet connu.

Une après-midi d'août, Amparo Granda, qui avait été pour elle comme une seconde mère – une mère qui n'était pas sourde et qui tissait devant la cheminée – fêta, avec une grande audace, la toiture d'un immeuble résidentiel, qu'elle avait fait construire dans la rue Monroe et Cuba. C'est là qu'elle connut les parents de Sarita. Elle les enchantait par sa manière facile d'aborder les adultes, et ils l'invitèrent à l'anniversaire de leur fille, qu'elle ne connaissait pas. La célébration aurait lieu le 30 décembre.

* * *

Bernard Shaw meurt. L'Angleterre reconnaît le régime communiste chinois. Les États-Unis menacent d'utiliser la bombe atomique pour terminer la guerre de Corée. En Argentine il ne se passe pas grand chose, c'est une année comme une autre, avec un grand malaise politique. Perón perd de son prestige, Eva détient tout le pouvoir dans ses mains. L'inscription au parti péroniste devient obligatoire pour quiconque désire trouver du travail.

* * *

Elle arriva le 30 décembre. Dans la salle à manger de l'entrée de la maison d'Olivos, on la présenta à Santiago. Elle ne savait pas s'il était beau ou laid, mais il avait une voix profonde, comme si elle venait des entrailles, et un regard qui fuyait toujours et qui l'obligeait à vouloir le capturer. Elle racontera la rencontre en disant qu'une certaine voix intérieure lui avait dit : « Voilà ton destin », et qu'elle avait seulement eu l'image d'un arc voltaïque. Ils ne dansèrent

pas. Ils parlèrent des heures et des heures dans le hall de l’entrée, presque dans la pénombre.

Née pour être témoin, elle l’écoula comme elle l’écouterait toute sa vie. En bref, sa vie semblait très dure. Même si c’était le meilleur élève de la promotion *quatre-vingts* de la Marine, son drame se résumait en une mère autoritaire et possessive, en un père excellent, mais absent, et un frère de onze ans plus âgé qui était parti de la maison en s’échappant par les toits et qu’il ne devait revoir que peu de fois, parce qu’il détestait sa mère et la fuyait. La nuit auparavant, ils semblaient avoir eu une discussion très sérieuse. Tout l’intérieur de ce garçon était empreint de drame et l’adolescente fut si émue que, de ses entrailles, émergea le grand-père, fortement décidé à sauver cette âme souffrante et enchaînée aux misères d’une vie difficile.

Son frère écervelé, néanmoins, semblait beaucoup plus qualifié pour gagner sa vie ; de plus il avait épousé une certaine Isabel, femme de grande fortune, avec des terres dans la province de Buenos Aires, où l’on élevait des chevaux de course.

Cette nuit fut fascinante, elle se laissa enivrer, identifiée à une image rédemptrice d’elle-même ; comme si pour la première fois elle sentait qu’elle pouvait être utile à quelqu’un. Cette nuit elle adopta Santiago, jusqu’à ce que la mort les sépare.

Lila et Jorge allèrent la chercher dans cette fête. Santiago conquiert Lila et peut-être en principe Jorge aussi, mais, pas pour longtemps, parce que Jorge vit dans ce garçon de vingt ans quelqu’un qui, bien qu’en le souhaitant, ne pouvait pas dire la vérité. Le 31 décembre, ce groupe de jeunes, qui s’étaient connus dans la maison de Sarita – y compris cette dernière qui était officiellement fiancée à Hector Romero –, longea la côte jusqu’au centre de la ville pour aller écouter René Cospito à *Sagaró*. Elle se souviendrait de ce piano blanc et de l’air *Tea for two* (*for me, for you, for us...*).

Il n’est pas clair que cela ait été de l’ensorcellement, mais plutôt de l’attraction envers un groupe de jeunes ; expérience que la fille déjà adolescente n’avait jamais connue, parce que dans son monde d’adultes récalcitrants les jeunes n’avaient pas de place. Les garçons lui apparurent cette nuit-là tous égaux, car ils étaient tous vêtus de leur uniforme bleu de la Marine. Romantisme, saveur de la douleur comme sur le pont de Waterloo, parce qu’ils partaient chaque dimanche soir et qu’ils rentraient chaque samedi ou vendredi soir. L’attente créait du mystère et le mystère de la fantaisie. Les deux jeunes gens commencèrent alors à s’écrire des lettres. Deux par semaine.

Ce ne fut pas de l’ensorcellement, bien qu’au déjeuner du 1^{er} janvier 1951, son père lui fit une plaisanterie sur la personne qu’elle choisirait d’épouser et qu’elle frappa la table en disant : « Je me marierai avec Santiago ou avec personne. » Il n’y avait pas assez de romantisme : celui d’elle-même, celui de Lila, celui du *train express* ; celui des poèmes d’Espronceda. Ce ne fut pas de l’ensorcellement, mais peut-être de la curiosité, une tentative pour devenir grande. Non, ce ne fut pas de l’ensorcellement, mais depuis toujours elle sut que celui-ci était, si douloureux fût-il, le visage définitif de l’amour.

ANNEE 1951

Ce ne fut pas de l’ensorcellement, parce qu’elle partit pour Miramar et très bientôt elle sut que lui, qui était à Mar del Plata, à cinquante kilomètres, sortait avec une fille de son collègue : Coca Rossi. Elle avait un an d’avance et ce fut Lila qui les vit à Mar del Plata, parce qu’à Miramar les lettres rédigées avec une écriture parfaite cessèrent naturellement d’arriver.

Ce ne fut pas de l’ensorcellement, mais quelque chose se produisit quand les classes commencèrent dans le maudit collège. Durant les quatre jours de retraite spirituelle, pendant qu’elle écoutait le discours sans pitié du prêtre, pour qui seul semblait exister le péché de la chair, derrière elle, exactement derrière, se tenait Coca Rossi, l’autre ! Cette présence se fit étrange et irritante. Les lumières de la chapelle bourrée de jeunes filles paraissaient moins vives, les uniformes plus sobres, presque austères. Les jeunes filles ne pouvaient pas rester tranquilles, même pas dans leur retraite spirituelle. Elles commencèrent alors à jouer aux comparaisons. À sa gauche Susi Ferrari et à sa droite María Julia qui comparaient les yeux de Coca et les siens. Elles cherchaient à évaluer qui avait les plus belles mains, le plus beau corps.

Ce ne fut pas de l’ensorcellement, mais peut-être de la compétence ; et elle l’emporta. Coca Rossi n’existait plus, mais il venait la chercher à la porte du collège. Peut-être l’amour est-il né par la suite ; ce qui paraissait avoir émergé dans un premier temps était une volonté de pouvoir qui n’effaçait en rien le rôle salvateur qu’elle continuait à remplir. Elle prit même l’habitude d’appeler la mère de Santiago pour demander pardon pour le compte de son fils.

* * *

Tout cela se passa au cours de l’année 1951. Un jour, ils allèrent voir le film *Petits chaussons rouges* avec Margot Fontaine et Rudolph Nouriev. C’était un groupe de douze adolescents, avec une mère pour les accompagner. Au cinéma *Ideal* de l’avenue Maipú, elle espérait le voir s’adresser à elle ; et lui espérait qu’elle lui donnerait l’opportunité de s’adresser à elle. Ils ne se touchèrent même pas la main, mais cela ne l’empêcha pas d’être l’homme élu de l’avant-jardin et le père du petit-fils de Lila et Jorge.

L’année 1951 fut étrange. Année de progrès, marquée par la naissance de la première organisation politique féminine d’Argentine, en l’occurrence la branche féminine du parti péroniste. Désormais on dirait que, si Perón accéda au pouvoir, ce fut grâce à Eva et aux femmes argentines. Perón leur donna un statut et une raison d’être, au-delà du rôle de maîtresses de maison. La femme apparaît véritablement dans son rôle politique grâce à Perón ; bien que la femme argentine n’ait jamais vraiment été soumise. Il y avait des ouvrières dans la classe inférieure, des maîtresses de maison dans la classe moyenne, des princesses et des professionnelles dans la classe supérieure, ces dernières n’étant pas très souvent identifiables à l’époque. Perón et Evita furent respectivement candidats à la présidence et à la vice-présidence, mais Eva, après avoir gagné, démissionna trois jours plus tard au profit de Quijano. Peut-être que la raison en était sa maladie déjà avancée.

* * *

Ses relations avec Santiago ne changèrent pas beaucoup. Elles se déroulaient dans une

ambiance de courtoisie, peut-être avec une excessive chaleur de la part de l'adolescente qui se voyait toujours frustrée par l'imperméabilité de Santiago. Il serait toujours « l'étoile », « la vedette ».

Jorge et Lila organisaient des réunions tous les samedis, et la grande maison se remplissait d'amis de Santiago et de leurs fiancées. De cette manière, l'adolescente était sous contrôle. Jorge voulait la marier rapidement et Lila voulait trop rester seule avec Jorge et retourner à sa passion pour se laisser déranger par cette adolescente mal vue par tout le monde, parce qu'elle commençait à avoir des formes de femme. Lila n'avait pas le temps de sortir de son introspection, ni le désir d'aller au-delà de sa relation avec Jorge. Haidé venait une fois par semaine et María s'éclipsait à la cuisine. Il y avait la même joie qu'avant, mais le cœur de l'adolescente se serrait à la pensée nostalgique qu'elle partirait un jour. Nostalgie future, se dire à elle-même : « Ne te laisse pas sentir de trop, tu dois partir ! »

C'était le 13 novembre. La jeune fille se réveilla complètement affectée par un rêve ; un rêve qui venait se clouer dans son âme absorbée dans la contemplation. Elle se leva avec peine et la peine l'accompagna comme un deuil pesant jusqu'à la grande cuisine ; elle serra sa gorge où ni le café au lait, ni les croissants ne purent s'ouvrir un chemin. Et le rêve l'accompagna tout au long de cette matinée ensoleillée partout où elle allait. Son oranger aurait bientôt seize ans et il embaumerait de ses fleurs les réunions des jeunes, qui, dès lors, cesseraient de se tenir à l'intérieur de la maison.

Dans son rêve, il y avait une île où se trouvait un mausolée en agate dorée jaune. Stries obscures, beauté spectaculaire. C'était peut-être la tombée du jour et certaines lumières de la côte mettaient des touches dans l'eau qui bougeait légèrement. Santiago était très malade. Sur son visage, il y avait des taches blanches, une espèce de lèpre qui le rendait intouchable. Elle l'accompagna jusqu'à l'île, elle l'accompagna dans le mausolée ; elle ferma la porte et, prise de panique, elle chercha à lui fausser compagnie par un étroit couloir comportant une porte va-et-vient. Santiago la suivit en l'appelant et elle continua à fuir en lui répétant de ne pas la toucher. Elle parvint à s'échapper et se sauva à la nage pour atteindre la côte.

Rêve inexplicable ! Ce n'est que quarante ans plus tard qu'elle y comprit intuitivement l'annonce de quelque chose qui était de l'ordre de la mort. Depuis le commencement, l'impossibilité d'achever tout projet commun avec lui semblait inscrit inconsciemment. Il ne s'agissait pas de la mort en soi, mais de quelque chose de l'ordre de la mort, de la destruction, de l'impuissance ; quelque chose qu'ils portaient tous les deux en eux-mêmes comme un legs ancestral, maudit et archaïque, qui les handicapait, et qui les attirait réciproquement avec la puissance d'un aimant. Mais cette chose même les empêcherait, par manque de résolution, de rompre ce lien archaïque beaucoup plus tragique et pesant que la mort elle-même. Ils ne pourraient jamais résoudre ce mystère ensemble, ni non plus séparément. Le mystère resterait suspendu comme la vie se suspendit en ce 13 novembre dans le non-temps de l'inconscient. L'image révélatrice chercha à poser un jalon pour la compréhension.

La jeune fille n'avait jamais eu peur, parce que le loup et les armures servent naturellement à éliminer les angoisses des enfants. Ils sont utiles pour que celles-ci ne les dévorent pas. Un loup dans la nuit fait peur, mais il vaut mieux qu'il soit dehors que dedans, et il vaut mieux mettre dehors une armure vide que de la mettre au rebut dans le puits de la mémoire. Là, elle se charge de fantasmes, de guerriers ancestraux qui ont peut-être pourri à l'intérieur de leurs carapaces sans jamais manifester qu'ils étaient morts, qu'ils avaient souffert pour avoir été des êtres humains.

Elle n'avait jamais eu peur ; ni dans l'agonie de son grand-père ni dans la découverte prématurée de la mort. Mais le sens de la précarité la porta à ressentir d'urgents désirs de lui : possession, pénétration, protection. Désir d'un lien indestructible au-delà de la peur, de la

création d'un non-temps dans la magie du désir lui-même. Elle ne saurait jamais s'il l'avait aimée.

Les heures de ce 13 novembre passèrent très lentement. La jeune fille appuyait l'épaule contre le mur du jardin qui donnait sur la grande cour, la même où ils iraient entreposer les objets d'art lors de l'invasion du barbare. Peut-être le mur froid produisait-il en elle une sensation de protection au-delà de la fragilité de la chair. Elle était sans défense, bougeant la tête de gauche à droite en se disant : « Non ! Les rêves sont des contes, ils ne peuvent pas tous être beaux, ils n'ont pas de raison d'être. » L'idée d'avoir mangé beaucoup la nuit précédente ne convenait pas, parce qu'elle poursuivait son régime ; moins dur, mais un régime tout de même.

Elle récupéra à la tombée de la nuit, parce qu'à l'adolescence les rêves et la réalité se mélangent, et le chant et le rire gomme les ombres. Elle récupéra, mais elle eut l'intuition précise et irréductible d'un échec et d'une impuissance qui l'accompagneraient toute sa vie. De toute façon, elle était parvenue à s'échapper. Le volcan de la mort, la peste, le silence et les portes scellées d'une tombe – bien que construite en marbre – n'avaient pas réussi à réfréner sa pulsion de vie.

LETTRES À MON GRAND-PÈRE

Cher grand-père :

Bibí Ange exactement : ce fut toi le premier à quitter la maison en emportant avec toi une image plus ou moins précise et humaine des personnages qui habitèrent dans des temps divers et en même temps Iberá, Buenos Aires, Miramar, l'Italie, l'Europe, la Terre.

Pour ma part, cinquante ans après, je voudrais te raconter comment je vois les personnages que tu quittas. Je te parlerai de moi plus tard. J'ai su que tu étais parti en faisant une confiance immense à Dieu, sachant qu'il allait te remplacer et me prendre en charge. Les nuits d'hiver furent toujours froides dans l'immense maison d'Iberá, même s'il y avait tous les vingt ou trente mètres un cœur brûlant d'amour ou de haine, qui réchauffait la maison.

Ce fut la dernière après-midi du mois d'avril que nous fûmes ensemble, à l'heure de la sieste, avec mon tricycle, voir les petites poules de la rue Ciudad de la Paz. Tout le monde à la maison pensait que toi et moi nous dormions, mais nous partîmes voir les petites poules. La grand-mère nous découvrit lorsque nous sommes revenus et m'accusa de t'avoir fait courir derrière mon tricycle. Elle nous attendait épouvantée dans l'avant-jardin et me dit : « Ton grand-père est malade, tu vas le tuer. » Tu vois, mon cher, comment après tant d'années j'ose m'enfoncer dans des paroles aussi tranchantes et terribles qui me rendirent responsable, coupable à l'âge de quatre ans, pendant que d'autres enfants de mon âge, peut-être moins fortunés que moi, apprenaient qu'il y avait des nuits et des jours, qu'il y avait l'obscurité, la lumière, l'eau, l'été, l'hiver ?

Au milieu de tous ces personnages adultes, j'ai appris prématurément à me retrouver devant la responsabilité de la prolongation de la vie ou de sa suppression, qui est appelée par les adultes : « La mort. »

Pour monter sur ton lit je devais grimper deux marches. Dans la pénombre des siestes d'Iberá je rentrais à travers le boudoir contigu à ta chambre à coucher. Et afin de savoir si tu respirais, j'approchais mon visage presque jusqu'à toucher ta moustache. Le rite se répéta jusqu'à ce qu'il s'arrête définitivement, le jour de ton départ, le 31 juillet 1939.

Jorge, mon père, me prit dans ses bras et me mit tout en haut de ton lit, parce que tes enfants et tes belles-filles t'entouraient. Les échos de tes râlements de l'agonie reviennent en ce moment, ils sortent de mes entrailles, avec une certaine dimension du son, qui ressemble seulement aux cris irrépressibles de l'accouchement. Mon père me dit : « Dis adieu à ton grand-père. » Ma mère et mes oncles s'indignèrent, parce qu'il n'était pas juste de mettre un enfant en présence d'une personne agonisante. Mais ton dernier regard me fut destiné ; et je te remercie de m'avoir appris l'éternité, au-delà des sensations qui donnent la vie à l'intérieur d'un corps.

Je laissai tomber ces personnes-là. Je vécus mon deuil à ma manière : je tournais en rond entre les deux portes du boudoir. J'y entrais par une porte et en sortais par l'autre. Le rite du cercle se substitua à celui de la respiration. Et par rapport à cet acte, je comprends tant d'années après sa valeur symbolique : Jung répondit à Serrano que « le soi est le centre qui est partout dans un cercle qui n'est nulle part ».

Tu sais ? Le fait d'avoir vécu parmi les grandes personnes ne fut pas aussi tragique que cela. Je les aimai, les tolérai. Je devenais volontairement méchante pour les voir réagir ; je comprenais les changements de leurs regards ; je devenais douce pour les combler de tendresse lorsqu'ils tombaient, à cause de leur faiblesse, dans des états d'isolement profond. Oui grand-père, je devins mère depuis ton départ.

Tu auras remarqué que jamais je ne t'ai trahi et que je ne t'ai jamais dit que tu m'avais abandonnée. Parce que, grand-père, je sais que tu ne m'abandonnas jamais. Après tout ce temps, je considère que ta générosité excessive est peut-être un défaut que je porte aussi sur mon dos.

* * *

Je commençai à t'écrire le vingt-huit ; et je continue à t'écrire aujourd'hui presque quatre mois plus tard. Beaucoup de choses se produisirent ces derniers temps. Les signes de ta présence sont si évidents que les nier serait accepter la faiblesse due au manque de croyance. C'est dimanche, comme tant d'autres, à l'église de Sainte-Jeanne-de-Chantal ; après la messe, le curé annonce celles qui auront lieu pendant toute la semaine à midi quinze. Quelque chose en moi est en état de mutation, un sentiment de l'ordre de la nostalgie, du départ ; une sensation irrémédiable et je te cherche. Je te cherche comme tes enfants ne surent pas te chercher, ni tes belles-filles, ni ce monde matérialiste et manipulateur dans lequel tu ne pourrais pas inclure mon père et moi, et peut-être non plus tante Haidé, la femme de ton fils Edmundo.

* * *

Ta faute fut de penser que tu étais le responsable de la vie de tous ; tout autant de pauvres, de ceux qui n'avaient pas de maison, que de ceux qui ne croyaient pas en Dieu. Tu partis en te donnant aux autres, mais, autour de toi, ce fut la guerre – pas trop froide, d'ailleurs – entre les héritiers. Que de haine entre le déjeuner et l'heure du dîner ! Comment se déchiraient-ils chaque fois qu'ils se tournaient le dos ! Ton héritage, celui auquel tu donnais plus de valeur – tes messages, tes livres, tes croyances – les corbeaux le dévorèrent presque. Et je dis presque, parce que je pus, sans le savoir, garder quelque chose. C'était normal étant donné que je fus engendrée grâce à tes prières quotidiennes. Je me souviens de mon corps, de tes bras me soutenant. À plusieurs reprises j'eus le pressentiment – très fugace par moment, quand quelqu'un me serrait dans ses bras – de quelque chose de familier. Une espèce de gloire, de paix, d'abandon.

Il y a quelque temps, j'ai dessiné ton départ, vêtu d'une cape ; et en dessous j'écrivis une phrase qui disait : « Il partit laissant sa fille et sa petite-fille sans leur dire ce qu'elles devaient faire de leur vie. » Oui, parce que tu partis sans laisser d'instructions précises, et je te cherchais dans ce cercle que dessinait mon corps, quand je marchais entre les deux portes, pendant des années de lutte pour me retrouver moi-même. Pourquoi, après ton départ, je devins un poids pour tout le monde ? Si tu avais prié pour que je naisse, pourquoi ne m'amenas-tu pas avec toi, les débarrassant ainsi d'une responsabilité qui compliquait terriblement leurs vies ? Quand tu partis, ils m'abandonnèrent avec allégresse. Je recevais, bien sûr, des soins minimes, les mêmes qui pouvaient être dispensés aux chiens. Je mangeais avec mon père ; mais il n'était ni femme, ni sensible aux besoins d'une petite fille. Et ma mère, sourde sans remède, en faisant des plans dans ses obsessions, sans méchanceté, mais avec un manque de caractère qui la conduisit à vivre comme une brebis toute sa vie. Qu'elle est bizarre ta fille, ah ! Je dirais qu'elle fut la femme de mon père en cachette ; que sa plus grande faute fut de mettre au monde un enfant devant les yeux critiques et frigides des femmes de ma famille qui renièrent toujours – du moins en apparence – tout plaisir sexuel. Ta fille passa beaucoup trop de temps à cacher ses plaisirs, à cacher les regards passionnés

qu'elle adressait à mon père, plutôt qu'à tenir compte des besoins minimes et de l'hygiène physique et morale du produit de ses entrailles. C'est extraordinaire comment en un instant je peux me voir toute petite, très petite ; je suis dans le jardin, tout près de la porte de la salle à manger habituelle. Quelque chose de toi reste encore en moi sur cette image : des petits bras ronds, les cheveux courts et le sourire. Rien à voir avec cette autre fille d'une photo de famille : même pas cinq ans, très mince, avec un rictus de tristesse. Entre les deux, le seul point commun est le tricycle.

Une fois nous avions un ouvrier à la maison, qui construisait un nouveau pavillon au fond du jardin et je l'aimais comme s'il s'agissait d'un roi mage, parce qu'il me parlait et m'épluchait des mandarines. Les mandarines sont liées à des mains rugueuses ; l'odeur des mandarines dont Boris Pasternak parle est, à mon avis, liée à quelque chose de rustique, de triste, avec le vide d'une grande maison. Vide, boudoir, mort, grand-mère, noir, cercueil, mort, bois, armoires, feu, froid, chiens, poux, María, María Calegari ! En s'ouvrant comme une lumière fantastique, comme *Cendrillon* éclairée par les fées avec de la magie, au fond de la cuisine de la grande maison...

C'est vrai, j'oubliai María Calegari. Quand je dénombrai ceux qui gardèrent ton message, je dus commencer par elle, parce que ce fut elle qui me transmit la part de ton message que, pour des raisons dues à mon âge et à ma condition de petite fille, je ne pus pas intégrer quand tu partis.

Enfin, tu ne peux pas dire que j'étais inactive, parce que je les haïs, les hais et les haïrai. Je ne fus désirée que pour toi et je fus jugée par tous, sauf par toi. Comme ils mentirent ! Personne ne m'aima véritablement, parce que mon succès, en apparence désiré, était le succès de mon père ; et lui, il était le bouc émissaire des frustrations de chacun.

C'est vrai, mon père ne fut qu'un barbare qui essaya de détruire, par réaction naturelle, tout ce qui s'opposait à sa présence dans ce monde que – fidèle à tes valeurs – tu construisis. Je ne le défends pas. Je le vois, infatigable, lutter contre les fragilités de tous et assumer la responsabilité de mettre sur son dos la médiocrité, déguisée de prétention, des autres. Je sens mon père ressentant du mépris. Mais qui m'amena te dire au revoir quand tu partis. Qui amena, en pleurant, le chien de grand-mère quand elle partit aussi ? Qui était seul et ne réclama jamais de complice ? Mon père, mon papa, mon papa.

Ce monde de famille autour de moi fut tragique. Je les appellerais les « chauffe-têtes ». Mon père me frappa une seule fois dans sa vie. Ce fut le 28 février, à Miramar quand j'avais seize ans. Le complot se développa simplement et prit fin avec la gifle qu'il déchargea sur moi avec la furie concentrée des années de frustration.

Le soir du 27 février nous allâmes, María Julia et moi, à une réunion chez des amis à Miramar. La maison s'appelait Burukía. Dans ces immenses jardins je perdis de vue María Julia. Je crus qu'elle partit et je me fis accompagner par le garçon qui était avec moi dans la réunion. Quand nous arrivâmes chez moi, nous restâmes à parler devant la porte et ensuite nous nous dûmes au revoir amicalement avec un baiser de seize ans. Qui peut imaginer que la bête collective, cachée derrière les rideaux, était en train de regarder la scène avec des yeux de quarante ans frustrés ?

Les bêtes chauffèrent la tête de ma mère, étant donné qu'elle était sourde ; et ma mère, à l'aube, chauffa à son tour les oreilles de mon père, en racontant les détails de la scène tortueuse et sexuée que je venais de vivre avec mon jeune ami, devant la porte de la maison, « *Villa los ángeles* ». Ainsi s'appelait la maison de Miramar ; seule ta suprême générosité put donner un tel nom pour désigner un nid de vipères. Je sais, c'était peut-être une question de famille. Tu t'appelais Ángel, ton fils aîné s'appelait Ángel Edmundo, je m'appelle Angela et je reconnais avoir été complice de cette naïveté le jour où j'appelai mon troisième enfant

Agustín Ángel. C'est drôle, l'histoire s'arrête avec cette nouvelle génération, parce qu'ils sont moins naïfs, quoiqu'ils portent, à leur manière, une partie de mes réclamations, de mes haines et de mon besoin profond de revendiquer.

Cette putréfaction dont je te parle est encore plus profonde. J'avais quatorze ans et nous récitons avec Fernando, ton quatrième enfant, marié avec Andréa – la tante française – Cicéron et déclinaisons des adjectifs en latin. Les bêtes perverses dirent le lendemain à ma mère, que je provoquais mon oncle Fernando et que la tante Andréa était désespérément jalouse. Naturellement le message n'arriva pas jusqu'à mon père et ce ne fut pas lui qui me raconta cette histoire ; s'il l'avait connu, il les aurait remis à leur place, non sans violence.

Le raffinement de la bête hydrophobique familière se manifesterait plus tard, lorsque à force de me provoquer et de vouloir me détruire, elle ne réussissait qu'à me faire grossir et à faire un pas de plus vers un chemin différent à ceux de chacun d'eux. Ils ne purent projeter sur moi leurs succès, parce qu'ils ne les eurent pas. Tu leur donnas beaucoup trop de toi. De ce monde bizarre il y a, tout de même, des choses qui peuvent être rachetées : Papa, la tante, moi... Mon père travaillait, ma tante faisait la cuisine et moi, j'apprenais très tôt à minimiser les coups ; et je grandissais, sans beauté, mais avec de la force, dans un monde hostile qui n'était, apparemment, qu'une boîte en cristal et en or, qui se montrait aux autres comme l'idéal pour faire de moi une triomphatrice au sens le plus large du mot.

Ce qui me coûta le plus dans la vie fut de défendre mes enfants de cette influence néfaste. Je n'aurais pas dû me marier ni avoir d'enfants : parce que tout ce que je fis, fut systématiquement boycotté. C'est-à-dire que ce qu'ils ne purent pas détruire en moi, ils le projetaient sur ce que je faisais, et je ne m'attendais pas qu'ils eussent autant de succès.

Eh bien ! je t'ai retrouvé ; je te retrouve tous les jours à la messe, parce que ce n'est plus le temps des simulations. Le poids de mes responsabilités est presque aussi grand que mes capacités à les assumer. J'enlevai mes chaussures d'adulte pour m'habiller avec d'humbles chaussons du temps de mon enfance, quand je jouais à tes pieds dans le jardin et que tu me regardais inlassablement avec tendresse. Je vais à l'église tous les jours, m'agenouille, écoute l'Écclésiaste, les lettres de saint Paul l'Apôtre et l'Évangile. Je m'abandonne et des images arrivent dans mon esprit, avec la force de la présence. Et je demande, humblement, de l'abondance du cœur et j'essaye de te comprendre, mais aussi de me mettre des limites. Parce que si j'avais été Jésus-Christ, au lieu de m'être « abandonné volontairement à la passion », je me serais échappée subrepticement par la porte arrière, pour prendre le premier avion m'amenant vers un monde où les gens seraient mieux préparés à recevoir et comprendre le message. Je ne me soumettrai jamais à la passion.

Je crois, enfin, que Dieu m'a prise en charge !

* * *

Cher grand-père :

C'est le 6 novembre aujourd'hui. J'aurais voulu finir de te raconter certaines choses, mais je ne crois pas que mon accusation soit juste, en ce qui concerne les instructions que tu ne nous as pas laissées avant de partir. Le message que tu nous transmis était complet. Je dois seulement plonger dans le temps pour le trouver. Au fur et à mesure que je te raconte des choses, en apparaissent d'autres. Je suis en face d'un puits très profond et je crois que vers vingt ans, comme je ne pus pas comprendre notre histoire en entier, j'ai préféré fermer le chapitre. Mais je ne t'oubliai pas pour autant dans la confiance, et il y a très peu de temps je trouvai un moyen d'accéder au mystère. Je m'abandonnai pour laisser venir des images dans mon esprit et ce fut ta présence qui s'imposa petit à petit. Ce fut à la messe, quand on

demanda de prier pour nos frères qui partirent en croyant à la résurrection ; le message était flou au début, sur cette toile sombre de ne pas vouloir savoir, mais juste après je commençai à rire devant les souvenirs des visages de la famille, jusqu’à ce que tu apparaises en souriant. L’histoire de la résurrection de ceux qui partirent en croyant en elle paraissait une utopie. Mais soudain, en accédant au message que tu m’as transmis, la résurrection fut mise en évidence, et avec elle aussi, le fondement de tes idées.

Je ne te vois jamais agenouillé, je te perçois sans halluciner, étendu sur le côté gauche, le dos appuyé confortablement sur le dossier d’une longue chaise, dans ton monde. Maintenant je comprends pourquoi tu ne nous laissas pas d’instructions. Tu étais sûr de pouvoir continuer à nous protéger, même d’une autre façon, depuis ce monde que je ne peux pas voir, mais depuis lequel tu peux me voir. Non seulement tu savais où tu allais, mais tu partis tranquillement, en ayant fait ce que tu avais pu.

Ta fille, Lila, vit dans un silence paisible où se confondent le passé, le présent et le futur. Elle a parfaitement compris que l’homme est constitué par deux natures. Elle n’était pas aliénée, ni inquiète. Je ressens en elle la metanoïa de celle qui habite ses deux natures sans avoir besoin d’y réfléchir.

J’étais à Buenos Aires. C’était l’été. Le 8 décembre était le jour de la Vierge. Je pensai, étant donné la foule qui attendait la communion, que jamais je ne la recevrais des mains de l’évêque. L’église de l’Immaculée-Conception, dans le cœur aristocratique de Belgrano, fut trop petite pour fêter sa patronne. J’y étais arrivée très tôt et avais pris place dans le premier rang en face de la Vierge enceinte – parce qu’elle le fut, et cela prouve sa nature charnelle – élevée au ciel dans le mystère spirituel et matériel d’être mère.

Un cortège arriva tout de suite et l’église commença à se vider : je priais à ma place, avec les yeux fermés, en écoutant le silence à l’intérieur de moi-même. Alors, par le haut-parleur le prêtre informa que la messe se tiendrait sur le côté de la place des jeux ; j’ouvris les yeux – parce que toujours quand j’écoute la grâce de Dieu, à l’intérieur de moi-même, je les ferme – un peu en sursaut et quand je sortis à la recherche de l’endroit signalé dans cette nouvelle structure j’aperçus, depuis le couloir de l’église, une foule immense. Y aurait-il eu autant de personnes lors du Sermon sur la montagne ? On avait mis une barrière dans le couloir et je ne sais plus comment je l’ai franchie pour parvenir sur la place. La cérémonie se passait derrière l’église ; les prélats et hauts mandataires de l’Église formaient un merveilleux tableau colonial qui s’harmonisait avec les jasmins et les fleurs qui parfumaient, depuis les balcons, l’atmosphère. Je voyais à deux mètres de distance, le dos et la mitre de l’évêque. À la fin je fermai les yeux, je m’enfonçai profondément en moi-même, tout en pensant que, étrangement, les derniers sont les premiers, parce que même si je ne voyais que leurs dos, tes ministres étaient tout près de moi. Ma présence silencieuse était en tout. En Dieu, en toi, en ma petite voix intérieure qui chuchotait : « Ce ne sera jamais l’évêque qui te donnera la communion. » Plus de six cents personnes, un silence éternel ; le même qui dut être présent dans toutes les cérémonies à toutes les époques ; une offrande réelle de l’être qui se submerge dans son essence.

Je priais avec mes mains entrecroisées sur la barrière. Quelqu’un toucha ma main, j’ouvris les yeux comme si je revenais de l’éternité et c’était le prélat qui accompagnait l’évêque : je fus la deuxième personne, dans cette foule, à recevoir la communion des mains de l’évêque.

Tu étais là, tu le sais, et devant mon humble attitude la réponse arriva. Nous fûmes tous présents : les ancêtres, moi en tant que maillon d’une chaîne, mes enfants, mes petits-enfants, tes arrière-petits-enfants. La foule se dispersa comme elle s’était formée : en silence. Je descendis les quelques rues qui m’éloignaient de la maison de Lila, afin de lui faire savoir que le mur d’incompréhension qui nous avait séparés était tombé. Pourquoi existe-t-il des

mystères devant lesquels il manque les mots pour décrire le vécu ? Plus encore, il paraît impossible que de tels événements pussent être communiqués.

Belgrano, mon pas léger, ma pensée flottante, accrochée à une étoile. Luxuriant été de Buenos Aires ! Quartier ancien, grandes maisons, sensualité même de la feuille tombée. Comme d’habitude, la nuit arrivait lentement à Buenos Aires à la fin du printemps ; ma présence occupait un espace énorme, qui constellait passé, présent et futur.

Maman était couchée quand j’arrivai. La lampe de sa table de nuit était allumée. Elle dormait paisiblement. Je la regardai longuement assise à ses côtés ; je pensai que peut-être un jour je la verrai ainsi, paisiblement, en quittant son corps. Cette image ne m’embarrassa pas ; je l’acceptai ; parce que je sus qu’en ce moment elle était submergée dans cette deuxième nature. Ton être, mon être, l’être de tes enfants, nous sommes tous des êtres sans temps.

J’enfonçai ma tête dans l’oreiller de ma mère, contre sa joue gauche. Ses cheveux sentaient le savon, l’eau de Cologne, la fraîcheur d’une tombée du jour sans péché. Tu te poseras la question sur ce que je pense sur le péché. Tout simplement le chaos, la non-concordance des deux natures. Le corps ne demande que ce qui est nécessaire. Je crois que seul l’excès est un péché, sans pour autant cesser d’être moi-même excessive, même dans cette seconde nature, parce que je veux désespérément aimer et connaître Dieu. Ma condition humaine exige de connaître Dieu au travers d’une forme concrète et mesurable, comme le Christ de la crypte du Sacré-Cœur à Paris. Son corps est si beau que je pensai en le regardant, pour la première fois, que Marie Madeleine devait être tombée charnellement amoureuse de lui, en suivant la forme de ses pectoraux fermes. Quand j’ai vu ce Christ, j’ai ressenti l’appel de la chair ; mais j’ai compris aussi le besoin de désérotiser cette image, sans être pour autant moins passionnée dans cet amour qui est l’essence même qui unit les êtres qui s’aiment : l’essence même de Dieu.

Tout était là : ma mère endormie, l’été luxurieux. Buenos Aires sans un homme concret. Je restai un petit moment avec la tête enfoncée dans les cheveux et le visage de ma mère. Évidemment, elle se réveilla. Il y eut un instant de surprise, mais pas de peur ; il y avait un reflet dans ses yeux, quelque chose comme si elle était revenue d’un voyage, intérieur ou extérieur, mais un voyage tout de même. Je lui dis que je revenais de l’église. Elle me donna l’impression d’être ma fille. Sans défense en apparence, mais puissante et ferme en réalité, et détentrice d’un monde intérieur où tant de mystères s’étaient dévoilés, dans son monde de silence forcé. Elle me dit : « Peu importe si tu es près ou loin de moi, tu es toujours avec moi. » Compréhension juste de ce que tu nous avais laissé comme instructions pour vivre. Tu fis ce que tu pus lorsque tu habitas ton corps, parce que tu l’habitais avec une pleine conscience de cette seconde nature.

* * *

Comment expliquer le plaisir d’une nuit à Buenos Aires quand on est libre ? Je revins à pied à la maison en mangeant des *empanadas*³⁵ avec beaucoup d’appétit. Quand la compréhension des deux natures a lieu, l’esprit et le corps ont faim. Deux jours après maman me dit : « Si j’avais ton âge... » Et je lui posai la question : « Qu’est-ce que tu ferais si tu avais mon âge ? » « Vivre simplement, sans analyser », me répondit-elle. Le plaisir, que je me fais, satisfait mon temps intérieur, dans lequel je suis accordée avec le cosmos et le projet de la création : seulement un temps de contemplation dans lequel je laisse venir les autres sans

³⁵ Empanada(s) : plat culinaire argentin constitué d’une pâte feuilletée renfermant de la viande cuite hachée avec des olives et des raisins.

les interpréter. Temps de plaisir, de percevoir sans faire d’associations.

* * *

Cher grand-père :

Les souvenirs arrivent et un goût de certitude, de compréhension effective reste en moi. Laura, Lila... La seule chose qu’elles eussent en commun était ce regard désespéré adressé aux autres afin de savoir si elles existaient. Lila à cause de sa surdité recherchait dans les regards des réponses. Laura recherchait la reconnaissance de son existence au travers d’un corps, habillé dans ses misères par les meilleurs couturiers du monde. Lila ne s’inquiéta jamais de l’impression que les autres pouvaient avoir d’elle. La seule chose qui pût l’intéresser, et qui l’intéresse encore est de garder sa dignité. Papa se chargea d’exprimer les émotions qu’elle réprima. Ma mère n’était jamais seule. Elle disait que Jorge avait besoin d’elle. Mais ce n’était pas vrai. Il fut l’objet intermédiaire entre les autres et elle.

Parfois, en étant toutes seules, nous nous sommes surprises. Ce furent des moments très rares, sincères, vécus sans témoin ou avec des témoins anodins.

Le 24 septembre de l’année 1956, un jour après la naissance d’Alejandro, elle arriva à la clinique vers midi. Elle rayonnait. Elle portait une jupe noire et une veste bordeaux ; je me rendis compte à ce moment qu’elle avait besoin d’être reconnue, parce qu’elle ne s’attendait jamais à devenir elle-même créatrice. Je remis Alejandro dans ses bras, en pensant qu’elle était trop belle pour être grand-mère, tout comme j’étais trop laide pour être mère. Mais enfin, j’eus l’impression d’être un instrument transmetteur d’héritage, et nous n’étions plus, mon fils et moi, des protagonistes essentiels. Mon père était à Buenos Aires et nous à Córdoba. Quelle complicité ! Quelle glorieuse et secrète merveille que de pouvoir partager avec elle l’expérience de la maternité ! C’était le printemps. Nous sortîmes de la clinique avec Alejandro trois jours plus tard ; le monde avait changé complètement. Si le monde existait, c’était parce que mon corps tremblait. Nous revenions à la maison, vers les montagnes à Villa Carlos Paz. Nous passâmes devant l’université et la cathédrale de la ville et je me souviens de ne pas avoir accepté que mon fils parte de mon corps. Je regardais ma mère avec résignation qui me laissa sortir de son ventre. Je me rappelle aussi maintenant un jour à Buenos Aires, au mois de mai. Maman s’était couchée vers 9 heures du soir ; ce fut la première fois que mon enfant bougea dans mon ventre. Ma mère posa sa main sur moi et je crois qu’elle perçut le mouvement. C’était comme un petit poisson qui passait, et je partageai avec elle le jeu d’être un aquarium. Mais ce jour de septembre mon petit poisson avait accompli ses neuf lunes et allait avec nous dans sa nouvelle maison, dans cette vie, dans son corps, sans moi. Je ne pouvais plus le protéger. Quelle impuissance ! Ma mère était là pour me démontrer qu’on peut survivre.

Nous étions d’accord avec Alejandro de ne pas vouloir nous séparer ; l’accouchement dura trente-six heures ; je n’ai pas raconté les détails à Lila. Il paraît que je ne voulais pas naître non plus. Dans mon cas, le parfum des fleurs d’oranger me décida à sortir. Je me rappelle des heures qui précédèrent l’accouchement d’Alejandro comme un besoin absolu d’être seuls, tous les deux, dans cette prise de décision, de nous allier pour nous séparer. Je vécus trente-quatre ans avant le deuil de sa mort. C’est pourquoi je comprends actuellement cette double nature de ma mère. Quand je vis mon enfant pour la première fois, une phrase nette vint à mon esprit, avec des mots clairs qui exprimèrent avec cohérence l’existence de ces deux natures : « Je ne pourrais plus être irresponsable. »

Lila avait pu enfin créer quelque chose sans aide extérieure. Sans aucun doute avant, maintenant et toujours je suis en elle. Je suis elle. Nous ne sommes pas mêlées, nous

reconnaissons nos individualités, mais l’alliance ne finira jamais, et encore moins maintenant que je comprends l’évolution en moi de la compréhension de notre double nature.

Quand nous sommes petits, nous sommes séparés de la mort par un mur si haut qu’il se perd dans les nuages. Au fur et à mesure qu’on vit et que la conscience s’élargit, le mur descend à pas de géant dans les périodes qui correspondent aux deuils, à la perte des êtres aimés. Dans d’autres circonstances, lorsque nous vivons dans l’euphorie de la passion amoureuse, de la communication avec l’interlocuteur privilégié, dans le succès professionnel – parce que la réussite de nos enfants et leurs échecs nous bouleversent à tel point que nous souhaitons être éternels pour jouir de leurs triomphes et pour porter leurs croix –, le mur descend. Le processus d’individuation avance aussi bien que la précision dans nos questionnements métaphysiques. Questionnements qui, s’ils sont bien exprimés, trouvent indéfectiblement des réponses qui poussent le mur vers sa disparition sans laisser de trace.

Lorsque tu partis grand-père, j’avais quatre ans. La socialisation et la formation du moi ne m’avaient pas encore absorbée ; notre communication ne se coupa jamais. Elle continua à avoir lieu dans un niveau d’intuition et de perception sans réflexion qui serait trop difficile à expliquer sans tomber dans le délit essentiel de conceptualiser ce lien comme pathologique, mélancolique, etc. Il n’en est rien. Tandis que les membres de la famille s’aimaient et se dévoraient, je m’asseyais sur mon lit, avec les jambes croisées, et regardais fixement ton portrait, le même que j’ai récupéré par hasard cinquante ans plus tard. Il est nécessaire que je traverse cette barrière des souvenirs de l’enfance pour que mes confidences soient plus cohérentes.

Aujourd’hui je suis sûre que tu nous laissas des éléments pour survivre. Parce que tu fus le plus conscient, tu perçus rapidement cette appartenance de l’être humain aux deux natures différentes, et tu vécus ainsi, en t’occupant des autres, des pauvres, des nécessiteux, de María Calegari... Tu me laissas María Calegari en héritage ; elle savait être ferme et d’une certaine façon elle contrôlait ce mouvement infernal et bénéfique de cette famille d’égoïstes suprêmes. Papa n’eut pas beaucoup de place dans ce monde. Ce fut quelqu’un qui voulut se maintenir à l’écart, mais qui s’impliqua au travers d’une sensibilité extrême, quand il devint le porte-parole des besoins et désirs de sa femme. Toi et moi, nous étions seuls, et je crois avoir su me défendre en m’enfermant dans ma merveilleuse chambre de petite fille, d’adolescente. Et je ne vais pas plus loin, parce que je fus une fiancée adolescente, une épouse adolescente et une mère adolescente.

Ma chambre avait un mur oblique sur lequel était accroché ton portrait. En face, mon lit, qui se transformait, pendant la journée, en un divan. Meubles provençaux, odeur de cire, bruits indéfinissables qui rentraient par la fenêtre, apportant des bribes du monde à mon isolement paisible. C’était une chambre gaie. La maison n’existe plus, mais la mémoire peut tout faire revivre, parce que l’évocation ne veut pas dire souffrance, mais capacité de perception sans jugement, sans blocage. Tu sais ? Je descends et je monte, je n’ai pas d’empêchements, je ne reste pas collée.

Mes défenses sont fortes. Ton épouse, ma grand-mère, avait peint un tableau dont le sujet était l’ange gardien qui protégeait deux enfants. Le tableau était encadré et recouvert d’une glace ; cela me fait penser à ma première rage. Rage d’adolescente sans frein, sans raison définie, incontrôlable. Tous les adolescents sont impuissants. Je l’étais. Je ne sais pas exactement ce qui se passa, peut-être voulus-je attirer l’attention sur le fait de vouloir être perçue comme un être existant. Ce qui est vrai c’est que je montai sur mon lit et je cassai la glace d’un coup de poing. Pourquoi cette attitude ? Pourquoi parsemer mon lit de morceaux de verre ? En ce moment, je pense que par ce comportement brutal d’adolescente je voulus libérer mon ange gardien pour qu’il pût, une fois pour toutes, me protéger. Il y avait passé plus

de seize ans emprisonné. La question concernant la substance des anges n'est pas aujourd'hui mon problème.

Ta petite-fille

ANNEE 1952

Le 1^{er} janvier 1952, ils sortirent à l'aube vers Miramar. Les échos de l'année morte ne s'étaient pas encore éteints que la nouvelle année avait déjà des airs de tragédie. Parce qu'à chaque fois une année prenait fin en laissant derrière elle des choses qui ne pouvaient plus être réparées. Elles signifiaient une coupure, une fissure. C'était l'aube, et un soleil rouge émergeait lentement par l'horizon à la hauteur du lac Chascomus. Ciel rouge, très rouge, chaleur, vêtements qui se collent à un corps qui veut oublier que la journée naît prisonnière d'un voyage où l'aimé – presque inconnu – n'est pas présent.

Ils s'arrêtèrent pour prendre de l'essence. Dans les rues, il y avait des morceaux de papier, des gaines vides des feux d'artifice et beaucoup de cendre. Tout ce qui devait être si beau le soir paraissait si lamentable et misérable le lendemain. Les caisses de champagne et les boissons, qui avaient fait vivre l'âme dans le sang, se trouvaient vides, sans dignité ni pudeur. Réflexions réelles sans mélancolie ; chagrin réel, sans mélancolie.

Ciel rouge m'accompagnerait toute ma vie. Coups de pinceaux en or, de l'or dans les yeux, dans les cheveux, dans la peau. De l'or inoffensif aux crépuscules et brûlant jusqu'à la destruction, dans des jours sans pitié. Sur la plage, des lieues de solitude, des empreintes de pas qui s'effacent. Vers 3 heures de l'après-midi, arrivée à la maison. Maison vide, grands-parents absents. Des oncles qui ne sont plus là. Lila et Jorge, le gardien et sa femme et une nostalgie d'amour, de désir insatisfait ; nostalgie du méconnu, manque de ce qui n'est pas reconnu comme manquant. Odeurs d'humidité, tiroirs qui grincent en les ouvrant, fourchettes, cuillères et couteaux, tissu vert au fond des tiroirs et dans quelque coin un roman policier qui ne s'ouvrirait plus, parce que le temps du mystère avait pris sa place à l'intérieur et il n'était plus besoin de jouer aux énigmes présentées par d'autres.

Temps d'introspection. Du vide quelque part dans ses entrailles comme signal de la naissance de l'instinct maternel. Nostalgie de baisers non donnés, envie à l'égard des grands lits, de la rage face à la complicité des parents, désir de manger en étant immobile. Eau, mer, oublié, mer, oublié, nouveau temps, cheveux blonds, soleil et première lettre. Première lettre !

* * *

Illusion, cœur sans espace, battement au-delà du corps, avions qui passent sans faire du bruit, acacias, vélos et ne pas vouloir cesser d'être un enfant ; ne pas vouloir être un adulte. Doute, péché, et quelque chose qui nous quitte pour toujours et qui n'est pas l'innocence. Pressentiment de la condition humaine.

Désir de dormir à côté de l'autre en mettant la jambe par-dessus la sienne pour qu'il ne puisse pas fuir ! Révélation de l'instinct de posséder, de garder. Réalité de ne rien posséder et de ne rien pouvoir garder. Intuition de l'utopie.

Cette année-là, tout se terminait, même le « maudit collègue ». À l'intérieur, il y avait beaucoup trop d'émotions mêlées, positives et négatives ; il n'y avait jamais rien de neutre. À la rentrée de cette dernière année, il y eut une discussion dans la grande cour – avec son mât au bout duquel se trouvait le drapeau – entre les adolescentes qui, lorsqu'elles étaient dans le monde des enfants, avaient été les protagonistes de l'épouvantable épisode de la plume en or volée. Il avait suffi de quelques mots, lâchés avec négligence, des blagues lancées à midi par ces deux adolescentes pour faire éclater la bagarre. Les deux se jetèrent l'une contre l'autre. Personne n'aurait pu prévoir cela. Elle prit María Cristina par les cheveux, et avec la force que

la caractérisait, elle la traîna par terre et la roua de coups jusqu’aux marches du mât. Tant de haines réprimées, tant d’heures, tant d’accusations répétées faisant mal aux entrailles, furent libérées. Rien ne lui importait. Elle n’avait pas d’histoire, elle ne pensait pas. Elle lui tirait ses cheveux et lui donnait des coups. Personne ne disait un mot. Les sœurs vinrent les séparer. Ciel rouge, coups de pinceaux en or, cheveux blonds, rage, coups, haine, vengeance. Ce jour du mois de juin de l’année 1952, dernière année dans les griffes de ce monstre socialisateur, elle marcha volontairement, ferme, sûre et fière, jusqu’à se mettre devant le tableau de Jésus, en assumant sa faute et la pénitence conséquente.

La dette était soldée. Personne n’en a rien su, parce qu’elle n’a pas été dénoncée. L’histoire de la plume volée n’a jamais été dévoilée.

* * *

Le 26 juin mourut Eva Perón. Ni elle, ni Santiago ne le savaient. Ils avaient passé une après-midi extraordinaire. Ils étaient allés au cinéma *Electra* voir *Balalaïka*. Ensuite, ils étaient allés à pied d’Olivos jusqu’à Belgrano, éclatants de jeunesse et ignorant le froid. Ce fut, ce soir-là, dans les rues Tres de Septiembre et José Hernandez, sous un énorme arbre, à feuilles perpétuelles, et contre un mur froid qu’ils s’embrassèrent pour la première fois. Trente et un baisers ! Il laissa tomber sa cigarette sans l’allumer et ne se pencha même pas pour la ramasser. Ils ne savaient pas s’ils étaient heureux, ils avaient peur. Ils revinrent à la grande maison où Lila et Jorge annonçaient à Santiago qu’il devait rapidement rejoindre la Base navale par suite du décès survenu à Eva Perón.

Peur d’aimer... Trop de peur ! Peur qui se cachait entre les plis des habits des religieuses et dans la soutane du curé. Si Dieu leur permit de s’embrasser, c’était parce que cela ne le dérangeait pas trop. En ce qui concerne l’amour, Dieu n’est pas insensible. Bien au contraire ! Il est franchement intéressé par la reproduction de l’espèce.

Ce fut le 26 juillet 1952 que mourut Eva Perón. La même année pendant laquelle le roi Farouk I^{er} d’Égypte abdiqua. Perón avait nommé Quijano vice-président qui mourut également. De même, en Angleterre, George VI mourut en laissant comme héritière sa fille Isabelle.

Ces trente et un baisers marquèrent un changement malheureux dans sa vie. Elle ne pourrait plus se lever et dire bonjour à l’Enfant-Jésus, sans ressentir son corps taché de péché. Le souvenir de l’arbre feuillu ne resta pas dans sa mémoire, mais une dépression profonde, comme celle qu’on ressent lorsqu’est abandonné le corps inerte de l’innocence.

Dans la grande maison le sujet sur la sexualité ne fut jamais abordé. Le sexe était entaché de connotations ignobles, d’usure physique, de tristesse démoniaque. Elle ne posa aucune question ; mais elle ressentait, de plus en plus, le désir de Lila et Jorge de la voir partir de la maison, de se marier. Pour leur part, les oncles ne voulaient pas de mariage pour leur nièce, parce qu’ils attendaient qu’elle soit une intellectuelle et non une mère de famille. Le sexe était un sujet tabou et atrophiant. Edmundo considérait que pour concevoir un enfant il fallait être « chaud ». Il n’y avait plus de grands-parents...pour compenser les préjugés.

ANNEES 1953-1954

Santiago partit en voyage d'instruction. Elle continua le régime. Santiago tomba amoureux de la fille de l'ambassadeur des États-Unis à Cuba. Elle souffrit pendant un an – depuis le 4 mai 1953 – de l'absence de cet homme qui ne l'aimait pas. Elle savait qu'il ne l'aimait pas, sinon Coca Rossi n'aurait pas existé. Ce qui l'attirait chez elle, c'était la position de sa famille, l'accueil de Lila et Jorge, le fait d'être devenu une « vedette » pour ses copains ; la maison d'Iberá était devenue sa maison, et la fille de Lila et Jorge n'avait pas de personnalité ni de caractère. Elle admettait d'être entraînée par tout le monde, sans avoir jamais la force nécessaire pour choisir son propre chemin.

Elle rentra, naturellement, à l'université. Ce n'était plus le maudit collègue. Le matin, c'étaient les cours de médecine et l'après-midi, ceux de philosophie et de lettres. Lila tremblait, parce que l'université était politisée ; et Jorge aussi, parce qu'une vocation trop intellectuelle, quoique humaine, pouvait la détourner d'un mariage qu'il considérait comme la solution *sine qua non* dans la vie de cette petite femme, terriblement attractive, qui n'avait pas conscience de ses charmes. Elle passait son temps à se dévaloriser, même si elle était toujours entourée de jeunes adultes qui lui vouaient leur admiration.

Ce fut une guerre contre ces études. Lila oubliait de mettre le réveil, ne lui donnait pas d'argent pour les photocopies, et lui fit faire un manteau de castor de six mètres de long pour l'entraîner dans la vie mondaine qu'elle rejetait naturellement. Le manteau servit certaines nuits d'hiver pour rehausser les charmes de la jeune fille. C'était un cadre superbe pour quelqu'un qui devait trouver rapidement un mari. De ce manteau, elle se souviendrait seulement de sa caresse tiède dans son cou une nuit d'hiver dans une fête où il n'y avait pas de chauffage. Avec Santiago, ils partagèrent la chaleur de l'immense manteau, et des caresses certainement impudiques, si elles n'avaient pas eu lieu dans cette espèce de tente indienne, plus digne de la Patagonie glacée que de l'élégant Buenos Aires bourgeois.

La jeune fille souffrait horriblement. Elle devint toute confuse et décida de se marier et de reprendre ses études plus tard. La question était de conquérir son propre territoire. Mais lequel ? L'absence de la grand-mère se faisait ressentir avec beaucoup de force. Santiago revint déchiré de son voyage, parce que l'Américaine ne voulut rien savoir de lui. La fille de Lila n'aurait pas pu imaginer l'existence d'autres hommes. Ces trente et un baisers l'avaient déflorée et ce n'était qu'une âme en peine qui cherchait à fuir ; mais, comme toujours, avec beaucoup de dignité et par la grande porte. Et après ? Après ce n'était pas important.

Elle savait très bien que ce n'était qu'une solution pour souffrir d'une autre manière.

Ses oncles partirent en Europe et elle resta toute seule avec ses parents plus désorientés qu'elle-même, et un Santiago sans destinée, se disputant toujours avec sa propre mère.

Le 18 décembre 1954 ils se fiancèrent officiellement. Que de luxe dans les jardins de la grande maison et plus de deux cents invités ! On fêta en même temps les fiançailles et le retour des oncles d'Europe. Mais elle ressentait beaucoup de peine et à chaque fois que la porte se fermait, la grande maison – qu'elle avait tant aimée – devenait le sépulcre de la petite fille morte.

UNE FEMME ET SON ANGOISSE (II)

Carnet de notes, presque sans dates. Je me demande ce que voulait dire Laura par « on peut être entendue sans être vue ». Beaucoup plus tard, je continue à me poser la même question. Mais tout au long de ces carnets apparaissent des allusions telles que : « La conversation avec ma mère fut écoutée. » Je lui dis des choses concrètes par rapport à des situations de famille vécues pendant l'enfance et dont Sebastián ne pouvait rien savoir. Je devins presque folle lorsque la nuit il me répéta, mot à mot, la conversation que j'avais eue avec ma mère. Puis cette réflexion : « La couleur du living avait été changée quand nous revînmes de vacances avec les enfants au mois de février. Le sofa à quatre places avec des embouts en bronze ne pourrait plus être changé de place, parce que, selon Sebastián, il rayait le parquet. Il avait mis des limites pour que le sofa ne puisse pas être déplacé. »

Puis, les enfants trouvèrent un magnétophone dans le placard.

Plus tard, nous décidâmes de ne plus rien dire dans la salle rose. Je décidai de déplacer le sofa en étant toute seule. Sebastián avait mis un micro dans sa partie arrière. Avait-il coupé le velours ? Je remis tout à sa place et ne sus quoi dire. À qui ? Comment ?

Puis, déjà dans le deuxième carnet, elle disait avoir interviewé un grand médecin de l'époque dont le nom était indiqué par la lettre K. Il l'avait envoyé effectuer un test de Rorschach, un TAT, et d'autres épreuves similaires qui ne donnèrent pas les résultats escomptés. Il n'y avait pas de pathologie. Revenue à la réalité et donc moins angoissée, elle fit face à la question directement : le magnétophone existait aussi bien que le micro et une installation au travers du mur, ce qui justifiait le changement de la peinture du living.

Elle avait perdu son territoire. Elle se sentait envahie par cet objet qui était une véritable oreille contrôlée par Sebastián, deux heures par jour, avec un tempitex³⁶.

Que faire ? Se lever chaque matin, regarder passer les heures durant lesquelles elle ne devait pas parler ni faire de confidences.

Quelques pages après elle disait avoir découvert une perforation entre la salle de bain et le salon, qui permettait d'observer, sans être vu, le grand sofa. La perforation sortait du salon par le chauffage. Sebastián lui fournissait du Haldol, vingt gouttes deux fois par jour et du Mantrax pour dormir. Le docteur K..., collègue de Sebastián, n'osa pas intervenir. Ils étaient heureux avec Sebastián, mais il fallait passer cela sous silence pour continuer à l'être.

Les dialogues devinrent faux ; les moments d'amour dépourvus de passion étant donné le degré de vigilance qu'elle devait exercer sur elle-même pour s'empêcher de parler. D'autre part, assommée comme elle était, ses réflexes devinrent lents et tous les jours, vers 3 heures de l'après-midi, elle se sentait intoxiquée et sans volonté.

Ce qu'il y avait en elle de femme mourut petit à petit. Seule la présence de ses enfants la reconfortait. Elle renonça à être femme. Sa vie professionnelle continuait presque mécaniquement. Laura n'avait que trente-quatre ans à l'époque. Tout fantasme fut réprimé, mais ce qui fut réprimé commença à agir follement.

Recherche de compensations, flirts passagers dans lesquels elle ne participait pas. Aucun acte magique ni symbolique ne lui permit de se récupérer. Elle se suicida, mais personne ne le sut. Ce fut son secret. Petit à petit, je réalisai ce que j'avais représenté dans sa vie. Je crois l'avoir aidée à incinérer le cadavre, mais nous ne pûmes empêcher que la complicité d'un tel acte nous éloigne.

³⁶ Tempitex : appareil pour mesurer le temps.

Laura ne se reposait plus jamais. Elle portait tout le temps avec elle ses cendres, sans réussir à les disperser sur la mer ouverte. Ce fut alors que la peur commença.

Quand elle me donna ses cahiers à la station de Neuchâtel je ne pus dire non. J’étais obligée d’être une fois de plus sa complice. Peut-être un jour nous retrouverons-nous et je recevrai une compensation.

Plus tard commença pour elle la « peur ». Celle-ci s’installa sans raison apparente. Peur, surtout, de voir les enfants grandir et partir, en prenant avec eux son apparence d’exister et d’être identifiable dans le temps, dans l’espace. Peur de rien et de tout ; mais une audace concomitante pour créer des situations nouvelles et libératrices. Sans douter de sa mort et de son incinération, une énergie formatrice lui permettait de s’inscrire dans un autre univers.

À lire ses notes, car nous avons partagé le même temps historique dans notre pays d’origine, je pouvais comprendre beaucoup de ses allusions, et aussi bien reconnaître les personnages qu’elle nommait tout simplement avec des lettres majuscules.

Enfin, la peur était présente.

Elle le raconta ainsi et je le retranscris :

« Le 1^{er} juillet 1974, j’étais avec Luis à Paraná. Nous allions passer trois jours ensemble pendant lesquels je n’aurais pas peur. Un environnement moins sale. Sebastián devient lourd, il tousse, fume interminablement – Sebastián crache du sang quand il tousse – enfin ce n’est qu’une bronchiectasie, il veut partir ; mourir et partir en même temps. Son ambiguïté m’effraie. Je dois être forte. Ce n’est pas par hasard que je ne me sens pas bien tous les jours à 3 heures de l’après-midi. C’est l’heure du retour de Sebastián de son cabinet. Depuis le balcon je regarde sa voiture blanche s’arrêter devant le feu et attendre pour traverser l’avenue del Libertador. Mon cœur bat fort d’amour, un certain amour triste. Sebastián sonne à la porte. Il n’utilise jamais ses clefs. Il agit toujours comme un étranger bien élevé. Mais son ombre est si noire ! C’est un espion ; un être destructeur. Il veut mourir et me traîner avec lui. Je ne crois pas que les enfants lui importent, ils le gênent plutôt. Ils ne sont pas suffisamment grands pour qu’il puisse leur parler en adultes. Sebastián arrive, précédé par le bruit de l’ascenseur. Ivresse : son parfum *Old Spice* mêlé à l’odeur de cigarette. Le tissu rugueux de sa veste sport. Un instant fugace de gloire et d’abandon où je rencontre l’homme que j’aimai à Puerto Belgrano, dans le jardin, avec son costume en flanelle grise...

J’ai un cheveu blanc, mon premier cheveu blanc, je l’arrache. Sebastián a des millions de cheveux blancs, exceptionnellement beaux. Chaque rencontre est un plaisir. Nous devrions être toujours en train de nous rencontrer, mais à chaque fois que la rencontre devient du temps partagé en continuité, tout bonheur devient douteux. J’ai un cheveu blanc, mon premier cheveu blanc, je l’arrache. “Sept cheveux blancs de plus pour un d’arraché”, disait ma mère. Je crois que ma mère sait tout, mais personne dans cette maison ne dit rien. Tout est hypocrisie, tout est sale. Nous n’avons pas une aventure avec Luis, ni rien du genre. Nous nous rencontrons pour parler et manger ensemble, loin des cancers de nos familles respectives.

Il souffre à cause d’une femme jalouse et moi d’un homme fou. Il fut toujours fou, depuis Blanca Romero. Il ne m’aime pas, mais il s’attend à ce que je le trompe afin de confirmer son hypothèse que toutes les femmes sont légères.

J’ai fait une trêve avec Luis et nous sommes partis ensemble à Paraná. Il n’était pas possible de se voir à Buenos Aires. Tout le monde nous connaissait. Où aller ? Arrêter parfois la voiture pour se plaindre, sans s’entendre véritablement l’un et l’autre, tellement nous étions en colère. Des rencontres dont nous nous sentons coupables. Où est notre culpabilité ? Du fait de nous accepter, je crois. Nous sommes nés tous les deux au mois de décembre. Les signes ont-ils à voir quelque chose là-dedans ? Nous n’avons même pas le courage de nous rebeller :

nous sommes des brebis. Jamais nous ne pourrons être des loups. Nous allons mourir à cause du cœur. L’asphyxie nous entoure. C’est le 1^{er} juillet 1974 – je faillis écrire 1574 – oui, parce que notre histoire ne rentre pas dans le XX^e siècle. Parfois, j’ai l’impression d’être sainte Thérèse d’Avila et lui d’être saint Jean de la Croix. Bien sûr qu’ils jouirent d’une intimité confessionnelle inattaquable, tandis que nous sommes “des gens connus dans le poulailler provincial du Buenos Aires bourgeois”.

Mais l’histoire avec Luis traite beaucoup de “la grâce divine” , car, déjà, un de ses oncles, ami de mon grand-père, se retira dans un couvent en Italie. Mon grand-père et lui avaient beaucoup d’amis très pieux. Tous étaient des “suceurs de saints et des mangeurs de bougies” dans le bon sens. Par exemple l’un d’eux, Solari, est en voie de canonisation.

Enfin, c’est le 1^{er} juillet 1974. Luis porte pour la première fois des verres à double foyer, et avec le bonheur de deux enfants qui se retrouvent pour jouer au palet, un samedi après-midi, nous descendons jusqu’aux berges luxurieuses du Paraná. Que de problèmes pour Luis avec ses nouvelles lunettes ! S’il regarde les marches avec la partie d’en bas des verres, celles-ci deviennent menaçantes. Des rires, plus de rires ; volonté d’apprendre à les porter. Nous allons jusqu’au pont et nous parlons de papa.

Il me conseille d’aller le voir. Mon père s’était enfermé dans un silence qui, selon Luis, n’était pas bon. Je lui ai dit que j’irais le visiter tout en sachant que je ne le ferais pas étant donné que si mon père se tait, c’est parce qu’il ne veut pas être dérangé. D’autre part, mon espace vital est tellement étroit que quand je rentrerai chez moi, un peu moins chargée, j’aurai seulement envie d’embrasser mes enfants et de me reposer pour affronter une fois de plus Sebastián. Enfin, nous allons déjeuner. Le Paraná est merveilleux ! Un monde vert et fascinant à découvrir. Luis me raconte qu’il est en train d’écrire un roman. Il est romantique et son *estancia*³⁷ s’appelle “*La vera paz*”³⁸. Le nom me fait rire, parce que, pour lui, je suis la *vera paz*, tandis que pour sa famille il s’agit simplement d’une propriété bien située.

Beefsteak, Bianchi Bourgogne. Une goutte de vin tombe sur la nappe blanche et avec elle nous nous faisons le signe de la croix sur le front afin de conjurer tout danger d’invasion diabolique. Nous ne mangeons pas, nous dévorons. Nous nous souïlons un peu ; nos cerveaux fonctionnent. Il est plus de 3 heures de l’après-midi. Nous quittons la table, je ne me sens pas intoxiquée ; néanmoins, il y a, derrière, quelque chose de l’ordre de la culpabilité, de la fugacité. Nous avons passé déjà sept heures ensemble. Non, neuf heures depuis que l’avion, les avions – parce que nous voyageâmes dans des avions différents – quittèrent l’aéroport de Buenos Aires. »

³⁷ Grande propriété rurale en Argentine.

³⁸ Mot espagnol qui signifie la vraie paix.

ANNEE 1955

L'odeur de cire et le sentiment de propriété commencèrent à disparaître ! Elle, qui des mois et des années durant avait ciré à genoux, se laissait vaincre par une inertie sans destinée. Personne ne lui demandait des comptes quant à son abandon. Dans un dernier effort de volonté, elle se maria avec Santiago à l'église de Nuestra Señora de las Victorias, en grande pompe et distinction.

On l'avait habillé devant la grande glace. Lila était déjà partie à l'église ; elle et Jorge sont restés seuls dans l'immense maison avec les couturières. À la dernière minute sa volonté faiblit et elle ne voulait pas y aller. Jorge dut l'y obliger, parce que les gens attendaient déjà et il n'était plus possible de faire un pas en arrière. Ils s'étaient mariés à la mairie le jour précédent. Le mariage devait avoir lieu à 8 heures du soir. Ils arrivèrent à 9 heures 30 minutes.

Elle ne se rappelait pas s'être agenouillée pendant la cérémonie. Tout se passa debout. Elle reviendrait dix-huit ans plus tard dans cette église, avec de nouvelles alliances afin d'attendre Santiago et de recommencer une nouvelle vie. Ce fut pendant l'année 1973, à 7 heures du soir, heure de la messe. Santiago n'arriva pas ; il avait une autre femme. Il ne l'avait jamais aimée.

Peut-être l'aima-t-il quand elle partit définitivement, en échappant de lui ?

Le jour du mariage, l'église resplendissait au milieu de fleurs blanches. Ils rentrèrent en écoutant la musique que Lila aimait : *Rêve d'amour* de Liszt, et sortirent avec la *Musique du chœur des pèlerins de Lohengrin* de Wagner, qu'elle avait choisie. Le choix fut l'œuvre de son intuition prémonitoire qui voulait dire qu'en fermant la porte de l'église commencerait un long et pénible pèlerinage, lourd, irrationnel, tragique dans des moments, glorieux dans d'autres.

Dans le pèlerinage de sa vie tout se passerait à l'envers de ce qui arrive aux pèlerins. Ceux-ci commencent leur vie en solitaire, pour gagner kilomètre après kilomètre une certaine connaissance de celui qui marche à ses côtés, dans la même direction et avec le même but ; de celui qui devient petit à petit un compagnon, un ami, un confident ; celui qui en arrivant au sanctuaire monte l'escalier avec l'autre, sans honte ni scrupule. Parce que l'aveu sur la condition humaine et sur ses misères a déjà eu lieu, avant l'accès à la première marche. Là-haut les attend la flamme de la foi éternelle, ancestrale, inamovible.

C'est là que commença son pèlerinage, entourée de gens qui crurent à son bonheur. Que de chance à envier : vingt ans de beauté, intelligence, luxe ! Et elle continua péniblement en restant de plus en plus seule, jusqu'à ce qu'il n'y eut qu'elle-même, sans savoir si ses pauvres forces de pèlerine solitaire suffiraient à lui permettre d'accéder au sanctuaire.

Beaucoup plus tard... Saint Jacques, saint Jacques de Compostelle : la présence d'un être aimé, enfin ni présent ni absent, parce que non pèlerin. Les lèvres appuyées sur le dos du saint. Solitude ! Même les cruels soldats de Pizarro au nombre de trois cents paraissaient être moins seuls et plus pèlerins quand, au nom de saint Jacques, ils expulsèrent l'Inca qui représentait ce démon revêché et invisible que tout pèlerin cherche à vaincre.

Le diable est plus visible en étant tout seul ; il guette la pensée au début du pèlerinage ; épuise les forces du débutant qui n'a pas de frère ; jusqu'à ce qu'un regard de fatigue partagée permette à une force méconnue d'apparaître, nourrie chez chacun par le fait de partager le même chemin et le même sens avec quelqu'un d'autre.

Elle resterait toujours seule et le démon se promènerait à ses côtés en désirant partager son chemin. Peut-être pourrait-elle lui résister, mais pas éternellement, à moins que l'ange gardien eût bien voulu se manifester en tant que compagnon, en sortant du tableau peint par sa grand-

mère Emma, celui dont elle avait brisé la glace.

Pendant la fête du mariage, l'enthousiasme de Jorge disparut peu à peu. Ce départ vers l'église lui fit comprendre son erreur. Jusqu'au dernier jour de sa vie il souffrirait du souvenir tragique de sa complicité dans l'anéantissement de sa fille. Mais, qu'est-ce qu'ils auraient dit, les autres ?

Le jour suivant, ils partirent à Córdoba, après une nuit de noces à l'hôtel *California* qui ne représenta pour la jeune fille qu'une nuit passée hors de chez elle et la préparation d'un long voyage vers le néant. Il n'était pas content non plus. Mais il parlait sans arrêt, comme il le ferait toute sa vie, en la laissant étonnée par sa capacité de tuer le temps avec des mots vides de sens, des histoires banales et des projets irréalisables. Peut-être que, au début de leur vie commune, un seul point les a unis : les deux se mentaient à eux-mêmes.

Ils partirent le 20 mai pour Córdoba par le train de 18 heures 30 minutes. La nuit était tombée. Haidé pleura beaucoup ; peut-être se douta-t-elle de quelque chose. Peut-être auraient-ils voulu qu'elle fût une intellectuelle pour lui éviter ce mariage au goût de malheur. Mais, ils contribuèrent tous à la construction du mensonge de leur vie.

Ce départ convenait à tous ; à la jeune fille aussi, qui échappait à la gangrène de sa famille, et à Santiago qui se débarrassait d'une mère dominatrice qui, de longues années durant, avait réussi à le pousser de l'avant avec une discipline impitoyable.

Il faisait très froid à Córdoba. Jorge leur avait trouvé un hôtel où ils pourraient vivre, parce qu'à vingt ans ils n'étaient pas préparés pour faire marcher une maison. Elle partit vers un monde de frustrations avec un trousseau de reine, et se retrouva ensevelie dans une chambre d'hôtel, en réchauffant des oranges sur la cuisinière. Elle le faisait non pas parce qu'ils n'avaient rien à manger, mais pour s'occuper. Tout point de repère s'effaça ce 20 mai.

LETTRE À LILA

Chère maman :

Cela fait déjà un mois que nous sommes ici ! Je ne suis pas contente. Je me rends compte que je t’aime. La vie à l’hôtel est sordide. Je dois chercher un gymnase.

Je ne sais pas à quoi cela sert tous ces vêtements si je reste enfermée toute la journée. Je descends seulement pour aller manger. Si nous ne sommes pas partis en lune de miel c’est parce que Santiago avait le jeudi suivant un examen de mécanique des fluides. Il l’a réussi. Il dort presque tout le temps. Il dort beaucoup, Santiago. Il se lève très tard. Vers 10 heures. Il a certaines choses que je n’aime pas : il se fait servir. Ce n’est pas la première fois que je vais, le soir, lui acheter ses revues : *Intervalo*, *Dartagnan*, *El tony*... L’hôtel se trouve en plein centre ville, non loin de la gare. À Córdoba il y a beaucoup d’ivrognes et quand je passe en courant vers le kiosque, pour acheter les revues de Santiago, ils me disent des choses. Le kiosque se trouve sur la place, à cinq *cuadras* d’ici ; il y a un palmier à côté qui me fait rêver un instant, pas longtemps, parce que la peur m’oblige à revenir très vite.

La vie dans un hôtel est très triste. Je ne sais pas pourquoi je me douche tous les jours et m’habille avec de belles robes si Santiago n’est intéressé que pour ses petites revues. Il fait froid. Le chauffage est insuffisant ; Santiago passe mon foulard vert sur ses épaules et lit sans sortir du lit. Je réchauffe des oranges et j’écoute la radio. Hier, c’était le meeting de Frondizi et de Baldin. Je ne sais pas pourquoi j’écoute la radio si je deviens indifférente à tout. Enfin, tu ne vas pas te fâcher contre moi comme la nuit où nous sommes allées sur la place Once, avec María Julia, entendre Baldin lorsque les radicaux avaient organisé leur meeting.

Ces derniers temps, j’oublie certaines choses, à tel point que je ne sais même pas quel jour nous sommes. Pourrais-tu demander à papa de m’envoyer la bicyclette ? Je vais bien, mais je manque d’espace. Tout est encore encombré au fond des valises, même la robe bleu en soie sauvage.

Santiago n’a pas envie de bouger. Faire du tourisme ne l’intéresse pas. Córdoba est une belle ville, mais j’attends toujours qu’il me dise ce qu’il faut faire. J’ai vingt ans maman, je ne sais pas quoi faire. Je pense qu’il vaut mieux avoir une maison.

Hier soir, j’ai écouté sur les grandes ondes une émission de Castro depuis la Sierra Maestra. Pourvu qu’ils gagnent ! Il est temps que Cuba devienne quelque chose d’autre que cette maison de tolérance des États-Unis. Je prie énormément pour ces courageux qui veulent rendre la dignité au peuple. Santiago me dit que quand il alla chez la fille dont il tomba amoureux, sa demeure très luxueuse, sur la plage Tijeras, était complètement entourée de fil de fer se prolongeant même dans la mer.

J’ai des sentiments mêlés, maman. Je commence à réfléchir beaucoup et à parler peu. Je ne sais pas encore où se trouve l’université. J’espère bientôt – mais, bon, naturellement ce ne sera pas avant l’année prochaine – avoir un poste de maîtresse pour compléter le salaire de Santiago et faire en sorte que, de cette manière, mon père n’envoie plus d’argent. Je ressens un petite malaise, mais c’est passager. C’est le fait de s’adapter ; ne t’inquiète pas maman.

Ces dernières années, tant de choses qui auraient dû m’intéresser se passèrent, mais j’ai l’impression qu’à partir de 1950 nous vécûmes tous autour de Santiago ; des tas de choses dont nous parlions, avant, en famille passèrent inaperçues autant pour toi que pour moi. Remarque que, en 1953, Staline mourut et avec lui l’horreur du communisme impitoyable. Je te parle de 1953. Toi naturellement, tu te rappelleras avec exactitude la mort de la reine Marie d’Angleterre ; pas moi. L’aristocratie européenne est pour moi lettre morte. Ce qui

m'intéresse le plus, ce sont les luttes idéologiques. Il est vrai que je commence même à oublier ce qu'est une idéologie.

En 1953, Churchill reçut le prix Nobel de littérature, mais je ne sais pas ; j'ai l'impression que, ni toi ni moi, n'avons lu Churchill. En outre, des révoltes se produisirent à Berlin-Est et les ouvriers firent face aux tanks soviétiques. Au sujet de 1954, je ne sais pas grand chose, seulement le retour de la paix en Indochine après la chute de Dien Bien Phu et le suicide de Vargas, le président du Brésil, qui, à mon avis, avait des conceptions très proches de celles de Perón.

J'ai lu avec une grande émotion ce que tu me dis sur l'œuvre d'Alejandro Casona, *Les arbres meurent debout*. Il y a une phrase dans ce livre qui revient toujours dans mon esprit : « Il avait un regard plus beau que ses yeux. » Je me mets en face du miroir, tu sais ? J'essaye de me rappeler comment un regard peut être beau. Parce que je deviens taciturne ! Je sais qu'il s'agit de fantaisies, mais c'est comme si la vie était finie. Dès que tu vois ma tante, dis-lui que j'ai reçu la lettre de mon oncle et que je vais lui répondre. Il vaut mieux qu'ils ne viennent pas encore à Córdoba. Il fait froid et ma tante supportera mal de me voir habiter un espace aussi réduit, où même l'imagination a peu de place.

Ta fille qui t'aime

P.S. : Profite de regarder la télé, car ici il n'y en a pas ; on dit que, d'ici deux ou trois ans, il y aura une chaîne de télévision à Córdoba. Tu ne me parles pas de María. Pourquoi ?

UNE FEMME ET SON ANGOISSE (III)

Ces deux jours de détente n'existeraient jamais. Laura et lui revinrent à l'hôtel. Tout était confus. Tout le monde devait rentrer à Buenos Aires. Les avions étaient pleins. La plupart des places étaient occupées par des politiciens qui devaient se rendre à Buenos Aires. Ils se quittèrent à l'aéroport, craignant que le destin ne fît de cette séparation quelque chose de définitif, mais avec la joie d'avoir échappé à cette culpabilité permanente qui était le fond inévitable de leur amitié. Ils faisaient un couple beaucoup trop beau pour être réel. Il s'assura qu'elle prit le premier avion. Perón était mort ! Perón sema toujours le chaos ; tant dans la vie politique que dans la vie privée des gens. La dernière fois qu'ils se rencontrèrent, ce fut à Paraná ; il n'y eut plus d'autre rencontre.

En arrivant à l'avenue del Libertador elle tomba sur des motos, des sirènes de police, des gaz lacrymogènes, enfin ! Laura habitait à quelques mètres de la villa présidentielle de Olivos, au vingtième étage d'un immeuble. Motos, sirènes, gaz lacrymogènes, etc. Du coup tout était clair : elle se sentait coupable de tout. Des gaz lacrymogènes, de la peur d'être découverte dans une histoire sans faute qui ne serait jamais tirée au clair. Tout le « petit Buenos Aires » le sut rapidement. Il n'y eut plus de rapports entre les familles, et si, par hasard, l'un arrivait dans un endroit où se trouvait l'autre, l'un d'eux partait rapidement.

Néanmoins, il y eut des actes courageux : Sebastián l'appela pour lui demander des explications et ce fut lui qui dut les lui donner, puisqu'il l'accusa d'être en train de détruire Laura et sa famille. Sebastián ne s'attendait pas à cela. Il devint plus sévère et cruel que jamais. Il perdait du poids progressivement et délirait ; en plus, il écrivait ce qu'il délirait. Il raconta à sa femme, qu'en allant à La Plata par le train, il entendit une conversation entre deux hommes qui auraient, selon lui, parlé d'elle !

La mort de Perón se préparait comme la mort de ce couple. Il n'y a pas de morts spontanées, mais des apparences de spontanéité. Ce qui est soudain n'existe pas, car tout est précédé par la fatigue matérielle, et dans le cas de Perón, depuis deux mois, on pouvait apercevoir, depuis le vingtième étage, des lampes éclairant les ouvriers qui faisaient des travaux dans le cimetière présidentiel à l'intérieur de la villa présidentielle d'Olivos. Pendant trois jours, le cercueil de Perón fut exhibé, fermé et avec sa casquette et son épée militaire par-dessus. À ses côtés, se trouvait la momie d'Eva Perón.

L'atmosphère était létale. Tout mourut ce 1^{er} juillet 1974 ; et parce que ce fut l'année 1974 et non pas l'année 1975 où Thérèse d'Avila et Jean de la Croix n'eurent pas de couvent ni de confession, ni de prière partagée. Ils moururent ensemble, une fois de plus, socialement. Je suis témoin de la force destructrice, de la médisance d'une bourgeoise instinctivement insatisfaite, et incapable de lever ses yeux par-dessus ses excréments.

CHER ONCLE

Cher oncle :

J’ai reçu ta lettre il y a deux mois et je ne suis pas arrivée à y répondre. Enfin, je me suis décidée hier. Si je n’ai pas répondu plus tôt, c’est parce que tu allais tout raconter à ma tante, mais maintenant les choses deviennent plus graves et elle va le savoir par maman.

Finalement, papa est venu, le pauvre, par train et avec la bicyclette. Il est arrivé sans prévenir, et, depuis la gare jusqu’ici, il monta sur le vélo et mit sur le porte-bagages un énorme salami de Milan et un jambon. Ce fut très drôle, parce qu’avant de rentrer à l’hôtel il vit dans la porte un vendeur d’oranges et m’en acheta deux kilos ; sans savoir que dans cette chambre c’est la seule chose qui ne vienne pas à manquer, parce que je les achète pour les manger chaudes.

Il n’a rien dit, mais il n’a pas pu supporter de me voir dans cette situation. Certes, papa n’est pas rentré dans la chambre Nous laissâmes le vélo en bas, au sous-sol de l’hôtel. La table de la chambre était si petite que le salami y prenait une grande place, et l’odeur qu’il dégagait se mêlait à celle des oranges réchauffées qui ressemblait un peu à celle de chez Ibañez à Miramar. Je me rappelle avec une grande affection cette époque merveilleuse où nous prenions l’apéritif avec les Ibañez derrière le comptoir.

Pauvre papa ! Il a un regard si expressif qu’il ne peut pas mentir. D’un seul coup, il me fait sortir de mon cloître, en marchant très vite comme il en a l’habitude. Avec son hypertrophie du sens commun, il a demandé à une agence immobilière ce qu’elle pouvait offrir dans la périphérie de l’école d’aviation, l’ESA³⁹, où Santiago poursuit ses études. Normalement, on vient le chercher, et moi je reste à Córdoba. Je ne peux pas travailler au lycée, parce qu’il n’y a que des hommes et les Cordobaises sont trop osés.

Je te raconte tout en deux mots : nous sommes allés avec mon père au quartier Matienzo et nous y avons trouvé, dans la rue Pasteur 940, une très jolie maison, en pleine campagne. C’est un endroit où il y a beaucoup de maisons d’officiers et sous-officiers de l’aéronautique. C’est une maison magnifique avec des tuiles et une cheminée. Nous y étions en peu de temps grâce aux indications de l’agent immobilier. La petite maison était au milieu d’un terrain et l’herbe avait tellement poussé que nous voyions à peine l’entrée. Nous ressentions la joie des explorateurs. Nous sommes rentrés par la porte arrière qui était ouverte. Extraordinaire ! Son propriétaire était un certain Oliva et nous avons appris beaucoup d’autres choses sur lui. C’était une aventure merveilleuse. Il y avait d’énormes toiles d’araignée, comme dans les romans de mystère, mais il n’était que 3 heures de l’après-midi ! Nous avons appris le nom du monsieur par une bibliothèque poussiéreuse, pleine de livres en espéranto qui portaient son nom. Il y avait aussi, au milieu de la cuisine, une table massive magnifique, carrée, avec un tiroir. Papa me précédait en arrachant des toiles d’araignée à grand renfort de coups de balai, et moi derrière, accrochée à son pull-over et en me cachant, avec une grande excitation, comme si soudain un fantôme allait faire apparition. Mais à une heure pareille il n’y a pas de fantômes. Au salon, nous avons trouvé la cheminée et un mur en brique apparente. En face de la cuisine il y avait un long couloir, sur la gauche une chambre à coucher et au fond, une autre chambre plus petite.

La plus belle aventure de ma vie commença ce jour-là. J’avais vingt ans et un kilo d’énergie à dépenser, nous avons donc loué la maison avec papa, mais il fallait la mettre en

³⁹ ESA (Escuela superior de aeronáutica) : École supérieure aéronautique.

état. Avec Papa, je montai la côte de San Roque avec le vélo à la main puisque l'autobus de la ligne C ne prenait pas de passagers avec des vélos et les taxis ne voulurent pas les transporter. Grâce à Dieu, papa et moi sommes aussi forts que les taureaux élevés à la campagne !

Ma première préoccupation fut de rendre habitable la maison. J'ai coupé l'herbe sur une surface de vingt mètres environ tout autour de la maison. Tu ne le croiras pas, mais en moins de dix jours la maison était parfaite. En attendant, papa avait envoyé les meubles depuis Buenos Aires. Tu vois pourquoi je n'avais pas eu le temps de t'écrire.

Ensuite j'y emmenai Santiago pour lui montrer le miracle. Malheureusement, l'électricité n'était pas branchée et j'eus l'idée géniale de demander à la dame d'à côté, la permission de faire une connexion sauvage depuis sa maison, en lui payant la consommation qui excéderait son tarif habituel. Je ne crois pas que Dieu ait été aussi heureux que moi, quand il dit : « Que la lumière soit ! » Et la lumière fut...

Il y eut, néanmoins, un épisode triste. Je trouvai un petit chien malade et je le mis dans la cuisine, mais il mourut. Santiago était très content quand il vit la maison. Il fit des projets de tout ce qu'il allait réaliser mais, malheureusement, il ne commença jamais rien. L'herbe continuait à pousser, mais je n'y portai plus un grand intérêt, parce que l'intérieur, au contraire, était très beau. Mon immense portrait fait à l'huile par un peintre en vogue occupait une place parfaite sur le mur, à gauche de la cheminée.

Je ne voulais pas te dire que nous nous disputions beaucoup avec Santiago, mais ma tante doit déjà le savoir par ma maman. Le 30 août, en rentrant de l'école, Santiago et moi avons eu un accrochage incroyable. Nous voulions lire *Intervalo* en même temps tous les deux. Je me suis enfermée dans ma chambre et Santiago cassa la partie supérieure de la porte avec un marteau. Pour achever son action il le lança en direction de ma voix. J'ouvris la fenêtre et m'échappai à travers les champs, jusqu'à la route. Il faisait nuit et froid. En me souvenant du *Pont de Waterloo* j'eus envie de me suicider comme elle, de me jeter sous les roues d'un camion. Bien sûr il n'y aurait pas de Robert Taylor pour ramasser le petit éléphant que portait Vivian Leigh sur son cou, car je n'avais pas d'éléphant. Les *colectivos* ne fonctionnaient plus à cette heure tardive ! J'avais pris cent pesos pour aller à la gare d'autobus et appeler maman pour lui dire que je rentrais chez eux. À ce moment, passa un taxi qui venait de Carlos Paz et je le pris. Il me conduisit à la gare d'autobus où il y avait un calme inhabituel. J'appelai maman depuis une cabine téléphonique et lui dis que je revenais. Elle ne voulut pas m'entendre, mais ma décision était irrévocable. Je restai plus d'une heure à la gare, mais il n'y avait aucune d'activité. Je n'avais plus envie de me suicider et j'avais très faim. La station de service qui se trouvait à côté était fermée. Je sonnai dans une maison pour demander ce qu'il fallait faire pour aller à Buenos Aires. On me répondit que Perón avait quitté le pouvoir et que tous les voyages étaient annulés et les forces de l'ordre consignées.

Tu sais ce qu'est Córdoba, mon oncle. Non seulement une base aéronautique, mais une population courageuse, dont plus de la moitié est contre le tyran. Il était minuit environ, tout était fermé ; lorsque je pris un taxi qui me ramena à la maison, à l'enfer, Pasteur 940. Le rosier avait une rose rouge ; il commença à pleuvoir, j'avais faim et froid ; la fenêtre du salon était légèrement ouverte et Santiago était assis dans un fauteuil, face à mon portrait, en fumant une cigarette.

Mon oncle, ce fut un échec !

Ta nièce qui t'aime

ANNEE 1955

CONTINUATION

L’année 1955 commença par la guerre du Vietnam ; et en Union Soviétique Malenkov démissionna pour être remplacé par Boulganine et Khrouchtchev. Ce fut l’année des démissions, parce que Churchill le fit aussi. Il fut remplacé par Eden. En Argentine, la situation se dégradait. Perón abrogea l’enseignement religieux aux écoles et sépara l’Église et l’État. Sa démission le 30 août ne fut qu’un coup de théâtre.

La nuit du 15 septembre, le rosier avait trois boutons. Vers 7 heures il commença à pleuvoir. Très tard le soir, elle sauta du lit en criant : « María est morte. » María venait, effectivement, de mourir suite à une hémorragie que lui avait occasionnée une varice.

Le 16 septembre, Santiago partit comme d’habitude, mais ne revint pas. La révolution libératrice de Córdoba avait éclaté. Au quartier Matienzo, la plupart des maisons étaient habitées par des officiers et sous-officiers de l’aéronautique, mais seuls trois marins étudiaient avec Santiago à l’École supérieure aéronautique. Les informations à la radio semblaient montrer que la lutte était perdue. Le quartier d’officiers fut évacué et seulement trois maisons restèrent habitées : sa maison à elle, celle de Aidart Paz et celle de Arévalo. Emilce se sentait mal – c’était le début de sa grossesse – et la femme de Aidart Paz avait deux enfants en bas âge. Elles se rassemblèrent dans sa maison. En face, habitait un ingénieur de l’IAME⁴⁰. Le soir du 20 septembre il vint leur dire qu’il partait aussi et qu’elles devaient faire de même, parce que leur voisin péroniste possédait tout un arsenal et était prêt à les tuer. Il leur dit aussi qu’il n’était pas convenable d’éclairer la maison ou qu’elles fassent du feu dans la cheminée, parce qu’il était très probable qu’on y mettrait du kérosène pour incendier la maison et les obliger à sortir.

Le quartier resta vide, habité uniquement par elles. Vers 7 heures du soir les coups de feu commencèrent. Elles mirent les matelas contre les fenêtres, préparèrent des biberons sur une plaque électrique, mais la situation devenait désespérante, parce que les enfants étaient trop petits et pleuraient. Vers 11 heures du soir, en sortant par la porte de la cuisine, à vélo à travers champ, elle arriva jusqu’au ruisseau où avait lieu la confrontation à coups de canon entre loyalistes et révolutionnaires. Elle réussit à parler avec l’aumônier et lui raconta qu’elles étaient encerclées et sans défense. Il dit qu’il allait envoyer une patrouille immédiatement.

En arrivant chez elle, les enfants dormaient par terre dans la cuisine. Toutes les vitres de la partie frontale de la maison avaient été cassées par les coups de feu. Elle seule pouvait avoir toute sa tête et elle le savait. La patrouille arriva vers 5 heures du matin. Il ne s’agissait pas d’un seul ennemi, mais de plusieurs qui cantonnaient dans cette maison. La lutte prit fin vers 9 heures du matin, avec la mort de leur chef. Le reste se rendit sans opposer une quelconque résistance. À l’intérieur de cette maison on trouva les plans de la stratégie à suivre pour tuer tous les officiers du quartier Matienzo et leurs familles. Elle s’étonna quand elle sut que l’un des dirigeants était le mari de cette charmante femme, qui lui avait permis de prélever son électricité et lui apprit à faire des *milanesas*⁴¹.

Le 21 septembre, la révolution semblait avoir échoué. Un député péroniste, Berizo Rocha,

⁴⁰ IAME (Industria aeronáutica militar del Estado) : Industrie militaire aéronautique de l’État. Nom donné à l’époque de Perón (1947-1955).

⁴¹ Escalopes panées.

fit entrer un camion avec du lait empoisonné à l’usine militaire d’aviation. Le premier à boire le lait fut le chien du détachement et il mourut tout de suite. Entre-temps, le général Videla Balaguer avançait vers Córdoba ; au centre ville, la lutte y était difficile et acharnée. À la fin de la journée, rien n’était clair. Depuis la partie arrière de la maison, elles voyaient survoler les Abro-Lincoln semant des bombes sur la piste de l’École aéronautique, où se trouvaient leurs maris.

Videla Balaguer arriva dans la capitale cordobaise. Les régiments loyaux furent bombardés depuis le ciel, et dans un silence plein d’onction, la révolution libératrice triompha à Córdoba. Le général rendit les honneurs dans la cathédrale dédiée à la Vierge, en récitant publiquement son chapelet, tandis que la population suivait la prière, avec dévotion.

À Buenos Aires se passèrent aussi beaucoup de choses. Déjà au mois de juin, la Marine avait bombardé la côte, intimidant Perón pour qu’il démissionne. Les coups de canon étaient adressés à la Casa Rosada. L’amiral Rojas et le général Aramburu furent sans doute les héros de cette révolution libératrice qui, bien qu’elle mît fin à la dictature, ne pourrait pas effacer les séquelles historiques, sociales, politiques et économiques qu’elle entraîna. Les militaires empêchèrent la profanation de la momie d’Eva Perón en l’envoyant dans un couvent en Italie. Ce n’est qu’en 1973, lors du retour au pouvoir de Perón après les élections du 23 septembre, que sa dépouille revint au pays.

* * *

Afin de protéger sa vie, Perón fut embarqué dans la canonnière *Paraná*. Il alla au Paraguay avant d’aller à La Puerta de Hierro, où sa vie s’écoulerait avec faste et générosité, en recevant la sympathie du peuple espagnol au côté de sa nouvelle femme, la « petite Isabel ». Elle recevrait plus tard le nom de María Estela Martínez de Perón et deviendrait la présidente de la République à la mort de son mari, le 1^{er} juillet 1974.

Le 23 septembre 1955, une fois la révolution gagnée, le général Lonardi assura la présidence, et quelques années plus tard, le 13 novembre 1970, le général Aramburu fut assassiné par la guérilla.

POÈME POUR MON FILS MORT

*Je ne peux pas encore mourir, je n'en ai pas le temps,
et dans le non-temps notre amour ne trouve
d'autre rythme d'attente que celui de l'âme
fusionnée dans le calice d'un désir
que tu partages avec moi, dans la distance.
Tu te perpétues comme l'ombre d'un rêve
dans la quiétude muette de ma nostalgie,
et mon corps t'engendre dans une étoile
pour t'aimer de nouveau, fièvre et entrailles.*

*Tout petit tu riais des choses,
tu soumettais les rêves à tes forces,
tu acclamais la mer et son arrivée
et tu faisais des rêves fascinants
sur le doux lit de mon giron.*

Homme fort et en tant que tel perdu.

*Des rafales de vie te portèrent
d'une étoile filante à une galaxie ;
et je sus t'aimer en basculant entre le monde brutal
et celui de mon étreinte.*

*Tu mis à l'épreuve les livres et les hommes,
et écrivis des poèmes d'amour en mon souvenir
et les anges racontèrent tes histoires
à travers le vol ancestral des mouettes.*

*La mer sublime te poussa vers l'aube
le sable dessina ton corps fort.*

*Alfonsina nous donna des poèmes d'écume,
et je fus ta mère, ton illusion, ton accalmie
dans les convulsions brutales de l'existence.*

*Je ne t'écris pas pour moi, mais pour nous deux ;
personne ne doit ignorer que dans notre rencontre
tout fut si sublime, pur et frais
comme un chant à Jésus à la pointe du jour.*

ANNEE 1956

Quelle douce année que celle de 1956, et même avant la naissance du bébé ! Je l'évoque dans un présent éternel, parce que je m'y vois encore : je fais mes valises. Je ne veux pas aller à Buenos Aires, parce qu'après je n'aurais plus envie de revenir à Córdoba. Mais nous sommes très excités. Nous changeons la moto Puma pour une Nsu-Prima très belle, avec démarrage automatique. Nous allons passer par Buenos Aires pour ensuite nous rendre à Miramar et y séjourner tout le mois de janvier. J'arrive à Buenos Aires pour mon anniversaire : vingt et un an. Je me sens extrêmement heureuse. Papa fait des *asados*⁴² au fond de la maison ; l'arbre de mandarines est chargé de fruits. La maison est un peu négligée. María est remplacée par une jeune correntine qui a une fille. Je m'installe dans le salon vert, comme si le temps n'était pas passé ; j'enfouis mon nez entre les coussins et le dossier du sofa en cuir. Le célèbre sofa de mes bagarres contre les requins ! Non, rien n'a changé. La maison est comblée par la présence de tout le monde et je suis contente que Santiago soit là. J'ai envie de jouer, de manger, de m'asseoir sur les genoux de Lila. J'enfouis mon nez entre ses cheveux et je sens le parfum de maman.

Nous partons pour Miramar ; je ne suis pas bien, j'ai des vomissements. Nous allons au casino. Emilce et Osvaldo Arévalo sont aussi à Miramar. Santiago veut inventer un moyen pour gagner au casino. Le résultat du test de grossesse est positif. Je vais avoir un enfant qui naîtra au mois de septembre. J'ai très faim et m'endors partout ; mes seins gonflent et me font mal au contact de l'eau froide. Je rentre dans la mer, beaucoup de mer, autant de mer ! Papa est très beau, avec ses superbes yeux verts et sa peau bronzée, sa chemise céleste et son pantalon gris.

Nous allons revenir à Buenos Aires et après à Córdoba. J'ai un maillot de bain noir. Emilce a deux mois de grossesse de plus que moi. Nous allons avoir nos enfants à Córdoba. Nous habitons à douze *cuadras* l'une de l'autre, mais notre amitié n'est plus la même depuis qu'elle est mariée. Elle raconte tout à Osvaldo. Je ne peux plus partager mes réflexions avec elle.

Medardo Gallardo Valdés crée un poste pour moi et je me retrouve catapultée comme professeur de culture générale dans un lycée très bien fréquenté. Je continue mes études, mais c'est alors que s'opère un nouveau rythme dans ma vie. Mon ventre grossit ; j'arrive du lycée à la maison ; j'achète un gril, parce que j'ai envie d'un *asado*. Je suppose que mon enfant naîtra au mois de septembre. Santiago manque beaucoup à l'école. Il dort beaucoup. Le 21 septembre nous faisons un *asado* dans le Digue de los molinos⁴³ avec Emilce et Osvaldo. Il faut que je revienne d'urgence, mon enfant va naître.

Nous sommes le 23 septembre à 17 heures et mon enfant naît : c'est un garçon. Je le regarde et une voix venue du dedans, avec un accent épouvanté, me dit : « Tu ne pourras plus jamais être irresponsable. » Je ressens de la peur. Ce même soir, cinq filles naissent. Je suis à la clinique Mayo, dans la chambre cent treize. Maman arrive. Nous revenons à la maison où une nouvelle vie commence pour moi. Je regarde à travers la fenêtre et le rosier est de nouveau fleuri. C'est le début des pluies du printemps, beaucoup de pluie, un vrai déluge. Toute l'eau du ciel pour baptiser ce miracle ! Je remercie Dieu.

Je ne sais pas si cette année se passent beaucoup de choses. Je suis en train de voir mon

⁴² Asado(s) : viande argentine grillée sur un barbecue.

⁴³ Digue des moulins située dans la province de Córdoba.

ventre grandir et mon enfant prendre forme à l’intérieur de mon corps. Nous n’avons pas de temps pour autre chose. Il y a une tentative de coup d’état et des exécutions ordonnées par Aramburu ; ces exécutions semblent avoir provoqué plus tard son enlèvement et son assassinat. Eisenhower analyse une autre proposition russe de non-agression et est réélu à la présidence. Entre-temps, la Russie et la Grande-Bretagne signent un accord de paix. Nous sommes en pleine guerre froide ; Castro mène sa lutte à Cuba. À Buenos Aires la Constitution de 1949 – adoptée par Perón pendant son gouvernement – est abrogée et celle de 1853 est rétablie. C’est aussi l’année de l’épidémie de poliomyélite.

* * *

Le 30 novembre les cours prennent fin. Nous partons pour Buenos Aires avec Alejandro, le nouveau-né. Nous prenons l’avion. C’est un enfant très fort. Je n’ai aucun problème pour le nourrir au sein. Papa et maman sont heureux avec Alejandro. Je m’installe face à la télévision. Il y a des problèmes en Égypte concernant la nationalisation du canal de Suez. Il fait trop chaud, le bébé est pratiquement nu ; il fait plus de quarante-trois degrés à Buenos Aires. La maison est très fraîche. Je sors dans l’avant-jardin à la tombée du jour, donner le sein à Alejandro. Les escaliers en marbre sont froids. Les Russes lancent un nouveau satellite dans lequel voyage la chienne *Laïka*.

À la Marine, les nouvelles mutations des officiers ont été communiquées. Nous devons nous installer à la Base navale de Puerto Belgrano à partir du mois de février 1958.

ANNEE 1957

Pourquoi est-il venu à l’esprit de Santiago qu’il serait préférable, pour eux, d’habiter dans le quartier des officiers de la Cuesta de San Roque, où il y avait très peu de maisons habitées. Dans un quartier qui manquait d’eau et d’électricité.

Les raisons furent nombreuses. Les choses habituelles le fatiguaient. Il n’avait pas d’affection pour les murs ! Dès qu’il voyait un oiseau, il voulait en être un. Il le suivait dans son vol, même si c’était seulement dans son imagination, sans jamais connaître ou même s’interroger sur le but de l’oiseau ou sur les conséquences de son atterrissage.

Du coup, il ne s’entendait plus avec les Anguita, qui vivaient en face de chez nous. Ils étaient dynamiques, parlaient beaucoup, raisonnaient, faisaient du tourisme et se permirent certains jugements sur la prédisposition qu’avait Santiago à dormir et inventer de fausses maladies – des gripes, des bronchites, des colites et autres – derrières lesquelles il se retranchait pour pouvoir manquer aux cours. L’histoire était d’autant plus flagrante qu’Anguita devait frapper à la fenêtre chaque matin, pour qu’ils partent ensemble à l’École supérieure aéronautique, et c’était elle qui répondait en disant qu’il irait plus tard, parce qu’il avait passé une mauvaise nuit. Puis il restait dans un fauteuil du living recouvert d’une couverture et du célèbre foulard vert de sa femme sur les épaules en attendant le médecin de l’aéronautique. Tous les voisins devinrent des témoins gênants. Santiago séduisit sa femme, comme d’habitude jusqu’en 1978, pour qu’ils allassent regarder les maisons de la Cuesta. Ils y furent de jour et il y en eut une en particulier, au coin de la rue numéro 14, qu’ils aimèrent beaucoup. Ils déménagèrent. Ils n’avaient pas vu cette maison la nuit. Or l’électricité et l’eau étaient coupées ! Santiago lui avait assuré que tout serait raccordé la semaine suivante.

Quand ils déménagèrent à la Cuesta c’était encore l’été. Un été torride et sec comme ceux de Córdoba, avec des scorpions qui traversent les rues et des serpents qui cuisent entre le soleil et le macadam. Elle savait qu’il avait peur des bêtes. Un jour, elle mit un scorpion écrasé par une voiture et bien desséché dans une boîte d’allumettes. Une autre fois, elle enveloppa un crapaud vivant, en fit un beau paquet-cadeau qu’elle déposa devant l’entrée de la maison avec une carte de bons vœux, écrite en caractères d’imprimerie. Il ouvrit le cadeau, le crapaud sauta, mais Santiago ne fit pas la crise cardiaque qu’elle semblait désirer inconsciemment pour qu’il tombât sérieusement malade et qu’il s’arrêtât d’agacer tout le monde.

Elle s’amusa vraiment dans ce monde de pénombre nocturne avec Alejandro petit. Ce qui aurait pu la gêner ce fut l’eau qui ne fut posée ni la semaine suivante ni celle d’après, ni jamais. Tous les jours elle allait jusqu’à un puits, qui se trouvait à dix *cuadras*, avec sur le dos un manche à balai au bout duquel pendaient deux bidons vides de Standard Oil de vingt litres. Ainsi, après de nombreux allers et retours au puits, elle pouvait remplir la baignoire qui leur permettait de garder une propreté minimale, faire la cuisine et surtout faire la toilette du bébé. Elle fit couper ses longs cheveux d’un seul coup de hache, et avec eux, dans une de ses peu fréquentes visites à la ville de Córdoba se fit faire un chignon postiche, rond, magnifique, éclatant comme en or vieux, dernier souvenir de sa lointaine vie de fille riche et bien nourrie. Les samedis, même si Santiago dormait, elle se rendait avec Alejandro à Córdoba chez les frères Florès. Trois femmes et un homme, camarade d’études de Santiago. Là-bas ils prenaient un long bain. Ses mains étaient devenues fortes et calleuses et l’effort physique faisait ressortir les veines de ses bras et de ses mains.

Ils eurent une femme de ménage qui s’appelait Teresa. Celle-ci était contente de venir

travailler avec elle. Elle était métisse, avait quatorze ans et des cheveux très noirs et épais. Elles jouaient beaucoup toutes les deux avec l'enfant qui avait un sourire facile. Elle continuait à l'allaiter, et le ferait au-delà même de sa deuxième année. Elle buvait abondamment l'eau dans laquelle Teresa faisait bouillir des épluchures de pomme de terre qui, selon sa mère, augmentait le lait des seins. Ils eurent une chienne louve, petite-fille du loup du parc zoologique de Córdoba. Elle était très intelligente et voulait partager ses morceaux de viande avec le bébé. Ils l'appelèrent Leona. Leona apprit à Alejandro à marcher.

Il se tenait debout, fortement accroché à ses longs poils, alors elle avançait d'un pas, puis d'un autre et d'un autre. Un jour elle fit deux pas et il se retrouva debout avec les poils de Leona entre ses petits doigts rosés et il lui a fallu se décider et traverser la mer qui les séparait.

L'oncle et la tante vinrent leur rendre visite au printemps. Haidé devenait nerveuse et s'arrachait le peu de cheveux qu'elle possédait tandis qu'Edmundo proférait des imprécations en français ou en anglais, que seulement sa femme pouvait comprendre, contre Dieu qui était capable de produire autant de misère et d'avoir réduit sa nièce – une intellectuelle – en une femme de la campagne. Toutefois, elle pouvait vivre sans que sa grande maison et les salles de classe à l'université viennent à lui manquer et se sentir ravie de ramasser des mûres dans le bois. S'il y avait des scorpions et des serpents, elle ne les vit jamais. Ils ne la mordirent ni ne la tuèrent, parce que ce n'était pas son temps pour mourir. C'était le temps pour apprendre.

Santiago s'aperçut évidemment qu'on mettait longtemps à installer l'eau. Aussi décidèrent-ils d'ouvrir un crédit à la Banca de la Provincia pour construire leur propre maison dans le quartier Parque de Alta Gracia. Alors les choses devinrent plus curieuses et agréables pour elle, puisque tous les jours ils allaient voir grandir leur maison. Les Anguita y allaient également, car ils avaient ouvert le même crédit. Quand on posa le toit, avec son goût artistique et ses bons rapports avec l'architecte, elle réussit, sans payer davantage, à faire d'exquises améliorations dans la finition de la construction. Un garage plus large, des murs intérieurs en brique apparente, des espaces dénivelés.

Ils ne vécurent jamais dans cette maison. Ils durent partir pour Puerto Belgrano, où il fut muté. Ils y transférèrent le crédit. Malgré sa jeunesse elle avait tellement mûri qu'elle ne revint plus, les derniers temps, visiter la maison dans laquelle elle avait tant mis de sa personne.

Le jour du déménagement l'eau n'arrivait pas encore ; ni elle, ni l'enfant ne garderaient dans leur mémoire l'image d'un robinet ouvert, l'idée de confort et de l'eau fraîche.

Pour faire sortir les meubles de la maison on enleva la porte d'entrée. Le vent était très violent. Alejandro regardait les allées et venues des déménageurs sortant les meubles. Il était debout tout près de la porte, très lourde et massive. Il tenait dans sa main un tube de pâte dentifrice. Soudain la porte tomba, subitement, arrachant le tube de sa main. Le tube resta aussi aplati que le célèbre scorpion dans la boîte d'allumettes.

Si la porte ne l'a pas tué, ce n'était pas non plus son temps pour mourir.

Leona fut imprudente. Un camion qui passait à grande vitesse par la route la traîna, en la laissant mourante. Ils l'enterrèrent au bord du chemin, parce qu'ils n'avaient plus de maison. Ils partirent. Elle ne retourna pas la tête.

Ce fut l'année de la non-histoire, du non-temps. Il y eut des journaux qui ne furent pas lus.

Ce fut une année importante. Alejandro et sa mère s'aimèrent beaucoup.

Teresa vint avec eux à Buenos Aires et à Puerto Belgrano. La mère de Teresa la vit partir avec résignation et joie, parce que, dans sa chaumière, la fille partageait avec six frères et sœurs le même matelas par terre.

Ils arrivèrent à Iberá. Teresa dormait dans le boudoir, endroit préféré de Lila pour faire ses siestes, sur la chaise-longue.

Ils partirent pour Puerto Belgrano. Lila et Jorge les suivirent dans leur propre voiture. Ils étaient effrayés, car Teresa avait des poux. Leur fille les considéra comme des êtres irréalistes. Alejandro avait des cheveux légers et blonds. On y voyait facilement les poux. Elle et Teresa se firent couper encore plus les cheveux qu’elles lavèrent avec du kérosène. Ensuite elles y ajoutèrent du DDT et des bonnets, parce que leur tête restait plus blanche que celle du père Noël.

Teresa ne pouvait pas « trouver sa place » comme disent les paysans argentins, lorsqu’ils constatent qu’ils préfèrent leur misère aux luxes étrangers et solitaires.

Lila, Jorge et Teresa repartirent ensemble et Jorge la conduisit deux jours plus tard à la gare pour prendre le train de Córdoba où elle retrouverait, sans aucune tristesse, son paradis avec les poux.

FACE AU MIROIR

Dans la glace de mon arrière-grand-père se regardèrent plusieurs générations. Ils se virent grandir et vieillir. Elle deviendrait un élément fondamental dans l’histoire de ma vie ; à six ans, elle fut témoin de la première nuit où je me suis couchée tard. Je crus que le monde allait tomber sur moi : il était 1 heure du matin ! Ce fut une nuit de Noël. En compagnie de ma grand-mère nous avons décoré mon premier sapin. Le petit sapin était en papier mâché, – parce que, en Argentine, pays chaud au mois de décembre, il n’y a pas de vrais sapins – et nous l’ornâmes de bougies de couleurs blanches, bleues et roses ; mais une fois allumées, avec le premier coup de vent, qui rentrait par la porte du jardin d’hiver, le petit sapin prit feu. À six ans je découvris ce qu’était l’impuissance. Dans la glace je vis le feu et à travers lui ma peine. Afin de compenser ma tristesse, on me laissa veiller très tard.

La glace était placée dans le grand salon que je cirais à quatorze ans. C’était le passage obligé vers la rue, le salon vert et l’avant-jardin. La glace fut un objet parmi tant d’autres qui rentra dans mon territoire, lorsque je le définis. Les photos de mes quinze ans ont toutes, comme par hasard, la glace comme leitmotiv. Face à cette glace, ma mère vit le regard envieux et taciturne de ma meilleure amie lorsque ma couturière me faisait essayer ma robe. Elle me vit danser la première valse avec mon père ; et ce fut en face d’elle qu’on m’habilla pour mon mariage, le 19 mai 1955. Toutes les transformations subies par mon corps pénétrèrent dans cette glace : ma glorieuse maternité aussi sereine, sublime, paisible ; je naquis probablement mariée, mais je ne cessais jamais d’être une mère célibataire.

Quelles parties du puzzle furent dévorées par la glace ? C’est bizarre, mais je n’ai pas le souvenir d’avoir serré entre mes bras un homme devant cette glace ; elle envahit à tel point l’intimité que peut-être, pour la même raison, je ne me rappelle pas non plus avoir allaité mes enfants en face d’elle. Les hommes doivent être vécus à partir d’eux mêmes, dans un espace sans tierce personne, dans un espace de fusion, où justement tout autre espace disparaît. De la même manière, les enfants sont allaités à l’intérieur d’une sphère de cristal intemporelle.

Et alors ? Que faire de la glace ? La détruire ? Mais comment détruire le point de jonction entre le passé et le présent ? De la force qui vient du Zénith et de celle qui vient du Nadir, constituant dans leur rencontre la matière vivante ici et maintenant. De toute façon, si j’enlève la glace, apparaît le mur qui est muet et sur lequel on ne peut faire que des projections. Le disciple zen demanda au maître : « Comment éviter les guerres entre les héritiers ? » Et le maître répondit : « Profite de ta fortune ! »

Vendre la glace ? Non, parce qu’il s’agit d’un espace sacré ; c’est la mémoire et l’évidence de l’existence de la vie, du mouvement, des états d’âme. La glace est une éducatrice. Elle contrôle l’image en mouvement, aide à corriger les regards excessivement perçants, mordants, agressifs. Elle favorise une attitude plus humaine, plus correcte, plus digne. En outre, même si on la détruisait, les souvenirs accumulés dans celle-ci continueraient d’exister : le bal de mes quinze ans, la fête du mariage, ma maternité. Enfin, la glace est comme la mer, un témoin qui ne trahit pas, devant laquelle on n’a pas d’histoire, mais du présent. Détruire la glace serait comme détruire la mer. Cela ne servirait à rien, c’est inutile. Il vaut mieux se souvenir sans rage.

ANNEES 1958-1959

La vie à Puerto Belgrano est très agréable. Nous commençons à nous faire des amis. Je ne me fais plus couper les cheveux chez le coiffeur des hommes ; la manucure vient une fois par semaine et je m'entends très bien avec la couturière dont je fais la connaissance ; je commence donc à dépenser des fortunes dans des tissus.

Alejandro grandit en force et en beauté. Nous avons une bonne cordobaise, fiancée à un conscrit de la base aéronavale. Santiago me trompe avec elle. J'en souffre beaucoup. Je dois aller donner des cours tous les jours. Je reviens à midi ; Santiago a dix jours de vacances et je le retrouve toujours au lit, tandis que l'enfant est négligé. Que de souffrance ! Un long voyage en autobus jusqu'à un village, pour essayer de trouver une bonne. J'arrive au village, à la maison indiquée, mais il s'agit d'une débile mentale. Je n'ai pas réussi !

Le 8 octobre Pie XII meurt et Jean XXIII est élu nouveau pape. Et en 1959 tombe enfin Fulgencio Batista à Cuba, mais il est déjà clair que Castro est communiste et que le Ché Guevara est avec lui. Il arrive quelque chose de très triste pendant l'année 1959 : l'invasion communiste du Tibet, avec la fuite conséquente du Dalai-Lama vers l'Inde. Cette affaire me fait très mal, je suis proche de l'orient : depuis mes seize ans je fréquente, à Buenos Aires, les groupes de travail zen. Je suis très liée au Tibet. Nous sommes un groupe de professionnels faisant des recherches sur la digitopuncture tibétaine. Nos maîtres voyagent une fois par an au Tibet et reçoivent de bonnes techniques par communication télépathique. L'institut de la rue Gorostiaga prospère beaucoup ; il est dirigé par Teda Basso et par mon cher ami Suji Murata. Avec lui, nous partageons toute une vie, même à la distance. Lorsque je quittai l'Argentine en 1978, notre groupe s'est dissous. Dans sa maison à Bariloche, il se mit à travailler Gurdjieff, enseignement dans lequel il parvint à être un maître. Il meurt à la fin de l'année 1990 et j'ai appris seulement quinze jours plus tard qu'il avait été disciple des groupes de Gurdjieff à Buenos Aires.

ANNEE 1960

L'année 1960 est une année de fortes tensions politiques en Argentine, où planaient des menaces d'un coup d'état. Au mois de janvier nous décidâmes Santiago et moi d'avoir une fille qui naîtrait au printemps. L'année fut comblée par cette attente. Je sais que Eisenhower fit un voyage en Amérique latine, et qu'en France il y eut cent vingt et un intellectuels inculpés pour avoir rejeté la politique mise en œuvre par de Gaulle en Algérie.

Je commençai une analyse à cause d'un accident. Santiago nous avait submergés dans une catastrophe économique. Ma voiture n'était pas au garage : Santiago l'avait vendue ! Je me suis évanouie pour la première fois. J'étais enceinte de sept mois ; j'habitais à l'hôtel de la Base navale à Puerto Belgrano. Un médecin vint me consulter et il se trouva que c'était un camarade de mes cours d'allemand. Je n'avais rien. Je pleurais. Je suis allée à l'hôpital avec la recommandation de voir le docteur Pesagno Espora qui était non seulement psychiatre, mais aussi le directeur de l'hôpital. L'obstétricien, un Cordobais très sympathique, qui s'appelait Torres Arguello, m'emmena lui-même à l'hôpital, car je ne voulais pas y aller. La grossesse était trop belle pour qu'elle prît fin. Comme j'étais une patiente du directeur de l'hôpital et que je comptais sur ses gentillesse, on me donna la chambre la plus jolie de la maternité des officiers supérieurs ; une suite immense, avec de grandes fenêtres et une vue splendide sur la roseraie. Mes amis m'apportèrent beaucoup de fleurs. Je marchai jusqu'à la salle d'accouchement pour avoir mon enfant. Ce fut une fille. Je revins à ma chambre en marchant.

Une fois que les infirmières furent parties, je me levai pour me regarder dans le miroir pour voir comment j'étais restée après l'accouchement. Je fis moi-même le moïse pour ma fille. Quinze jours plus tard, je lui mis une jupe que je fis de mes propres mains, car je n'avais pas de machine à coudre.

Alejandro s'amusait franchement. Cela l'aurait arrangé que sa sœur fût née quinze jours plus tôt, le jour de son anniversaire ; mais elle prit du retard. Elle naquit le 7 octobre à 1 heure du matin ; belle et désirée. Santiago attendit sa naissance, puis partit avec ses amis à Bahia Blanca et ne revint pas avant 6 heures du matin. Cela me fit souffrir.

L'analyse devint le centre de ma vie. Les enfants grandissaient sans problème. Nous étions seuls, loin de toute la famille.

Lumumba, le leader noir, fit son apparition sur la scène politique. Nous ne passâmes pas l'été à Buenos Aires, parce que papa et maman vinrent chez nous. Puerto Belgrano était le paradis : le club de tennis, le club hippique, le yacht club, la piscine et la mer.

Les catastrophes subies dans mon enfance et dans mon adolescence m'avaient rendue si forte que j'oubliais très vite le désastre économique ou les trahisons de Santiago. D'une catastrophe économique, on peut toujours s'en remettre en utilisant la volonté et l'intelligence. Aux infidélités, on s'y habitue et on se dit à la fin : « Tout, mais qu'on me laisse en paix. »

Nous avons beaucoup d'amis et nous nous entendions aussi bien devant eux que dans le privé. Nous nous intéressions complètement à nos enfants, Alejandro et Marina.

Cela n'empêche pas pour autant qu'en ouvrant un placard et en enfonçant mon nez dans le linge revienne dans mon esprit une sensation d'angoisse, d'instabilité. Je pense à l'action que je dois effectuer, mon corps se met à bouger, mais soudain, j'éprouve un sentiment de précarité, de nostalgie, sans raison apparente, qui serre mon plexus et je souhaiterais profondément qu'en sortant ma tête du placard toute ma vie soit différente. Enfin, pas trop ! Je voudrais que nous soyons tous dans une grande maison, avec un jardin et un bassin, séparés du monde par un abîme infranchissable. Je voudrais que les enfants ne grandissent pas, que le

temps ne change pas, que les aiguilles de l'horloge s'arrêtent dans un intervalle hors du temps. Je voudrais qu'il n'y ait pas de nuit ni de silence. Mais je reviens aux couches sans angoisse.

Des désirs de liberté m'assaillent soudain : marcher dans un bois, trouver une petite maison, m'introduire dans un lit ouvert avec des draps de fil blanc, et avec un homme avec lequel il serait facile de faire l'amour. Pas un inconnu, mais un homme avec qui j'aurais une longue histoire partagée, un homme qui mettrait ses lunettes et me lirait *Le banquet de l'amour* de Platon. Un homme qui saurait jouer, improviser un pique-nique sur l'herbe fraîche, boire du vin et allumer les bougies et faire cuire des beefsteaks dans la cheminée. Un homme avec un pull-over blanc, quelques cheveux blancs, qui saurait caresser. Quelqu'un qui recréerait mon corps perdu dans l'oubli d'une caresse remise toujours à plus tard.

Pourtant la petite fille grandit. Il faudra lui raser la tête pour que les nouveaux cheveux soient plus forts. Alejandro est sincèrement amoureux d'elle. Avec ses quatre ans ensoleillés, il s'occupe de lui tendre la tétine et chante merveilleusement faux. Comme moi, il n'a pas d'oreille, mais de bonnes intentions et l'air sage d'un vieux papa qui sait tout. J'essaie d'asseoir Marina dans le moïse avec sa petite jupe et l'oreiller d'Alejandro. Ainsi, je pris une photo de tous les trois. La lumière rentrait par la fenêtre, on voyait de trois quarts les profils de Santiago et d'Alejandro. Sur cette photo, on peut se rendre compte de l'adoration de ces deux hommes pour la petite ; petite vierge blonde, avec la peau rose, qui paraît déjà avoir la ferme intention de comprendre la vie.

UNE FEMME ET SON ANGOISSE (IV)

Avenue Malakoff. C’est le 1^{er} avril 1993. Encore Laura ! Comme si je ne pouvais pas finir de comprendre. Le printemps est presque arrivé, il y a de la lumière et je l’associe aux funérailles de Perón du 1^{er} juillet 1974.

Pourquoi Laura et pas une autre ? Pourquoi pas d’autres histoires qui ont profondément marqué ma vie ? Parce que c’est une présence de l’inachevé. Laura se laissa entraîner dans un tourbillon d’aventures de courte durée, sans passion, remplies de vengeance. Même si Laura et Luis ne se rencontrèrent plus, je me rappelle qu’ils commencèrent à s’écrire. Il savait que Laura touchait le fond. Trois hommes différents en une seule journée ! Peut-être se sentit-elle détruite par Sebastián et voulut, par tous les moyens, survivre. Elle fit la connaissance de Marcos au cours d’une après-midi du mois de mars chez Gertrudis von L... C’était un mélange bizarre de français et d’italien qui n’avait que vingt ans. Sa mère était morte, lorsqu’il en avait quatre, en lui laissant un journal où elle racontait les derniers moments de sa vie, dévorée par un cancer. Son père venait de lui remettre ce document.

Elle fit donc sa connaissance dans ce monde insouciant en velours rouge, et voulut être la mère de ce fils ; elle voulait compenser le fait que ses enfants ne lui appartenaient plus, car Sebastián les avait isolés et ils étaient devenus les juges implacables de leur mère. Laura n’avait plus d’intérêt à rester chez elle. Elle voulait aller plus loin. Il avait vingt ans et sa liaison avec elle était marquée par l’initiation.

Elle était ce qu’on appelle une femme fascinante. Elle souriait avec ses yeux, mais pas avec ses cheveux, qui furent toujours peu abondants. Ce n’était pas le cas de sa poitrine, ni de ses hanches dont elle relevait la beauté par des robes très élégantes et sophistiquées. Je la regardais comme ce genre de femmes auxquelles je n’avais pas accès : la grâce d’une broche sur le revers de sa veste, l’immanquable foulard, les gants impeccables. Laura n’était pas sensuelle. C’était d’avantage que cela : un désir permanent et insatisfait ; une recherche et un refus, un fruit et une confiture. Ils se retrouvèrent tout seuls et l’histoire magique avec Sebastián se répéta avec quarante ans de différence : Sebastián avait vingt ans de plus, Marcos avait vingt ans de moins.

Laura se fit couper les cheveux très courts et se les fit éclaircir. Comme celle qui a besoin de prendre une douche en permanence, en sortant d’un lit après avoir fait l’amour, transpirante et décoiffée ! Maquillage, moins de poids, angoisse...

Un matin sur la Costanera⁴⁴ à Buenos Aires, avec mes enfants, jouant au plaisir de ne rien faire sous un soleil de midi, rayonnant comme l’or liquide, sentant les odeurs d’un *asado* qui sortait des restaurants, je la vis, en jeans et en tee-shirt et avec les cheveux très courts. Rien à voir et tout à voir !

Image du non-temps, et quelque part une souffrance intense de se sentir trop jeune pour Sebastián et trop vieille pour Marcos. Elle n’était pas heureuse, elle était dans l’obsession. Laura en cherchant le non-temps rentra dans le temps destructeur. Je fermai les yeux et les retournai vers le río de La Plata. Mes enfants et moi allâmes vers le restaurant, mais l’aile noire d’un corbeau avait touché ma joie et un gros nuage sans pluie s’étendit sur l’horizon limpide et sans frontières : grand chagrin, impuissance !

Elle me vit aussi et dut penser – quoiqu’elle ne l’eût jamais dit – que ma présence me rendait encore une fois témoin. Enfin, de ce rapport, elle en souffrit ; Laura ne fut pas

⁴⁴ Promenade qui longe le fleuve de La Plata à Buenos Aires.

l’initiatrice du garçon. Elle ne fut même pas la prostituée sacrée, mais l’amante triste.

Elle acheta une perruque noire et une autre châtaigne aux moirures claires ; elle se fit tellement couper les cheveux qu’on voyait l’éclat de cire de son cuir chevelu. Le soir, dans les réunions mondaines, elle changeait de perruque et se sentait à côté de Sebastián la petite fille protégée de son père. La folie s’était déchaînée.

Elle tomba enceinte de Marcos. Elle le sut avant que leur liaison ne prît fin, parce que celle-ci finit comme finissent les amours des adolescents, pour des raisons stupides. Laura n’avorta pas, mais fit une fausse couche au troisième mois. Double échec : elle ne put être ni la mère morte de Marcos ni garder non plus l’enfant de celui-ci. Leur rapport fut marqué par la folie, mais fit au moins retarder dans le temps la véritable agonie intérieure de Laura.

Sebastián mourut quelques années plus tard, mais tout était déjà mort. Il n’y eut pas de questionnements sur la paternité de cet enfant qui n’arriva pas à naître ; mais cette vie, étoile filante, détruisit le peu de sens de la réalité qui restait à Laura. Quand Sebastián partit, elle ne le ressentit presque pas ; elle put même le souhaiter profondément. Beaucoup plus tard et à travers des confidences, j’ai su – par une amie commune – qu’elle avait voué un culte à Sebastián quinze ans après l’avoir enterré.

Sebastián n’avait pas laissé de bons souvenirs, et avait pris avec lui tout ce qui pouvait être vivant. Avec la mort de Sebastián la famille éclata, se disloqua et se chargea de ressentiments.

Sebastián avait laissé de nombreux cahiers. Dans le premier cahier qu’elle ouvrit, par hasard, elle trouva sa propre description et le récit de ses infidélités. Ce fut à partir de ce document agissant comme détonateur qu’elle fut à même de reconstruire l’histoire réelle de sa vie avec Sebastián.

Encore une fois l’aile du corbeau me touche et un gros nuage couvre l’horizon clair et sans frontières. Avenue Malakoff. Pourquoi elle et pas quelqu’un d’autre ? Parce qu’elle est le paradigme de la réalité de la souffrance humaine. Cet éternel décalage entre le temps d’être et le temps de mentir en évitant avec magie toute conscience objective d’exister ici et maintenant.

Avenue Malakoff. Pourquoi Laura et pourquoi ai-je des larmes qui coulent à l’intérieur, quelque part dans les entrailles, dans ce corps que j’habite, qui vibre, qui cherche un sens, qui aime ? Pourquoi Laura et pas quelqu’un d’autre ? Parce que Laura touche à l’archétype commun de l’existence humaine : « La peur. » La plus archaïque, celle d’être en train d’être sans pouvoir être. Peur de la peur ; peur du premier homme sur la Terre cherchant une caverne pour se cacher, peur archaïque de la pluie, peur de la mer qui se déchaîne, peur des monstres, peur de ce noyau psychotique qui fait partie de l’homme en tant que tel, peur de ne pas assumer le libre arbitre. Laura ne cessera jamais de torturer en moi quelque chose d’essentiel qui est le besoin de vaincre la circonstance ; parce qu’elle fut l’esclave de sa circonstance d’être en train d’être dans un faux non-temps. Lorsque Ortega y Gasset dit « moi et ma circonstance », il nous met face à une limitation réelle et à un défi auquel l’homme peut répondre seulement par la destruction systématique de tout ce qui est négatif dans sa circonstance.

Avenue Malakoff. Pourquoi Laura ? Parce que j’ai peur moi aussi.

ANNEE 1961

Cette année débuta à Puerto Belgrano, plus précisément à côté de la piscine et de la mer. Alejandro jouait avec des garçons de son âge. Après l’avoir baigné, sa gouvernante l’emmenait le soir dans la salle à manger des enfants, en pyjama et en robe de chambre. Il avait cinq ans, période importante pour lui ; beaucoup de bougies, plus que l’année dernière. Quinze jours plus tard fut l’anniversaire de Marina, et il dut se charger d’éteindre la bougie, parce qu’elle était trop petite.

Malheureusement ce fut une année de changements brusques et inattendus. Santiago eut un problème très grave dans la Marine et ils durent partir à Buenos Aires. Santiago et Jorge ne se comprenaient pas bien. La vie à Iberá devint impossible. La vie disciplinée de Jorge se heurta aux horaires de Santiago. Jorge finit par couper l’électricité à minuit.

D’un seul mouvement, et dans la complicité absolue, ils partirent habiter à Olivos chez Edmundo et Haidé. Alejandro était né et avait grandi au milieu de la nature et en liberté, seul avec ses parents ; et soudain à un âge aussi difficile, dans lequel il commença l’école avec une écriture ferme et régulière, il se retrouva dans un espace étroit, où il n’y avait pas d’autres enfants de son âge pour jouer avec lui. De plus, une concurrence permanente s’établit entre Alejandro et Edmundo – un grand enfant – qui lui préférait Marina. Ils se disputaient pour un rien, une émission de télévision, la propriété d’un objet grand ou petit... La mère d’Alejandro céda petit à petit devant cette situation. Santiago eut une dernière opportunité dans la Marine et fut envoyé à Punta Indio. Les oncles, les enfants et elle passèrent des semaines complètement seuls.

La mère d’Alejandro continuait à céder du terrain. Les oncles étaient les grandes personnes de son enfance, et elle devint une enfant de plus. Dès lors, Alejandro changea son écriture qui se défît et eut pour la première fois une crise d’asthme. La mère des enfants comprit qu’il fallait fuir cet endroit le plus vite possible. Elle devrait acheter ensuite une maison, un peu plus tard. Elle continuait à suivre ses cours à l’université ; en faisant ce qu’elle pouvait et comme elle pouvait ; en écrivant pour d’autres et en travaillant plus que jamais. Elle ne pouvait pas compter sur Santiago ; il avait presque autant de dettes que de salaire de la Marine. Jorge réglait beaucoup de dépenses sans savoir, ou plutôt feignait de ne pas savoir.

Cette même année, Kennedy obtint la présidence des États-Unis. À Cuba commencèrent les purges des communistes, et l’invasion des États-Unis échoua le 20 mai. Kennedy et Khrouchtchev se rencontrèrent à Vienne le 20 juillet et Jean XXIII communiqua l’encyclique *Mater et magistra*. Le communisme se durcit ; la porte de Brandebourg fut fermée et le mur de Berlin élevé.

Sur le plan politique il y avait trop de confusion et d’instabilité en Argentine. Des secousses politiques se préparaient qui se cristallisèrent en 1962, lorsque Frondizi fut destitué et remplacé par José María Guido et les forces armées se divisèrent en *Azules et Colorados*⁴⁵.

Ce fut l’année du Concile œcuménique convoqué par Jean XXIII. Alejandro fut amené d’urgence pour être opéré d’une appendicite à la clinique de Cusatis, dans la rue Córdoba. Quand il sortit de la salle d’opérations, sa mère reçut les journaux avec la photo des fusées nucléaires que l’Union soviétique installait à Cuba. Alejandro se remit petit à petit. Ni lui ni sa mère ne furent plus les mêmes. Ils n’étaient plus mère et fils et devinrent frère et sœur. Haidé devint la mère de tous.

⁴⁵ Azules et Colorados : scission de l’armée de terre en deux groupes opposés.

La mère des enfants commença à ressentir une envie de liberté. Elle n’avait plus beaucoup de territoire. Elle acheta alors un nouvel appartement, parce qu’elle souhaitait une nouvelle vie.

L'HOMME DE MA VIE

J'écrirais vingt ans plus tard en recherchant l'homme de ma vie que j'imaginai en me promenant sur la plage à Miramar, où j'avais tant souffert dans mon adolescence. La plage était vide le 31 mars 1978, il pleuvait et rien dans ce monde ne m'intéressait, car en fait la recherche de l'amour avec un homme réel avait été impossible. Agustín, mon enfant, jouait tout seul avec un ballon, et moi en attendant, sous la tente, j'écrivais – sans savoir pourquoi, ni pour quoi faire – à cet homme qui n'exista jamais, mais que je comprends maintenant. Je l'imaginai comme dans le poème d'Alfonsina Storni :

*Je voudrais être grande, parfaite comme une romaine
voir que s'avance la gorge libre
l'homme le plus beau et ne pas désirer aimer,
et visage dressé entre ciel et plage
ressentir l'oubli perpétuel de la mer.*

J'écris comme si je faisais son portrait : je le décris. Il écartait de mon chemin les méduses. Il était magnifique, serein. Le dialogue avait lieu au niveau des images pures. Seulement aujourd'hui, et grâce à une intuition soudaine, je comprends le drame de l'adolescente insatisfaite que je fus – fréquemment, je rencontrais un beau visage pour ne tomber malheureusement que sur un cerveau vide – et qui m'amena à l'homme idéal. Il est horrible de l'avouer, mais sans le savoir j'ai enfanté l'homme de ma vie en tant que mère, mais il ne l'a pas su, parce qu'il était impossible même pour moi de comprendre.

Je me mariaï adolescente et fus envahie d'une grande tristesse. Ce fut une erreur affreuse. Néanmoins, cette erreur me permit une réalisation : « celle d'être mère. » J'eus un enfant et avant qu'il parle, je lui parlais tout le temps et il me répondait avec mille singeries et par instants avec l'air d'un homme sans temps. Nous vécûmes une passion absolue et totale. Sans le savoir, j'avais fait naître l'homme pour moi-même. Mon premier fils fut alors mon compagnon de tous les moments et le père attentif de son frère et de ses sœurs. Personne n'osa me dire que notre rapport était trop profond. Nous vivions comme un frère et une sœur, et je ne savais pas si ma volonté profonde ne fut pas de donner naissance au fils que ma mère n'eut jamais.

Notre idylle ne fut même pas interrompue par la naissance de la deuxième fille ni par celle du troisième fils ni par celle de la quatrième fille. Ce n'est qu'après sa mort que les gens commencèrent à dire : « Il était tombé amoureux de sa mère, ils eurent une relation trop œdipienne. » Nous marchions sur la plage, nous nous adorions... Mais il n'était pas à moi, il était à la vie. Ce jour-là d'automne sur la plage, en écrivant ces mots, j'ai vu ces images. Quelque chose en moi savait que je devais partir. Il n'y eut jamais de gestes équivoques entre lui et moi ; bien sûr, mes quatre enfants vécurent entre mes bras aussi bien qu'ils le voulurent, depuis leur naissance et pour toujours.

Il était mon compagnon et mon amour était si immense que je dus couper les liens. Je le poussai vers le monde à coups de pied, avec des baisers, des livres partagés, des poèmes récités ensemble dans ces nuits qui ont précédé le 12 mai 1978. Mais je partis sans partir, en revenant toujours. Qui d'autre que moi pouvait comprendre la dureté de l'adolescence ? Je ne me rappelle pas l'avoir vu changer de voix ou avoir des moustaches. Je me rappelle seulement ce garçon fort qui ouvrait la porte quand j'arrivais et se régalait en me disant : mère.

* * *

*Enfin...que je voudrais,
ce soir divin d'octobre,
ressentir l'oubli éternel de la mer.*

ANNEE 1963

Cette année-là, l'ONU examina l'affaire concernant la souveraineté argentine sur les îles Malouines. Alejandro savait déjà tout comme ses ancêtres dans leur temps que les « Malouines étaient argentines ». Mais quelqu'un avait-il eu une vision claire des Malouines ? Les Anglais pouvaient seulement exiger ces îles méconnues comme scène idéale de la dramaturgie shakespearienne. Il n'y avait pas d'autres raisons, parce que, en l'année 1964, elles n'étaient même pas importantes sur le plan stratégique. La guerre tiède ou froide se jouait plutôt autour du noyau géographique constitué par Cuba en Amérique centrale et par la Russie et les États-Unis au niveau mondial.

Le coup de pinceau européen fut le voyage de Charles de Gaulle en Argentine. Buenos Aires était commotionnée. C'était une réaction normale si l'on tient compte de sa tradition culturelle française et de certains de ses écrivains qui avaient écrit d'abord en français, puis en castillan. Sa présence faisait résonner les œuvres d'Honoré de Balzac, Émile Zola, Victor Hugo et les romantiques qui, dans leur ennui et « en bâillant leur vie », faisaient souffrir le cœur fougueux des intellectuelles argentines, tout comme ceux des sottes filles bourgeoises qui auraient chauffé leur lit pour les faire dormir d'une bonne fatigue plutôt que de les voir « bâiller leur vie », comme disait Chateaubriand.

Le trajet du général, le ciel bleu éclatant de Buenos Aires – bleu insolent qui ne put qu'inspirer les couleurs du drapeau argentin – et ces nuages identiques aux flocons ou à la barbe à papa que mangent les enfants. Majestueuse Buenos Aires...incroyablement semblable à la ville Lumière. Jardins de Palermo, voitures sportives, très jolies femmes excessivement soignées et les rives du fleuve. Vers le nord, des plantes aquatiques sauvages enfoncées dans l'eau avec de somptueux jardins anglais qui embrassent de belles maisons dont le plus remarquable n'est pas l'abondance, mais l'élégance. Et c'est ainsi que se déroula la visite de de Gaulle, qui avait plus envie de s'arrêter pour admirer le paysage que d'avoir des entretiens politiques.

De Gaulle est aimé en Argentine, parce que c'est un homme de famille, et cela compte beaucoup dans le vieux Buenos Aires à l'odeur de cierges et aux rumeurs crépusculaires des grains de chapelets, qui glissent des doigts des âmes saines et pieuses. Mystérieuse Buenos Aires ! Adolescente paresseuse qui garde l'innocence en recherchant encore à être violée. Ne t'échappe pas des bonnes coutumes ; ne divorce pas ; n'aie pas plus d'amants que peut supporter ton directeur de conscience. Mystérieuse Buenos Aires ! Ta sensualité colle à la peau et, sous un *ombú*, les baisers ont le goût du ciel ouvert à des enfants conçus sans péché. Mystérieuse Buenos Aires ! Chant, luxe, mort, vie et plus de chant et plus de luxe et plus de confessions. Et le soleil qui ne se cache même pas en hiver. Il y a des jeux de lumières dans les yeux, et une odeur à manège et des fourmis et plus de baisers et des jacarandas.

Comment comprendre, en étant tout jeune à Buenos Aires, que Sartre puisse refuser le prix Nobel de littérature ? Ce n'est pas que la culture soit un vernis à Buenos Aires ; non, tout au contraire, mais ces choses concernant les idéologies se jouent plutôt au niveau du commentaire et de la prise de position que de la déchirure ou de la blessure. Ce fut effectivement un fait en accord avec la réalité que celui du prix Nobel de la paix reçu par Martin Luther King. Son nom a des résonances qui collent comme son regard.

Elle passa cette année avec joie jusqu'au 8 mai, lorsqu'Agustín commença à avoir beaucoup de fièvre et des infections dans les oreilles. La paix avait pris fin d'un coup de hache. C'est alors que commença le pèlerinage de tous les jours. Oui, de tous les jours ! À la

recherche d'un médecin qui pourrait le guérir, parce que l'infection fut déclarée seulement six mois après sa naissance. Le BCG qu'il avait reçu à la naissance, comme beaucoup d'autres enfants cette année-là, n'était pas encore au point.

Elle ne le sut que lorsque commença le pèlerinage à la recherche d'un médecin quand l'infection devint évidente. Plusieurs enfants en étaient morts. Elle ne le savait pas. Elle se demanda si l'enfant pourrait mourir, si cette peur nocturne ressentie depuis l'accouchement n'avait pas été un pressentiment. Le chauffeur de taxi, qui venait la chercher tous les jours pour son pèlerinage sans résultat, lui dit qu'au pont Saavedra se trouvait un spécialiste qu'on appelait le médecin des pauvres, puisqu'il recevait des patients pour presque rien. Un jour, ce médecin était allé à la chasse avec sa femme et sa fille, qui avait à peine quarante-cinq jours de vie et une balle s'échappa, malencontreusement, de son fusil qui traversa le foie du bébé. C'est alors qu'il promit de se consacrer, charitablement, à guérir des malades si sa fille était sauvée et elle fut sauvée.

Agustín avait abandonné sa tête sur l'épaule gauche de sa mère ; la petite tête couverte par un bonnet de laine bleue. Il était très faible et abattu en raison des fièvres élevées. Le cabinet se trouvait au premier étage, après un long escalier qui lui sembla celui du Calvaire. Non seulement la salle d'attente était remplie de monde, mais aussi l'escalier. À la dernière marche ils restèrent ainsi, enlacés, aussi épuisés l'un que l'autre. Elle craignait que son enfant devienne idiot à cause des fièvres. Ils semblaient être à bout de forces ; mais ce n'était pas vrai, parce que dans chaque mère sommeille un titan et elle était bien capable d'affronter le démon sans autre arme que le regard de l'autorité en tant que mère.

Quand, finalement, la porte du cabinet s'ouvrit, la foi les enveloppa aussitôt. Le médecin était petit et mince. Avec un regard plus sympathique qu'intelligent, il démontra avoir compris que c'était l'enfant qu'il devait guérir. Agustín n'avait même pas la force de pleurer quand le médecin lui pressa les adénoïdes et nettoya les petites oreilles. Les fièvres lui avaient révolté les yeux.

Ce soir-là l'enfant ne pleura pas et n'eut presque pas de fièvre. Ils allèrent chez le médecin pendant des mois. Le soir de Noël à Maipú, ils prirent une photo de famille. Agustín était entre les bras de sa mère. Quand on développa la photo elle vit que les yeux de son enfant étaient atteints de strabisme, mais qu'il était vivant. Pendant qu'elle l'allaitait elle crut voir clairement que de petits anges gardiens s'étaient mis à pratiquer dans le moïse de l'enfant un petit jeu appelé : « En dépeçant les petits diables. »

ANNEE 1963

CONTINUATION : LETTRE À MON PÈRE

Mon cher papa :

L’année 1963 est en train de finir. Oui, elle finit et, aujourd’hui 26 décembre, Amanda n’est plus la gouvernante des enfants. Elle devient ma collaboratrice sans relâche, sans répit, dans le déménagement. Toutes seules, nous portons des affaires entre la maison de mon oncle et ma tante et notre nouvel appartement. Il se trouve à deux *cuadras* de chez eux, ce n’est pas trop loin et nous sommes jeunes, toutes les deux. Tout pèse lourd physiquement, mais la joie de l’âme nous rend légères.

J’avais beaucoup de doutes avant de t’écrire et je m’y décide seulement maintenant. Je doute, parce quelque chose en toi me fait peur. C’est peut-être ton regard perçant, le fait de savoir que tu sais tout sur moi. Nous avons toujours eu l’habitude de ne pas trop parler, mais de nous ressentir beaucoup. Tu sais que je suis avec toi, que je suis ta fille, que j’aime mon oncle et ma tante, mais je les crains. C’est pourquoi, je fais parfois semblant de t’ignorer. Je sais que tu m’aimes et que tu me méprises aussi lorsque je suis faible, mais je ne le suis pas trop.

Quand j’avais quatorze ans et préparais mes examens de deuxième année du magistère, je t’ai dit que j’en étais angoissée et j’ai senti ton mépris ; mais ce fut une question d’un petit moment, parce que tu m’as dit en comprenant que c’était ton devoir de m’apprendre et non pas de me punir directement : « Quand tu auras fini de réviser et de passer tes examens, tu auras tout le temps du monde pour être angoissée, mais pas maintenant... » Enfin, je me suis sentie face à une grande vérité, qui fut et restera sans doute, une règle fondamentale de ma vie : résoudre dans le calme, achever la tâche consciemment et seulement après se donner le luxe de plonger dans des états d’âme. Se laisser entraîner jusqu’au fond de nos faiblesses, mais bien évidemment seulement après avoir piloté avec courage et calme le bateau de l’existence en pleine tempête dans une mer déchaînée. Tu sais, l’après-coup est très intense, mais dure peu, parce que la réalité m’appelle et je dois être présente : les horaires d’allaiter Agustín, dormir quand je peux, quelques heures quand je ne peux pas résister au « soramatan », comme tu dis. Je ne sais même pas à quelle langue ou à dialecte appartient ce mot. Il signifie que, quand tu as très sommeil, il n’y a rien d’autre à faire que de dormir. Je t’ai toujours vu faire des petits sommes mérités, et je m’en offre aussi la satisfaction. Je goûte avec plaisir cette plongée dans ce monde du silence mystérieux de la mort passagère.

Tu seras étonné si je parle de la mort à mon âge, alors que je suis en train de donner la vie, mais j’eus peur à la naissance d’Agustín, car il est né avec trois tours de cordon ombilical autour du cou. Plusieurs heures se sont passées, je ne sais pas exactement combien de temps, pas même si ce fut un ou deux jours. C’est que dans la maternité, il existe une autre sorte de temps. Il ne bougeait plus dans mon ventre, c’est pourquoi j’ai appelé le docteur Quesada qui me demanda d’aller de toute urgence à la clinique Marini. Malgré tout je n’avais pas peur. Avant d’aller à la clinique, je suis allée visiter un appartement dans la rue Gurruchaga. J’aurais eu envie de l’acheter. Ce ne fut pas un acte d’inconscience ; je voulais donner naissance à mon enfant en lui promettant un espace de liberté, un monde à nous où nous pourrions nous livrer complètement à notre amour, peut-être avec moins de confort, mais avec plus d’autonomie. J’étais bien chez mon oncle et ma tante. Haidé est efficace comme toi. Mais

je pense que tant son passé de fille adolescente que sa vie de nouvelle mariée à Iberá – où elle, comme toi, ne furent pas acceptés au début par ma grand-mère – lui laissèrent un goût amer. Peut-être m’aime-t-elle, mais je fus tellement aimée par mon grand-père et peut-être aussi par ma grand-mère que je porte sur moi les stigmates de la mal aimée par tous les autres, comme dans la pièce de théâtre de García Lorca. Haidé va bien ; je ne peux pas en dire autant du rapport entre Alejandro et mon oncle qui lui préfère Marina.

Bref, il était nécessaire de partir, papa. Tu connais tous mes secrets. Il n’aurait pas été possible de revenir à Iberá, parce que entre toi et Santiago il n’y avait plus d’entente. Pour ce qui est de l’enfant, sa naissance fut sans problème, et à la date prévue, le 23 septembre ; le jour même de l’anniversaire d’Alejandro qui avait sept ans et que nous avons fêté sur la terrasse de chez mon oncle et ma tante. Mon cœur se soulevait en le voyant s’arrêter de jouer, pris par une crise d’asthme. Ce pauvre enfant m’inspire un sentiment ambivalent. Je déteste la maladie et en même temps, je l’aime, lui, énormément. Il est trop sensible mon fils.

J’ai le pressentiment qu’il sera le bouc émissaire de sa génération, comme je le fus de la mienne. Mes cousins germains me détestèrent, parce que mes grands-parents les ignoraient. S’ils ne m’aimèrent pas, c’est parce que j’eus la fièvre convulsive, que je transmis à Fernandito qui avait un an de moins que moi. Ils ne m’aimèrent pas, parce que je parlais en latin avec mon oncle Fernando à « *Villa los ángeles* », mais surtout parce que j’étais ta fille.

Alejandro me ressemble, et à toi aussi, parce que je suis ta fille.

Marina est jolie et forte. Edmundo l’aime beaucoup, mais comme c’est un grand enfant, il n’est pas capable d’aimer deux personnes en même temps.

* * *

Il était nécessaire de partir. Mes sentiments envers Alejandro sont très ambivalents. Je voudrais qu’il se défende. Je lui transmets ma colère sans le vouloir. Il devrait... Non, il n’y peut rien, il est petit, il n’a pas de pouvoir. On verra ce qui va se passer quand il aura changé de maison, quand on partira vivre en face.

Malheureusement Santiago décharge aussi ses colères sur Alejandro. Il cherche toujours un coupable et ce coupable est toujours Alejandro. Je vois tout cela, mais je ne peux rien y faire, je n’ai pas non plus de pouvoir. Santiago est un mur d’inertie et d’inaction.

Alejandro donna un coup de main à Amanda, la gouvernante des enfants, et à moi-même dans le déménagement. Je le vis très enthousiasmé, avec l’air de celui qui gagna une bataille. Il mettait les choses sur le buffet, avec soin, une par une. Il passa très bien toute la journée du 26 décembre, il n’eut pas de crise d’asthme.

Santiago est resté près du soleil ; il ne bougea pas de chez mon oncle et ma tante.

Agustín naquit en excellente santé. Il pesait trois kilos et cent grammes et mesurait quarante-huit centimètres. Cent grammes de moins qu’Alejandro et deux cent grammes de moins que Marina. On donna du Coramina à Santiago à cause de l’accouchement. Celle qui enfantait, c’était moi, mais on ne me donna rien. Il n’y eut pas non plus de forceps. Rien à voir avec la naissance de Marina qui fut très facile, puisque je suis allée en marchant jusqu’à la salle d’accouchements et que je revins en marchant. Cette fois, il y avait toute une équipe professionnelle et j’étais à moitié anesthésiée. J’ai fait ce que j’ai pu pour aider mon enfant et le médecin. Je n’étais pas détachée de la réalité. Les commentaires m’arrivaient comme à travers une brume. Peut-être n’étais-je pas anesthésiée, mais lassée de vivre comme une « juive errante » entre Córdoba, Puerto Belgrano, Iberá, Olivos et Miramar. Ou alors ce fut peut-être l’anesthésie locale pour l’épisiotomie. Je ne sais pas. Ce qui est certain, c’est le dégoût, l’impression d’éclater, l’entente avec mon enfant qui évidemment voulait naître, parce

que finalement il faut qu'ils naissent les enfants et qu'ils sortent vers le monde !

Cette nuit-là – parce qu'Agustín naquit à 8 heures du soir –, mais je n'allais pas bien. Je dois te l'avouer ainsi, par écrit. J'ai eu peur pour la première fois de ma vie, peur d'avoir pu perdre mon enfant. J'étais dans une suite très belle. La salle tout près de ma chambre était remplie de fleurs. L'odeur des fleurs me rendit folle. J'ai demandé qu'on les enlevât. La couleur des murs de la chambre était grise bleutée. J'ai eu la sensation que quelqu'un était derrière moi, mais, à chaque fois que je me retournais, je ne voyais pas mon ennemi. Nous étions tous les deux seuls dans la chambre, mon fils et moi, car Santiago était parti se promener et acheter des cigarettes. Comme d'habitude, j'étais seule lorsque j'avais besoin de sa compagnie. À chaque accouchement, Santiago venait, puis s'en allait. Pourquoi ? Il revint avec une boîte d'allumettes qu'on lui donna avec les cigarettes, c'était la publicité d'un hôtel. Elle s'appelait *Lotus*. Il y a des détails stupides, minimes, qui restent gravés dans la mémoire de façon indélébile dans les moments les plus difficiles de la vie, par l'étrange pouvoir qu'ils ont de nous arracher à l'obsession, de nous restituer dans le quotidien, dans le banal.

J'étais contente de sa naissance, mais aussi un peu triste ; il me resta un vide que je n'avais pas connu avec mes autres enfants, peut-être par cette peur dont je t'ai parlé. Mon pauvre ange ! J'ai su qu'il n'était plus dans mon ventre et qu'un jour il faudrait que j'arrête de l'allaiter, et que je devrais l'emmener à la crèche, ensuite à l'école primaire, et enfin à la faculté avant de se marier et de travailler et je ne pourrai plus le défendre. J'aurai toujours l'impression de le perdre. Il aura des enfants. Ce sera le temps de mourir et je ne pourrai plus le défendre. Il souffrira de trop aimer ses enfants. Papa, il se peut que ce soit beau d'avoir des enfants, mais il est de plus en plus difficile de se reproduire sans y réfléchir. Alejandro fut conçu et est né tout simplement ; l'accouchement fut long, trente-six heures et cette chose qui sortit serait quatre ans et quinze jours durant mon unique passion et ma gloire, mon confident. Je n'avais plus pour lui de sentiments ambivalents. Nous nous aimions ; nous étions les maîtres du monde : nous mangions des glaces chez *Calvo*, à Puerto Belgrano. Santiago naviguait, mais, Alejandro et moi, nous nous aimions tellement qu'il valait mieux rester seuls tous les deux. Je n'eus pas non plus de sentiments ambivalents à son égard quand Marina est née. Tout au contraire, il l'adorait. Mon malaise commença chez mon oncle et ma tante.

Je vous dois beaucoup d'amour, papa et maman, parce que vous n'avez pas fait de différence et vous avez toujours compensé mes limites, aussi bien que celles des autres. Ce fut toi qui m'apprit à aimer, papa, par ta joie et tes actes : tu me faisais la cuisine, me lisais le journal, très mal, parce que tu n'as jamais su lire à haute voix, mais je t'aimais tellement !

Les enfants qui se reposent dans tes bras, s'endorment facilement. Tu sais te détendre complètement et te mettre au service des autres et donner un amour absolu.

Ma tante sait aussi les avoir dans ses bras, mais en mouvement ; dans les tiens ils s'enfoncent, se mettent à l'aise. Tu es à la fois si actif et si calme. Il faudrait que tu vives en y mettant moins de sentiment. Parfois, j'ai peur quand tu te donnes complètement. Je ne veux pas t'enlever la façon de jouir de l'instant, ce n'est pas une critique. Il s'agit plutôt d'une réflexion. C'est vrai, quand tu es heureux, tu l'es complètement et quand tu es malheureux, tu l'es aussi complètement.

En t'écrivant, je mets de l'ordre non seulement dans ce qui est arrivé cette année, mais aussi dans mes réflexions. Tu n'es pas cyclothymique et moi non plus. Nous sommes tout simplement naturels et vivons en respirant à pleins poumons l'existence. Je sais que tu penses à moi et que je ressemble à ta mère – cette Italienne courageuse qui éleva toute seule ses enfants quand ton père est mort. Il m'arrive souvent de vouloir trouver l'image de ce grand-père que je n'ai jamais connu ; cet ingénieur italien engagé par la reine d'Angleterre pour faire les travaux de construction du port de Buenos Aires. Comment était-il mon grand-père ? Tu

ne le sais pas non plus. Tu étais trop petit, le dernier rejeton de cet arbre mort à quarante-deux ans, en pleine jeunesse.

Je ne sais pas papa comment tu as vécu cette perte prématurée, de même que tes frères et ma grand-mère dans votre appartement de la rue Juncal. Je sais seulement que je suis allée voir récemment des appartements dans cette même rue et c'est surtout au quatrième étage d'un bâtiment ancien que j'ai ressenti notre histoire ancestrale m'envahir. J'ai rêvé sans peur, et je t'ai vu tout petit avec tes superbes yeux verts, peut-être un peu surpris, parce que ton père n'y était plus ; parce qu'il n'y avait plus de genoux sur lesquels sauter et faire l'équilibre... Je t'aime, mon père à moi, en cette première nuit du mois de décembre 1963 où je t'écris sur la table de la cuisine. Tout est joli et nouveau. La nuit est très belle. Sur le balcon, je mettrai beaucoup de plantes et tu t'assiéras dans un fauteuil avec l'enfant, qui s'endormira confiant, abandonné dans tes bras.

Que de choses se passèrent ! Il vaudrait mieux en finir. Kennedy assassiné ! Sans commentaires. Et Jean XXIII qui partit, sans doute, au ciel. Je reçus une lettre d'Italie avec une carte postale de Paul VI en train de donner la première bénédiction de pape de la chrétienté.

Tous les événements survenus ne réussirent pas à m'émouvoir. Toutes mes forces furent dirigées pour ne pas me laisser aller. Santiago quitta définitivement la Marine, de même que Román Jelinek. Ce dernier fut nommé à un poste chez Ford. La sécheresse était épouvantable : les vaches mouraient étouffées par la poussière.

Je sortis le 26 septembre de la clinique. Quelques jours plus tard à l'aube, lorsque je me réveillai pour allaiter Agustín, j'entendis un bruit étrange qui se dirigeait de l'avenue Maipú vers la maison. C'étaient les tanks qui passaient à deux *cuadras* seulement de distance. Je me mis à pleurer, papa, sur le futur que mon petit devrait vivre quand il sera grand. Oui, papa, un nouveau renversement politique, de nouveau les tanks dans la rue. Je n'en sais rien. Ce sont les *Azules* et les *Colorados*. Chaque gouvernement qui tombe met en mouvement une nouvelle administration et des milliers de projets qui n'aboutiront jamais. L'Argentine devient pauvre, papa ! Quel avenir pour mes enfants ? Je ne veux rien savoir.

Ne crois pas que je termine ma lettre. Il manque deux jours avant la fin de cette année.

Ne t'inquiète pas pour mes études, elles vont bien. J'ai fini de passer mes cinq examens le vingt-trois. Les études sont mon « repos ». Je me penche davantage sur les sciences sociales. Je voudrais être une spécialiste, pas une scientifique de laboratoire, ni non plus une esclave dans des associations internationales. L'enseignement universitaire me plaît. Je crois avoir une passion démesurée pour transmettre mes valeurs, tes valeurs, nos valeurs. Je voudrais être libre et posséder un cabinet privé de manière à pouvoir effectuer des recherches sur le terrain, avec un regard participant. Peut-être un jour accepterai-je les contraintes de la réalité argentine, et les moyens limités pour faire de la recherche, pour travailler et pour décider ensuite. Principalement, en ce qui concerne le degré de conscience de la réalité de l'homme individuel et de la société. Peut-être, un jour je partirai, papa, très loin et sans espoir de revenir. Enfin, on verra bien. Il se peut qu'un jour, quand j'aurai ton âge, je puisse me dire tout simplement : « J'ai fait ce que j'ai pu. » Sans pour autant m'arrêter ; me donnant plus de temps pour contempler le sens de la vie, dans la mesure de la conscience objective acquise.

Je n'ai plus de temps pour les méditations, l'action m'appelle. Agustín doit être allaité, Marina et Alejandro guidés. Je m'inquiète du monde que nous sommes en train de leur construire. Ce n'est pas une question spécifique à aujourd'hui. Il n'est pas question non plus de dire que tout est noir ou que tout est blanc. Depuis toujours le démon joue avec Dieu aux échecs et bien qu'ils semblent faire toujours des parties nulles, je pense que le sens l'emportera sur le non-sens ; que l'éveil de l'homme à la conscience objective deviendra

possible. Parce qu'elle est incontestablement nécessaire afin de commencer à pouvoir se regarder soi-même, comprendre l'horreur de la situation et se débarrasser des obsessions dévoratrices.

Tu vois ? Cette année furent lancés dans l'espace des astronautes soviétiques. Et il y eut un accord entre les États-Unis et la Grande-Bretagne pour limiter les essais nucléaires.

Cooper, l'astronaute américain fut aussi envoyé pour rendre visite au ciel. Il y a tellement de choses qui se passent.

Je t'embrasse. Je te vois après demain. Ta fille qui grandit autant que l'oranger, à l'intérieur d'elle-même, bien sûr.

UNE FEMME ET SON ANGOISSE (V)

Ils ne s'étaient plus revus depuis longtemps. Un jour, seule dans son cabinet, il arriva, habillé en tenue de cheval, tenant avec la main droite son épaule gauche.

— Tu as réussi, lui dit-il, le cheval m'a renversé et je me suis cassé la clavicule.

— Et tu viens me dire cela ? lui répondit-elle. Tu dois aller chez un médecin, pas chez moi.

— Non, chez toi, parce que tu es partout et devant cet obstacle que je n'ai pas pu sauter. Je deviens fou. Hier soir, j'ai sorti la voiture, brûlé des feux rouges et sans savoir où aller, j'ai dû revenir à la maison. Je suis en train de devenir fou !

— Je n'y suis pour rien. Nous ne pouvons pas être ensemble ! Comment pourrions-nous l'être si nous ne l'avons jamais été ?

— Ne dis pas que nous n'avons pas été ensemble ni que tu n'étais pas déchirée lorsque nous sommes partis dans des avions différents.

— C'est vrai, j'en étais déchirée. Mais, n'as-tu pas mal à l'épaule ?

— Oui, j'ai mal partout, mais surtout à l'intérieur. Je veux que tu partes d'ici, que nous ne nous voyions plus.

— Mais, nous ne nous voyons jamais. Quand je rentre quelque part, tu sors ; quand tu rentres, je sors.

— Oui, mais tout est imprégné de toi. À chaque fois que tu pars, je suis mal. Maintenant, j'ai très envie d'enlever mes bottes, de rester ici et de ne plus partir !

— Je ne veux surtout pas de scandale.

— Pas plus que ce que tu crées déjà autour de toi ? Parce que Inès, ta secrétaire, n'est pas aussi innocente que cela ! Elle m'a raconté toute ton histoire avec le garçon que tu as connu chez Gertrudis von L... Tu es en train de te détruire !

— Je fais ce que je peux, mais je ne meurs pas.

— Mais tu es en train de te tuer. Arrête de faire le liseron avec Sebastián, tu es un arbre.

— Trop tard ! J'ai envie de quelque chose, mais je ne sais pas de quoi. De tout casser, de crier, de te dire que tu n'es pas important pour moi et que je ne veux pas t'entendre.

— Tu es dans toutes les bouches de Buenos Aires, s'empressa de dire Luis. Valeria et les autres disent du mal de toi.

— Et toi aussi, j'imagine. Tu en auras profité pour faire l'âme noble.

— Je ne sais pas, en tout cas pour Gertrudis je suis une victime.

— Gertrudis ne va pas plus loin que ses convenances. Je commence à comprendre tous ces gens. S'il n'y a pas de cancans, il n'y a pas de soirée. S'il n'y a personne à persécuter et souiller, il n'y a pas de sujet à débattre.

— Tu parles comme une folle.

— Et toi comme un messie.

La porte se ferma derrière lui. Elle tremblait, il n'avait pas enlevé ses bottes et n'était pas resté. Elle se disait qu'elle ne souhaitait pas qu'il le fît, mais quelque chose au plus profond d'elle-même désirait le contraire.

* * *

Que ressentirent-ils si seuls chacun de leur côté lorsque la porte se ferma derrière lui ? Elle baissa son regard vers son tailleur en velours bleu assorti de petites fleurs roses et blanches, et

recupéra dans la glace, encadrée en argent, une image d’elle, sans âme, qu’elle ne connaissait pas. Sur le cadre, et comme un sourire ironique, pendait le chapelet que lui offrit Marcos. Il y est encore peut-être, berçant le temps de l’horreur de tout avoir perdu, des baisers qu’ils ne se donnèrent pas. Elle comprit qu’elle s’était étouffée dans les bras d’inconnus pour ne pas le faire dans les siens : des étreintes qu’elle ne connaîtrait jamais !

* * *

Il se sentit aussi très seul, maudit et exclu, et partit à la campagne dans son *estancia* à Paraná. Paraná pour toujours et sans elle ; bien que l’endroit continuât à s’appeler « *La vera paz* », elle ne l’habiterait jamais et ne connaîtrait jamais les cioux rouges à la tombée du jour devant lesquels il réfléchissait. Les chiens, non plus, ne viendraient jouer avec elle, la Vierge de « *La vera paz* » ! Comme il avait coutume de l’appeler dans ses rêves, dans ses silences sans tristesse, dans ses après-midi de campagne. Elle fut toujours pour lui vierge et mère, parce qu’il savait qu’elle n’avait jamais été bien aimée ; que les printemps n’avaient été pour elle que du temps pour attendre des enfants. Des lunes volées à l’amour pour l’enfant qui serait toujours « engendré par un autre... », mais pas pour lui.

* * *

Elle regardait son tailleur bleu, témoin de la dernière rencontre et le haïssait comme si c’était le symbole de sa rupture. Elle haïrait toujours cette maison qui n’était qu’à elle seule et non pas à une famille pleine d’enfants, manquant d’espace ; parce qu’elles sont toujours petites les maisons quand il y a beaucoup de gens qui y rêvent, vivent, se torturent, sont heureux, jouent et désirent.

* * *

C’était une tombée du jour avant l’été : de la campagne à l’horizon ! L’avion n’arrivait pas jusqu’à la campagne : il fallait parcourir soixante kilomètres dans un autobus vétuste, de ceux qui seuls peuvent encore exister en Argentine. Il entendait le bruit des amortisseurs, voyait un homme avec deux poules dans une sorte de cage très précaire ; une femme de la campagne habillée de noir en train de réciter son chapelet ; sans âge, le visage marqué par des coups de vent et de soleil et peut-être par la peine d’un mort. Il voyait depuis l’autobus des gardiens de troupeaux sur leurs chevaux fatigués et, encore une fois, il écoutait le bruit des amortisseurs qui ne réussissaient à cacher la voix de cette femme qui l’appelait à distance – même s’il n’y croyait pas – et criait son nom en silence au milieu de son territoire familial.

Avec un Sebastián qui, sans pitié, guettait en elle les signes précurseurs d’un aveu qui ne se produirait jamais, parce que Sebastián ne sut jamais que, lassée de l’attendre dans la confiance pour s’aimer, elle était parvenue à aimer quelqu’un d’autre sans le posséder et à être possédée par d’autres sans les aimer. Comment expliquer que la mort de l’amour s’était déclarée, comme une guerre, par le magnétophone ? Il ne savait pas non plus qu’elle l’avait beaucoup aimé. En ce moment, elle était à table, mangeant simplement, riant et jouant avec les enfants ; grâce à eux elle pouvait éviter d’être possédée par son « amant dans l’imaginaire ». Le regard absent, la glace avec un cadre en argent. Lorsqu’elle était dans la maison de sa famille, elle détestait son petit appartement qui avait été un cadeau de son père. Elle avait joué à la liberté avec Marcos, l’adolescent, comme si elle avait vingt ans et une

chevelure blonde et abondante. Pourquoi ne sut-elle pas comprendre à temps ? Sebastián avait été trop fort. Il avait voulu qu’elle lui soit infidèle pour démontrer qu’il avait raison, qu’elle devrait partir un jour avec un homme de son âge.

Elle partit, oui, mais dans une aventure folle avec un jeune homme qui avait l’âge qu’elle avait quand elle fit la connaissance de Sebastián. L’histoire ne valut pas la peine, mais effaça tout et cet avortement spontané... Quand elle se réveilla de l’anesthésie le médecin lui demanda si elle allait bien. Elle ne répondit pas. Elle pleurait ; à l’intérieur, à cause de l’enfant mort, parce que pour elle c’était déjà un enfant et non pas un fœtus. Un enfant, comme les autres qu’elle avait, sans père. Elle pleura, parce que son amant véritable n’était pas là, ne serait jamais là, et elle avorta de lui deux ou trois fois de plus dans son cœur. Elle se souvenait de lui avec ses célèbres lunettes en descendant le ravin vers le Paraná, ou en lisant le journal. Il était plus âgé qu’elle, de quelques années. Il représentait donc ce que Sebastián appelait « un homme de son âge ».

* * *

Le majordome vint le chercher à l’entrée de l’*estancia*. Il était inutile de vouloir trouver des solutions, elle ne serait jamais un arbre, mais un liseron. La nuit tombait et il se rappela une phrase d’un poème de Neruda : « Qui l’aimera en ce moment ? » Tristesse, tombée de l’angélus, amour étouffé, larmes possibles...possibles pour lui. Elle ne pleura jamais, elle ne pouvait pas. Il la vit dans son univers autistique, dans ses réponses globales sans pouvoir nier son incroyable capacité de séduction. La Madone de « *La vera paz* ». Un jour il introniserait son image dans la grande maison, pas véritablement son image, mais celle d’une Madone italienne, et lui mettrait de longs cheveux blonds qui s’échapperaient de sa tunique bleue. Peut-être la peindrait-il lui-même ? Peut-être pourrait-il la décrire à un peintre ? Non, personne ne pourrait capter son geste quand elle inclinait légèrement sa tête vers la droite pour méditer ou peut-être écouter.

* * *

Elle ne pouvait pas savoir où elle était. Partout ! Et Sebastián devenait impossible avec son silence, et les amours devenaient douloureux comme les aiguilles que des mains de couturières inconscientes laissaient égarées dans des matelas.

— Et si l’enfant trouve les aiguilles ?

— Il ne les trouvera pas, je ne les ai pas oubliées.

— Mais si ! Tu oublies même le lait sur le feu et tu rêves seulement à des chevaliers qui s’emparent de toi quelque part au Caire ou à Istanbul.

— Ne sois pas méchant, je ne vois que l’aiguiseur de couteaux.

— Méfie-toi de lui, parce qu’il n’existe pas.

* * *

Il commença à lui écrire. Il passait cinq, six, sept heures par jour à écrire à la Madone de « *La vera paz* », telle qu’il l’imaginait assise dans un fauteuil près de lui. C’est ainsi qu’il était amené à former des images, à avoir envie de créer et d’aller plus loin. C’étaient des formes de recherche de Dieu, de transcendance. Mais il n’y aurait pas de transcendance. La transcendance aurait été pour lui de rendre concret cet amour différent : des enfants, des

petits-enfants, les mises bas des vaches partagées avec elle, les floraisons et la tombée des feuilles. La transcendance aurait été pour lui de mourir ensemble dans un accident de voiture, sans souffrance, en même temps, et que leurs dépouilles se confondent. La transcendance aurait été pour lui de ne plus revenir à Buenos Aires ni à l’*estancia*, mais tout quitter et aller vivre à Madrid. Oui, à Madrid, pas dans une Italie trop chargée d’un passé familial pour tous les deux. La transcendance aurait été d’être cruelle et de laisser tout seul cet homme qui délirait. La transcendance eut été de dormir avec elle dans ses bras et de ressentir l’éternité.

* * *

Sous la porte de son appartement il y avait une lettre de Luis qui, par son épaisseur, n’était pas arrivée à rentrer complètement. Il était à peine 4 heures de l’après-midi, mais les persiennes étaient baissées. Elle eut un pincement au cœur. Quelle monstruosité pourrait-il encore lui raconter ? Elle remit la lecture de la lettre à plus tard, la déposa sur son bureau et ne la regarda plus. Elle la recevrait seulement par la suite des mains de Sebastián qui aurait enfin une lettre comme preuve. Elle n’en connaissait même pas le contenu. Il ne lui traversa même pas l’esprit d’en réclamer la propriété. Elle commença à se justifier, à avoir peur, très peur...

Alors elle se mit à la lire, libérée lorsque le dialogue avec Sebastián disparaissait au loin pour donner lieu à un dialogue avec cet homme toujours lointain. Elle se vit en faisant l’amour avec lui devant Sebastián et ressentit presque du plaisir. Comme si elle était en train de lui dire : « Tu vois ? Celui-là, il écrit, aime, vit la solitude, mais n’a pas peur. Parce qu’il n’a jamais rien eu, il comprend tout. Toi, tu as tout eu et tu ne comprends rien. Et tu as encore tout, mais tu te diriges vers une catastrophe, et nous coulons ensemble ! » Ces pensées ne furent jamais exprimées, elles restèrent suspendues en l’air comme de la rosée desséchée par le soleil.

* * *

Il reçut sa première lettre avec étonnement. Presque déçu par l’évidence que tout n’était pas perdu pour elle. La lettre n’était pas longue, mais concise, laconique, terrible. Elle n’avait rien à avouer à Sebastián, mais à lui si. Avouer son impuissance, l’horreur de sa situation, l’impossibilité d’en échapper. Si bien qu’elle ne disait pas qu’elle l’aimait. Elle lui racontait les choses qui s’étaient passées après son départ : les coups de fil, les rires, les gâteaux fantastiques d’anniversaire qu’il faisait envoyer pour elle et ses enfants, l’horrible vide de cet appartement dans lequel il n’y avait que les traces d’une conversation tumultueuse. Elle se voyait elle-même comme quelqu’un de détruite déjà. Une phrase resta suspendue : « Je ne veux pas entraîner mes enfants dans ma ruine, je ne veux pas rentrer dans un hôpital, mais la folie tourne autour de moi ; Sebastián maigrit un peu plus chaque jour ; il va bientôt mourir, il a un cancer du poumon. Quand j’ouvre un placard en cherchant quelque chose, les vêtements suspendus me caressent la tête et je pense que c’est toi qui m’accueilles dans un espace de ténèbres et de douceur. Si je suis pour toi la Vierge de “*La vera paz*”, je te vois comme le prêtre qui m’absout. Mais il y a trop de ruines, il est trop tard ; tu m’absoudras, mais j’aurai à payer ma faute. »

Quand elle reçut la deuxième lettre, elle l’ouvrit immédiatement. Il dut percevoir sa difficulté à s’exprimer et lui proposait d’écrire un roman ensemble. Elle écrirait le premier chapitre, lui le deuxième, elle le troisième... et les faits s’enchaîneraient au-delà de sa volonté. Dans ces récits, elle s’appela María et était toute seule en Asie, dans une maison énorme dont

le soleil traversant les vitres, comme au travers d’un prisme, la faisait délirer. Il pensa – en voulant interpréter peut-être quelque chose d’ininterprétable – que l’Asie de son récit pouvait être un endroit de repos, sans les discours angoissants et perturbateurs de Sebastián.

* * *

Elle se sentait mal à Buenos Aires et ce Vendredi saint elle alla comme tous les vendredis rituellement à l’église Nuestra Señora del Carmen de la rue Juncal avant d’aller prendre le thé chez Gertrudis von L... Quand elle rentra chez Gertrudis, celle-ci était habillée avec cette incongruité d’aristocrate allemande : une tunique longue, les cheveux pris dans un chignon qui commençait à blanchir et des sandales en tissu. L’atmosphère sentait la confiture et le santal. Les tapis faisaient plus orientaux que jamais ; le piano était plus lustré. Tout le monde était là. Dans le grand fauteuil, au fond de la salle en brocart rouge, se trouvait la fille de Lila, habillée de blanc, très simplement. Elle dit bonjour à tous rapidement sans trop faire attention, possédée seulement par le désir d’un aveu ; et avec cette femme au fond de la salle qui consentit à l’écouter. Pourquoi cette femme ? Pourquoi elle ? Parce qu’elle irradiait une sérénité absolue et donnait envie de l’étreindre, de lui raconter des choses et d’être une petite fille avec elle, comme lorsque, petite, elle était avec ses amies dans le grenier d’une maison à Cologne, en Allemagne.

La fille de Lila ne sembla pas s’étonner lorsqu’elle lui avoua en peu de mots ce qu’elle traversait. Elle ne dit ni oui ni non, mais elle lui proposa de sortir ensemble de chez Gertrudis et d’aller s’asseoir dans sa voiture qui était dans le parking de l’église Nuestra Señora del Carmen, afin de parler. Et le rituel de la confession nécessaire commença à se développer entre ces deux personnes qui n’avaient apparemment rien à partager. Le rituel commença le Samedi saint, à 10 heures du matin dans la maison de la fille de Lila. Naturellement les enfants, mais aussi le téléphone les interrompaient. Elle pouvait, néanmoins, reprendre l’aveu et elle ne se sentait pas mal à l’aise en exprimant à la fille de Lila ce qu’elle n’avait jamais dit à personne.

* * *

Il était 5 heures du matin et le soleil commençait à se lever. Il faisait froid à « *La vera paz* ». Le majordome vint allumer les cheminées et sa femme préparer le café. Il se sentit entouré d’amour, privilégié. Ces deux êtres simples avec le soleil qui se levait, les chiens qui aboyaient après les voitures et les poules qui se réveillaient lui redonnèrent le goût de la vie. Il était joyeux ; le café chaud, le pain de la campagne, avec le goût des cendres, que préparait Dominga dans un fourneau qui avait le parfum du bois sec...

Il mit ses bottes pour sortir, et en se chaussant il se rendit compte que c’étaient les mêmes qu’il portait à Buenos Aires quand il alla la voir, après s’être cassé la clavicule, pour lui exprimer ce que la douleur physique l’avait poussé à dire et qu’il avait gardé aussi longtemps. Quelque chose gâta sa joie suprême. Quelque chose du genre : « Tu n’aurais pas dû ! » ou « Qu’est-ce que tu as fait ? » ou encore « Qu’est-ce que tu as cassé ? » La voix de sa mère jaillit à travers le temps, évoquant le souvenir, criant indignée : « Tu as cassé le vase en cristal de tes grands-parents, et le cristal ne peut pas se réparer. » Quelqu’un balaya les morceaux de cristal ce jour-là de son enfance, mais il conserva l’anse, qui resta intacte, et qu’il cacha au fond de son tiroir à jouets. Quelques jours plus tard sa mère la retrouva et lui dit pour le blâmer : « Il n’a pas suffi que tu la casses, mais en plus tu veux en garder l’évidence ? » Il

ressentit que c’était elle qu’il avait cassée, cette après-midi stupide sous la possession d’une impulsion négative, lorsque la douleur lui traversait l’épaule, lui balayait les tripes et l’abandonnait comme une bande d’oiseaux de feu, à travers ses mots blessants et incisifs. Il eut la sensation de l’avoir cassée et de vouloir garder un morceau d’elle resté intact. Mais est-ce que María – la protagoniste du roman qu’ils écrivaient ensemble – était intacte ?

* * *

Pourquoi la fille de Lila ? Pourquoi elle et non pas quelqu’un d’autre ? Quelqu’un de moins joli, moins doux, moins humain. Peut-être ne serait-elle pas capable de la fustiger ou de l’obliger à plier devant la douleur de ses fautes. Laura présentait en elle une force inébranlable et en même temps une sensibilité extrême. Elle avait senti depuis la première fois qu’elles se rencontrèrent que c’était une personne à qui on pouvait faire confiance. Elle ne participait jamais aux ragots de la bonne société, et ne faisait aucun effort pour attirer l’attention sur elle. Elle se mettait à l’aise dans un bon fauteuil et s’enfonçait presque dans un monde de paix éternelle. C’étaient les autres qui venaient vers elle. Elle communiquait. Elle était très gaie ; on aurait dit qu’elle n’avait pas d’ennuis, ou si elle en avait, ils étaient recouverts d’une telle dose de dignité qu’ils devenaient des attraits supplémentaires de sa personnalité. Le plaisir ou la contrariété s’exprimait dans son regard. Elle avait quatre enfants superbes. Peut-être que ce fut le trait d’union entre elles : la maternité vécue d’une façon épanouie et au-delà de tous les avatars de la vie. Laura avait perçu combien elle se sentait satisfaite de ses enfants, et comment ses yeux s’éclairaient en les regardant tous les quatre. Pour Laura ce qui l’attira chez la fille de Lila, c’était sa façon de parler à chacun de ses enfants d’une manière différente ; elle sentit qu’elle les reconnaissait comme des individualités distinctes. Quelque chose en elle lui fit sentir que cette femme pourrait être une mère pour elle, pour la reconnaître et la pousser dans le monde. Mais rien de plus, naturellement. Laura savait qu’elle ne voulait pas s’attacher à elle ; elles étaient trop différentes. Si elle n’avait pas eu besoin d’elle, peut-être l’aurait-elle haïe ; même en la haïssant à chaque fois qu’elle se confiait, elle ne pouvait que croire à ce monde de compréhension et de séduction.

Trois ans après, Laura la convainquit de faire un long voyage à travers le monde. La fille de Lila avait, précisément, certains congrès à Rome, Barcelone et un séjour à Zurich. Laura s’arrangerait pour l’amener avec elle dans sa quête désespérée de liberté dans la ville mythique des Césars. Elle symboliserait pour Laura le guide céleste qui lui permettrait de traverser, sans se détruire, le monde des ténèbres et de la folie. Elle savait qu’elle allait la sacrifier, mais cette femme était née pour servir. Laura ne pouvait pas la manipuler, mais avait appris à la connaître et à faire vibrer ce qu’elle avait de sensible et de responsable. Et d’ailleurs, qu’est-ce que cela pouvait représenter trente jours de plus si elle était prête à l’accompagner dans son périple intellectuel ?

* * *

C’était son premier petit-fils, le fils de sa fille aînée. Il ressentit une profonde émotion ; mais lorsqu’il eut l’enfant dans ses bras il sentit que c’était l’enfant qu’il aurait pu avoir avec son aimée. Que Buenos Aires était étrange quand il revint de la campagne !

C’était l’automne, les vitrines étaient remplies de vêtements exquis et les femmes du quartier nord s’habillaient de vêtements légers avec élégance. La musique s’entendait partout. En lui retentissaient encore l’aboïement des chiens et le beuglement des vaches. Il l’avait

laissée sur son trône, parce qu’il en avait construit un avec ses lettres d’amour sur un mur de sa chambre ; là-bas, rangées dans un coffre, elles recevaient son amour ; il les idolâtrait. Il n’osa pas penser qu’il voulait la voir, mais il y avait une partie d’elle dans toutes les femmes qu’il voyait : un détail du tailleur, des chaussures classiques une certaine façon de marcher, n’importe quoi pouvait le lui rappeler.

Mystérieuse Buenos Aires qui éblouit et ravit l’âme ; qui oblige à y revenir toujours ; qui séduit comme une femme éternelle : des jacarandas en fleur, la place San Martin qui se perd dans le néant d’un entrecroisement d’avenues et dont la perspective se coupe brutalement dans le río de La Plata au-delà des voies ferrées, des marchés et du bâtiment *Liberté*. Il se sentait ivre. Même loin, il sentait l’odeur du pétrole des cargos. Buenos Aires et ses docks au parfum de la Grande Bretagne. Son cœur tressaillait au souvenir du retour d’un voyage en Europe en 1955 dans l’*Andréa C*, ce bateau prodigieux. Maintenant il la cherchait à Buenos Aires et la chercherait à Venise, au Caire, à Athènes ou à Damas. Il ne cesserait plus jamais de la chercher.

Il aurait pu faire la folie d’aller jusqu’à la porte de sa maison, sonner, faire face à tout, et surtout à Sebastián, lui faire face. Il se souvint du morceau d’un poème. Un auteur oublié et il s’imagina en lui récitant : « Monte l’escalier de ma maison et restes-y avec moi une fois pour toutes. » Mais dans le même temps, arriva un morceau du poème de Belisario Roldan qui parlait de rupture : « Prends ton chapeau, prends ton manchon et couvre-toi bien, il fait froid dehors et il fait sombre. »

Il se retrouva en marchant par la rue Juncal, et presque sans le vouloir chez Gertrudis. Il sut que Sebastián était mort deux ans auparavant – chose qu’elle ne mentionna jamais dans ses lettres – et qu’elle était partie – dont elle ne fit pas mention non plus – pour toujours en Europe. Ce fut un coup bas et très fort. Comment pouvait-il être en train de recevoir des chapitres de ce livre qu’un jour ils feraient ensemble si elle n’était plus à Buenos Aires ? Il se confessa à Gertrudis, tout le monde se confessait à Gertrudis. C’était très simple : elle devait lui faire parvenir une fois par semaine à « *La vera paz* » des enveloppes que Laura lui avait laissées chez elle.

Il prit toutes les enveloppes et lut d’un trait leur contenu. Il sut ainsi qu’elle l’avait laissé. Simplement parce qu’il lui rappellerait Sebastián, Buenos Aires, la rupture. Elle n’avait pas attendu ses chapitres, parce que pendant les deux dernières années chacun avait commencé à se parler à soi-même. La cohérence avait disparu. Il rangea les lettres en ordre précis et partit rendre visite à sa fille et à son petit-fils à la clinique.

* * *

Pourquoi la fille de Lila et pas quelqu’un d’autre ? Elle bougeait, vivait la vie pleinement du matin au soir ; elle arrivait chargée de livres et de nouvelles intéressantes ; pour elle, bien sûr, pas pour Laura qui se trouvait face à la tragédie d’avoir cinquante ans. La fille de Lila la consola comme une mère, mais, tout au fond d’elle-même, elle savait que tout allait bientôt finir. Elles allèrent à Zurich, puis à Venise. Ce fut le 28 mai 1978. Elles firent connaissance de celui que Laura appellerait « Le prince. » Un français très beau, brun, avec de gros yeux chauds, qui tomberait amoureux fou de la fille de Lila. Laura se sentit triste, elle l’aurait désiré pour elle...quoique, en les regardant ils faisaient un si beau couple qu’elle les vit bientôt comme papa et maman et se sentit transportée dans une autre sphère. Elle ne voulait pas que ce rapport prît fin, parce qu’elle s’était projetée dans ce rapport et avait besoin qu’il se prolongeât dans le temps.

Très tôt, presque à l’aube elles embarquèrent : Laura avec des difficultés en raison de son

excès d'équipage – ce qu'elle avait acheté à Zurich et à Venise était si lourd qu'elle pouvait à peine le transporter. Elle savait qu'elle avait entraîné dans son vertige la fille de Lila qui avait abandonné l'achat de livres pour l'achat de vêtements. Certes, elle arborait tous les soirs un vêtement à chaque fois plus élégant. Plusieurs années devraient se passer avant de comprendre qu'elle avait projeté sur cette femme tous ses désirs ; et que celle-ci les lui avait satisfaits avec ses limites, sans risquer ni son éthique ni sa dignité ni les bonnes mœurs. Elles se quittèrent définitivement à Neuchâtel ; elle la vit se perdre dans le train qui allait à Paris et se sentit libérée. Elle ne projetterait plus rien ! Mais elle devait s'assumer.

ANNEE 1964

Elle était tout étonnée de la visite du pape en Terre sainte. Ce qui fut important cette année-là c'étaient les premières photos de la lune. Elle se souvint de la lune, d'une nuit avec Santiago, de la fête à Río Santiago et de la traversée en bateau entre Río Santiago et La Plata : robe bleue d'organdi à pois blancs, nostalgie d'un amour qui, même en étant présent et incarné, avait quelque chose d'impossible, d'inaccessible. Santiago était arrivé changé et triste à cause de son amour frustré pour l'Américaine de Cuba.

Les photos de la lune lui firent comprendre qu'alors, très certainement, elle avait commencé à se mentir à elle-même. Cette année-là l'affaire l'inquiéta beaucoup et elle commença à demeurer silencieuse. La vie se déroulait sans trop de problèmes, seulement l'asthme d'Alejandro ; mais ils s'aimaient tant ! Elle vivait la vie à pleins poumons. Alejandro avait huit ans. Ils faisaient des marches ensemble. Lequel des deux était le plus inconscient pour se promener sous une pluie torrentielle ? L'avenue Maipú était inondée et ils marchèrent depuis le croisement des rues Esmeralda et Maipú en allant au-delà de la rue San Martin avec de l'eau jusqu'aux genoux. Elle avait, enfin, un copain pour lutter contre les requins ! Depuis lors, elle avait grandi et son activité fut différente : ils récitaient, contre la pluie et le vent et sans parapluie, des poèmes à grands cris. Et cet enfant était un homme, aussi méditatif et pensif qu'elle. C'était le petit prince bleu qui apportait la solution pour la résurrection de la pucelle, victime d'un ensorcellement. Ils revinrent contre le courant. Alejandro ne tomba pas malade. Ce fut une pluie de manne, une pluie du ciel. La pluie cessa comme elle avait commencé. Ils étaient les survivants du déluge. Peut-être que les eaux dans la rue étaient toujours aussi sales, toujours est-il qu'elles seraient plus propres que celles de larmes amères.

ANNEE 1965

Elle ne pouvait qu’attendre en silence sans savoir en réalité ce qu’elle attendait. Le silence est devenu sa profession de vie, une manière d’être complètement présente, de voir défiler la rivière, mais surtout la mer, en se donnant le temps de réfléchir. L’année 1965 lui permit de comprendre beaucoup de choses : que les mots servent à communiquer et évitent de communiquer ; qu’ils servent à dire des vérités tout autant que des mensonges. Elle passa l’année à lire le regard des autres et en ressentit de l’horreur. Santiago avait le regard fuyant ; Lila avait peur ; Jorge était doux, mais implacable – il savait aussi lire dans le regard et, de plus, écouter penser. Plusieurs fois il avait répondu à des questions dont elle connaissait déjà les éléments, mais qu’elle ne voyait pas clairement. Parfois, il avait pitié d’elle – elle avait aussi pitié d’elle-même fréquemment – parce qu’elle aimait trop, parce qu’elle était trop sensible. Alejandro avait les yeux tristes, mais cette tristesse disparaissait laissant place à des milliers d’étoiles de joie en jouant, en attendant à côté d’elle. Il savait lire dans les yeux de sa mère la rage et l’impuissance qui l’envahissaient en regardant sa sensibilité excessive. Elle détestait les médecins, elle détestait son asthme et elle multipliait sa surveillance pour le faire guérir. Le médecin lui dit que, si Alejandro continuait avec cet asthme, il ne vivrait pas trente ans ou finirait cloué sur une chaise roulante.

Elle n’y crut pas ou ne voulut pas y croire, peut-être pour ne pas se voir elle-même le traiter comme un handicapé. Ils allèrent au Service de psychologie de l’hôpital des Cliniques. Alejandro passa tous les tests avec succès. Puis il apprit à les faire passer aux autres.

Elle fut sa première patiente, car à chaque fois que prenaient fin les longues séances à l’hôpital des Cliniques, ils sortaient contents, ivres de liberté et partaient, tous les deux, manger un *asado* dans un restaurant appelé *Pachamama*.

Les *asados* de Buenos Aires étaient d’autres scènes d’amour qui ravivaient les souvenirs d’enfance ; de l’éternité. *Asados*, communication, un peu de vin peut-être – avec modération – parce qu’elle ne pouvait pas supporter d’euphories artificielles, de confusions, de « châteaux en Espagne ». Les chimères de Santiago la faisaient souffrir et regarder sa montre. La nausée apparaissait. Un sentiment diffus de maturité et de supériorité à l’égard des autres, qu’elle n’acceptait pas de reconnaître. Elle ne pouvait vivre qu’avec les pieds sur terre. *Asados* de Miramar ; *asados* de l’année 1956 en attendant Alejandro ; *asados* de 1960 en attendant Marina sous les eucalyptus de Puerto Belgrano ; rôtissoires, Centre naval, Santiago, chagrin d’amour, traces d’ongles sur les bras de Santiago. *Asados* de 1963 en attendant Agustín, souvenirs de nausées mêlées à la musique twist sous les eucalyptus de « la » Haidé, la maison de campagne de mon oncle. Beaucoup de twists... « Limbes twist ou limbes rock, dans le ciel tu vivras ».

Elle garda le silence ; et ensemble, les nuits à la *Pachamama* ils touchèrent le ciel, et se découvrirent en tant qu’interlocuteurs privilégiés dans le temps sans temps de se dire enfin et simplement des vérités. Il n’avait pas peur d’elle et l’aimait très fort. L’impuissance de sa mère le mettait en colère, car il se sentait fragile lui aussi. Alejandro était surdoué. Elle s’en sentit fière, mais ressentit une peur subite. Elle se rendit compte qu’il saurait aussi lire dans les yeux des autres, différencier la vérité du mensonge, le réel de l’imaginaire. Surdoué, sensible et asthmatique, trois adjectifs qui, pris séparément, disent beaucoup ou presque rien, mais qui ensemble peuvent constituer le visage d’une tragédie. Alejandro n’avait pas besoin de traitement, mais d’un environnement paisible sans changement atmosphérique brusque. En ce qui concerne l’entourage familial, ce n’était pas le cas. Elle le savait. Une nuit, Alejandro

eut une très forte crise d’asthme. On le bombardait avec de la cortisone, mais son état de santé ne s’améliorait pas. Il se réveilla et se mit dans le berceau d’Agustín, qui ne s’aperçut pas de l’intrusion. Elle se réveilla en sursaut, le prit dans ses bras. Alejandro délirait. Elle ne saurait jamais si elle avait déliré avec lui, mais se rappela lui avoir compté deux cent cinquante pulsations. Le jour suivant, ils l’amènèrent ensemble – elle et Santiago – chez le docteur Bozzola. Il s’agissait d’un allergologue, rejeton de Bozzola le grand allergologue qui continuait à recevoir des patients avec son fils. Ce fut le père qui les reçut et qui, presque en colère, leur dit : « Enlevez-lui tout médicament et amenez-le à la mer et laissez-le vivre en paix. » À ce moment-là, elle comprit pourquoi en ce qui concernait Alejandro elle haïssait la maladie, tout comme elle haïssait les médecins. Alejandro partit avec eux à Miramar. Il se baignait dans la mer avec sa mère jusqu’à l’épuisement ; très heureux, maîtres du paradis terrestre.

Ils furent très heureux ! Alejandro semblait n’avoir plus d’asthme, mais à chaque tombée du jour et que la tristesse de l’angélus – la mélancolie très célèbre de l’immense Pampa argentine – s’annonçait, dans le crépuscule nocturne avec les cris des hiboux et des chouettes, son cœur s’agitait. La tante Haidé avait de très belles mains ; avec des ongles très longs et soignés. Même si elle était la femme du docteur B..., elle aurait pu être guérisseuse, car elle avait une grande patience et possédait du magnétisme. Elle caressait longuement l’enfant jusqu’à ce qu’il s’endormît et sa mère aussi.

Année 1965, les lis roses fleuris à l’entrée de la maison de campagne. Le ciel était aussi rose que les lis ; et l’aube entre les eucalyptus rendait leurs écorces blanches, comme la lune qui déclinait pour laisser sa place au soleil.

Fin de l’été. Elle luttait fortement. Elle s’habillait très bien et étudiait beaucoup, et faisait tout avec acharnement, comme si le monde entier dépendait d’elle. Non, elle ne fut jamais paresseuse, si bien qu’elle ressentait parfois le besoin de se relâcher et de laisser le monde tomber sur sa tête. À la dernière minute, apparaîtrait la force titanique de la mère nourricière qui allaite jusqu’à l’épuisement, avec du bon lait, ses rejetons qui grandissent forts et sains.

Marina était facile et belle, les cheveux blonds, le sourire délicieux. Cinq ans de poésie chantés par un chœur d’anges roses comme les lis et le ciel à l’aube. Elle jouait à être une grande fille avec désinvolture et tact, elle croisait les jambes comme une grande dame et s’intéressait profondément à tout ce qui touchait à la garde de son patrimoine en utilisant, avec précision, les adjectifs possessifs à la première personne : ma pelle, mon seau, mon mari, mon sac, mes poupées, ma mère.

C’était si facile de la retenir dans ses bras, si facile de l’aimer et de la faire rire ! Un petit écheveau d’intelligence en train de faire toujours quelque chose, comme les grands. On dit que les enfants nés le matin sont plus actifs que ceux nés la nuit et elle était née le 7 octobre 1960 à 1 heure du matin, inaugurant le jour avec vingt-trois heures devant elle pour profiter de leur utilité.

Buenos Aires est très beau en automne – il ressemble plus que jamais à Paris. Les amours se chargent d’intimité ; la peau de l’été tombe. Elle devient intensément dorée comme les feuilles des arbres avant de tomber. Or rougeâtre. Ensuite, les feuilles sèches se transforment en tapis épais et comme il ne pleut pas, le vent les secoue et forme des trépidations viscérales dans l’air. L’amour s’habille de sweaters légers. Il règne encore la mode d’été, les couleurs claires. Il se produit une résistance particulière à abandonner l’été, les pantalons blancs, les bijoux en or. Les jours deviennent plus courts et les dimanches au Centre naval prennent fin avec un soleil grippé qui demande un lit et du silence, tandis que le vent fait tourbillonner les feuilles qui couvrent sans pitié les eaux bleues de la piscine. Reflets verts, pressentiment de mousse, souvenir de coquilles collées aux roches sur la côte de la mer.

Derniers soleils, les aoûtats prolifèrent dans toute atmosphère automnale humide et ils piquent et restent sous la peau et il faut oublier la nudité jusqu'à l'année suivante.

Cette année-là, Alfredo Palacios est mort, un socialiste à la manière argentine, un patriarche avec poncho, créateur et vivificateur pendant longtemps du mythe du caudillo politique. La portée du socialisme en Argentine n'est pas le problème. L'important, c'est l'homme.

Jorge était conservateur. Sa fille, démocrate progressiste. Peu importait, pour elle, le rôle que ce parti pouvait avoir en Argentine, sinon la force du leader mythique Lisandro de la Torre. C'étaient d'autres époques, d'autres leaders, chevaliers de classe jusqu'au bout des poils de leurs barbes aristocrates et soignées. En 1965, ce n'était plus de mise. Les radicaux s'étaient installés au pouvoir, gouvernement de classe moyenne. Les militaires étaient toujours derrière, en sortant les tanks dans la rue chaque fois que l'opportunité s'en présentait pour jouer à la guerre.

L'Argentine elle-même oubliait. Les Argentins devenaient indifférents aux luttes du pouvoir et subissaient presque comme des agneaux les durs effets d'une inflation exagérée. La classe moyenne très importante, fierté du peuple et des sociologues argentins, commençait à maigrir comme un oranger étranglé par un mauvais jardinier. Le danger était quelque part. Dans la pratique, il était évident que le tarif des consultations des professions libérales avaient baissé et que les salaires ne pouvaient plus faire face à l'achat d'un réfrigérateur ou d'une machine à laver.

L'indifférence des Argentins pour la politique augmentait. Ce n'était que le début. Chez elle on n'abordait pas trop le sujet, peut-être parce qu'il n'en valait pas la peine ou, parce que c'était trop inquiétant. Les morts de Winston Churchill et d'Albert Schweitzer y prirent beaucoup de place. Churchill était un personnage aimé ou haï. Il s'agissait d'un sujet qui engendrait des discussions passionnées entre Edmundo et Jorge. Elle écoutait afin de savoir. Le spectacle des titans qui se haïssaient la fascinait, comme si l'un des deux devait absolument gagner en éliminant l'autre. Les images de ces luttes la laissaient pleine de chagrin et d'angoisse. Alejandro grandissait. Santiago et lui s'opposaient un peu plus chaque jour.

ANNEE 1966

Des faits réellement extraordinaires marquèrent l'année 1966. Sa vie professionnelle devenait de plus en plus un champ semé de conflits. Malgré cela Santiago commença à travailler chez Armental d'Acindar. L'entreprise avait des employés aristocratiques. Le président était le gendre du directeur d'Acindar. Un avenir fantastique s'ouvrait à lui.

L'année 1966 débuta avec plaisir. Ce fut comme s'ils inauguraient la vie. Santiago avançait dans son travail et cela les enivrait ; ils se sentirent délirants de pouvoir, sans, pour autant, quitter l'adolescence ; parce qu'ils n'en avaient pas eu. Ils vécurent cloîtrés dans des livres, sans que les semaines se soient arrêtées pour les laisser prendre haleine. C'était cette adolescence non vécue qui se filtrait, demandant une place, dans les moments sérieux de la vie.

Elle conçut Ana au mois de mai. Ce mois-là semblait être le premier dans la vie du couple. Ce fut une grossesse vécue avec une force pleine, avec de la beauté. Ana accompagnait, depuis le ventre, sa mère passer des examens à la faculté ; elles passèrent le dernier le 3 décembre. Cette même nuit Marina joua dans son premier festival de danse, au cercle des femmes, dans la rue Córdoba, à 8 heures du soir, à Buenos Aires. Sur la porte de l'institut on pouvait lire une phrase qui disait : « Éduquer un homme c'est éduquer un citoyen ; éduquer une femme c'est éduquer une famille. » Elle n'avait jamais trouvé de sens à cette phrase auparavant, mais cette nuit-là, après avoir passé l'examen, en ayant Ana dans ses entrailles, et ensuite en voyant Marina danser, elle se sentit forte, mûre, capable de gouverner sa vie et celle de ces enfants au-delà de toute éventualité ; alors elle se rendit compte que la phrase renfermait une vérité profonde. Les lumières du théâtre étaient douces et les velours rouges évoquaient la maison de Gertrudis von L... Mais ce n'était pas un instant mondain, ce fut beaucoup plus que cela. Ce fut une gifle donnée avec justesse à son sentiment d'impuissance.

Marina était très belle ; et sa mère lui avait confectionné un déguisement, et lui avait fait un beau chignon au milieu de la tête – cette coiffure avait mérité un commentaire de ses maîtresses : « Cela se voit que ta mère n'a rien à faire. » Mais ce n'était pas vrai. La mère de Marina était quelqu'un qui avait beaucoup de choses à faire. Le plus important pour elle avait été, était et serait de jouer avec les poupées et ses enfants.

Cet été-là, ils n'iraient pas à Miramar, car Ana naîtrait en janvier. Ils décidèrent alors de partir pendant trois jours, tous les deux, à Mar del Plata le 18 décembre. Les femmes deviennent très belles durant leur grossesse ; et elle se plaisait à rehausser sa beauté sereine avec des robes larges, en soie rose ou bleue marine et avec de gros cols blancs. Qu'ils étaient heureux. Alejandro restait calme ; il y avait une atmosphère détendue et gaie à laquelle tous prenaient part. À l'exception peut-être de Jorge et Haidé, avec ce certain scepticisme nietzschéen qui les rendaient marginaux. Pour eux, cette année 1966 n'était qu'une année de plus, marquée par certains événements tels que la visite en Argentine de Jacqueline Kennedy et de ses enfants ou la pénétration illégale de bateaux russes dans les eaux territoriales argentines. Jorge et Edmundo, même dans leur opposition proverbiale, n'ont pu que ressentir de la peine lorsque le trolleybus disparut à Buenos Aires.

Le *colectivo* 152 se substitua au beau trolleybus, mais ce n'était plus la même chose. Les collectifs à Buenos Aires ont quelque chose d'inquiétant, d'assassin. Cette disparition des moyens de transport produisit de la nostalgie. L'enfance de la petite-fille fut très liée aux tramways. Il y avait le numéro 31 tournant même à l'angle de la rue Iberá et de la Ciudad Paz où se trouvait son terminal. Il s'arrêtait jusqu'à ce qu'un garde le changeât de voie en utilisant

un long bâton de fer. Dans les nuits d'été, lorsqu'elle était petite, son grand-père montait avec elle dans le tramway pour la faire dormir. Ensuite, ce fut avec Jorge et, enfin, ce fut elle seule. Alejandro fut le seul à connaître le tramway, et sa mère se rappellerait le dernier voyage dans le dernier tramway 31 en 1963 ; il y avait Lila, Jorge, Alejandro et elle. Alejandro était coiffé avec de la gomina – un autre des amusements de sa mère – et ses cheveux étaient si durs qu'ils sonnaient presque comme du bois ; mais cette coiffure mettait en relief son front large, ses grands yeux intelligents et son joli nez. Durant l'enfance des enfants il n'y eut plus de tramways, mais le sublime trolleybus, dans lequel on s'asseyait et qui avançait lentement, sans risque, suspendu au ciel par des câbles électriques.

Le tramway était lié au monde souterrain, à la mère Terre. Le trolleybus au soleil, au père, à Dieu, aux étoiles. Ana ne connut pas le trolleybus, car elle naquit le 28 janvier 1967.

Les rapports entre les radicaux et les militaires se maintenaient. En 1966 le président Arturo Allía fut renversé et monta au pouvoir le général Onganía. Mais pour Alejandro, Marina, Agustín et leur mère, l'événement le plus important fut la mort de Walt Disney ; ce qui les conduisit à voir trois fois de suite *Bambi*, en essayant de changer la fin. Agustín était trop petit, mais en tant qu'acolyte imitateur de sa sœur, si elle pleurait, il pleurait lui aussi ; si elle était contente, il l'était lui aussi. Ils allaient tous les quatre au cinéma *Ideal* voir la rétrospective de Walt Disney.

Alejandro disait qu'ils « devaient trouver des solutions » et ils les cherchaient entre sandwiches triples et jus de petits fruits liquéfiés – du strawberry-fish, sans alcool. Marina et Alejandro transcendaient la réalité avec leurs hypothèses : « *Bambi* monta sur un rocher pour dire à son père que sa mère était blessée quelque part dans le bois. Le cerf mâchait des herbes, les mettaient sur les blessures de sa mère, et celle-ci, après plusieurs jours de fièvre, avec son fils entre les jambes, se réveillait tout à coup en disant : Qu'est-ce qui s'est passé ? Où étaistu ? » Ils virent *Bambi* trois fois et conclurent qu'ils avaient raison. Ils avaient trouvé la solution à l'énigme posée par Walt Disney ; et comme leur mère disait : « Ce n'est pas tout le monde qui est capable de déchiffrer les énigmes ; seuls ceux qui veulent les pénétrer en sont capables. »

La catastrophe se produisit d'une façon si inattendue qu'il n'y eut pas le temps pour la réflexion. Santiago arriva d'Armetal le 18 décembre à 10 heures du matin en disant : « Je ne peux plus les tolérer et j'ai renoncé. » Elle se tut. Dans ce silence s'effondrèrent tellement de choses qu'elle ne pensa qu'à partir avec lui, comme convenu, deux heures plus tard à Mar del Plata.

Santiago devint très doux et gentil. Ils déjeunèrent au port de Mar del Plata, mais elle ne digéra pas bien les fruits de mer. Le lendemain, il plut ; elle avait mal à l'estomac. Il partit chercher une pharmacie et ensuite se mit à genou à côté du lit où elle était allongée ; il caressa son ventre où l'enfant s'inquiétait ; il lui promettait mille choses ; qu'il serait plus libre désormais pour trouver un autre travail plus ajusté à lui-même, etc. Elle le laissait soliloquer. Elle devint sourde ce jour-là, comme Lila à la mort de son père, et cessa d'écouter ses chimères.

MIRAMAR SANS HOMME

Il fallut que le temps passe pour pouvoir te comprendre et t’accepter comme amant. Je sais que je fus l’unique amour de ta vie et toi le mien ; que ta dernière pensée me fut adressée. Il y a peu de temps encore, je fus harcelée par la peur. Peur de savoir. Maintenant je sais, je me réveille tout à coup, et je sais qu’il pleut sur la mer et que tu n’es plus là.

C’était ta chanson, mais nous ne sommes plus tous les deux seuls dans notre maison. Lorsque tu vécus, rien ne fut possible. Tout le monde nous voyait vivre l’un pour l’autre. Tout le monde disait dans notre dos : « Quel Œdipe ! » Mais nous – ou, du moins, en ce qui me concerne – nous ne l’avons jamais interprété ainsi.

Je te poussai vers le monde le plus rapidement possible. Parfois je dus te mordre, te répudier presque pour que tu puisses partir ; mais nous ne fîmes que créer de nouvelles circonstances pour nous retrouver avec plus d’entrain, plus de communication, plus de haine, plus de tendresse. Nous n’eûmes jamais peur l’un de l’autre ; et tes bras d’homme m’entourèrent pour me protéger, tout comme les miens le furent lorsque tu étais petit.

Il y a une tempête de mer incroyable ! Ces tempêtes qu’on aimait tant lorsque tu récitais les poèmes de Neruda ; comme celui de la femme qui avait de longs yeux en amande. Et ta voix sortait de tes entrailles lorsque tu disais : « Qui t’aimera maintenant ? » La question retentissait dans l’espace, tandis que je priais pour ne pas te provoquer de nostalgies.

À dix-sept ans, ton premier chagrin d’amour ; et je ne pouvais faire que ce que je savais faire : rester à tes côtés jusqu’au moment de t’endormir et partir après t’avoir mis un oreiller sur ton dos pour ne pas te faire ressentir le vide.

Maintenant on dit qu’il faut que je prie pour que tu arrives plus haut, dans ces mondes où, je sais, tu continues à lutter, mais avec moins d’effort. Parfois, je cède et je t’accepte dans mes bras, et tu m’acceptes dans les tiens. Je suis certaine qu’en naissant tu me sauvas de la folie d’une existence sans aucun sens.

Je suis en train d’écrire – nous écrivons – en face de la mer. Pendant quatre ans, tu fus mon fils unique. Malheureusement tu eus un père ; il aurait mieux valu que cela ne fût pas ainsi. Il dirigea vers toi ses échecs et te vola même ton prénom, car il se faisait appeler plus tard Alejandro, alors que c’était son deuxième prénom.

Et maintenant, il faut que nous l’enterrions ensemble ; rituellement pour que la mer se calme ; parce que le sens de cette grande bourrasque fut celle de me révéler ce que je viens chercher et te donner, ici à Miramar, après ta mort : ton amour et mon amour ; afin d’avoir enfin la possibilité d’être un couple pur et net.

*Si je t’aime c’est parce que tu es mon amour,
mon complice et tout,
et dans la rue coude à coude
nous sommes beaucoup plus que deux.*

IBERÁ ET LA NOSTALGIE

À MON GRAND-PÈRE

Nous avons essayé d’éviter que le monde ne rentrât à la maison. Nous étions déjà trop nombreux pour admettre d’autres personnes. Aujourd’hui je peux t’écrire tout cela, car nous n’existons plus. Ce fut un suicide collectif. Sans Iberá, il n’y eut plus de dimanches de jeu, ni de soleils d’hiver traversant les carreaux des fenêtres du jardin d’hiver.

* * *

Si je pouvais t’exprimer ce que je suis en train de vivre, je serais heureuse. Mais, une fois fermée la porte de l’avant-jardin, nous partîmes tous, petit à petit, un à un ; et sans le savoir, nous quittâmes l’espace édénique.

* * *

Je me souviens de tant de choses ! Telles que les dimanches de foot au *River*. Après les déjeuners copieux à la maison qui étaient bien préparés par papa et maman, nous marchions dans le froid – Santiago, Alejandro, Marina et moi –, car nous avions des places dans les tribunes face au soleil. Ils étaient beaux ces dimanches de foot ! Même si je ne comprenais pas grand chose à ce jeu. Mais à bien réfléchir, je les aimais ces dimanches ! J’y emmenais mes livres pour étudier et je le faisais vraiment ; mais un certain jour où *Boca* vola le championnat à *River* – car Roma le gardien de but du *Boca* arrêta le penalty, mais il s’était déjà largement avancé – mes livres s’envolèrent de tous les côtés, et je me retrouvai en criant comme tout le monde.

Après les matches nous rentrions à Iberá et, dans les après-midi froides, nous prenions du thé avec des galettes préparées par maman et papa. Nous allions à la messe de la Sainte-Trinité et ensuite nous rentrions à l’appartement à Olivos, fatigués et heureux et sans envie de nous lever le lundi qui signifiait le travail pour les grandes personnes et l’école pour les petits.

* * *

Une fois fermée la porte de l’avant-jardin, la tribu sans territoire fut décimée par le mal social de la désintégration que je n’osai pas pressentir, mais dont je suis certaine aujourd’hui. C’est pourquoi, dans un dernier acte de courage, j’essaye de revendiquer le passé et de communiquer, communiquer, communiquer. Communiquer ce que les enfants de mes enfants ne pourront jamais imaginer. Notre appartement à Olivos devint le siège social des réunions de famille qui ne se terminèrent pas toujours bien, car, bien que la maison d’Iberá fût détruite, la peste demeura avec les rancunes. N’importe quel sujet déclenchait des réactions dramatiques.

Nous n’avions plus assez de place pour nous aimer et pour nous haïr. Nous nous marchions sur les pieds et alors, même si la famille se reconstruisit autour de mon oncle et de ma tante, nous ne pouvions plus être heureux. Nous échappions tous de la maison. Il y eut,

sans doute, des nuits d’amour où nous jouions au volley-ball dans la chambre des enfants – nous criions, rêvions des espaces ouverts et attendions anxieusement l’été à Miramar.

La mort de la grande maison fut un suicide collectif. Le mur mitoyen doit être imprégné de nos premières caresses d’amour, lorsque Santiago et moi étions adolescents. Le mur mitoyen doit chanter des poèmes à l’intérieur, dans ses entrailles vierges enfermées dans ses fondations. Des poèmes d’amour, des caresses avec la peur de la découverte de la sexualité ; le sexe protégé par des corps jeunes qui ne pensent pas à la mort. Je ne pense pas non plus à la mort maintenant, mais il n’y a plus de mur mitoyen et, même si le désir brûle, il n’a plus de sens.

Amour simple de jeunesse qui n’a pas besoin d’être réfléchi, mais vécu. Du sexe pour se reproduire ; et la tendresse infinie de manger, avec une faim jeune, des choses simples ou complexes. Mur mitoyen qui ne mourra jamais, car la maison voisine ne veut même pas agoniser. Tant de fois peinte et repeinte comme une vieille dame « Ancien Régime », qui rafraîchit avec l’éclat opulent de ses bijoux de famille. Mur mitoyen qui soutenait le monde de la salle verte, du boudoir, de la grande cuisine et de la salle à manger habituelle, et même du passage à ciel ouvert vers l’appartement de service, et naturellement la salle d’attente et l’avant-jardin.

Mes enfants connurent la réclusion, parce qu’ils étaient des animaux de grande maison. Les étés à la campagne ne suffisaient pas à leurs besoins d’espaces ouverts. Je m’arrêtai de savoir ce qui se passait.

Dans le pays, la paix avait disparu et les assassinats commencèrent par le syndicaliste Rosendo García et par le président de la Fiat, Salustro. Sans nous en rendre compte, se déclara une guerre de guérillas qui avait plutôt l’air d’une guerre civile.

* * *

Si je pouvais te faire savoir ce que je suis en train de vivre, je serais heureuse. Mais, comment décrire complètement des images, des sentiments, des intuitions, des parfums et des sensations ?

* * *

Alejandro et ses mains qui ne seront plus là ; Alejandro qui voulait me défendre de la famille, qui essayait d’empêcher mon rassasiement. Il était comme mon père ; il savait tout sur moi, le présentait. Il allait au-delà de ce que je lui demandais. Alejandro commença à mourir dix-sept ans avant d’expirer.

J’ignore complètement où nous allons, mais je sais parfaitement où nous étions et qui nous étions.

La mort d’Iberá a déclenché un suicide collectif et les témoins sont nécessaires. Ils sont le chœur de la tragédie grecque.

Si cette séparation est définitive, si nos retrouvailles dans une autre dimension sont de faux espoirs, je renie Dieu et le libre arbitre, et je me prépare à vivre ma propre mort volontairement. Je crois que mon cordon d’oxygène est en train d’être coupé, parce que je ne reçois plus d’amour et je ne peux plus en donner. Tout est monstrueusement faux. Je vécus peut-être l’amour, un jour, quelque part, dans un hôtel de passage, avec un homme âgé, qui sentait le santal et l’inceste ; c’était peut-être avec un homme d’une jeunesse insensée, qui sentait l’herbe nouvelle, les bateaux qui portaient des rades, l’inceste, pourquoi pas ? Ou

c'était avec un poète, qui récitait des vers près des voies ferrées ; ses vers pour moi. Ce sont des images fugitives ; tous ces êtres existèrent en m'empêchant de changer. Ce fut des instants de narcose. Et, qu'est-ce que l'amour sinon une léthargie absurde ? Mais, même en étant une léthargie et un état absurde, je voudrais le revivre.

La mort de la maison d'Iberá déclencha un suicide collectif ; et comme j'étais devenue, tout à coup, une princesse sans territoire – je m'étais trop habituée à cohabiter avec tout le monde : princes, vassaux et petits princes, engendrés dans mes propres entrailles –, je partis, plus osée que le *Cid*, à la conquête d'un nouveau territoire que j'appelais « la maison et ses maisonnettes ».

* * *

En 1968 fut découvert un foyer de guérilleros à Tucumán. Je ne sais pas pourquoi je te raconte tout cela ; peut-être parce que la mort d'Iberá engendra en moi un foyer révolutionnaire d'une telle violence qu'elle me dévora complètement au bout de quelques années. Tucumán signifiait pour moi des fleurs rouges, du chant, du folklore, de la danse, de la forêt, des maisons immenses des familles patriarcales, tout sauf une mort qui ne correspondît pas à une nature luxurieuse : oiseaux, fourmis, canne à sucre, hommes forts et femmes sensuelles blotties dans des bras puissants.

Mais les entrailles douloureuses du Tucumán ancestral, encore parfumé de senteurs coloniales fut envahi par un cancer aveugle. C'est ainsi que je le percevais, naturellement. Tout cancer doit être anéanti. À mon avis, le cancer de la haine ne pouvait être anéanti qu'en amputant la partie affectée. L'amputation n'eut pas lieu à temps. Il m'a fallu dix ans pour pouvoir enfin y accéder. Et la prolifération exagérée et chaotique des cellules de la haine fut si rapide que l'amputation me coûta mes bras, mes jambes et ma famille.

ANNEE 1969

Année 1969 : Alejandro a treize ans. C'est la fin du temps ! Le mois de septembre précède cette année le mois de janvier ; parce que ce fut un janvier à oublier, un janvier indécent, un janvier qui criait l'angoisse au Centre naval.

Avec les cheveux courts, très courts, je cherchais encore l'homme qui était en moi. Quelqu'un a dit que si une femme coupait ses cheveux, c'était parce qu'elle avait renoncé à sa féminité. Ce n'est peut-être pas vrai, mais ce l'est dans mon cas. Je portais un maillot de bain deux-pièces et je fis face au regard percutant de ma tante. J'avais, enfin, franchi la porte de l'indécence.

Ma vie intellectuelle devint intense ; je présentais mes travaux dans tous les congrès et je fus prise même en photo, en minijupe, à côté de Monseigneur Segura, évêque de Buenos Aires. Les douleurs de la croissance prirent fin dans le même temps que celles d'Alejandro. Je commençai à m'habiller différemment ; j'avais sacrifié mes cheveux, car je m'étais toujours cachée derrière eux. D'une façon quelconque, je voulus émerger de la chrysalide, accepter la mort de l'enfance. Ce fut le temps de mes premières amours. Comme les amours adolescentes, c'étaient des incendies provoqués par un regard, un café, un poème.

Alejandro et Neruda : Vingt poèmes d'amour et une chanson désespérée. Nostalgie d'un amour perdu avant de le connaître ; et, en moi, nostalgie d'avoir perdu un amour après l'avoir connu, mais mal compris. Ce fut l'année du poète des voies ferrées, du maillot de bain deux-pièces et de l'indécence absolue. Car il y eut un contact impudique sous le ciel de Dieu et face au monde de toute ma vie, incarné dans le regard aigu du monstre familial. Mais le monstre avait son côté tout à fait positif : il se préparait à grandir et à se rendre éternel, en dévorant les restes du festin de l'indécence.

C'était le mois de mars au Centre naval. Le río Paraná avait eu plusieurs crues, et les eaux tumultueuses coulaient, chargées de nénuphars, de vipères et même de singes, jusqu'au río de La Plata. Les branches, les singes et les vipères se tassaient, s'arrêtant sans pouvoir échapper au delta vers le fleuve ouvert. Les eaux pourrissaient et le fleuve devenait vert et fatigué, les plantes mortes s'entassaient, sentant des odeurs du nord et du mystère de missions jésuites et de légendes aborigènes.

Oui, ce fut une année de franche indécence, d'exubérance décharnée. Marchant jusqu'au bout, le pas long et presque fatiguée, suspendue par l'angoisse de l'automne qui arrivait, j'allais jusqu'aux grands blocs de ciments, jusqu'au fond du quai du port. Solitude ! Solitude et désir, sans endroit ni territoire. Je restais face au fleuve, désirant l'arrivée du premier homme sans histoire. Je n'étais ni mère, ni fille, ni grand-mère, ni petite-fille. Seulement une femme voulant s'échapper vers la mer. Inondation de sentiments et frustration. Pourquoi ces couchers de soleil finissaient toujours dans la solitude et sans partenaire, buvant du thé et mangeant des crêpes avec de la confiture de lait ?

Un homme est venu un jour, vers 5 heures de l'après-midi. Il avait plu, les arbres s'ouvraient et les feuilles continuaient à tomber. Dans le vestiaire de la Base navale se trouvait uniquement Florencia, les douches chaudes, et des miroirs qui reflétaient la solitude, l'angoisse, le retour à une maison sans territoire. Iberá, qui n'existait plus. Enfin, le jour se terminait et les cours à la faculté commençaient. Ce jour-là, Agustín n'alla pas à l'école, je l'avais emmené avec moi au Centre naval et je culpabilisais à cause de cela ; je le serrais très fort contre moi en pensant : « Mon pauvre fils qui a eu une mère qui n'a pas vécu ! » Plus tard, du thé au lait et des crêpes à la confiture de lait. Derrière ma grande voiture blanche, il y en

avait une autre tout aussi grande ; et un homme du Centre naval... Un dialogue vide de sens, mais je cherchais à avoir un espace, un amant.

J’avais peur de le regarder dans les yeux, mais je rêvais de lui lorsque je ne le voyais pas. Et même si je n’osais pas le regarder dans les yeux, je revenais toujours à la même heure, et mon estomac rétrécissait lorsque je l’apercevais et je ne voulais plus de crêpes. Les feuilles tombaient dorées, brunes, et devenaient sales avec le mélange de boue de l’inondation et des pas. Les petites calèches ne fonctionnaient plus, car il n’y avait plus d’enfants. Je vis Antonio, le propriétaire des calèches, se perdre vers la porte. Nous commençons à marcher ensemble. Le brise-lames rentrait profondément dans le fleuve. Tous les yeux convergeaient vers nous. Il était médecin, célibataire, oncologue et homosexuel. L’histoire se limita à quelques baisers volés peut-être, dans ce bout du quai du port, devant tous les témoins.

* * *

Ce fut une année indécente, seulement pour quelques baisers volés. Je lui offris deux roses. Je me rappelle les avoir mises à l’avant de sa voiture, sur son siège, car on ne fermait pas les voitures à clef. Nous ne nous cherchâmes pas et j’étais triste. Il semble qu’il avait une collection d’émeraudes, qu’il vivait avec sa mère et qu’il ne s’était pas marié pour la simple raison qu’il semblait ne pas savoir si c’était un homme ou une femme.

* * *

Alors vint le poète, car les inondations continuaient. Les cours à la faculté commencèrent. Les rues ombragées de Belgrano et les feuilles qui tombaient. Avec elles, arrivèrent les vêtements d’automne, les colliers et les bijoux. Le plaisir exhibitionniste de mes cours à la faculté. Je me rappelle avoir fait un cours, une nuit froide, avec un manteau de breitschwanz, avec un col et un chapeau en vison. J’étais envahie par la poésie et je devenais inadéquate. C’était un cours de psychologie sociale ; en le donnant je me sentais comme l’héroïne de Belisario Roldan.

Alors, il y eut un homme. Quelqu’un pour mettre les choses à leur place. Un autre professeur, un poète. Nous nous connaissions depuis dix ans. Il sentit que j’exigeais de lui de la poésie et il exigea de moi la passion. Il n’était pas beau, et je cherchais toujours à éviter d’être seule avec lui. Un café dans un bar, quatre-vingts élèves, et un poème : *Pure femme*. Et moi, le cachant derrière les documents de mon portefeuille. Alors je pouvais rentrer à la maison et retrouver une espèce de territoire ; l’adolescente qui revient dans une grande maison et joue, parce que son cœur bat et la vie a un sens. Et parce qu’il y a un poème qui la ramène à une époque non vécue.

Des poèmes, la gare du chemin de fer, la rue Moldes, vers Federico Lacroce, je crois. Des nuits, des wagons immobiles, des feuilles tombées. Peut-être quelque part, près de moi, mais sans le savoir, se trouvent ce portefeuille et les poèmes cachés.

Personne ne me demanda de rendre ma virginité. Peut-être ignorèrent-ils ce que peut ressentir une mère célibataire avec quatre enfants ! Car ce qui manquait c’était un mari avec qui jouer. Un mari capable de croire aux rois mages et à la belle au bois dormant. Il aurait pu m’écrire des poèmes, aller jusqu’au fond du quai du port et me parler d’amour dans des ruelles, avec des trains arrêtés et des feuilles d’automne qui tombaient. Je ne saurai jamais pourquoi je n’ai pas pu les lui demander ou pourquoi il n’a pas pu me les offrir.

Et il y eut beaucoup d’autres hommes. Mon adolescence réprimée éclatait en mille contes

de fées. Et ensuite les rires complices avec mon fils adolescent, les secrets, les poèmes. Les trois autres enfants nous regardaient vivre et jouer sans savoir pourquoi nous riions autant. Rien de caché : les cheveux courts, les jupes courtes et les regards longs. J’avais l’impression de promettre à chaque homme des choses que je ne pourrais pas leur donner, car je ne savais pas comment. Adolescence retardée. J’appriis alors que j’étais importante pour les hommes. Est-ce que, par hasard, le fait d’allumer un incendie était une façon de posséder ?

* * *

Cette même année, l’homme est arrivé sur la lune. Je commençai à abattre des murs jusqu’au moment où il m’a fallu arrêter, sinon nous serions tombés dans la rue depuis le quatrième étage ! L’aquarium devint notre passion et le soir nous regardions jouer les petits poissons illuminés. Agustín se blottissait contre moi. Il fut toujours *Le petit prince* de Saint-Exupéry. Je ne saurai jamais s’il ressemblait réellement au personnage ou si j’avais essayé de le faire ressembler. Agustín fut le romantique de la famille ; il avait l’air d’un enfant manquant de tout sans manquer de rien. Il était un demandeur absolu ; de ce qui n’est pas là, parce que cela ne peut pas être là. Il demandait avec une certaine confusion et je désespérais sans savoir ce que je devais lui donner dans une certaine confusion. Des quatre enfants il semblait être le revendicateur, le témoin. Il s’enfonçait dans son romantisme presque mélancolique et s’exprimait avec des phrases complexes : « Les nuits ont des soleils sales », « Tu veux que je ne mette pas mon pull pour que je meure de froid. » Et d’autres de la sorte, comme celui qui cherche une discussion, un conflit. Nous riions tous à la fin de ses phrases profondes et avec un seul baiser, mon petit clown de jouet se mettait à rire de tout son corps et de sa petite âme prématurément mûre.

Lila et Jorge s’enfoncèrent peu à peu dans leur appartement de Cabildo, en répétant pendant les trois cent soixante-cinq jours de l’année les mêmes rituels. Ils durent s’aimer cette fois sans témoins, pas de grande maison, ni de regards indiscrets, ni de commentaires mordants.

Un soir, nous avons remis de l’ordre dans ma chambre où il y avait un grand téléviseur pour regarder l’arrivée de l’homme sur la lune, à 2 heures du matin, heure argentine. L’homme y est arrivé. La chambre s’éclairait avec une lumière blanche, fantasmagorique en provenance de la lune. Qu’y a-t-il de plus cruel qu’une lumière blanche, au-delà des horaires quotidiens, dans une chambre qui devient étroite, car il y a trop de monde ? Mon oncle semblait une statue très droite, taillé dans le marbre ; quelque chose comme un éclat et une poussière blanche défaisait ses contours. Ma tante était une présence hiératique. La lune nous enveloppait et nous rendait fous. Je me sentais proche du délire, comme cette première fois dans mon enfance lorsque je me couchai tard. La lune, avec tous ses mystères, avait pénétré la maison. Lune capricieuse, féminine, lune du loup-garou⁴⁶. Ce n’était pas la lune des nuits à Miramar ; c’est-à-dire celle attachée, en raison de son pouvoir néfaste, par un cercle d’étoiles protectrices l’empêchant de nous dévorer. Car la lune est un satellite mort ; elle peut seulement refléter le soleil. Elle s’alimente de matière organique, se prépare à resplendir de sa propre lumière lorsqu’elle aura tué enfin le soleil. Sensation de mythe horripilant : Osiris démembré chaque nuit, et Isis – sa femme, la lune – montant dans le noir palpitant de la nuit jusqu’au zénith et descendant après ; dans le besoin d’homme et de mari, elle doit accumuler les morceaux, leur donnant sens et corps pour que le jour revienne et réveille le blé et

⁴⁶ Luna de Lobizón en espagnol : Lobizón est le mythe de la transformation du septième fils mâle d’une famille pendant la pleine lune.

ressuscite les hommes qui, endormis, sont étendus, morts sur leurs lits.

Le mythe égyptien me soulevait le cœur dans cette chambre de la maison de poupées, cette nuit où l'homme osa la toucher. Évidemment le soleil levant, Râ, du mythe égyptien, n'est que l'Osiris mort et déchiqueté, que sa femme rassembla pour créer le nouveau jour. Mais dans le mythe égyptien, Isis ne trouva pas le phallus d'Osiris ; et elle le sculpta de ses mains. Ce phallus mythique n'est que, et depuis lors, l'expression de la femme phallique, dévoratrice, autoritaire.

Nuit irréelle, nuit du mythe, nuit de la peur ; et ma tante portant dans sa présence l'autorité de la femme entière qui, avant même que je sois devenue une femme, m'amenait à renoncer à l'être.

Que d'ambivalence devant elle : parfois je la haïssais, mais j'avais toujours besoin d'elle ; parfois j'en avais peur, mais j'en avais toujours besoin, même si elle n'était pas toujours présente. C'était moi qui prenait soin de la famille et elle qui en profitait. Elle en ramassait les fruits depuis sa stratégie dissimulée. Ma tante avait l'habitude de répéter : « Celui à qui le Bon Dieu ne donne pas d'enfants, le diable lui donne des neveux et des nièces. » Une phrase aussi innocente que délavée résonnait dans mes entrailles me faisant accepter ma condition d'envoyée du démon.

Il n'y avait pas trop de place cette nuit dans cette chambre de la maison de poupées du quartier d'Olivos, permettant à deux mères de coexister. L'une d'elles devrait mourir. Mais mourir sans laisser de traces, ni de cadavre, ni de nostalgies ; seulement un léger parfum de passage, d'étoile filante. On peut concevoir, sans régner pour autant.

* * *

Les hommes revinrent de la lune. Ils durent passer une nuit très longue, dans un monde tout blanc, sans gravité physique. Ce fut une nuit très grave au plan spirituel : sans crépuscule, sans oiseaux ; et où la lumière était seulement un reflet de l'astre majeur, générateur masculin, logos, fin et commencement.

LA MORT D’IBERÁ

Grand-père :

Je suis obligée de revenir en arrière portant sur le dos cette charge si écrasante que représente la haine qui brûle mon corps. Je suis impuissante ! Ils ont vendu la maison, grand-père ! Et elle est démolie ! Ils n’ont pas pu détruire le mur mitoyen, car la maison voisine s’appuyait dessus. Soudain, ils te guillotinerent sans pitié et, un jour, ils feront de même avec toutes mes constructions.

Iberá est mort ! Depuis mon mariage la maison commença à s’effondrer. C’était devenue une maison froide. La grande table avec la trace de la brûlure du fer semblait égarée au milieu des décombres entraînés par l’inertie. La salle à manger habituelle devenait un enfer de vieilleries. Iberá mourait ! La maison commençait à s’effondrer depuis que j’étais partie. Les cuisinières à gaz remplacèrent les cuisinières au bois. Tout devint triste.

Revenons et ouvrons la porte !

Si le confort n’existait plus, les enfants continuaient, malgré tout, à s’amuser. Aujourd’hui, je pense que l’horreur de la poussière sur les meubles qui m’obsédait de plus en plus provient de ma culpabilité d’avoir été témoin de la destruction d’Iberá, sans avoir eu le courage de l’éviter. Que le Bon Dieu me pardonne dans le temps ! Comment ne suis-je pas morte de douleur à cette époque-là ?

La maison n’avait qu’un défaut : un système électrique vétuste. Les robinets entraient en contact avec les fils électriques qui provoquait des courts circuits. Mais ces robinets en bronze ne brillaient plus. Ils étaient rouillés et couverts d’une poussière verdâtre. Je crois que papa fit une dernière tentative pour garder la maison, car le coût de la remise à neuf du système électrique était le même que celui de notre appartement d’Olivos.

Que de haine, mon Dieu ! Que de haine qui apparaît à ce moment-là comme quelque chose d’indigeste, d’incompris et maquillé en acceptation. La salle de bain où, pendant les premiers jours de ma vie et encore plus tard, ta présence rafraîchissait mon âme, lorsqu’on me baignait sous le contrôle de ton regard protecteur, fut aussi liquidée. Et les livres, grand-père ! Les énormes bibliothèques de la salle à manger et les placards avec les instruments de musique... Ils y restèrent tous cassés. Ce fut l’abandon qui amena les cafards et non pas les livres, comme essayait de me faire croire papa pour me consoler. Certes, d’une façon ou d’une autre, il serait bon pour moi d’oublier Iberá.

La dernière photo de ma grand-mère, ta femme, semble avoir été prise pour rendre éternelle la maison. Ce fut au début du mois de juin 1948, à midi, avec les portes ouvertes du jardin d’hiver et sous les rayons, sans chaleur, d’un soleil d’hiver. Je ne sais pas si l’on peut oublier ; je sais seulement qu’on peut vivre sans s’en souvenir ; mais de temps à autre une odeur, un vent froid ou l’haleine des feuilles en automne, me pénètre brutalement, et sans pitié, les tripes. Et ma grand-mère apparaît avec le chien sur sa jupe, plus morte que vivante, mais soigneusement coiffée.

La maison ne voulait pas mourir ! Nous allumions les cuisinières et dans les flammes bleutées nous trouvions tous la paix. Santiago aussi aurait voulu garder la maison. Elle représentait son adolescence.

Que pouvait-il m’offrir comme appartement ? Si luxueux soit-il, il était étroit ! À moi qui n’ai connu que des espaces immenses, des chambres hautes, des plafonds décorés et d’énormes lustres ! J’ignore comment je ne suis pas morte. J’étais une mère, mais aussi une fillette ; tous les autres semblaient en savoir plus que moi. Pourquoi voulurent-ils détruire

cette maison ? Je ne le sais pas clairement, mais j’ai le pressentiment que c’était quelque chose qui s’apparentait à « vouloir liquider à tout prix ». La démolition commença avant même d’avoir quitté la maison. Papa la vendit à son meilleur ami, en échange d’un appartement et de quelques pesos⁴⁷. La vente fut une fraude ! Je voudrais ne jamais ressembler à mon père ! Il fut crédule, stupide, influençable, têtu, mais...je l’aime beaucoup. Il prenait des décisions en un instant et ne revenait jamais sur ce qu’il disait. Pour lui il n’existait que le verbe « avancer » quoi qu’il advienne, même en perdant. Papa coupa tout lien avec la maison. Son meilleur ami l’escroqua tellement qu’il vendit le terrain à nos voisins de la cour après la démolition pour le double du montant réglé à papa. Ceux-ci construisirent un immeuble énorme qui s’étendait depuis Iberá jusqu’à la rue Juana Azurdui.

Grand-père, que Dieu me pardonne, mais je ne veux pas ressembler à mon père ni à ma mère, ni à aucun de mes souvenirs d’enfant. Un flash dénué de non-sens : avoir une mitraillette dans les mains et tuer, tuer, tuer ! Tuer quoi ? Tuer l’intrus, tuer la négligence, tuer la faiblesse qu’on m’enseigna. Oui, construire un poteau d’exécution. Peut-être celui même sur lequel j’appuyai mon dos après l’horrible rêve avec Santiago. Poteau de larmes versées depuis qu’en moi la mémoire existe. Je sens qu’ils me firent devenir pierre, que je m’intégrai à ce poteau et que chaque coup de démolition est une mémoire sans bruit, qui comme une balle calibre quarante-cinq me rentre dans le dos.

Double vie ! Double vie, grand-père ! Nous jouions à King-Kong avec les enfants et par les fenêtres, qui étaient déjà des trous, Alejandro, le singe géant volait la belle Ana, toute petite. Marina et Agustín regardaient ébahis notre jeu d’enfants, qui donnait momentanément une meilleure destinée à la maison à demi détruite.

Il n’en restait rien. Je vois encore le sous-sol de l’appartement d’Olivos où je mis les portes de la salle à manger qui donnaient sur le jardin d’hiver. Et encore je donnai au musée Tomas Espora les fauteuils et le sofa de la salle verte. Les placards, les gobelins, les vitrines, les objets d’art, tout était dans le couloir ! Et mon père faisant la liquidation. Même le marchand de bouteilles emmenait de vieux meubles, et encore, et encore de vieux meubles ! Je pus garder seulement quelques objets : la glace, la bibliothèque anglaise... Je ne sais pas pourquoi je séparai en deux la salle à manger dans l’appartement d’Olivos avec les grilles d’Iberá. Peut-être essayai-je de reconstruire en miniature l’immense maison. Je mis dans des vitrines très illuminées le peu d’objets que je pus garder. Et pourtant je ne possédais rien ! Même le chapelet en nacre de ta femme, qui resta à Olivos lorsque je quittai définitivement la maison, avait disparu.

Si l’appartement de Cabildo était sa solution, elle ne fut, hélas, que sa condamnation à mort et la fin de son couple avec Lila ; car la haine naît dans l’étroitesse des lieux. Dans les grandes maisons, les personnes semblent heureuses. Un appartement, par contre, est une condamnation ; il empêche d’exorciser l’angoisse de se sentir mal dans sa peau. Les uns marchent sur les pieds des autres et l’agressivité augmente en proportion directe de la taille en mètres cubiques de l’air individuel respirable.

Le jour où nous sommes partis il ne restait plus que les murs. Et j’en fus la complice ! Parmi les décombres il y avait quelques jouets en bois qui m’avaient sans aucun doute appartenu ! Je jetai mon dernier regard conscient depuis la chambre de María vers l’extérieur. À Iberá, Santiago pouvait regarder la télévision ou réparer des choses, et Alejandro avait sa chambre à jouets. Ce fut un suicide collectif. Je ne veux accuser personne, mais tu sais ce que je ressens.

De la haine, la plus terrible des haines possibles. Plus que de la haine. Incapacité à aimer,

⁴⁷ Monnaie en usage en Argentine.

désir d'ignorer. Je sais qu'en réponse je suis devenue conservatrice ; je me suis mise à construire moi-même comme toi. Je comprends que tu sois mort si vite ; je dus partir pour ne pas mourir. Ce fut un suicide collectif et peut-être cette haine, ou indifférence, ou incapacité à aimer me firent devenir le bouc émissaire des autres, les instigateurs.

Les grandes glaces du boudoir habillèrent ma chambre ; elles prirent un aspect merveilleux avec le cadre en bois que je fis dorer sur les murs clairs assortis de petites fleurs. Par opposition à l'ancien, je fis faire un mur en bois, laqué en blanc. Il cachait mon coffre-fort. Et un petit bureau, qui n'avait rien d'ancien ni de précieux, mais qui était à moi. La porte qui séparait la salle verte du cabinet de papa devint dans mon appartement la porte d'un placard cachant un réfrigérateur. Et autour d'eux des livres et des livres, tous à moi. En construisant je ressentis cette certaine omnipotence que seule la création peut donner. Mais lorsque je fus partie je laissai à Santiago, en échange de ma libération, l'appartement. Il le vendit avec les livres et les objets précieux accumulés dans le sous-sol et dans le coffre-fort de ma chambre.

Oui, ce fut un suicide collectif, et un meurtre aussi ; les deux chiennes furent abattues par le vétérinaire, car il n'y avait pas de place pour elles dans l'appartement de Cabildo où partirent vivre mes parents. Alors, je compris pourquoi j'étais monstrueuse : parce que j'avais été engendrée par des monstres. Lorsque je pense à ma mère, je me demande si elle y a vraiment habité. À chaque fois que je m'approche de ta fille elle me dit : « Que Dieu te fasse bonne. » Longtemps cette phrase m'avait obsédée. Qu'est-ce qu'elle voulait dire par « être bonne » ? En réalité cela veut dire ne pas être mauvaise. Mais on y réussit à travers l'expiation et la confession complète de la haine.

L'émotion est trop forte. J'ai vu tant de morts morales se produire qu'aucune mort ne me fait peur. Mais je crains le silence, car en partant d'Iberá, derrière les grilles qui sont toujours là-bas, l'avant-jardin resta suspendu dans un silence sans retour.

Les monstres ont dû semer du sel sur la terre, car l'herbe n'y repoussa jamais ; seul le ciment se souleva comme un dieu du néant, de la non-vie. Des années plus tard, je suis revenue à la porte donnant sur la rue. Le mur mitoyen n'était pas encore rasé et à côté il avait été construit un garage de stationnement souterrain. Je pense que, lorsque les ouvriers excavèrent, ils durent trouver les squelettes des chiennes gisant dans le sous-sol et pour lesquelles, évidemment, il y eut des funérailles et des larmes !

C'est peut-être mieux ainsi que la maison n'existe plus, mais ils sont là : ma grand-mère, le fauteuil noir, le chien dans ses bras, un soleil phtisique d'hiver et dans mes tripes les gobelins et les objets précieux qui deviennent, soudain, impossibles à digérer. Ce fut un suicide, nous nous sommes désintégrés tous, petit à petit ; mon père mourut peu de temps après et enfin... les ailes des corbeaux de la méchanceté complotèrent un vol unique pour couvrir le soleil et détruire en nous-mêmes la mémoire de notre épisode de vie du passé.

LA MAISON SANS TEMPS

L'année 1970 fut celle des maxi-jupes. L'indécence de 1969 se traduit par un « aller au-delà de l'imaginable ». Tout couvrir. Laisser seulement le mouvement, le balancement. Ce fut un mois de janvier de pluie, de grêle. Il plut tellement que nous descendîmes à peine sur la plage.

Nous fîmes une vie de campagne inoubliable. Nous faisons des *asados* qui commençaient à 5 heures du soir et qui prenaient fin à 2 heures du matin. Alejandro, Marina, Agustín et Carlitos, le fils du majordome, se perdaient en jouant dans les champs de maïs, et revenaient complètement pleins de boue, avec des épis de maïs et les petits ongles noirs d'avoir ramassé tant de pommes de terres. Ana ne les suivait même pas dans leurs promenades, car bien que très petite elle avait sa propre vie.

Il plut tellement qu'on ne pouvait pas entrer dans le champ. Alors, mon oncle et Marina découvrirent un chemin derrière la maison principale, entre les arbres. Ils le dégagèrent petit à petit en arrachant des racines et en coupant des branches. Le chemin menait directement à la route ; il avait quelques virages ; il doit encore les avoir. Ce fut l'entrée définitive à la propriété et on l'appela : « Le chemin de Chaperon Rouge. »

Nous fûmes très heureux cette année-là ; l'électricité passait alors en face de la propriété, jusqu'à l'aérodrome ; mais par un des ces merveilleux mystères en Argentine le câble à haute tension n'était pas parvenu à traverser la rue ! C'est pourquoi les cérémonies de l'arrivée de la nuit étaient fantastiques. Avec un esprit économe et romantique, mon oncle, qui était l'homme de la famille, attendait de ne plus voir nos visages pour allumer les lanternes de kérosène. Et la lumière apparaissait ! Il y avait de petites lampes – pour les toilettes et les chambres – et des grandes pour les autres pièces. Nous en laissions une allumée à l'extérieur au cas où un passant nocturne aurait eu besoin d'un abri. C'était le produit de l'ingénieuse créativité de mon oncle. La maison ressemblait à ce qu'on pourrait imaginer comme une vie utérine. Le temps n'existait pas. Les grands, les moins grands et les petits étaient les habitants de la « maison sans temps ». L'ambiance y était aussi étrange que le parc qui l'entourait. Eduardo Baleani lui écrivit un poème dont le titre ressemblait à : « Poème à la maison sans temps » ou « Poème de la maison blanche. »

La résidence était exposée de telle façon qu'à travers les fenêtres, depuis l'angle où se trouvait la cheminée, on pouvait regarder les chemins tracés parmi les cinq rangées d'eucalyptus énormes dont les feuilles bercées par le vent faisaient un bruit faible et lointain, mais répétitif. Lorsque la musique classique envahissait le cœur de la maison et s'étendait vers les chambres, la cuisine, la terrasse couverte et tout ce qui était l'utérus, la fronde des arbres devait bouger en suivant les cadences !

Le bonheur était si grand que nous aurions voulu que le temps s'arrête et alors, vers la tombée du jour, une certaine tristesse sans raison ni sens nous envahissait. La cheminée était grande, les fauteuils et les rideaux étaient en satin rose foncé, plus ou moins délavés par le temps. Il y avait un divan et un tapis rapporté d'orient avec des fils dorés et quelque chose écrit en arabe. À l'intérieur, c'était une maison basse qui n'avait presque pas de portes. Elle s'étendait vers le champ et était solidement bâtie sur la terre.

Sur cet étrange divan, qui fut mon nid, et entre des coussins rouges, par ces étranges desseins de la condition humaine on pouvait tellement faire de rêves que « je me suis interdit de rêver ».

Il y avait une table lourde et lustrée remplie de livres, c'est-à-dire d'âmes suspendues aux

mots : *Lady Chatterley’s Lover*, *Les paradis artificiels*, *Don Rodrigo*, *Martin Fierro* ; quelques-uns d'entre eux avaient une reliure très belle en cuir-fleur repoussé : *Manon Lescaut*, *Beau Geste*, *Les fiancés*... Je n'arrivais jamais à lire deux pages de suite. J'étais envahie d'une lourdeur foetale et dans ma vie sans temps je flottais en mélangeant les maures de *Don Rodrigo* avec les gauchos de *Martin Fierro* et les fleurs que *l'Amant de Lady Chatterley* emmêlait dans les cheveux de son aimée.

Chacun de nous se renfermait sur lui-même, afin de surgir plus fort, plus structuré, mieux préparé pour une naissance qui, tôt ou tard, devrait se produire, car les informations annonçaient vers les derniers jours de janvier la fin du mauvais temps et le renouveau du soleil pour le reste de la saison.

Février arriva avec le soleil sur la plage. Mais je n'aimais pas le mois de février. D’ailleurs, je ne l’aime pas plus maintenant. Les journées y sont plus courtes. Ce n'est pas à cause du soleil qui meurt, c'était le fait de revivre le drame de tous les ans qui me rendait triste. La peau qui commençait à tomber, les gens qui commençaient à partir. Il y avait de la peine dans ce février de la plage ! De plus, il y a des méduses et il fait trop chaud.

Le nombre de gratte-ciel sur la côte augmentait de plus en plus. Je me trouvais lisant sur la plage lorsque l'ombre d'un bâtiment avança, me cachant le soleil. Je ne savais pas qu'on construisait un bâtiment au coin de la Costanera et de la rue 13. Alors je me retournai et le vis. À cette adresse, se trouvait un gros bâtiment blanc pratiquement achevé. Je le vis et eus envie de lui. Ce fut l'engagement le plus étrange de ma vie. Je ne pus plus me défaire de cet appartement acheté à la fin de l'été sur un coup de tête.

* * *

Au lieu d'avoir aimé un homme, je m'achetai un appartement. Il n'était pas encore fini. Immense, au seizième étage du bâtiment « Sur III » et en face de la mer. Ce fut un bateau, ma terre, le résumé de mes rêves, un paquebot éternel, un voyage pour toute la vie vers des espaces de silence possible.

Sur le balcon-terrace il n'y avait que des nuits de lune et des tombées du jour dont le ciel devenait rouge. Je mis une grande glace pour voir refléter les tempêtes et le mouvement des nuages. Je voulus que les autres en profitent avec moi, sans me rendre compte que peut-être ils avaient d'autres façons de s’extasier.

Un éléphant de mer vint mourir sur la plage à la suite d’une blessure d’harpon. C'était à la tombée du jour. J'étais dans ma tour d'ivoire à regarder, depuis le mirador, mes enfants qui jouaient encore sur la plage. On commençait à enlever les parasols. Il y avait un bateau si éloigné qu'on aurait dit le *María Celeste*, un bateau fantasma ou le fantasma d'un bateau. Soudain, l'éléphant de mer arriva sur la plage. Les enfants au milieu d’une foule de touristes écoutaient l'animal respirer bruyamment. Était-ce moi qui l'imaginais ainsi ? Non, ce n'était pas de l'imaginaire. Le seizième étage était la caisse de résonance de la plage.

* * *

Le sentiment de précarité est si fort en moi ! Je sais que rien ne peut durer et vis chaque instant sans en demander plus. Je constate que les choses matérielles durent plus longtemps que les êtres humains, c’est pourquoi je désire les garder. Elles sont imprégnées de façon magique et gaie des présences vivantes de ceux qui ne sont plus là. C’est ainsi que les choses matérielles se chargent de significations et se transforment en symboles. Leurs présences

semblent un baume sur la blessure d'Iberá qui ne se refermera jamais.

* * *

Maintenant, propriétaire d'une vision différente du monde, j'ai pu accepter d'une autre manière de pouvoir partir et de voir partir les êtres aimés avec qui nous partageons la condition humaine. Pauvre éléphant de mer ! Il devait avoir, comme nous, une mémoire ! Pourquoi cet orgueil de l'être humain ? Est-ce le libre arbitre qui nous rendit prétentieux ? Est-ce la pensée et la capacité de lier jugements et raisonnements ? Peu importe, la mer est bleue, le soleil brille pour descendre ensuite derrière l'horizon. Il n'y eut pas d'homme à Miramar, mais l'appartement lui avait été consacré et l'attend encore.

* * *

La question du territoire me prit beaucoup d'heures, de jours et de nuits. Gagner un endroit, un espace, un règne. Bien sûr qu'il faut le conserver et l'entretenir. Si cette tâche en solitaire est cyclopéenne, en groupe elle est fascinante !

ANNEE 1970

Le 8 juin, les trois commandants des Forces armées annoncèrent la destitution du général Onganía, qui fut remplacé quelques jours plus tard par le général Livingstone. La guérilla devenait forte. Un groupe extrémiste prit d'assaut, le même mois, la localité cordobaise qui s'appelle La Calera. Tout devint une attente angoissante qui s'acheva par la séquestration du lieutenant Pedro Eugenio Aramburu. Quelques jours plus tard on trouva son cadavre ; il semble qu'il a subi un jugement précaire.

L'Argentine changeait de visage. Les échos du congrès eucharistique universel de l'année 1934 se diluaient dans un bain de sang. Il n'y avait plus de paix. La peur commençait à jouer dans le temps des désillusions. Les digues de contention disparaissaient, balayées par une avalanche de corruption. Un bâtiment de quinze étages qui se trouvait dans l'avenue Montes de Oca s'écroula. Cette structure mal bâtie entraîna dans sa chute un autre chantier en construction. La mort devint une présence permanente : des guérillas, des pots-de-vin, du malaise social, des abus, de l'abandon.

À la fin du mois de juillet un groupe terroriste occupa Garin, dans la province de Buenos Aires ; et José Alonso, secrétaire de la CGT, fut assassiné dans la rue. Elle ne fut pas facile l'année 1970 !

Cet appartement acheté qui touchait le ciel comme un bateau immobile dans la mer dans une histoire impitoyable fut le produit d'une intuition géniale. Il fut aussi la preuve évidente du besoin de s'échapper. Cet endroit perdu dans les hauteurs permettait d'exprimer mon désir inconscient à la recherche d'autres horizons moins douloureux.

Cette année-là, de Gaulle mourut et, au Chili, Salvador Allende gagna des élections libres. Mais tout cela n'était pas trop important pour nous. Ce qui était important c'était les tombées du jour, le retour à la maison, la musique, les jeux, les livres. À cette époque, je commençai à revivre la haine du collègue à travers mes enfants. J'avais du mal à les voir partir, à admettre que le temps passe, qu'Alejandro soit dans sa troisième année du baccalauréat et qu'il devienne fort et puissant. Cette année-là, il gagna un prix de biologie pour son travail concernant le développement de la croissance des lézards, qu'il présenta avec soin. Il les avait attrapés sur la voie ferrée et les avait mis dans des aquariums séparés, évidemment sans eau, mais avec de petites pierres. Dans l'un, il y avait les lézards soumis à un traitement alimentaire spécial, et dans l'autre, ceux qui mangeaient de la nourriture habituelle. Autrement dit, les uns étaient soumis à la variable expérimentale « changement de nourriture », tandis que les autres demeuraient le référentiel de comparaison. Lorsqu'il les amena à la maison il les marqua un par un, sur la queue, avec du vernis à ongles rouge. Je sentais déjà en lui l'homme, le chercheur, curieux de découvrir la vie, et des vérités se trouvant au-delà de l'habituel et du consensuel. Il lisait beaucoup. La réalité sociale l'inquiétait.

Marina lisait beaucoup aussi et dessinait en plus. Elle avait créé un personnage qui s'appelait « Lorenti ». Il avait le nez retroussé et une tresse longue et blonde. Une grande partie de sa sociabilité s'exprimait à travers les histoires de Lorenti. Il reflétait en elle son psychisme de pré-adolescente ; c'était une fille très belle, douce et sans tristesse. En revanche, Alejandro était dévoré par des questions essentielles concernant les raisons de la vie, du sens, de la finalité. Pour lui, dès le plus jeune âge, il y eut toujours deux mondes. Pas celui des bons et celui des mauvais, mais celui des braves et celui des autres. Que de justesse il y avait dans cette division ! Car les braves sont ceux qui gagnent les batailles, imposent les idées, et surtout, ont le courage et la volonté de survivre.

Quant à Agustín, j'avais la tentation de prendre modèle sur le roi du poème de Garcilaso qui enferma son fils dans une tour pour qu'il ne connût pas l'amour qui est susceptible d'entraîner la souffrance. Car ce petit – de presque neuf ans – avait la vertu du silence. Parfois, je pensais que peut-être il était trop silencieux. J'avais un pincement au cœur en pensant qu'il ne pouvait pas faire partie des braves, mais des autres. Je ne sais pas pourquoi on fait des enfants. Je ne renie pas de les avoir eus.

Ana avait sept ans. Elle était autosuffisante. Elle était aussi belle que ma fantaisie de mère n'aurait pu imaginer. De gros yeux sombres et brillants ; présente en tout, elle comprenait tout. Elle avait un crédit chez le pâtissier aussi bien que chez le marchand de jouets qui était aussi libraire. Elle s'éclipsait et revenait avec des cornets de lait sucré et des gommages à effacer qui sentaient le caramel. Elle contrôlait tout. Un soir tandis que Santiago conduisait, je l'avais dans mes bras comme un bébé – elle, abandonnée, avait juste l'âge dont j'avais envie – et, soudain, de ce petit corps intelligent et tendre sortit la question suivante : Maman, quand tu mourras à qui laisseras-tu tes bijoux ?

À la fin du mois de septembre je partis pour la province de Santiago del Estero : du travail sur le terrain semblable à de la prison. Passion de la découverte et douleur de l'absence. Peut-être ce travail-là me fit-il rêver d'un autre monde : un monde avec moins d'obstacles, où on pourrait faire beaucoup de choses pour beaucoup de monde. Mais pour faire quelque chose pour beaucoup de monde il est nécessaire, dans un certain sens, d'abandonner l'idée de faire beaucoup de choses pour quelques-uns. Il faut que le cœur s'ouvre, la maternité charnelle devant laisser la place à la maternité symbolique. Prise toujours par le regard de mes enfants et par leurs besoins, vivant les urgences d'une jeune femme, je n'avais pas eu le temps ni l'occasion d'être confrontée à la réalité que les pauvres de la Terre existaient. Les pauvres de la Terre ! Ils n'étaient pas aussi bons que la littérature sociologique et réactionnaire voulait les montrer. Ils n'étaient ni bons, ni innocents. Ils étaient comme nous tous, sauf que la manipulation chez eux était plus infantile, plus visible et que leur but consistait à obtenir des avantages.

Je me souviens du paysan qui dirigeait la coopérative. Il était comme tous les autres – quoique évidemment plus futé. Nous soutînmes avec lui des dialogues très tendus, car il cherchait toujours à obtenir des avantages personnels étant donné sa condition de dirigeant. J'enrageais alors très fort et devenais plus communiste que Marx, qui établit une hiérarchisation et une compensation selon le degré de capacité et le travail qualifié. Dans cette situation de misère extrême, cet individu m'apparaissait comme l'un de ces parasites de la bureaucratie qui font partie de la cohorte des intendants et des gouverneurs, avec les sourcils froncés et l'air respectueux.

L'histoire me répugnait, et me répugne encore.

Et si j'avais vu l'attitude de cet individu chez un de mes enfants, je l'aurais méprisé autant que je me serais méprisée moi-même dans la même situation. Ce n'est pas une question d'orgueil, mais de dignité. En général, et c'est mon expérience, ces parasites qui s'agrippent à la croupe d'un cheval n'ont pas le moindre sens de la revendication sociale.

* * *

Mais tout cela n'enlève rien à l'expérience romantique de la contemplation des situations difficiles et de la recherche des solutions. Je me rendis compte que si je voulais aimer les pauvres de la Terre, je devrais les considérer comme un ensemble et non pas comme des individualités.

C'étaient de petits villages – Tinco et Río Hondo – enclavés sur les rives du río Dulce à

Santiago del Estero. La province avait été pendant l'époque coloniale le jardin de la République. Ensuite, on commença à abattre des arbres et la région perdit l'équilibre écologique. Les pluies devinrent torrentielles et inondèrent les terres adjacentes au río Dulce pendant le printemps. Le même fleuve devenait un fil fragile pendant les étés torrides de cette province du nord où le soleil est si fort qu'il tue les scorpions et que les vipères perdent leur peau en traversant les chemins.

* * *

J'arrivai dans un hameau – ni fière, ni prétentieuse, ni misérable – qui semblait être le bout d'un parcours vers un *no man's land*. La dégradation de la terre était affreuse ! C'était une poussière légère et blanche qui, avec le moindre vent, créait des tourbillons fantasmagoriques aussi intenses qu'on aurait dit de la brume. Les nappes phréatiques profondes de la terre avaient fait surface et rendaient tout salins. « Agua y Energía⁴⁸ » œuvrait pour récupérer la terre ; de la même manière le gouvernement provincial essayait de trouver une solution pour coloniser et faire en sorte que ce petit village affamé devînt sédentaire, car la population masculine, en âge actif, était nomade et émigrant, selon la demande de main-d'œuvre, vers d'autres provinces pour les moissons saisonnières.

J'avais compris, en théorie, la situation de cette région avant de la découvrir. Mais face à la réalité et aux histoires de vie, tout était différent. On avait construit, à quelques kilomètres, deux petits villages, qui s'appelleraient Tinco et Río Hondo, afin de reloger les habitants des maisons accrochées aux rives du río Dulce sec ou torrentueux, selon les saisons.

Le temps passait et les gens ne voulaient pas bouger. Peut-être, pensai-je au début, parce qu'ils devaient laisser derrière eux les paillotes de boue et de paille fraîche – évidemment infectées de *binchucas*⁴⁹ – pour ces autres petites maisons en fibre de ciment, pas du tout adaptées aux cinquante degrés des étés torrides. Enfin, il fallait les encourager à partir. Dans cette situation surgit une intuition géniale qui venait des tripes de la douleur humaine à force de regarder ces visages exsangues et ces petits enfants aux ventres gonflés. Nous, moi et ceux qui travaillaient avec moi, nous entendîmes dire soudain : « Vous pouvez emmener vos morts ! » La mobilisation fut immédiate. À trois kilomètres des villages construits, un cimetière fut improvisé entouré de poteaux et de fil de fer. Je les ai vus comme une totalité agissante, car – selon les moyens qu'ils avaient et se trouvant dans des charrettes démantibulées tirées soit par de vieux chevaux très maigres, soit à la main – ils constituaient tous une caravane d'êtres vivants accompagnant leurs morts se reposer dans un endroit plus calme où ils ne seraient pas déterrés par les eaux du fleuve. L'histoire est beaucoup plus longue, mais je m'arrête là, car ce thème ne pourra jamais être épuisé.

* * *

Je revins à Santiago del Estero, deux jours plus tôt que prévu, dans un tortillard, chargée de ponchos, de chapeaux et de cadeaux pour mes enfants. L'appartement à Olivos et celui à Miramar étaient, sans doute, pour moi des coffres à trésors protégés par des condors.

Dans la haute montagne, dans les Andes, où habitent les condors et les aigles royaux, il fait

⁴⁸ Agua y Energía : organisme d'État spécialisé dans le problème d'arrosage et de normalisation des terres dégradées.

⁴⁹ Binchuca(s) : bête produisant la maladie décrite par Chagas Massa qui est une affection cardiaque dégénérative et mortelle.

si froid et les sols sont si élevés qu'il n'y a de place ni pour la subversion, ni pour les luttes syndicales, ni pour les assassinats. Là-haut, très haut, les condors vivent dans des maisons propres et descendent seulement pour s'alimenter dans les vallées – terre basse où la charogne pourrit.

* * *

Quand j'arrivai à la maison à Buenos Aires par le premier train, ils dormaient tous. La maison était désordonnée. J'eus l'impression d'avoir fait un voyage vers un paradis frustré et inexistant. Seulement, longtemps plus tard, je parviendrai à comprendre la mystérieuse mutation qui s'opère dans l'homme lorsqu'il passe de l'enfance à l'adolescence. Si nous, les parents, ne changeons pas en même temps que nos enfants, nous resterons en arrière, comme si on nous laissait dans le chemin d'un hameau poussiéreux, qui possède un toit effondré et des robinets sans eau, où des gouttes tombent espacées sur une terre qui n'est plus féconde, où il n'y a que de pierre, montagne glaciale et vieillesse. La vieillesse consiste à rester dans un temps qui n'existe pas, en voulant contenir des rivières de montagne par des barrages construits avec des allumettes en bois.

* * *

Je ne me suis pas arrêtée ; je m'en suis sortie par le jeu, le changement, le chant, le sourire et en sentant les parfums des jasmins. Au mois de décembre je tombais amoureuse de l'amour comme une adolescente. Je me souviens, au cours d'un congrès dans la province de Corrientes, sur un bateau sur le Paraná, d'un juge de Mendoza qui m'écrivit un poème d'amour. Je ne sais pas si je l'ai aimé. Peut-on aimer le rêve d'un instant ? C'était une âme provinciale, aristocratique, et je dis une « âme », car entre nous deux il n'y eut que des jasmins et du vin blanc et des nuits tièdes à Ipacarai. Des siècles plus tard arriverais-je à pouvoir exprimer l'inexprimable et à répondre à cette question qui est toujours restée sans réponse ?

* * *

Laissons de côté toute conception sur la monogamie-polygamie. Asseyons-nous tranquillement sur les rives d'un lac bleu pour contempler sans préjuger : il y a toujours des relations privilégiées – passagères ou permanentes – qui, sans être des relations de couples génitaux, deviennent des moments de perception et de complément à tous les niveaux de l'imaginable. Quelqu'un danse avec moi, je me mets à son rythme. Il y a l'âme de la danse dans laquelle nous nous intégrons sans pour autant faire l'amour de façon génitale. Plus tard, sur l'écran d'un cinéma, les yeux d'un homme parfait me permettent de réjouir ma vue, dans ce jeu de rôle dans lequel je peux m'inclure en tant que protagoniste à partir du moment où je suis témoin et je vis et je rêve.

Peut-être dois-je renoncer à avouer combien j'aimai le prince Antonio Giuseppe de Lampedusa, incarné par Burt Lancaster dans *El Gato Pardo* ? Et d'autres, un tas d'autres dans le temps. Celui qui sourit à mes enfants en ayant un enfant dans les bras : des parents complices ! En tout cas, ce sont des amours sans péché, car, par-delà tous les amours, et peut-être en raison du besoin de préserver l'espèce, le compagnon privilégié c'est le sexué, le père des enfants. Il serait absurde, inacceptable, de penser à l'amour comme une quantité d'instant magiques dans lesquels la vie s'exprime comme l'éros absolu, pour se combler de bonheur

sans pour autant impliquer la concupiscence. J'étais la première, déjà à l'époque, à défendre la monogamie. Mais peut-être la monogamie n'est-elle qu'un seul amour vécu avec les yeux ouverts jusqu'au moment de comprendre ses qualités et ses insuffisances.

ANNEE 1971

Enfin, il y eut une alliance entre Alejandro et moi, car nous étions décidés à vivre « notre » adolescence. C'était irrémédiable pour tous les deux. Le fait de ne pas avoir pu conjuguer ce temps de ma vie me rendait plus lucide sur la sienne. Je ne crois pas qu'il existe des adolescences faciles. La mienne avait commencé à coups de hache, mélangeant le romantisme et le désir à ces formes de femme qui ne pouvaient pas se dissimuler. J'avais l'impression qu'elles agressaient la pudeur hypocrite de quelques-uns des membres de ma digne famille.

* * *

Miramar fut vécu cette année-là d'une manière différente. L'appartement dans les nuages n'était pas encore fini. Alors nous en louâmes un au cinquième étage de l'immeuble Almar 3, à quelques minutes de mon paradis futur. Chaque jour, après la plage et avant la tombée du jour, on montait voir les progrès de la construction, la fin des travaux. L'achèvement du paradis. On continuait d'aller, comme d'habitude, sous notre tente sur la plage, le 101 du balnéaire *Ocean*. Du point de vue personnel ce ne fut pas une bonne année. Mais je ne veux pas revenir sur des histoires d'amour frustré, d'infidélités et des choses de ce genre. Un certain docteur Gruember nous donna aux plus grands – Santiago, Alejandro et moi – des petits cachets rouges et blancs quelque peu miraculeux qui nous rendirent fous tous les trois. Les petits cachets rouges à 11 heures du matin coupaient la faim et on devenait un poulain emporté brûlant du gras, des rêves et des joies ; mais une fois l'effet passé apparaissait une horrible sensation de chute qui suit habituellement toute position maniaque ; une certaine tristesse, une dépression du type « rien n'existe, à quoi bon ? Et après quoi ? ».

La tombée du jour devenait un trou mélancolique d'où seuls les petits cachets blancs arrivaient à nous sortir. Ceux-ci étaient des diurétiques et nous menaient à un autre type d'action : baisser les pantalons ou soulever les jupes. Il semble que quelques années plus tard on mit en prison le docteur Gruember. Nous nous sauvâmes, car nous étions forts.

* * *

Revenir à Buenos Aires est ainsi : le paradis reste derrière marqué par l'arc de San Martin. Une fois à Mar del Plata la mer disparaît. On s'enfonce dans la campagne : Beaucoup de vaches, à dominante Aberdeen-Angus, noires, lustrées et sans cornes. On arrive ensuite au dernier passage vers l'enfer : Le lac de Chascomus et, au loin, la mystérieuse Buenos Aires à laquelle on accède par l'avenue Calchaqui. Et enfin, on tombe directement sur le purgatoire des faubourgs ouvriers, du miasme urbain, de l'odeur des eaux du fleuve stagnantes et des mouches. On rentre à Buenos Aires par le sud. Le sud est Avellaneda, la Boca, Barracas, le fleuve de La Plata, le port...

Les poètes et les peintres qui chantent cette luxueuse et mystérieuse Buenos Aires n'avaient pas de lunettes comme les miennes. Il me répugne ce Buenos Aires : tango, nostalgie, mélancolie. Une partie de la famille de mon grand-père maternel furent des caudillos d'Avellaneda. Deux ou trois médecins qui possédaient des fortunes immenses. À l'intérieur les maisons étaient des paradis, avec des jardins, des ponts sur les pièces d'eau.

Je haïssais ces jours de visites ; je les vivais comme une expérience choquante, car nous

étions entourés de ces personnages si caractéristiques que sont les *malevos*⁵⁰ et les *milongitas*⁵¹. Des bagarres éclataient dans ce monde si éloigné du nôtre par ses habitudes et ses valeurs. Quand on s’habitue à vivre dans le paradis et qu’on essaye pendant quatre mois de se désintoxiquer des nouvelles des journaux et des faits effrayants, la rencontre avec les miasmes urbains est encore plus destructrice. Pour les étrangers la Boca, Barracas, Vuelta de Rocha, Caminito sont amusants et folkloriques. De plus, il y a un cirque et les touristes aiment le cirque. Je sais, il y a des poètes, il y eut des poètes – Bach, Blomberg – et des peintres tels que Quinquela Martin qui aimèrent le port du río de La Plata avec ses grues, ses silos. Mais pas moi !

Je ressens le besoin de m’arrêter là. Car ce sont des sentiments si forts qu’on les transmet même sans les exprimer.

C’est vrai, il y a quelques années et en plein jour, je revenais avec Agustín, qui était devenu un homme, et sa femme à la Vuelta de Rocha et à Caminito. Il faisait chaud et nous buvions des bières à la terrasse d’un café. Alors cela me semblait pittoresque. Bien sûr, c’était pittoresque ! Je n’étais plus la même. J’étais une touriste, avec des sentiments modérés, qui extrayait le miel des choses, car son temps à passer là-bas était limité.

* * *

À Miramar se trouvait mon château touchant les étoiles, entouré de nuages suspendus à l’espace. Je laissais chaque nuit des chevaliers en armures pour protéger mes rêves. Et il y avait un seul chant, celui des vagues, à un rythme régulier. Il était si difficile, parfois, dès les premiers jours, de mettre en accord le rythme de la mer et celui du cœur ! Par la suite, ils s’accordaient et donnaient lieu à un son, imperceptible à l’oreille, mais pas tant inaudible que cela. C’était le son simple et harmonique de nos âmes cherchant vers le haut la présence d’un Dieu où les extrêmes et les différences s’annulent.

* * *

Cette année mourut Nikita Khrouchtchev. Il y a deux ans j’ai vu sa tombe et celle de sa femme dans un couvent des environs de Moscou. Il n’était pas parmi les tombes de la place Rouge. Khrouchtchev était tout rond, planté sur la terre, quelqu’un d’indéfinissable, mêlé à l’histoire des missiles et à Bahía Cochinos de Cuba. À cette époque, les échos de l’année 68 en France commencèrent à pénétrer la mentalité des intellectuels argentins. C’était une espèce de recherche sur la mort de Dieu. Dans le cours de sociologie sur le changement et la structure sociale, on étudiait Marx sans, toutefois, l’inclure encore de façon officielle dans les programmes d’étude même si, en réalité, il s’agissait de soixante-quinze pour cent de matérialisme dialectique et de vingt-cinq pour cent de la théorie de l’équilibre de Talcot Parsons.

Louis Althusser, l’idéologue des années 68 – qui avait aussi bien renoncé à la fiction du discours religieux qu’à celle du discours scientifique –, fut dévoré par cette intelligentsia qui voyait croître et se fortifier la fiction du discours politique. Vers la fin de l’année 68, tout était politisé. Mais, en Argentine, une réflexion mûre n’avait pas lieu. Il s’agissait d’un pays « du passage à l’acte ». Les Argentins sont beaux au plan physique. C’est un pays où l’on mange toujours bien. C’est peut-être pour cela que la politisation ne correspondait pas à la réalité

⁵⁰ Malevo(s) en Argentine est une espèce de gigolo.

⁵¹ Milongita(s) en Argentine est une fille publique, fille du peuple de moralité douteuse.

sociale argentine ; elle était le produit de la contagion des idéologies importées. L'Argentin est un être particulier : il est désespérément absorbé par la mode, et toutes les classes sociales aspirent à cette passion.

Dans un ouvrage des années soixante faisant allusion à la mode et aux classes sociales, il est dit que : « La différence est que les aristocrates portent des costumes et des tailleurs usagés et froissés, et qu'ils les changent peu, parce qu'ils constituent un style empreint d'une nonchalance extrêmement élitiste. Les autres classes les imitent ; mais leurs vêtements sont impeccables et bien repassés – neufs si possible –, car les tissus ne sont pas de la même qualité et ne peuvent donc pas vieillir. »

* * *

La mode est une autre chose. Les intellectuels habitent un monde dans lequel ils ne regardent pas dans un miroir, car ils réfléchissent et vivent. On peut en dire autant des poètes et des écrivains : ils sont ébranlés par le plaisir de communiquer le sentiment éveillé par un fait dont, la plupart du temps, ce ne sont que des témoins capables de décrire, de comprendre et de partager.

ANNEE 1972

Les choses importantes commencèrent par la maison cette année-là. Santiago eut à sa charge l'aménagement de la centrale informatique de la Douane de Buenos Aires. Enthousiaste et heureux, sa présence sûre et son dialogue passionné ouvrirent la porte aux rêves et aux projets qui sont si essentiels pour l'épanouissement d'une famille.

Mais l'autre face du bonheur fut, en ce qui me concerne, l'inconscience de ne pas comprendre au-delà des mots. Cette première réalisation aurait dû être pour lui la naissance d'un homme. Dans son cas, il était toujours resté en arrière sous la forme d'un enfant qui n'avait pas voulu grandir. Trop innocent, il ne sut pas distinguer les loups des moutons. Sa vie avait été facile et sans frustration. Bientôt, il fut enveloppé par la toile d'araignée des affaires que d'autres voulaient réaliser à travers lui.

La folie semblait passer en face de la maison jusqu'à même l'envahir complètement. L'agressivité et les frustrations des adultes, ceux de la génération qui précéda la nôtre et à laquelle le passage du temps semblait s'attaquer jusqu'à sa désintégration, se manifestaient à tort et à travers.

Lila et Jorge se séparèrent. Ce fut une nuit d'hiver dans cet appartement dont les dimensions les guettaient. Il lui avait dit plus de mille fois en trente-huit ans de mariage, dans des moments de colère, qu'elle était sourde. Je n'ai jamais su s'il faisait allusion à une surdité physique ou mentale. Ce qui est certain c'est que ce fait, qui s'était répété tant de fois, les mena à une rupture, cette fois-ci définitive.

Oui, ce fut une nuit d'hiver, le même jour où un fou s'attaqua, à coups de marteau, à la statue de la *Piéta* au Vatican. Elle mit ses affaires dans une valise et partit pour ne plus revenir. Nous ne sûmes pas où elle était ; seulement plus tard on put reconstruire l'histoire. Elle s'échappa vers sa jeunesse. À l'époque, elle avait rencontré le premier fiancé de ses dix-sept ans. Elle ne tomba pas plus amoureuse de lui qu'elle ne le fût pendant sa jeunesse. Mais la rencontre la mit hors du temps.

Il semble que papa descendit avec elle pour lui chercher un taxi. Elle laissa les valises dans la maison de la sœur de ma tante – à la hauteur de Moldes et de Congreso – à quatre *cuadras* et partit vivre dans un hôtel à Pacifico⁵², que je n'ai jamais connu. Quelqu'un me dit : « Je crois que ta mère habite dans un hôtel ici à Pacifico. » « Oui, mais où se trouve-t-il ? »

En réalité, je ne pensais pas beaucoup à elle ; j'aurais dû m'y intéresser. Mais j'étais submergée dans la folie à Olivos. Chaque fois que je passais par Pacifico je ne voulais plus rien savoir, car le mot « hôtel » résonnait en moi me rappelant la solitude, les oranges chauffées, l'année 1955 et la fuite. Ma fuite à travers un mariage d'adolescente qui n'avait pas de sens. Nous étions résignés à vivre l'un avec l'autre par la force de circonstances différentes qui nous avaient accablés chacun de notre côté. En ce qui le concerne, par une mère dominante – seulement beaucoup plus tard je compris qu'elle voulait le sauver de son inertie essentielle – et en ce qui me concerne, par cette pieuvre familiale étrange sans tête centrale et sans principe recteur pour bouger ses tentacules de façon cohérente. Chaque tentacule possédait une tête et le monstre en avait mille. Ce qui semblait réunir les tentacules n'était qu'une abstraction. Peut-être étaient-ils liés à une généalogie commune : Maman, l'hôtel à Pacifico, un fiancé qui la secoue. Or ce n'était plus un fiancé, mais un veuf. Lui souffrant d'une nostalgie en rencontrant sa première fiancée qui l'avait abandonné, et les deux

⁵² Pacifico est un quartier de Buenos Aires.

s'embarquant dans le non-temps. Ce fut une année où tous se mirent au régime, et l'apparition des amphétamines nous rendirent fous.

Les enfants faisaient leurs adieux à l'enfance avec une angoisse plus ou moins grande. Les bagarres violentes entre Santiago et Alejandro s'accrochèrent. Je ne sais pas pourquoi il me fut impossible de défendre mon fils. Ce fut aussi une nuit d'hiver – car il y a des choses qui n'arrivent jamais en été – dans laquelle Santiago, ivre de pouvoir me posa la question : « Il faut que tu choisisses, Alejandro ou moi ? » Je ne pouvais pas répondre ; je ne comprenais rien du tout, ni quelle pouvait être ma place dans le choix entre deux choses qui, pour moi, étaient complètement différentes.

Les trois autres enfants regardaient la scène. Alejandro avait dix-sept ans, les gestes précis et une capacité de compréhension peut-être plus rapide que la mienne. Il se rendit compte de mon doute et me facilita les choses. Il ouvrit la porte et partit chez Lila et Jorge. Lila n'était pas encore partie, mais il s'agissait de ses derniers jours de vie commune avec Jorge.

Le lendemain matin, remplie de remords, j'apportais à Alejandro des vêtements nouveaux ; je voulais payer ma folie, mon insignifiance, mon incapacité. C'était un geste qui n'était pas non plus conscient. Je voulais réparer quelque chose, mais je ne savais pas quoi. Cela n'empêcherait pas Alejandro de répéter, même jusqu'à sa mort : « Ma mère m'a abandonné quand j'avais dix-sept ans. »

Il passa quelques jours avec Lila et Jorge avant de revenir à l'enfer, car Olivos était devenu un enfer. Il y avait des ouvriers qui faisaient des travaux, une cuisinière immense que j'avais engagée et qui pesait au moins cent vingt kilos, les devoirs, la faculté, les examens et le temps qui s'écoulait.

Je ne voudrais même pas savoir aujourd'hui où se trouvait cet hôtel dans lequel habita Lila.

Après, elle partit pour une maison, bien plus tard, peut-être en 1973. Oui, ce fut en 1973, car cette année-là prit fin comme suspendue hors du temps ; chacun dans sa folie, sans un espace pour réfléchir.

Il y eut naturellement des histoires heureuses. Agustín fut choisi comme le représentant de son collège et gagna un concours de géographie argentine. Marina devint chaque minute plus jolie et plus astucieuse. Les dimanches soirs où nous allions tous à la messe de 7 heures, Alejandro chantait très fort, passionnément, terriblement mal et moi aussi. Mon père riait et lui demandait de chanter l'hymne national. Les autres chantaient bien, comme s'ils appartenaient à une autre famille. Nous trouvâmes dans la rue une petite chienne très jolie que nous avons nommée Lucrecia. Depuis ce jour et jusqu'en 1978, elle fut la compagne et confidente d'Alejandro durant mes absences. Elle l'écoutait hypnotisée réciter Benedetti et Neruda et chanter les chansons du groupe *Los naufragos*. Il n'y eut pas de Noël cette année-là. Quoi qu'il en soit, je ne veux pas m'en souvenir.

SUR PERÓN, TÉMOIN OCULAIRE

Il est très difficile de penser en espagnol lorsqu’il s’agit de sentiments. C’est comme balbutier dans la langue maternelle. Il est plus facile de le faire en français. Avec ma langue maternelle, il y a une barrière affective qui dénature les images. Ma langue maternelle me trouble ; elle devient impudique. J’ai la sensation de faire connaître un secret professionnel ! S’agit-il d’un conflit déontologique ? Je ne sais pas. En tout cas, j’ai l’habitude de garder les secrets jusqu’à douter même de ce que je dis.

Buenos Aires, août 1973. Au moment où les élections approchaient, le péronisme devait gagner, après le long exil de Perón à Puerta de Hierro, en Espagne où Franco accepta de lui donner l’asile après la révolution libératrice du 16 septembre 1955.

L’encadrement socio-politique est très important pour comprendre le sens des *estamentos*⁵³ – des groupes enkystés dans les différentes classes sociales. Les gens qui attendaient Perón n’étaient pas les mêmes qui le portèrent au pouvoir en 1947. Perón était un phénomène qui allait créer une nouvelle organisation sociale et idéologique.

Jeune lieutenant d’avenir, il voyagea en Italie et en Allemagne, s’imprégnant du National socialisme et de modèles qu’il importa en Argentine et dont il commença à vanter les mérites lorsqu’il fut ministre du Travail. Ce fut un phénomène bizarre : si Hitler s’appuya sur les classes moyennes en les faisant bénéficier d’avantages économiques et en renforçant leur fonction sociale, Perón s’appuya sur la classe ouvrière et créa ainsi un mouvement atypique, un mouvement ouvrier de droite, quasiment extrême.

Les bases idéologiques étaient les mêmes que celles du National socialisme européen. Si l’origine était différente, la base se reposait sur le même problème de ressentiment social. Pour ce qui est de l’Europe ce fut par le honteux pacte de Versailles dans lequel l’Allemagne perdit le bassin de la Ruhr, l’Alsace et la Lorraine. En ce qui concerne l’Argentine, il n’y avait pas de conscience politique, car seule fut connue dans l’histoire du pays l’adhésion à des caudillos charismatiques, exceptionnellement rationnels. Autrement dit, avant l’existence d’une conscience politique un ressentiment social apparut. Il s’était cristallisé, mais n’avait pas été compris et constituait purement une imitation des situations sociales européennes qui précédèrent la révolution industrielle de 1931.

La synchronicité selon Jung est la convergence dans l’espace-temps des séries causales indépendantes. Dans le cas de l’Allemagne, spoliée, vaincue, l’archétype de Wotan – le dieu de la guerre, revendicateur et justicier – avait besoin, pour une action efficace sur le plan empirique, de l’apparition d’un être capable de représenter cet archétype. Ce fut le cas de Hitler. Il correspondait exactement aux demandes inconscientes du peuple allemand. Il se produisit entre le peuple et le leader – ambitieux, charismatique et individualiste à outrance – un effet de contagion psychologique qui se multiplia géométriquement en spirale délirante jusqu’à la recherche d’un passé d’êtres mythiques parfaits, submergés dans les sagas des Nibelungen.

Pour ce qui est du cas du peuple argentin, l’abandon créa dans l’inconscient la recherche d’un père éternel, capable d’exercer une telle paternité sans instabilité, ni fissures. La présence de conservateurs et le passage par le radicalisme personnaliste avaient créé de l’angoisse, sans créer de conscience politique. Au temps du radicalisme d’Yrigoyen, les problèmes

⁵³ Estamento(s) se dit d’un groupe, à l’intérieur d’une classe sociale, partageant des intérêts communs (profession, richesse, mariage endogamique, etc.).

s’atténuèrent pour la classe moyenne qui pour la première fois dans l’histoire de l’Argentine se vit légitimée par un président de son parti. Mais l’importante classe ouvrière, urbaine et rurale, continuait à se demander les raisons de son abandon. D’autre part, Yrigoyen mourut en 1930, peu après avoir été renversé et une grande partie de la classe moyenne demeura « flottante⁵⁴ ». Perón correspondait exactement à l’image de l’archétype : paternaliste, puissant, presque divin.

La synchronicité s’opère dans les deux cas : la présence de deux hommes qui complètent le désir et la pulsion inconsciente de deux peuples. Hitler construit des monuments fascinants qui veulent toucher le ciel. Perón monte au pouvoir face à une foule, en décrétant, simplement, que le 18 octobre serait le jour de « saint Perón ».

En Argentine, on n’avait pas vécu des situations d’opposition sociale ; car l’histoire eut lieu de telle manière qu’on présenta seulement la complicité par rapport à l’ennemi extérieur. Perón tira profit de cette situation et créa un ennemi extérieur : les États-Unis. Ceci s’exprimait dans des slogans qui le maintinrent au pouvoir jusqu’en 1955 : « Espadrilles, oui, livres, non » ou bien « Mes chers sans chemise. » C’était un élément supplémentaire de ressentiment social.

Au moment où il fut renversé en 1955, toutes les classes sociales fusionnèrent pour lui ôter le pouvoir. Il voulut créer les milices populaires, pour remplacer l’armée, à partir de la C.G.T. et du modèle des chemises noires de Mussolini. Ce ne fut pas la première fois dans l’histoire qu’un leader commença à délirer. Ce fut déjà le cas de Bolívar et de son délire du Chimborazo. Ensuite la situation devint dangereuse. Perón avait sacrifié sa femme jusqu’à la dernière minute. Alors qu’elle était dévorée par un cancer, il la fit, malgré tout, apparaître à ses côtés sur le balcon de la Casa Rosada en tant que candidate à la future vice-présidence. Elle dut porter une perruque, fabriquée spécialement, pour lui tenir la tête droite. Après la mort d’Eva, Perón tomba dans le délire.

Quand Eva Perón mourut, la confusion revint. Il était évident que c’était elle le véritable leader charismatique et non Perón. C’était la fille naturelle d’un propriétaire terrien. Artiste sans envergure, détentrice d’une ambition sans mesure et d’une beauté indéfinissable. De toute façon, si elle posséda du charisme, ce fut parce qu’elle croyait en ce qu’elle faisait.

Il n’y a pas de jugement politique dans tout ce que je dis, car je suis, eu égard à ma condition humaine, un témoin de l’histoire.

Les gens qui reçurent Perón en 1973 ne furent pas les simples ouvriers qui l’amènèrent au pouvoir, mais une jeunesse aisée, de la haute classe moyenne et de la moyenne classe moyenne – ceux de la classe basse étaient une minorité, peut-être de fidèles résiduels de l’ancien péronisme.

En regardant depuis mon balcon de l’avenue Maipú 1942 – entourée de mes quatre enfants – je voyais la foule qui avançait vers la place de Mayo ; la certitude de ce que je contemplais me coupa le souffle : parmi la foule se trouvaient des jeunes habillés avec des *gamulanes*⁵⁵. Il n’y avait pas beaucoup d’ouvriers et peu de camions. Il n’y avait que des voitures de bonne qualité, quelques-unes décapotables. Je me demande ce que les jeunes voulaient voir en lui. La question reste ouverte. Revenons-y. Que se passa-t-il pour en arriver là ?

Perón, une fois renversé, chercha à se reconstruire une histoire semblable à celle d’Eva. Il retrouva une femme absolument ignorante dans un cabaret à Panama. Il l’emmena à la Puerta de Hierro et dans son exil il commença à l’éduquer. Mais « Isabelita » ne serait jamais Eva

⁵⁴ C’est le sociologue Ralph Darendörf qui appelle « classe flottante » celle qui va et vient entre la classe moyenne et la basse classe.

⁵⁵ Le mot *gamulán* (au pluriel : *gamulanes*) signifie manteau de mouton renversé.

Perón. Isabel fut une satire, une mauvaise version d’Eva. Ce fut un ange sans envergure, dont la voix d’une cadence sans importance donnait l’impression d’une petite maîtresse de village, montée sur l’estrade pour apprendre à des enfants déchaussés la différence entre le C, le S et le Z.

Dans ce contexte disparut, pour les Argentins, le sens politique critique. Il ne resta qu’une seule alternative : s’allier dans des noyaux *estamentarios*⁵⁶ à l’intérieur de chaque classe sociale. Ce fut l’émergence d’une nouvelle situation. Ce ne fut plus le ressentiment social, mais l’irresponsabilité politique et le conflit d’une génération qui ouvrit sa porte à une cruauté systématique et à une surdité entre parents et enfants. La brèche ouverte au cœur de la famille patriarcale, la guérilla entra, avança et dénatura le mouvement péroniste qui disparut sous le nom de « justicialisme ». Mais compte tenu du manque de conscience politique, la lutte se réduisit à des luttes privées où le facteur, transcendant et idéologique n’existait pas.

Souvenir de cette année en remontant par l’avenue del Libertador à 8 heures du soir, les interminables discours d’Isabelita Perón et les embouteillages. Je prenais toujours un livre et une lampe de poche pour lire. On ne pouvait pas passer en raison du désordre de la circulation. Non, il y avait plus que du désordre. C’était la déstructuration d’une société qui n’avait pas commencé à ôter ses couches !

À cette époque, dominée par une destruction fantasmagique dans tous les sens, il nous fallait nous reconnaître en tant que groupe, car, au-delà de cela, il n’y avait rien.

Des bombes, des assassinats, des disparitions. Comment faire face à tout cela sans se détruire ? Car parfois deux ou trois bombes éclataient par nuit. Enfin, nous les forts, nous nous bouchions les oreilles pour ne pas avoir peur. Nous ne savions pas s’il fallait donner ou non à nos enfants une carte de la Marine pour se protéger, car cette protection pourrait les condamner à mort. Il n’y avait de place que pour la prière ; et « enlever » les enfants à l’école et les emmener à la campagne – c’est ce que je fis – pour ne pas les exposer davantage, et pour ne pas m’exposer davantage à la souffrance. Je me souviens maintenant de toute cette époque, ayant conscience de la peur que je ne pus ressentir alors, car il n’y avait pas de place pour la vivre. Une partie de ma vie professionnelle se développait dans le commandement en chef de la Marine. Les secteurs les plus exposés au danger étaient le premier et le neuvième étages : la direction de la Justice navale.

Mes vendredis de liberté étaient comme cela : avoir la direction de la maison jusqu’à 8 heures du matin, emmener les enfants au collège et enfin, prendre la route côtière en écoutant des cassettes de Leonardo Favio. Je ne fus jamais trop intellectuelle.

Une fois arrivée au commandement de la Justice navale, il fallait laisser la voiture et monter l’escalier du bâtiment Libertad, sachant qu’à n’importe quel moment une balle pouvait traverser mon dos. De la transpiration, du froid, présentation des documents pour rentrer dans l’édifice. À quelques mètres de mon bureau, éclata une bombe que portait sur lui un conscrit guérillero. Une autre fois, on tenta d’empoisonner l’amiral qui avait la direction de la Justice navale.

À 3 heures de l’après-midi Juncal 854 ; j’abandonnais le monde du danger pour rentrer dans le groupe d’appartenance, de fuite et de référence.

C’est là-bas où commencèrent des histoires qui me conduisirent à me poser des questions : être un étranger dans un autre pays ; Gertrudis von L... aristocrate russe était mariée à un représentant de Krupp. Ils étaient les plus forts, les plus riches jusqu’au moment où l’Argentine déclara la guerre à l’Axe à la fin du conflit. Les biens des familles allemandes impliquées dans la guerre de 1939 à 1945 furent confisqués. Gertrudis constitua, chez elle, un

⁵⁶ Adjectif du substantif *estamento*.

salon littéraire de style XVIII^e siècle, en plein Buenos Aires dont l’objectif – je crois – était de survivre d’une manière quelconque aux avatars économiques.

C’était le noyau d’un réseau de relations sociales qui mêlaient l’aristocratie européenne à l’aristocratie argentine. Ainsi, nous faisons connaissance les uns et les autres. Parmi l’aristocratie européenne, il y avait certaines grandes fortunes comme celle de Mira von Bernard.

* * *

Un troisième étage, celui de Gertrudis. La voiture dans le parking de l’église de Las Mercedes. Soudain, je me sentais jeune, jolie, élégante, intelligente et heureuse. Je rentrais chez elle. La maison sentait le parfum de la confiture de fruits mélangé à l’encens ; le piano à queue, les rouges profonds, car la couleur rouge dominait. Cette maison était devenue le point clé pour se faire connaître. Ce ne fut pas par hasard que mon cabinet fut privilégié par l’aristocratie européenne et argentine.

Néanmoins, il y avait des moments où j’avais le cœur gros, car je savais que la couleur, la musique, les différentes langues parlées aussi bien que tout ce monde culturel ne suffisaient pas à calmer l’angoisse de savoir que mes enfants existaient et que j’avais peur.

Alors tout disparaissait. Je devais revenir à la maison de toute urgence pour serrer mes enfants dans mes bras. Oui, je devais les serrer, je les serrais. Je mangeais un sandwich et me mettais à étudier en face de la télévision, lorsque les quatre jouaient à des projets secrets ou manifestes. Les trois plus petits ne savaient peut-être pas comment on pouvait souffrir et combien il était nécessaire de fuir la faiblesse pour leur offrir un modèle de force. Même maintenant, je me sens menacée par les larmes, par ces larmes qu’alors je ne pouvais pas verser. J’étais si fatiguée d’avoir à réprimer l’angoisse que je m’endormais sur la jupe de la plus petite, tandis que les trois autres jouaient à côté et se disaient : « Ne parle pas fort, maman dort... » Et maman était si petite ! Et nous étions en vie tous les cinq et je les protégeais en me laissant protéger. Aimer, c’est une éternité, c’est un instant, une coexistence très complexe des passés et des futurs : il ne faut pas penser, il faut juste laisser venir, contempler. J’aurais voulu aussi que nous nous enfermions tous dans la maison et que les enfants ne retournent plus à l’école. Avec le recul, je me vois chercher la manière de leur faire partager la sublime intimité de ma maison d’enfance.

* * *

Cette image ne peut pas avoir de fin. Je m’en retire correctement, car cette gloire fugace n’existe plus et, aujourd’hui, ce ne sont plus les années 1973, 1974, 1975, 1976 ; c’est simplement le 26 février 1997, et je suis dans le monde, point final.

UN PEU PLUS SUR PERÓN

Que voulaient-ils de Perón les jeunes ? La question demeura ouverte, mais il n'y avait qu'une seule réponse : « Un père. » Le père archétypique, actif, créateur, quelqu'un les forçant à se réveiller.

Notre génération, la mienne, fut une génération dont les parents dormirent sans opportunité ni poids politique. Les nouveaux parents – nous – étaient, par conséquent, nuls pour satisfaire les désirs de transcendance et de nationalisme, car le poids politique de l'Argentine et la dictature péroniste firent que nous fûmes plus au courant de la Première guerre mondiale et des conflits de guerre de Corée et du Vietnam. Nous ne savions plus dans quelle dimension nous vivions. On nous noya dans des vins français, du thé anglais, des jeans américains et des séries étrangères télévisées.

Buenos Aires était une île, un conte de plus de la vieille Europe ; un coin plus large et oxygéné de la divine Europe. Paris, Rome, Madrid émergeaient à la tombée du jour sur l'avenue Quintana, sur l'avenue del Libertador. Avec les petits enfants dormant à la maison, nous restions jusqu'à l'aube dans les cafés élégants du quartier nord. Nous fûmes la génération de la *Dolce Vita* de Fellini, de *Hiroshima mon amour* d'Alain Renais et de *Il y a un an à Marienbad*.

Nous fûmes des parents qui créèrent le silence et effacèrent l'identité nationale, car nous ne l'avions jamais connue nous-mêmes. Perón répondait à ce besoin d'identification projective et on voulut l'imposer. Au-delà de tout cela, il était l'archétype de la révolution et donnait la mort aux modèles insuffisants que vivait chaque jeune dans son foyer.

Mais Perón mourut bêtement. À vrai dire, les morts sont, parfois, bêtes lorsqu'elles ont lieu dans le cadre d'une période vitale, héroïque et sans scrupules comme celle qui était la sienne. Perón alla un jour du mois de mai rendre visite à des bateaux de l'armée argentine. Il avait presque quatre-vingts ans et prit froid. Il perdit en quelques jours les réserves d'amour et de haine qui lui avaient permis d'être considéré comme une « force de la nature » et mourut le 1^{er} juillet.

Après avoir harangué les jeunes pour créer une force, enfin unifiée et sans dissidence, il les laissait brutalement abandonnés, divisés et orphelins. Plus confus que jamais, ils ne purent que s'identifier au mythe, sans pouvoir parvenir à se différencier et à acquérir une identité. Ainsi, le chaos arriva ; le chaos romantique : « Donner la vie pour...pour qui ? Pour quoi faire ? Avec quel sens ? »

Les générations se séparèrent à mort. Les chemins bifurquèrent. Qu'est-ce que les jeunes voulaient de Perón ? Un père, enfin, tout puissant qui leur parla comme on peut parler aux adultes. Et ils n'obtinrent qu'un père mort ; ils se sont donc réfugiés dans une nouvelle situation d'orphelins, moins tragique que celle de leur foyer d'origine, parce qu'il y avait beaucoup de frères et de drapeaux pour les identifier en tant que groupe.

À Tucumán les guérilleros gagnèrent du territoire et voulurent le revendiquer comme territoire indépendant et le voir reconnu par les grandes puissances. Recherche évidente d'un autre père. Tout se frustra. L'inimitié entre les générations ne finit pas, mais le chloroforme des convenances et la commodité apaisèrent les esprits. Peut-être que les choses auraient pu s'arranger avec de bons analystes.

ANNEE 1973

L’année 1973 fut l’année de morts importantes. Le 7 avril – jour de la mort de Picasso – mourut Rosa, la mère de ma tante. La mère légendaire, mélange étrange de mère grecque et romaine. Grecque, par la tragédie de la mort de quatre de ses sept enfants. Romaine, par son stoïcisme. Elle fut à même de maintenir allumée la lampe votive de la famille, par sa présence sans faille et son étrange capacité à faire le deuil. Le jour où elle mourut, Picasso mourut aussi. Ce fou extraordinaire qui avait abandonné les formes pour oser découvrir le monde enfoui des vérités – pas toujours belles – de la condition humaine ! Alors qu’il aimait une femme, ses formes l’absorbaient. Lorsque l’amour s’éclipsait, il ne voyait que les défauts de ses ex-aimées et les femmes apparaissaient sur ses toiles comme des objets morbides, abandonnées sans vergogne sur des fauteuils, des lits et des chambres emmêlées.

Allende mourut aussi au Chili ; avec lui mourait une histoire entière. Fou, idéaliste, il crut en son peuple ; peut-être crut-il que la démocratie ne servait plus comme formule entraînant le changement social. Lorsque Allende arriva au pouvoir, la haute classe se retira chez elle ou traversa les frontières. Le peuple réagit en reconnaissant en lui non pas un libérateur de frustrations, mais quelqu’un qui leur donnait le pouvoir. Du pain, du vin, du cirque, des manifestations et du blocus économique de l’extérieur ! Ils pensèrent même digérer le cuivre dans les entrailles nouvelles du socialisme. Pour l’Amérique latine, Allende représenta la Révolution de 68 et ce fut naturellement un jour froid et cruel quand le palais de la Monnaie fut attaqué et qu’Allende mourut, tout simplement trahi par sa propre garde. Suicide ou assassinat, on ne le saura jamais.

Pablo Neruda mourut cette même année. Il avait aussi rêvé de changement, mais d’un changement pour le bien. Neruda fut aimé, admiré, lu et répété à tous les niveaux et dans tous les pays. Il parlait au corps humain, à la sensualité, à la mer, à l’inconscient. Il chanta surtout l’amour ; tantôt nostalgique, tantôt fébrile, mais toujours passionné. Ce fut lorsqu’il s’engagea politiquement qu’il se retrouva nié par une partie du monde des hommes, ceux qui ne comprirent pas que pour Neruda le seul commandement fut l’amour, sous n’importe quelle forme.

Nous fîmes dire une messe pour la mère de ma tante à l’église de San Pantaleon, au-delà des abattoirs vers le sud, car elle portait en dévotion le saint des médecins. Nous faisons tout un cortège. Je conduisais ma splendide voiture blanche, venue d’un monde différent de ce quartier ouvrier, de ce « sous-monde » comme dirait un habitant de la partie chic de Buenos Aires. Nous avons dû attendre le curé. Il arriva en bicyclette avec la soutane relevée et des briques dans le panier du vélo. Il avait les mains rugueuses et blanches à cause du ciment. Il était prêtre ouvrier. Il s’appelait le père Francisco. Il dit la messe avec beaucoup de ferveur. Il mit les vêtements du culte sur la soutane poussiéreuse. Après la messe, il ne parla pas sur les morts, mais sur la difficulté de maintenir en vie les habitants des bidonvilles des environs. Personne n’était coupable des ceintures industrielles qui avaient engendré les bidonvilles, mais la question pour lui était d’aider ces immigrants qui venaient du néant à avoir un petit toit. C’était tout un monde sans patrie. À cette époque, je n’avais pas encore réfléchi au fait qu’il existât une nation dispersée dans le monde entier mettant au monde des enfants marginaux avec une nationalité inconnue.

Tandis que les enfants faisaient du vélo, nous, les adultes, nous nous mîmes à parler avec le curé dans une cour, face à la petite église. À quelques kilomètres, je venais travailler une fois par semaine, en tant que conseillère professionnelle, dans les tanneries où les conditions

de travail sont insalubres. Je partais de la maison très tôt ; il y avait un chemin qui y menait, un peu en pente. Ce chemin coupait en deux un bidonville très étendu. J’y arrivais à 6 ou 7 heures du matin. Il faisait encore noir. La tannerie était pour moi un paradis. Le chemin me faisait un peu peur. Je me demande aujourd’hui pourquoi et quelque chose me répond que j’avais peur du marginal affamé qui existe en moi.

Alejandro était déjà en deuxième année de médecine. Chez nous, nous n’attachions pas beaucoup d’importance au fait de faire des carrières. Nous savions que c’était dur – comme tout dans la vie –, mais nous n’en parlions pas trop. Faire une carrière fut et est pour nous quelque chose de naturel ; c’est comme être allaité ou savoir nager. Nous avions à l’époque un domestique uruguayen qui s’appelait Nogueira. Alejandro lui demanda de lui trouver un emploi d’ouvrier pendant les vacances d’hiver. Il partait, sans maugréer, depuis le petit matin. Il creusait avec une pelle toute la journée dans le chantier et revenait avec des plaies si profondes que je craignais que les os ne sortissent de ses mains. Cela rendait Alejandro heureux, car « il voulait connaître les choses de l’intérieur ».

Il avait beaucoup d’aventures sentimentales à l’époque. Il n’était en rien prétentieux. Il savait distinguer entre une jeune fille aristocratique et une petite ouvrière d’Avellaneda. Il les aimait toutes les deux avec la même tendresse. Le soir, nous nous cachions, comme des complices, à la vue des autres enfants et il me racontait tout en faisant des commentaires du genre : « Et elle est arrivée avec sa petite sœur à la station Boulogne portant un pull-over vert perroquet » ou « Et à la sortie du match de polo, nous sommes allés prendre le thé chez elle. Il y avait sa mère, sa grand-mère, son père, un cortège d’amis qui parlaient, en même temps, anglais, français et espagnol ; mais tout imprégné d’un accent aussi *cheto* qu’endiablé. »

Tout en utilisant mes habitudes professionnelles, il m’arriva de faire un tableau à double entrée. Dans une colonne à gauche les noms des candidates et en haut à droite l’âge, l’état civil, les études, le quartier, le numéro de bus qu’Alejandro devait prendre, la situation sociale, les choses à dire et les choses à ne pas dire.

De plus, nous fîmes une distribution selon les jours pour faciliter les déplacements : s’il allait vers le nord, des filles du nord et s’il allait vers le sud, des filles du sud. Un mate ici, un thé là, un whisky ici, et quand les autres enfants allaient se coucher je me sentais, avec lui dans la confiance, complice et garçon.

Il ne me posa jamais la question comment étaient les femmes adolescentes, car il le découvrait par lui-même, au travers de sa propre expérience ; dans le corps à corps, dans un simple regard, dans le fait de partager un morceau de musique, un poème, une histoire d’amour. Il n’avait pas peur du féminin qui l’attirait et le renforçait dans son sentiment d’être un homme. Il n’avait pas d’attitudes machistes et sa bouche se remplissait pour me dire « mère », et non « maman ».

* * *

Ce mois de décembre-là fut peut-être le plus difficile de notre vie de famille. Kissinger avait été récompensé par le prix Nobel de la paix. Je pense à Kissinger comme symbole, car il fut présent le dernier Noël de la vie de mon père.

J’étais, ce 24 décembre, comme d’habitude, luttant avec mon travail et contre l’angoisse que me produisait l’avènement de Noël depuis que Lila quitta la maison. Alors, mon père arriva. Il était presque 4 heures. Il était impeccablement habillé et peigné ; et il avait les yeux qui flambaient d’amour pour moi. Je ne sais même pas maintenant pourquoi je ne répondis pas, en moi-même, à mon désir le plus profond. Je voulais passer ce soir de Noël avec papa et il vint, sans doute, avec l’espoir que j’allais lui demander de rester. Peut-être mon cœur se

serra-t-il, mais, avec mon sens pratique, je pensai que la rencontre chez moi avec ma tante et mon oncle – ses ennemis naturels – engendrerait un conflit. Ce que je comprends maintenant, c'est qu'il venait en apportant la paix. Il savait qu'il allait mourir, mais pas moi. Papa ne parla jamais de sa maladie. Il m'apporta tout simplement sa présence impeccable. Je le vis terriblement beau. Il avait maigri de presque quarante kilos. Il me racontait toujours la même histoire et je préférais y croire, peut-être parce que je ne voulais pas approfondir la question. Il disait avoir le nerf sciatique droit endommagé, ce qui l'avait obligé à maigrir et c'était la raison pour laquelle il n'avait pas donné de ses nouvelles depuis si longtemps. Il était censé aller faire des cures à la station thermale de Río Hondo. En somme, je ne l'ai pas invité à passer le réveillon de Noël avec nous. Ce fut la dernière fois que je le vis ; très droit, il partit en tournant le dos et c'est ainsi que je m'en souviendrai toute ma vie. Lorsqu'il vit que je ne l'invitais pas – car je ne souhaitais à aucun prix me compromettre dans la violence d'un conflit familial –, il m'annonça que les Karam, une famille amie, l'avait invité à passer le soir de Noël avec eux.

Nous nous étions déjà tous mis à table lorsque mon oncle demanda d'appeler mon père, car c'était Noël. Je l'appelai, je lui présentai mes vœux comme toujours et mon oncle lui parla avec sa modération habituelle. Ce soir mon oncle mérita d'être appelé « Kissinger » ou le médiateur. Mais le conflit que je craignais allait se produire ce soir, et cela, en l'absence de mon père. Santiago et mon oncle eurent un accrochage pour des raisons politiques ou autres, et la nuit tourna terriblement mal. Mon père, quant à lui, était chez des amis. Je crois que c'était mieux ainsi. Lila passa le soir de Noël dans la famille de son fiancé d'enfance.

* * *

Les enfants allèrent se coucher. Santiago s'enfonça dans un sommeil cataleptique comme si rien n'existait et je me mis à regarder le petit sapin. Ensuite, je rangeai la maison avec un soin inhabituel. Il y avait une pile d'assiettes à laver, du papier cadeau à ramasser partout et de surcroît un petit vent qui, rentrant par les fenêtres ouvertes du salon, avait dispersé le talc imitant la neige que j'avais mis sur les montagnes qui entouraient la crèche. Quelques franges de guirlandes étaient tombées. Je me retrouvai par terre en essayant de rétablir le chaos, avec un torchon humide pour diluer cette substance que le talc et le vent avaient créés. Et ensuite...ensuite le néant. Un instant pour m'enfoncer dans le néant, pour m'allonger sur le sofa, fumer une cigarette, boire un coup de whisky directement à la bouteille et « me sentir l'oubli...éternel de la mer », comme disait Alfonsina.

Il faisait chaud et il était très tard. J'arrosai les plantes du balcon et même s'il y avait en moi quelque chose d'indéfinissable liée à la mort, à une menace, le fait de soigner les plantes me permit de ressentir qu'il y avait une autre dimension, une éternité, la récurrence de la vie. Je débranchai les lumières du sapin ; les ombres enveloppèrent tout. Au loin, sur le río de La Plata, le jour se levait. Je me sentais lourde et frustrée. Deux jours se diluant l'un dans l'autre sans l'existence de la nuit entre eux pour reprendre la force de respirer, d'être en silence.

L'année 1973 prit fin comme si elle marquait un démembrement supplémentaire de ce corps familial qui avait commencé à s'effriter même avant ma naissance.

* * *

Les vacances de 1974 furent extraordinaires ; elles durèrent beaucoup. Une image revenait toujours à mon esprit : celle d'une bête préhistorique en agonie. Je crois qu'elle correspondait

à une image du film *Fantasia* de Walt Disney. Quelque chose devait mourir. Quelque chose doit forcément disparaître et mourir et être enterrée de manière à donner lieu à une autre forme de vie, de compréhension. Que représentait-elle cette image qui s’accompagnait de sons ? Je la voyais tomber, énorme et noire, dans les dernières flaques d’eau lorsque la terre se dessécha et ces gros animaux furent condamnés à mourir. Le plus terrible c’est qu’ils moururent de privation. Faisais-je de cette image la référence à la perte implacable de la jeunesse ? Je n’y crois pas. Au départ des enfants vers la vie ? Oui, j’y crois. À l’intuition de la mort de papa ? Peut-être, mais je n’y crois pas. Quoi qu’il en soit, il y avait une espèce de dernier coup de pioche dans les fondements d’Iberá ; les derniers murs tombaient dans mon âme.

* * *

Nous passâmes trois mois de vacances. Alejandro était devenu plus renfermé. Je crois qu’il savait que je souffrais. Lors des visites très sporadiques de Santiago, les scènes entre lui et Alejandro devinrent plus violentes. La santé d’Alejandro empira et son asthme redoubla. Mais chaque matin nous la vainquions par la mer, par des promenades interminables. C’étaient les derniers jours de paradis avant la chute. Chute que nous avons tous dû deviner selon notre âge et notre condition différente, mais avec exactitude.

L’été fut superbe. Il y eut cette fameuse tempête qui fit quasiment éclater portes et fenêtres de tout l’étage. Une tempête qui venait de la mer. Nous l’observions par moments, en nous approchant les uns des autres, sans nous rendre compte, car la mer rentrait dedans, même en étant au seizième étage. C’était une bête déchaînée. Elle ravagea la plage, coupant à la racine les restaurants qui se trouvaient sur la corniche. Quelque temps plus tard, il y avait encore des réfrigérateurs industriels flottant sur la mer. Ce qui est bizarre c’est que la bestialité de la mer déchaînée nous rendait une seule et tendre unité. Nous avions plus envie de nous caresser, de rester ensemble paisiblement à l’endroit de la maison le plus lointain de la mer. Les lustres bougeaient, les lits changeaient de place. Il s’agissait d’un phénomène compréhensible dans un bâtiment haut et mince, antisismique, qui avait un mètre vingt d’oscillation. Et nous nous trouvions à l’endroit le plus élevé touchant les nuages noirs et bas, aussi bas que le bâtiment des appartements d’en face qui disparut complètement englouti dans des nuages gris plomb. Le courant fut coupé ; il fallait descendre les chiens. Une aventure de plus que de descendre et remonter les escaliers des seize étages avec une bougie, car nous n’avions même pas une lampe de poche. Seule l’expérience apprend ! La porte principale de l’immeuble n’ouvrait pas en raison de la férocité du vent. Nous sortîmes par le garage. Dès que nous ouvrîmes la porte, un coup de vent nous assaillit et les chiens furent happés par le vent, mais s’accrochèrent avec leurs dents à la cape d’Ana. Je sortis la voiture avec difficulté afin de la garer dans la rue perpendiculaire à la mer. Je pensais partir à la campagne, loin de la mer, à l’*estancia*. L’opération était à haut risque, mais nous le décidâmes ainsi. Nous ne voulions pas passer une nuit de plus – la troisième – sans pouvoir dormir, avec les persiennes qui claquaient comme si elles étaient en papier et avec ce délire qu’engendre une maison où tout bouge.

J’ouvris la porte de la voiture, mais le vent l’arracha. Alejandro et moi avons mis les enfants dans le hall du bâtiment de nouveau et en acceptant la perte de la porte nous sommes allés garer la voiture à la première rue parallèle à la mer, derrière le bâtiment. Nous revînmes avec le bonheur de la complicité face à la catastrophe et montâmes, les seize étages, résignés à ne pas sortir.

Nous préparâmes la nourriture à la lumière des bougies, car il y avait du gaz, un gaz aux flammes bleues et joueuses. Nous lûmes à la lumière des bougies et nous nous rassemblâmes dans une seule chambre, comme des naufragés heureux d’être en vie, et nous nous

endormîmes ainsi, sans crainte. Nous nous réveillâmes, comme dans les films, avec du soleil plein les yeux et la mer immense bleue et sereine ; ce fut comme si jamais rien n'était arrivé.

Il n'y avait pas trop de dégâts. À midi le courant fut rétabli et avec lui les ascenseurs. Les gens commencèrent à descendre sur la plage. Le sable resta humide pendant plusieurs jours, comme une plaie qui nous rappelait qu'elle avait saigné. Tout semblait vouloir nous montrer que la terre, sur laquelle nous habitons, n'avait pas une stabilité parfaite ; qu'elle pouvait se détraquer, vomir, saigner, et que nous devons la traiter avec considération et précaution.

* * *

Je m'arrête à cet été où nous ne voulions pas revenir à Buenos Aires. Les cours allaient commencer le 28 mars. Nous quittâmes Miramar le 27 à 4 heures de l'après-midi. Lorsque nous sommes arrivés à La Plata, Agustín devait prendre un ferry-boat pour aller au lycée naval. Il mit son uniforme dans une station de campagne. Il enleva tant bien que mal le sable de ses chaussures et partit hors de mon champ de vision, vers le néant, vers l'eau, vers une île où ce n'était pas mon fils adoré, mais un enfant de plus se dirigeant, à coups de frustrations, vers le monde des adultes.

Quel plaisir de rentrer à la maison ! On ouvrait la porte et l'odeur de cire nous pénétrait, les carreaux resplendissaient et les plantes poussaient arrosées par les mains adorables d'Andreíta, la gouvernante des enfants. Ce fut le personnage clé de cette génération tout comme María avait été celui de ma génération et de celle de ma mère.

Le maudit collège continuait d'opérer l'éloignement. Bien sûr il aurait mieux valu vivre à la campagne, dans une grande propriété ; et ne savoir ni lire ni écrire. Car, enfin, tout ce que l'homme sait et qui est important, c'est ce qu'il oublie, mais qu'il savait déjà à la naissance.

UNE FEMME ET SON ANGOISSE (VI)

Avenue Malakoff, 2 décembre 1993. Je n'arrive pas à ouvrir la porte codée du petit cul-de-sac, appelé rue du Commandant-Marchand. Je dois entrer, mais il est encore tôt. Trois chiffres tournent dans ma tête voulant se mettre en ordre d'une façon correcte, pour que la porte du paradis s'ouvre sur cette petite ruelle pleine de jeux et de mystères et de maisons blanches, construites par des gens qui assurément désirèrent avec intelligence des demeures durables, au-delà de la caducité humaine.

Avenue Malakoff : 17 heures 45 minutes. Sentiment de non-temps. Quelque part dans mon histoire se trouve le souvenir d'une adolescente amoureuse de l'amour ; sortant du maudit collège pour s'enfoncer dans les feuillages verts du printemps hâtif de Buenos Aires.

Avenue Malakoff. Je retrouve l'ordre des numéros : 291340. La porte s'ouvre. Il y a un petit voyant vert qui permet l'entrée au paradis, et je suis en train de te quitter Laura. Peut-être s'agit-il de la dernière après-midi de la dernière année dans ce Paris où je te cherche. Tu ne viens plus vers moi ; je t'évoque volontairement ; je veux que ton image vive encore un peu. Mais je te laisse derrière moi ; égoïste, perdue dans ton monde de frustrations et de manque d'acceptation du cours naturel de la vie humaine.

La porte s'ouvre sur cette ruelle qui serpente. Je m'arrête face au numéro six. C'est exactement la maison que je souhaite habiter. Mais je sais, au contraire de toi, que je peux y habiter. Tu allais très souvent l'après-midi regarder avec Sebastián cette maison à San Isidro, celle juste située avant le ravin. Tu ne cherchas jamais à savoir à qui elle appartenait et si on pouvait l'acheter. Non, vous vous êtes arrêtés devant la porte comme Moïse à l'extérieur de la Terre promise. Cette maison n'était pas à vous ; peut-être n'était-elle ni à vendre ni à acheter. Mais vous auriez pu rêver d'elle et la bâtir dans un endroit semblable, et lui donner une âme, un sens. Vous ne l'avez pas fait ; vous êtes restés à la porte, la voiture arrêtée. Et tu rêvas en simple spectatrice de la présence d'enfants jouant entre les plantes et une domestique stricte arrosant les pierres et faisant pousser les balisiers. Vous reveniez alors chez vous récupérer le drame du silence et de l'amour détruit par la lâcheté qui ne vous quitta jamais.

* * *

Je suis seule cette après-midi d'hiver. Et il y a des lumières jaunes et de la brume. Je me sens participer à la conscience universelle. J'en ai le droit ; le droit d'exister, le droit d'être. Rien n'est impossible pour moi, suspendue dans un temps de recherche sans cesse et de compréhension de l'éternité. Je ne regarde pas la maison du numéro six du dehors. Mon âme se déplace vers l'intérieur. J'entends les sons, je regarde les arbres et les plantes qui sont humides d'une légère bruine presque imperceptible. Tout est d'un vert profond et d'un blanc impeccable. Une maison comme celle-ci existe déjà et elle m'attend quelque part. Il me faut seulement parcourir le chemin adéquat pour y arriver. Aujourd'hui, je sais que c'est ma maison. Je peux traverser la porte, entrer, monter l'escalier – car elle a trois étages – et trouver une chambre qui sent le parfum du silence, de la plénitude, du recueillement. Tout est en moi.

* * *

Je te laisse derrière ; tu n'a pas pu être heureuse. Peut-être l'es-tu aujourd'hui, mais à

l’époque où nous partagions tant de choses, tu avais l’âme froide et distante. Enveloppée de luxe, tu apercevais seulement la misère de ton ennui essentiel. Tu ne vivais jamais le présent. J’imagine que tu es en train de relire ton passé de manière obsessionnelle. Je suppose que, pour ces choses simples de la vie, les chocs extérieurs doivent te mettre en face de la vérité de tous ceux qui traversèrent un jour ton chemin.

Sebastián fut un homme glorieux.

L’homme du coin jaune de l’avenue Malakoff n’est plus triste à mon avis. Il a le dos droit et les yeux noirs, perçants et libres. Il dut monter doucement vers le ciel, purgeant les fautes de ne pas t’avoir comprise. D’accord, ce fut l’homme le plus lâche de la Terre. Ses enfants n’eurent pas d’importance dans sa vie. Pour lui, seules comptaient sa profession et toi. Sa profession ne le trahit pas ; toi, si, car tu fus la femme la plus lâche de la Terre, justement la femme dont il avait besoin pour rester immobile à la porte du paradis désiré – la maison de San Isidro, face à laquelle le ravin descendait vers une rivière léonine et profonde et aussi mystérieuse que la mer de l’inconscient. Mais il t’aima. Comme père et amant. Il ne sut se créer des limites ni te les créer ; et tu fus loin d’être la femme solide de l’Évangile.

Maintenant tu dois être en train de le regarder, au-delà de tes fantasmes, caresser tes rares cheveux et t’étreindre dans ses bras d’homme triste. Aujourd’hui, je suis sûre et toi aussi, je n’en doute pas, qu’il t’aima ; en sachant dès le début que ce serait lui qui partirait le premier. Peut-être aurait-il voulu t’emmener avec lui, mais il ne pouvait pas ! Maintenant tu dois réaliser avec horreur qu’il t’aima autant que la maison aurait pu être possible. Vous auriez pu la construire ailleurs, sur des fondements stables. Il aurait pu être l’homme de l’Évangile, celui qui construisit avec sagesse sa maison sur un rocher, à l’inverse de celui qui la construisit sur le sable.

Et Luis ? Je le vois dans le temps comme un démolisseur coléreux voulant faire de toi la Vierge de « *La vera paz* ».

Ce n’était pas un lâche, mais tu ne permis jamais aux gens courageux de pénétrer l’essence de ta lâcheté, pour la détruire du dedans.

* * *

Il se fait tard, la nuit tombe, j’ai rendez-vous en face de la maison du numéro 6. Je me remets, respire à fond et avance de l’avant vers la vie sans aucune charge.

Avenue Malakoff, elle reste derrière avec toi, tandis que dans tes bras s’endort désormais « l’homme impossible » du coin jaune.

ANNEE 1974

Chaque lundi à 4 heures du matin avait lieu le même rituel : accompagner Agustín jusqu'à Constitución pour qu'il prenne le train qui le ramenait au lycée naval, après avoir passé le week-end à la maison. C'était le temps de la guérilla. Je le voyais monter dans le train blindé et s'installer près de la fenêtre. Une seconde après, les portes et les fenêtres se fermaient avec fracas et le train devenait un vers métallique qui m'inspirait une peur de mort. Ainsi se perdait mon enfant à distance. Je le vois encore et, même maintenant, je retrouve le souvenir d'un lever du jour chargé de miasmes de ville, d'odeurs de station de chemin de fer, d'une journée qui commence avec de l'encre de journaux, du café, des porteurs et de cette voiture blanche comme une tache presque agressive dans un paysage noir d'une ville qui se réveille. Ville sale, lever du jour qui condamne à la séparation.

La nuit promet toujours. Elle promet de retenir l'enfant dans ses bras, l'homme dans son étreinte et la pensée dans sa réflexion. La nuit est lyrique. Elle mène à la création, amène le silence et les souvenirs apparaissent à la hâte pour se placer joyeux sur des feuilles blanches écrites lentement. La ville est abominable quand il fait jour. C'est un rebut de la nuit fastueuse, un haillon, une poupée cassée. Heureusement ! Le soleil atteint son zénith plus tard et le corps s'étire verticalement à la recherche du sens dont il semble être le centre.

La tempête à Miramar de ce beau mois de janvier, fut suivie par d'autres aussi importantes. Jusqu'à tel point que les provinces de Santiago del Estero, de Salta et de Jujuy furent déclarées zones sinistrées. Je commençai à voyager beaucoup pour des raisons professionnelles.

ANNEE 1974

CONTINUATION (I)

À partir de cette année-là, le temps disparaît. Il existe seulement les événements. Tout ordre est dévoré par la tragédie. Les pressentiments deviennent des réalités et avec elles apparaissent des éléments nouveaux. Les catastrophes commencent à endeuiller la vie de famille. Tout se dérègle. Il reste seulement la routine pour reprendre son souffle, mais un souffle court. Le bonheur continue d’exister, par moments. Il est presque douloureux dans sa beauté.

* * *

Il y a un pont dans la province de Santa Fe, peut-être sur le Paraná. Il y a des moustiques ; ce sont les derniers jours de juin. J’ai une conversation avec un ami sur le pont. Des bateaux passent, les uns chargeant du sable, les autres du bois. On entend une chanson qui pénètre mon désir d’être *jangadero*⁵⁷ et aller et revenir depuis une scierie jusqu’à l’embouchure du fleuve. Oublier, ne pas avoir de famille, ni de chiens, ni de parents, ni chaud, ni froid. Être une machine du travail et de rêves ouvriers simples et faire l’amour avec quelqu’un de passage et oublier, et oublier jusqu’à ne plus respirer et tomber, tomber dans un silence absolu, dans un coin de la nature. Il y a l’ami qui tente de comprendre, comme s’il était possible de comprendre la chute des illusions de celui qui se trouve en face de nous ; lorsque nous ne pouvons même pas accepter que nos propres illusions chutent et que, si un jour nous sommes encore vivants, même si nous sommes vieux, il ne nous restera entre les mains qu’un tas de certificats de décès. Enfin, si je me mettais à réfléchir ce serait aussi une illusion, celle de la liberté du *jangadero*. L’ami dit : « Il faut que tu ailles voir ton père. Il est trop silencieux. Il n’est jamais resté si longtemps sans te parler. » Je ne répondis pas et il continua : « Il doit aller mal, il faut que tu sois en paix avec toi-même. » Alors je lui répondis que la paix était mon affaire et qu’il y avait des moustiques et qu’ils m’avaient dévoré les mollets. Comme elles pouvaient être maudites ses réflexions !

Je ne sais pas comment s’appelait l’hôtel où nous demeurions. Il y avait du monde. La viande était délicieuse. Nous en mangeâmes avec du champagne. Le garçon en renversa une bonne quantité en ouvrant la bouteille. Nous rîmes, mais cela me fit rager, car j’avais perdu une partie de mes possibilités d’oubli. Lui peut-être aussi, car il aurait simplement moins à boire. Il ne me vint pas à l’esprit qu’il pourrait y avoir une seconde bouteille, tout comme je ne pensai pas non plus à une nouvelle vie, à la possibilité de faire table rase et de recommencer.

Maintenant je m’en souviens exactement. Il y avait du monde, beaucoup de bruit, et tout le monde s’entrechoquait. On voulait prendre l’avion, parce que Perón venait de mourir. Je devais rester travailler encore quelques jours, mais tout finit ce jour-là. Quelle importance pouvaient avoir dans mon état intérieur les institutions psychiatriques à portes ouvertes ou les communautés thérapeutiques ? Je voulais revenir à la maison. À l’aéroport, c’était le chaos. Avec assurance et rage contenue, je me retrouvai dans un avion, bien assise. Sur les genoux,

⁵⁷ Jangadero : celui qui, en Argentine, dirige le personnel chargé de véhiculer le bois sur le fleuve.

deux boîtes énormes d'*alfajores santafesinos*⁵⁸. Alors je me mis à penser à toi, papa, à la conversation sur le pont, et à ce besoin répété d'étouffer mes sentiments pour ne pas éclater. Je commençai à reconstruire, sans ordre, ce qui fut notre vie. Je la reconstruisais avec un temps du passé, comme si tu étais déjà parti, mais je ne pensais pas que tu pouvais mourir réellement. Je fus ton petit bouton de giroflée, j'en suis sûre. Même si tu acceptas ma condition de femme, tu exigeas beaucoup de moi et je t'en remercie. Car tu me donnas des armes pour le combat de la vie et le sentiment de honte face à mes faiblesses. Je n'ai eu de cesse d'essayer de les corriger sans pitié. Tu me donnas la possibilité d'être un sujet. Le chemin est dur.

Buenos Aires était déchaîné autour de la maison présidentielle et, sur l'avenue Maipú jusqu'à la délimitation de la capitale, il y avait des groupes tumultueux et des policiers motorisés qui lançaient des gaz lacrymogènes afin de les dissuader d'aller jusqu'à la résidence présidentielle où Perón venait de mourir.

Le taxi me déposa dans la rue Irigoyen. Nous sommes venus depuis l'aéroparc par le bas. Je pus voir alors Ana qui sortait du marché *El Disco* accompagnée d'Andreíta, la gouvernante. Au moment où elles traversaient l'avenue Maipú éclata une bombe de gaz lacrymogène. Je vis une fumée rouge. J'avais les boîtes d'*alfajores* bien serrées contre moi. La police motorisée équipée de masques faisait des tours complets, comme si elle jouait dans un cirque. Je vis le geste d'Ana portant ses mains sur les yeux et Andreíta qui l'obligeait à courir. Je me mis à courir derrière elles parmi les arabesques des motos. Puis, la rencontre et les larmes d'Ana et mon cri désespéré : « Assez mon amour, ces choses-là arrivent. Tu n'as rien ! »

Les gaz étaient même rentrés dans la maison malgré les fenêtres fermées qui donnaient sur l'avenue. Nous avons tous pleuré un peu. Nous avons mangé ces *alfajores* et allumé la télévision pour nous informer sur les événements. Il y avait de la musique sacrée interrompue de temps à autre par l'annonce du décès du Président. Nous eûmes droit à la même chose pendant trois jours et trois nuits de suite. Et nous nous assîmes stupidement pour regarder la dépouille mortelle de Perón dans son catafalque. Question réglée, papa. Lorsque quelqu'un meurt, il faut l'enterrer, point final. Il n'a plus besoin de nous, c'est toi qui me l'a appris à la mort de ta mère et à la mort de la mère de ta mère, mes aïeules.

Je ne te téléphonai pas, papa. Quelqu'un t'appela, un ami que tu semblais apprécier. Ce médecin de La Plata. Il me dit que tu ne lui avais pas répondu. Il estima que je devais aller te voir. Je ne le fis pas. Je ne sais pas pourquoi. Je lui répondis que si tu avais besoin de moi, tu m'appellerais. Je voulus respecter ton silence. Tout m'était très confus. Le travail, les enfants. Depuis avril, quand tu es parti habiter l'appartement à Miramar, tu commenças à aller mal, triste et seul. Il y avait des tempêtes terribles lors de ton séjour à la plage. L'histoire de ta peine, j'ai pu la reconstituer seulement plus tard en parlant avec le responsable de l'immeuble. Tu avais invité à manger tes cousins de Mar del Plata, mais ils ne sont pas venus. Pour préparer la soirée, tu as monté et descendu mille et une fois les seize étages, car avec la coupure du courant électrique, l'ascenseur ne fonctionnait pas. Ce fut cette nuit-là où les bruits ont failli te rendre fou. Les tableaux et les tapis accrochés aux murs frappaient les persiennes et les fenêtres semblaient prêtes à éclater.

Je ne comprends pas comment tu as pu rester dans cet appartement immense et vide où, je sais, l'âme des choses avait déjà commencé à se détacher.

Quand je pense à toi, tu me donnes du courage, mon cher papa. Tes yeux verts reviennent lorsque tu étais en train de rendre ton dernier soupir en souriant et sans stupeur moribonde. Ta

⁵⁸ Alfajores santafesinos : gâteau typique argentin de la province de Santa Fe fabriqué à base de plusieurs couches de pâte très fines séparées entre elles par de la confiture de lait (*dulce de leche*).

main dans la mienne, tandis que je priais, tes yeux devinrent transparents. Personne d’autre que moi ne vit cette couleur, car nous étions seuls.

Ce fut au cours de l’été 1975, depuis le balcon de l’appartement de Miramar, dernier bastion de la famille qui s’écroulait, que cette tonalité de la mer me surprit. La mer n’était pas entièrement de cette couleur, mais seulement un trait fugace lorsque se formaient les vagues. Un coup de pinceau donné par Dieu pour pouvoir te récupérer autrement.

Tu es mort à midi, en dehors des heures de travail. Alejandro est venu me tenir compagnie. Je me souviens de lui ce jour-là comme si c’était ta nouvelle version.

Je sortis de la clinique et l’attendis à l’arrêt du bus. Il portait des jeans et une chemise bleu ciel. Il était beau et fort. Il avait comme toi l’esprit clair et cette glorieuse tendance à protéger l’autre jusqu’au point de s’oublier.

On ne le connut pas véritablement, comme toi d’ailleurs, car vous vouliez tous les deux redresser ce qui était tordu et votre attitude vous rendait odieux. De plus, vous éveillez toujours une antipathie morphologique. Vous étiez trop droits et aviez une certaine manière de déambuler en affirmant votre territoire qui n’admettait pas de contradictions.

* * *

Lila est venue un peu plus tard. Je ne sais plus ce que nous avons pu nous dire. Toujours est-il que j’avais l’alliance de papa entre mes mains et elle me l’arracha presque comme si elle voulait signifier : « C’est à moi. » On la lui vola avec d’autres bijoux à l’hôtel gériatrique où elle se retira quand elle décida de couper les liens avec le monde. Et je crois qu’on l’aida, en grande partie, à prendre cette décision monstrueuse.

Ce fut ton neveu italien, Pedro, qui vint me chercher pour me dire que tu avais besoin de moi et que tu étais rentré à la clinique. Naturellement, nous y allâmes tous les cinq, mes enfants et moi. « Rien de grave... », avait dit Pedro.

Innocence, voiture rouge. Oui, je me souviens de quelque chose de rouge. Ce n’était pas l’auto, qui était blanche, mais le ciel à la tombée du jour que je regardais par le rétroviseur. Agustín, le prétentieux préféré, était, avec sa sérénité, à mes côtés et les autres à l’arrière.

* * *

Tu allais mal et tu étais pâle ; mais tu étais beau et, comme d’habitude, reconnaissable à ta dignité. On t’y avait conduit la nuit dernière, car tu n’en pouvais plus. Déjà ton écriture était déformée. Tu avais passé des mois enfermé et seul pour mettre de l’ordre dans tes affaires et tout écrire. Tu enregistras même les dates de règlement des impôts mensuels dans un carnet noir que je garde toujours, non par fétichisme ou quelque autre manie. C’est quelqu’un de meilleur que moi qui évite que je laisse derrière moi ce que je risque de perdre !

* * *

Nous avons parlé pendant quatre jours. Tu parlais et je t’écoutais. Je ne pensais pas que tu pouvais mourir. Je n’avais même pas regardé ta feuille clinique. Dieu et toi saviez ce qu’il en était. Ana et Agustín caressaient ton ventre gonflé. Ce furent eux qui, le dernier jour, allèrent chercher un prêtre de l’église de la Virgen de las Nieves pour te confesser, communier et te donner l’extrême onction.

Mais je n’ai vraiment pas cru que tu allais mourir. Les enfants partirent. Les médecins

vinrent t’extraire du liquide, car tu avais une ascite, le système porta était bloqué. Tu avais un cancer du pancréas et le foie se nécrosait. Je sus alors que tu souffrais seul et en silence depuis trois ans. Lorsque les médecins quittèrent la chambre, tu me parlas de beaucoup de choses ; comme, par exemple, tu m’as dit que je devais lire ce qui était écrit derrière les photos qui étaient dans ta maison, que tu y avais décrit les personnages et la qualité des protagonistes et tu me conseillais sur ceux que je pouvais accepter ou alors éloigner de ma vie.

— Je vais mourir. Le liquide qu’on m’a extrait est sorti mélangé au sang.

— Quand ?

— Maintenant.

— Non.

— C’est trop tard pour toi.

— Que veux-tu dire ?

— Réfléchis.

Un long silence s’établit. J’appelai Lila. Elle vint et lui demanda pardon. Papa lui pardonna. Mais je me demande encore ce qu’il voulut dire avec cette expression péremptoire : « C’est trop tard pour toi ! » Je ne sais pas. Puis, lorsque nous restâmes seuls, il décida qu’il avait envie de dormir. Pour lui éviter la lumière éblouissante d’une ampoule qui passait à travers les vitres de la fenêtre, je dus déplacer une grosse bouteille d’oxygène qui se trouvait dans la chambre et qu’il n’utilisait pas, naturellement ! Il avait besoin de l’obscurité la plus totale pour dormir. Il dormait toujours dans la même position. Comme cette dernière fois, sur le côté droit avec les draps couvrant son corps jusqu’aux oreilles.

Et il partit, mon cèdre du Liban ! Presque debout, après une agonie intermittente presque toujours consciente. Extrêmement serein. Il me laissa en héritage la responsabilité de trouver la réponse au sens de « c’est trop tard pour toi ».

Je commençai par les choses les plus simples : tenter de ne pas être trop excessive. J’essayai de me rapprocher d’une culture de la juste mesure. Tout cela engendra une nouvelle perception de la vie, une nouvelle lecture de la réalité et aussitôt l’urgence d’exister en échappant à un entourage routinier dont je n’avais pas pressenti la toxicité jusqu’alors.

Je compris que j’avais toujours cherché à prendre le chemin le plus facile dans la vie. De toute façon, la question n’est pas claire, même encore aujourd’hui. Si j’ai toujours tenu un discours revendicatif et violent, j’ai toujours obéi dans les faits pensant que les autres en savaient plus que moi.

Il était facile de se laisser porter, de vivre de l’amour et de belles choses, et de s’enfoncer dans un rêve artificiel, qui depuis mes vingt-cinq ans n’était plus naturel ou reposant, car, par une quelconque brèche, me parvenait le sentiment indéfinissable d’une faute peut-être ancestrale.

C’est alors que je décidai de partir, de créer un nouveau monde, de dynamiter Iberá et Olivos et cette partie lourde, inerte, absurde de moi-même qui avait été étouffée par les circonstances extérieures et l’acceptation de tout sans jamais critiquer ou en critiquant à travers un discours violent, mais sans poids réel. De toute manière, même si ce fut passager, j’ai pu vivre en paix l’unique expérience valable de ma vie : être mère, mère, mère.

J’avais tout accepté. Je n’avais pas d’amis, seulement mes enfants dont l’enfance et l’adolescence me permirent d’oublier le monde des adultes et mon enfance qui avait bientôt abouti à une adolescence triste avec un mariage prématuré et une certaine folie plus tard.

Il y a un cri permanent et contradictoire en moi dont les échos résonnent encore aujourd’hui même avec le temps : « Me m’abandonnez pas. Laissez-moi en paix ! Laissez-moi bouger, j’ai besoin d’espace, je veux créer, ouvrez-moi la porte, laissez-moi peindre, je veux écrire, ne partez pas, mais je veux la paix ! »

* * *

Année 1974 ! Quelle fatigue ! Fatigue des événements vécus à des moments inadéquats. « Je suis petite, j’ai besoin de propreté, d’attention, de nourriture. J’existe. Je ne peux pas encore me procurer le nécessaire. Mon tablier doit être blanc. » « Si je mords le lacet en soie de mon petit uniforme du maudit collègue, c’est parce que vous me manquez et que j’ai besoin de puiser en moi-même des forces. » Je ne me plains pas, car j’ai eu une enfance merveilleuse : mon grand-père et ma grand-mère, papa et maman, et parfois mon oncle et ma tante.

Peut-être que mon père a voulu dire qu’il était trop tard pour corriger chez moi cette partie qui ressemblait tant à celle de ma mère. Qu’est-ce qui l’avait condamnée et réduite à devenir une ente ? Parce qu’il avait écrit derrière sa photo : « Pauvre Lila, victime de son manque de caractère. » Me vit-il sans caractère, victime possible de situations arbitraires ? Peut-être oui.

Que faire ? Partir ? Comment ? Où ? Avec quel objectif ? En apparence ma vie entière était un tableau bien achevé : des enfants, une carrière, une fortune.

Est-ce que j’imitais, hypocrite, la conduite de ma mère dans l’amour et la vie d’un couple ? Oui, parce que, moi aussi, je masquais la réalité. Même si j’appartenais à la génération suivante, le groupe des témoins à charge n’avait pas changé, car, étant fille unique, je fus incluse dans la génération antérieure. Les valeurs qui régiraient ma vie n’étaient pas mauvaises, mais elles étaient en dehors du temps et elles me plaçaient en dehors du temps, dans une situation marginale.

Des femmes actives – en apparence –, mais passives.

Papa avait beaucoup d’amis et nous étions nombreux à l’accompagner jusqu’à sa dernière demeure. Mon oncle et ma tante étaient à Miramar. Je ne les ai pas mis dans le faire-part, car ils ne l’avaient jamais aimé. Ce fut pour moi une réaction légitime, mais complètement absurde dans le contexte du devoir social.

Une semaine plus tard, le mardi suivant, à la même heure du décès de papa, ma mère se fit opérer d’un cancer du sein. Le docteur Reyes Walker, le chirurgien, convoqua papa dans le bloc opératoire. J’y allai à sa place. Personne ne le sut. Cela faisait moins de quinze jours que mon père préparait l’opération de sa femme. Ainsi était-il parti après avoir tout laissé en ordre sans même dire à son collègue que c’était lui qui avait un cancer en phase terminale.

Maman est encore vivante et elle possède une santé magnifique. Sans aucune prothèse pour sa surdité, elle va jusqu’à crier : « Laissez-moi tranquille. Ne partez pas, mais ne me dérangez pas. » Je crois qu’un changement est en train de s’opérer aussi en elle.

Tu fus le premier de la famille à être veillé dans un de ces hôtels de passage pour les morts. Figure-toi que je rêvais très souvent de murs gris et de fenêtres. De quelque chose ressemblant à un hôpital, à un endroit aseptique. Je l’associais à l’Institut d’ophiographie de Butantá à Sao Paulo, au Brésil, dans le département aux murs gris des laboratoires préparant le sérum antidote. Je finissais toujours par me convaincre qu’il s’agissait d’un autre endroit. Je tombai sur les fameux murs de mon rêve dans la salle de veillée. Ce fut dans la rue Moldes au n° 700. En face se trouvaient des arbres et les murs du chemin de fer du quartier Colegiales, je crois. Le lieu avait été choisi par les pompes funèbres Fianza. Fianza nous avait tous enterrés. Je dis nous, car, à chaque mort, une petite partie de moi mourait aussi.

Par exemple, quand tu mourus, tu pris avec toi un morceau du cordon ombilical que je gardais encore. Lorsque mon grand-père mourut, la peau interne de mes petites mains partit, car elles étaient collées aux siennes. Lorsque ma grand-mère Emma mourut, je perdis l’omnipotence et quelques neurones. Lorsque mourut Alejandro, j’enterrai la fécondité de

mon utérus. Lorsque mourut Santiago, j’enterrai avec lui l’espoir de créer une histoire possible avec lui, de retourner à Córdoba. Avec lui, d’autres neurones furent enterrés. Je crois que l’ablation a atteint des points vitaux, parce que je ne comprends plus.

SANTIAGO VAINCU

L'année 1974 fut très confuse, les sentiments se heurtaient. Je dois dire que jamais je n'osai établir un bilan de ma vie de couple jusqu'à cette année-là. Ce que je compris, c'est que Santiago et moi étions infiniment heureux en partageant les repas et en restant seuls. Santiago parlait beaucoup et je l'écoutais toujours. Jamais nous ne nous sommes ennuyés pendant notre vie. Si c'est cela l'amour, alors nous nous sommes aimés profondément.

Miramar, les fritures de petits poissons, les années passées à Córdoba, les milanaises à l'ail et au persil que nous allions manger au restaurant *La Cañada*. Tout cela marqua notre vie : manger ensemble, partager la nourriture. Il y eut tout un éventail de périodes. Nous y accumulâmes kilos et souvenirs. Il y eut des périodes de pauvreté. De pauvreté économique, car le salaire ne parvenait pas à couvrir ce que nous gaspillions comme des riches au plan économique et de pauvreté morale, au plan moral, en raison des choses inévitables de la vie.

Il y eut d'autres époques où les salaires avaient presque dépassé notre besoin de consommation. C'est alors que nous étions riches et que la luxueuse Buenos Aires nous accueillait dans sa somptuosité : des vêtements, des restaurants, du plaisir. Des cravates impeccables, des costumes de chez Rhoder's, des vêtements de Marie France, de Bock, de la soie, des bijoux de Scanio, de Richiardi. Buenos Aires est une ville terriblement dangereuse. Elle n'a pas de demi-mesures, elle est riche ou pauvre et s'étend le long du fleuve de La Plata. Elle se transforme et devient de plus en plus aristocrate dans le sens sud-nord. Dans cette situation, on se sent le protagoniste des romans d'amour, même en ayant quatre enfants et bien d'autres responsabilités. Buenos Aires est dangereuse, car la vie commence tard et se ferme sans langueur avant le réveil du soleil. Une femme ne peut que se sentir belle à Buenos Aires. L'air y est sensuel, les odeurs collent à la peau et les gens ont le regard doux et une façon de parler qui érotise. Il y a des arbres sur la place Francia. L'avenue del Libertador se perd dans les parcs de Palermo qui exhalent ses parfums si odorants sur les terrasses des cafés situées en face du palais Errázuris.

Il ne fait aucun doute que, durant l'année 1974, ce pays m'ensorcela dans sa totalité. Il me fit sortir de mes propres limites. J'allai à Corrientes qui me fascina. C'est une province où il n'y a qu'une saison, l'été. Je commençai à m'habituer au plaisir de parler en public lors des congrès au théâtre San Martin.

Et je revins à Santiago, parce que nous retombâmes dans la pauvreté. Il y eut un revers de fortune et...n'en parlons plus. Alors se sentant vaincu, il devint doux et tendre. Cette douceur ne dura pas longtemps ; la frustration était devenue source de guerre et il n'y eut qu'un ennemi pour lui : Alejandro, qui grandissait comme un homme responsable. Peut-être Alejandro représentait-il pour Santiago le père impossible et puissant qu'il aurait voulu avoir. Le père de Santiago fut très bon et très faible. Lorsque son enfant eut dix ans, il partit sans retourner la tête en laissant à sa femme tout ce qu'il possédait.

C'était un homme timide et doux sachant jouer avec les enfants. Longtemps après s'être séparé, à soixante-dix ans révolus, il se maria avec une femme de son âge. Elle était vierge et elle l'est restée. Elle mourut avant lui. Il portait régulièrement des fleurs blanches sur sa tombe.

* * *

Dans le texte que j'ai écrit, je découvre une naïveté en moi qui est à la limite de

l'irresponsabilité et aussi de la paresse. Irresponsabilité de vivre l'instant, ce qui m'est donné. Et paresse d'avoir le courage de changer.

Mais les questions se suivent cherchant à compléter cette histoire de beaux instants qui m'enfonçaient de plus en plus dans le mensonge que je fabriquais moi-même pour ne pas changer.

Certes, il est vrai que nous prîmes plaisir à manger ensemble et que j'eus en Santiago un compagnon de vagabondage mondain dans cette ville qui me fascinait. À l'époque, chaque chanson de Buenos Aires semblait être écrite pour moi. Mais les sujets concernant l'amour me faisaient ressentir une douleur incompréhensible. *Le vieux Matías* était l'histoire d'un homme bon qui avait vécu la guerre, mais qui s'était dégradé et abandonné jusqu'à dormir n'importe où. Je ressentais une profonde douleur liée à un pressentiment, car, à côté de cette histoire simple, notre vie avec Santiago fut pleine d'horreur. Je le voyais s'enfoncer dans un état d'inertie. Un soir, en sortant du restaurant *La Posta del Plata*, nous vîmes un homme qui gardait les voitures et nettoyait les pare-brise pour quelques sous. Santiago mit sa main sur sa poitrine et dit : « J'ai peur de finir ainsi. » Et j'eus peur moi aussi. Santiago tombait inéluctablement. Dans ses rapports de travail, il préférait le contact de ceux « d'en bas » et se sentait mal à l'aise avec ceux « d'en haut ». Ce fut ainsi que le fantôme du *vieux Matías* devint quelque chose de menaçant et presque physiquement réel pour nous.

« *Le vieux Matías* dort n'importe où et un fantôme errant lui embrasse les pieds... »

* * *

Et ce fut vraiment de cette manière. Tant qu'il eut du pouvoir dans un poste public, il agit avec le délire de certains boxeurs qui parlent trop, dépensent tout et meurent dans la misère. Mais les pots-de-vin lui firent perdre son poste et son honneur. Sa mise à pied fut signée en 1973 par Perón pour une période de cinq années. Pendant seize ans, j'avais pensé que Santiago était psychologiquement malade et, dans mes réflexions, j'arrivais à la conclusion que les hommes étaient tous semblables, qu'ils étaient tous infidèles ; mais qu'au moins Santiago, bien que névrosé, n'était pas un libertin infidèle. Mon slogan était : « Je préfère un curé hystérique à un libertin normal. »

Le 16 janvier, j'eus devant moi l'évidence qui donnait un démenti à ce slogan. Santiago agissait avec folie à cause de son pouvoir. Il faisait même des plaisanteries avec ses camarades de promotion au sujet de ses pots-de-vin. Il eut une liaison avec une certaine María Rosa Però qui était sa secrétaire. Elle était toute nue sous un tablier qu'elle portait au bureau des Douanes où il était le chef incontesté après l'administrateur général.

Ils louèrent un appartement dans la rue Suipachá 911, au rez-de-chaussée, porte D, et il semble qu'ils y jouaient aux « jeudis érotiques » en faisant des fictions de l'amour et des rêves prolongés. Je dis cela sans charge émotive, car vingt ans plus tard, il n'y a plus de jalousie ni même de douleur.

Santiago lui offrit trois appartements. Il semble qu'ils allaient se marier et habiter à l'hôtel *Plaza*.

Quant à nous, non seulement nous ignorions tout à la maison, mais de plus nous vivions un peu à l'étroit dans l'appartement d'Olivos, car les enfants grandissaient et les murs rétrécissaient. Pendant ce temps, Santiago s'offrait tous les luxes du monde. Il achetait à María Rosa des vêtements, des bijoux et des fourrures ; de son côté, elle appelait à la maison pour s'informer sur tout ce que je faisais et sur ce que j'achetais. Lorsque je le découvris, il me donna de fausses pistes et je courais dans tous les sens cherchant les femmes avec lesquelles Santiago et les types de la Douane étaient censés sortir et échanger désir, joie et

gaspillage. Les recherches nocturnes furent terribles. C’était l’année 1974 et il y avait la guérilla. Je pleurais tout le temps. J’avais perdu treize kilos et Alejandro s’écriait : « Tu prends des rides comme ça, Maman ! » J’avais trente-huit ans et lorsque je réintégrai à la faculté, l’année suivante, mon poste de travail, personne ne me reconnut. Un médecin, collègue de travail, qui s’appelait María del Carmen me prit dans ses bras et me dit : « Qu’est-ce qu’on t’a fait ? Tu étais la joie de vivre. Qu’est-ce qu’on t’a fait ? » Oui, j’étais pliée en deux, vaincue.

Un soir, à la veille d’un examen d’épistémologie que je devais passer – une matière longue et difficile – je n’en pouvais plus. Et je fouillai dans sa serviette. Je ne pouvais plus aller d’un bout à l’autre de Buenos Aires à rechercher des adresses qu’il me donnait. Dans sa serviette, je trouvai les documents concernant une Chevrolet qu’il avait achetée à María Rosa, les adresses des trois appartements et quinze mille dollars. Il y avait même un message pour le gardien où ils louaient humblement un petit appartement dans la rue Suipachá. Naturellement, toutes ces propriétés, qui étaient louées, avaient été achetées avec de l’argent sale qui devait être blanchi.

Santiago devint un péril pour María Rosa ; celle-ci dut avoir le pressentiment que, si elle essayait de s’en débarrasser, il la frapperait. Elle s’inscrivit à la faculté où j’étais professeur et elle fit des confidences à un de mes collègues de travail. Elle s’y présenta comme une patiente de plus dans le cabinet de mon meilleur ami en lui disant : « Je m’appelle María Rosa Però, je suis riche, mais pauvre, car les loyers sont gelés. J’ai trois appartements que m’a offerts mon amant, l’ingénieur Santiago... Je suis mariée à un homme qui s’appelle Roberto Quiroz dont je vais divorcer pour me marier avec le mari d’une amie qui va divorcer, elle aussi. Il possède une usine de tréfilerie et va pouvoir blanchir mon capital. » Ensuite elle manifesta son intention de revoir mon collègue, tout en sachant parfaitement qu’il ne la recevrait plus. Elle avait besoin que le scandale éclatât pour se débarrasser de Santiago.

Or le scandale n’éclata pas de ce côté-là. Ce furent les autorités qui, s’étant mises sur la piste de certaines irrégularités, avaient réussi à le photographier avec cinq fournisseurs. On le mit à la porte, il resta sans travail, il fallait tout cacher. J’ai raconté, pour le défendre, que l’appartement de la rue Suipachá avait été loué par moi pour avoir un cabinet au centre ville. Mais les brigades de recherche ne possédaient pas ma photographie ; et ils savaient que je ne connaissais même pas cet endroit. Le 15 septembre, au lieu d’aller vivre avec elle à l’hôtel *Plaza*, de divorcer et de se marier, il vint à la maison avec un bouquet de quinze roses rouges, humides de rosée. Je le reçus et pensai que « Dieu se sert des repentis » et qu’il fallait le défendre.

Vaincu et abandonné par sa maîtresse, qui l’avait dénoncé afin de tout garder, il s’enfonça à nouveau dans le sommeil afin d’oublier cet échec. Il devint de plus en plus agressif et, s’il avait toujours menti constitutionnellement, il se montra alors méchant et médisant.

* * *

En 1975, le 3 janvier, Santiago était sans travail. Nous étions à Miramar. Il avait acheté une machine à graver. Je faisais les dessins et lui faisais des porte-clés, des bracelets et des bagues pour les vendre l’été dans les boutiques. Je m’occupais de la vente et Ana trouvait des clients. Cette affaire devint florissante au bout d’un mois. Santiago ne manqua jamais de dormir huit ou neuf heures chaque jour de sa vie. Il ne fit jamais de tourisme et le fait de se baigner dans la mer lui procurait plus un désagrément qu’un plaisir. Mon appartement du seizième étage, ce bateau somptueux et rêvé parmi les nuages, devenait un cauchemar lorsque Santiago était présent. Je ne sais pas s’il souriait, je ne le vis jamais sourire. Je ne sais pas non plus s’il riait avec authenticité. Il fut toujours un peu acteur. On le surnomma « le singe » dans

sa promotion, car il imitait toujours quelqu'un, racontait des histoires et faisait rire les autres.

Une après-midi vers 17 heures, je rentrai à la maison avec les enfants après une promenade de cinq kilomètres sur la plage. Santiago terminait sa sieste. Alejandro était debout regardant la mer depuis la fenêtre de cet immense living. Il était content de la promenade. Santiago lui dit : « Tu dois couper du fil de bronze pour faire les porte-clés. » Alejandro lui répondit : « Oui, j'y vais tout de suite. » Toutefois, Alejandro marqua un temps d'arrêt face à la mer qui le fascinait Sa réponse fâcha Santiago qui aurait voulu qu'il obéît immédiatement. Il prit des ciseaux qu'il trouva à portée de la main et les lui lança. Alejandro se trouvait de dos et il ne s'attendait pas à cette agression. Les ciseaux s'introduisirent juste au-dessus des reins. Je courus comme une folle lui porter secours et, en lui ôtant ces ciseaux, le sang commença à couler à flots. Les plus petits allèrent chercher de l'eau de mer et la lui appliquèrent pensant que le sang s'arrêterait de couler et, pendant ce temps, j'appelai un médecin qui lui posa un tuyau de drainage. S'agissant d'une blessure avec une arme blanche, il était inévitable pour le médecin de dénoncer Santiago aux autorités. Le médecin qui, jusqu'alors, avait agi avec tant d'efficacité avec le blessé se dirigea vers le père avec indignation. Dès que celui-ci lui présenta sa carte militaire, l'expression de son visage changea et il le pria simplement de ne plus recommencer.

C'est ainsi que tout arriva. Les années se suivaient dans leur continuité. Les enfants grandissaient. Alejandro s'éloignait de plus en plus de la maison. Il avait besoin de tranquillité pour continuer ses études de médecine. Il s'en fut vivre à Belgrano avec un ami péruvien, camarade de faculté. Il était devenu agressif, chatouilleux, violent. L'atmosphère de la maison ne lui convenait plus.

Ses réactions n'étaient pas inutiles, ni solitaires. Il ressentait le changement de sa mère comme une révélation. Nous partîmes ensemble quelque temps au Brésil, comme ceux qui veulent chercher le monde. Nous en avons la justification : la participation à un congrès à Sao Paulo. Nous cherchions un endroit pour vivre. Le voyage fut si agréable que nous ne voulions plus rentrer. Nous sommes allés également à Río. Nous étions au mois de juillet. Il y avait beaucoup de brume. Le soleil se levait vers 10 heures du matin. Nous parlions beaucoup et, principalement, lors d'un repas que nous prîmes dans un restaurant de la plage San Conrado : c'était le dernier soir de ce voyage à la recherche d'horizon. La soirée se termina par la montée du Cristo Redentor jusqu'à cinq 5 du matin sous une pluie battante. Il y eut toujours de la pluie entre nous deux. De la pluie qui lavait, mais qui ne parvenait pas à pénétrer la terre profonde. L'habitude, les années passées dans un système de paix protocolaire et de soumission, nous avait conduits à nous replier sur nous-mêmes et à nous dessécher à l'intérieur malgré nos efforts pour éviter ce manque de communication. Nous rentrâmes. Il n'accepta pas de reprendre le rythme familial. Moi non plus.

Il y eut un second voyage au Pérou. Cette fois-ci, je partis avec Ana. Nous le fîmes et ce fut tout. Je pleurai beaucoup. J'écris des lettres innombrables à Santiago et j'avais peur lors de la montée au Machu Pichu. Ce genre de peur qui annonce un départ sans retour. Des larmes de deuil qu'Ana mit sur le compte de la peur des sentiers sinueux et difficiles qui conduisaient vers la ville des Incas. Ana me fit la réflexion suivante : « Garde un peu de larmes pour la descente qui va être pire que la montée. » Je restai impressionnée par la métaphore et par tout ce qu'elle pouvait contenir. Quelle serait la chute ?

* * *

Quand nous rentrâmes, les choses avaient empiré. Je pensai que le Brésil ou le Pérou étaient trop proches pour me recréer un monde avec mes enfants. Trop proche pour un exil et

trop proche pour ne pas ressentir l’envie de revenir. Je devais mettre davantage de distance, davantage de terre, de mer entre Santiago et moi.

ANNEE 1974

CONTINUATION (II)

Les seuls faits qui semblent avoir pénétré nos vies et laisser une empreinte dans ma mémoire ne sont que les situations que nous partagions.

La mort du grand peintre mexicain, auteur de compositions murales, David Siqueiros. Nous avons tous, même les plus petits, ressenti et admiré ce déploiement de forces extraordinaires, ces mains tendues vers le ciel des personnages de Siqueiros. Il y avait chez lui un besoin de hauteur, de dimension métaphysique, de cri fort et soutenu face aux peuples occidentaux surdéveloppés qui semblaient sourds aux clameurs de la terre profonde ; de l'être enfermé dans son misérable corps limité.

Nous avons rapporté du Pérou, avec Ana, une statue merveilleuse d'un sculpteur péruvien qui venait de mourir et dont le nom m'échappe aujourd'hui. Elle était ronde et je dis qu'elle était, car je ne sais ce qu'il en reste aujourd'hui. Elle doit être rangée dans le garde-meuble. Elle était faite en terre cuite et avait des visages d'indigènes regardant vers le ciel, les mains s'ouvrant vers le ciel étaient osseuses et cherchaient à dominer la crispation pour renoncer au désir de quelque chose. Miguel Ángel Asturias mourut aussi à Madrid et, avec lui, toute une époque. Ce fut le sujet de dialogues à l'heure des repas.

Cette année-là, il plut beaucoup. Je ne fis pas de voyage à Santiago del Estero, mais mes pensées étaient avec eux, avec ceux avec qui j'avais travaillé. Des images du río Dulce qui, même si ses eaux avaient été retenues, devait toujours être perçu par les habitants de Tinco et Río Hondo comme une menace ancestrale. On avait construit une digue, la Quiroga, pour irriguer des terres dégradées depuis des siècles par le sel. Des terres ruinées par les nappes phréatiques. Bien que ce fût un moment difficile pour nous – la crise de la croissance familiale –, Alejandro et moi continuâmes à jouer avec les pluies torrentielles qui arrivèrent aussi à Buenos Aires. Nous marchions, sur l'avenue Maipú inondée, avec de l'eau jusqu'aux hanches. Nous chantions et récitons des poèmes à grands cris ; nous pleurions et nos larmes se mélangeaient à la pluie. Nous nous nettoiyons l'âme et nous nous affligions de constater notre monde se diluer.

Aux États-Unis, Nixon avait renoncé à la présidence après le Watergate. Mais enfin, cela n'avait pas d'importance pour nous. Rien en provenance des États-Unis ne nous intéressait. Nous n'avons jamais été proaméricains. L'Argentine était riche et nous étions fiers de notre culture. Je ne reviens ni sur la mort de Perón, ni sur celle de mon père, ni sur les restes d'Eva. J'en ai déjà beaucoup parlé. L'année 1974 prit fin de la sorte.

ANNEE 1975

En 1975, ce fut mon oncle qui eut du chagrin avec la mort de Joséphine Baker. Il l'avait vue jouer à plusieurs reprises à Paris. Elle était pour lui un personnage fascinant, un corps élancé, des hanches étroites. C'était presque un éphèbe grec avec la peau noire et brillante et une voix qui semblait l'extraire de ses structures archaïques et paternalistes.

Au cours de cette année, je ne me souviens que des personnes qui s'en allèrent et qui avaient marqué, par leur présence, une partie de mon enfance : les premiers tangos d'Aníbal Troilo.

Franco mourut en Espagne. L'atmosphère en Argentine devenait de plus en plus tragique avec la guérilla urbaine et la guérilla rurale qui demandait à être reconnue. Cette dernière, après avoir conquis une partie du territoire de Tucumán, voulait que cet endroit fût déclaré indépendant par les puissances occidentales qui, bien entendu, refusèrent pour la seconde fois de façon plus catégorique. Les forces armées faisaient ce qu'elles pouvaient. Tucumán est recouvert de forêts. Le matin, la guérilla y patrouillait, l'après-midi, c'était les forces armées.

Mon travail au ministère de la Marine devenait de plus en plus difficile. Les bombes éclataient de partout. Je n'avais pas peur, non pas parce que j'étais irresponsable – quoique j'avoue maintenant avoir été assez téméraire –, mais parce que je pensais toujours que chaque individu pouvait apporter, par ses activités professionnelles, sa contribution à la résolution des problèmes sociaux.

Cette guerre de guérillas mettait en confrontation deux générations. La confrontation des générations a été un poison si puissant dans ce pays patriarcal que même à l'heure actuelle, vingt ans plus tard, les arrière-goûts de malaise subsistent entre les générations.

ANNEE 1976

En mars, les forces armées accédèrent au pouvoir et supprimèrent les libertés syndicales.

Je ne peux pas faire de jugement historique. Vivant à l'intérieur de mon pays et étant mère de famille, la seule chose importante pour moi était la fin de ce qui avait débuté par des assassinats isolés, pour devenir ensuite une guerre de guérillas qui, finalement, résonne en moi comme une guerre civile.

Malraux meurt en France. Il avait dit : « Le XXI^e siècle sera croyant ou ne sera pas. » Il voulait ainsi préciser que le XXI^e siècle devait être un siècle accompagné de Dieu. Ce Dieu qui a tant été renié, qui est resté seul dans les églises, nu, misérable, cloué à une croix. Le matérialisme continue à regarder vers le bas. Cela n'impose pas du tout un regard présent et attentif envers ce mystérieux inconscient découvert par Freud, qui est habité par des complexes autonomes qui, s'ils ne sont pas compris, détruisent l'homme et l'excluent de sa généalogie.

ANNEE 1977

Après la mort de Franco, le 15 juin, le peuple espagnol vota pour la première fois depuis quarante et un ans. Benito Quinquè Lamartín, le peintre de La Boca, mourut à Buenos Aires. Je l'avais vu un soir peu de jours avant son décès. Il dînait à une table en face de la mienne avec un groupe de personnes autour de lui. Étaient-ce ses protecteurs ? Ses secrétaires ? Ses admirateurs ? Je ne sais pas, c'étaient des gens. Je ressentis qu'ils n'étaient pas aussi attentifs que moi, inconnue qui le regardait passionnément. Ses mains sublimes exsangues – capables de tracer de longs traits de pinceaux, de transmettre la force d'espaces chargés de couleurs, d'hommes forts au torse nu, chargeant et déchargeant des sacs de céréales – faisaient l'objet de ma contemplation.

Vers le printemps, nous partîmes tous à La Plata attendre Agustín qui sortait du lycée naval. Nous avons pu voir la fumée de l'incendie qui avait dévasté le théâtre de La Plata. Théâtre de souvenirs d'enfance. La Plata est une ville merveilleuse. C'est la capitale de la province de Buenos Aires. Elle est célèbre par son université. Elle possède deux caractéristiques : l'avenue Siete bordée de tilleuls avec son jockey club et la confiserie à l'angle de la rue 40. Je ne sais pas si elle existe toujours. Puis nous revînmes à Buenos Aires. La nuit tombait, c'était un vendredi. Agustín était devenu un homme. À la maison, il n'aurait pas pu connaître le sens de la discipline, ni la discipline elle-même. J'avais de moins en moins de force. Le lycée naval était sa mère de remplacement, un giron maternel. Mais, à vrai dire, ce n'était pas seulement ce qu'il lui fallait. Il aurait eu besoin d'un père, d'un clairon pour le réveiller à 6 heures du matin et d'une discipline pour organiser sa vie.

ANNEE 1978

Je ne garde pas trop de souvenirs de cette année. Les confrontations continuaient. Les forces armées semblaient gagner du territoire à Tucumán, car après la chute d’Allende au Chili, la guérilla ne pouvait plus traverser la frontière pour s’y réfugier. Peut-être que la fin de cette guerre approchait. Toujours est-il que je ne la vis pas, car je partis. Partir fut très difficile.

MIRAMAR, LA DERNIÈRE FOIS

La solution consistait à mettre de la distance entre nous. Mais quelle horreur quand j’y pense ! C’est le mois de janvier 1978. Les billets de voyage sont prêts. Je vais voyager avec Laura. Je vais faire ce fameux voyage dont j’ai tant parlé. Je comprends seulement aujourd’hui avec le recul. Le 31 mars 1977, je devais partir toute seule pour le Japon, mais, au dernier moment, j’annulai ce voyage afin de passer trois jours seule à Miramar avec Santiago. Sur la plage, le soleil était anémique et il y avait des aoûtats, des nuages d’aoûtats. La maison était froide et les seuls moments passés ensemble étaient les heures de repas. Ce fut une dernière chance et un nouvel échec d’une relation qui commença à mourir lorsque nous nous sommes connus.

Je devais partir le 12 mai. Le onze, je dis à Santiago : « Si tu veux, je ne m’en vais pas. » Je partis avec Laura tout en sachant que je ne reviendrais plus. Nous passâmes les fêtes de Pâques en famille à Miramar. Il y avait des invités, je souffrais. C’était le dernier jour, il pleuvait sur la mer. Agustín m’accompagna, je m’assis sous la tente de la plage du balnéaire *Ocean*.

Je me mis à pleurer et à écrire. La mer était grise. Grise du deuil, de mort, des voiles noirs, une dernière fois, du sable sec qui se mouillait par l’arrivée de grosses gouttes éparses ; chacune créant des cratères comme si c’était une vérole de la terre. Et encore des larmes et écrire encore, dans ce cahier qui me suit partout, ce conte sur un amant imaginaire qui brise les obstacles et éloigne les méduses de mon passage ; et encore des larmes jusqu’à ce que l’âme soit sèche et en serrant très fort contre moi Agustín, nous montâmes les escaliers qui conduisaient à notre immeuble. Il y avait du vent et il faisait froid. C’était Vendredi saint. Nous prîmes un bain chaud et nous allâmes tous à l’église San Andrés pour le chemin de croix. Tout était cauchemar. Nous nous assîmes, alignés dans la deuxième rangée à gauche. Nous étions presque pelotonnés pour nous donner de la chaleur. Alejandro n’était plus là, il n’y avait plus de limites. Je me laissais tromper par n’importe quel discours qui aurait pu nous guider. Les trois autres enfants me suivaient, collés à leur maman, essayant de couper le vent de la mort qui nous entourait.

Un homme, dénommé Manuel, se plaça au premier rang et, d’une voix paternelle, nous raconta l’histoire de la Passion. Nous rentrâmes à pied. Il habitait au treizième étage dans le même bâtiment que nous. J’eus l’impression de voir en lui le démon. Son appartement était moins exposé que le nôtre au vent qui se déchaîna. Santiago était déjà parti pour Buenos Aires. Nous étions seuls. Il nous invita à prendre le thé. Il avait un discours paternel. Nous prîmes le thé en regardant la télévision située à côté d’un chauffage à gaz, rouge et chaud. Quel réconfort de trouver un peu de feu et de paix ! J’étais assise dans un fauteuil. Nous nous sommes endormis tous les quatre. Ana sur mes genoux, Agustín à ma gauche et Marina à ma droite. Lorsque nous nous sommes réveillés, la nuit était tombée sur la mer. La dernière image que je gardai de ce Miramar de mon enfance, de mon adolescence, de ma vie de femme et de mère fut celle de cet appartement qui n’était même pas le mien. Nous fermâmes nos valises et partîmes. Ce fut l’instant final d’une histoire d’amour pendant un Vendredi saint.

* * *

Sans homme, sans mari, sans père pour mes enfants et dans la maison de cet homme que j’appelai le démon, parce que sur son doigt majeur émergeait de façon horripante une

malformation donnant l’impression d’un second doigt.

SANS TITRE

Cher papa :

Je suis assise dans la même position qu'Alejandro quand il était à Paris, sur la terrasse, au mois de mai 1986.

Maintenant le mois d'août se termine, il fait froid et il y a vingt ans que tu es parti. C'est trop tard pour pouvoir récupérer quelque chose dans cet environnement. Tu avais raison. Je crois que tu n'aurais même pas pu m'aider.

Alejandro était devenu agressif. Son frère et ses sœurs ne le respectaient pas et Santiago n'aurait pas accepté le contraire, car il était le premier à ne pas le respecter. Maintenant les deux sont partis à peu d'intervalle, Alejandro en 1990 et Santiago en 1993. J'étais toujours la seule à défendre la cause d'Alejandro, « l'enfant correcteur » comme dirait Lacan. Depuis 1974, il n'y a plus d'ordre. À présent, les souvenirs reviennent avec précipitation, mais très confus. Il suffirait d'un petit effort pour les organiser chronologiquement. Les protagonistes, ceux qui auraient pu comprendre et donner crédit à tout cela, ne sont plus là. Il reste la tante qui n'est pas complètement dépourvue de rancunes ancestrales ; Lila avec son silence serein et doux, avec sa mansuétude, son irrémédiable mansuétude. Il y a moi...changée, vivante encore ! Tellement changée que je ne me reconnais plus dans le récit. Je me vois si forte et si fragile. Je ne veux plus me défendre. Je n'ai pas eu des enfants pour les ennuyer ni pour être ennuyée par eux. De toute manière, je les ai eus en sachant aussi que je devais traverser d'innombrables difficultés pour leur donner leur indépendance. Je ne les ai pas eus pour moi, mais pour la vie, pour la continuation de la vie.

Lorsque tu partis, le chaos fit son apparition comme système de vie. Je commençai à haïr – sentiment jusque-là inconnu – et à souhaiter prendre ma revanche et à créer un autre monde pour donner un nouveau territoire à ces lionceaux de lionne tardive.

L'important est que nous ayons survécu et laissé une bonne apparence. Les violences n'avaient pas lieu devant les autres. C'était un secret si jalousement gardé que ce fut la clé du chantage. Si tu dis quelque chose on va te connaître : « Fille d'une grosse pute », etc. Silence et visage aimable. C'est ainsi que s'écoulèrent vingt-trois années. Les sept premières années, nous n'avions, Santiago et moi, qu'Alejandro et Marina. Puis, Puerto Belgrano, une époque dont je n'ai parlé à personne, prit fin. C'est un mélange étrange d'amour, d'horreur, de vie, de mort. Peut-être qu'un jour j'en parlerai, quand je pourrai chausser les lunettes des souvenirs sans douleur, sans humiliation. Ce fut l'époque la plus cruelle, mais aussi la plus belle. Puerto Belgrano représente la fin d'une histoire d'amour entre un homme et une femme. Cette histoire était devenue une tragédie le jour même où ils firent connaissance. Ce célèbre 30 décembre 1950. La mort se tissa jour après jour, nuit après nuit. Personne ne le sut, à l'exception de quelques uns qui gardent le secret.

Ta fille qui t'aime

LE PASSAGE, LA TRAVERSÉE

J’attendais un mot de la part de Santiago pour m’éviter l’exil, mais il n’y avait pas de solution. Je portais la cape bleue de Marie-France qui était bordée de fourrure. Elle me plaisait beaucoup, mais je l’oubliai à l’aéroport avec mon passé. La douleur me serrait le cœur. Ils étaient tous là pour la dernière fois. Santiago devant Ana, les yeux d’Ana, le dernier regard avant de passer la douane...

Si Ana avait pu savoir que j’avais souhaité la prendre avec moi pour l’emmener loin de tous. Elle était la plus forte. Elle faisait des études. Deux ans plus tard, elle vint en France et elle alla même au lycée, mais elle voulut rentrer en Argentine. Tant pis ! De toute manière, il fallait partir pour pouvoir revenir !

* * *

J’avais un tailleur en fil bleu dont la veste resta dans un placard à Paris. J’aurais voulu la perdre, je n’y ai pas réussi. Elle ne se perd pas, tout comme un mouchoir de Tenerife dont m’avait fait cadeau Santiago lorsqu’il revint de son voyage d’instruction en décembre 1952 à bord du *Bahía Tetis*. Il ne se perdit jamais. Il me suit ; il apparaît dans les tiroirs parmi les autres mouchoirs. Il est l’évidence d’un amour qui a existé dans la fleur de notre jeunesse.

* * *

Il ne me vint pas à l’esprit de m’échapper de la douane, de revenir en arrière. Je le souhaitais de toute mon âme, mais il y avait le voyage avec Laura, la décision était prise. À la dernière minute, Laura ne put pas prendre l’avion, car son fils aîné était tombé gravement malade et d’une manière subite. Je me retrouvai avec mon billet à la main montant dans l’avion sans comprendre pourquoi elle n’était pas là. On vint m’informer que son vol avait été retardé de vingt-quatre heures pour raison de force majeure.

Je m’enfonçai dans le siège. L’avion ressemblait à une prison, au collège, et je n’avais plus de forces, ni d’arguments, mais seulement le désir féroce d’avoir entendu dire « reste » et de dormir dans les bras de Santiago. Ma mère et mes enfants ne me manquaient pas encore trop, car l’horreur de l’absence se produisit le jour suivant dans un Paris mort. C’était le lundi de Pentecôte et tout était fermé. Du coup, je ne voulais plus créer un monde nouveau, mais rester dans l’ancien. Mes réflexions étaient terrifiantes. Je ne trouvais pas d’issue.

* * *

Depuis Buenos Aires et au plan stratégique, tout semblait facile. Recommencer comme un adulte qui accepte la fin d’une vie face à ce qu’elle a d’irréversible. Santiago ? J’avais pleuré pour lui jusqu’à l’épuisement en novembre 1977 en montant et en descendant le Machu Pichu avec Ana, ma chérie. Quand, comment et de quelle façon pourrai-je récupérer mes enfants ? Mais sans Santiago, sans personne d’autre.

Depuis Buenos Aires tout semblait facile. En ayant les moyens et des propriétés, l’assurance de vie des enfants était garantie. À ce moment, tout en revenant des Invalides, je compris que les briques ne se mangeaient pas et que les économies s’épuisaient, et que je

devais recommencer à zéro une carrière dans un pays lointain et dans une culture qui était loin de ressembler à la mienne.

Depuis Buenos Aires tout semblait facile. Or ce premier jour dans un Paris suspendu de ses activités, les commerces fermés comme s'ils me refusaient, tout me paraissait hostile. Je me sentis étrangère et provinciale. J'aurais pu aller en Espagne ou en Italie. Mais non, il me fallait un pays où je ne pourrais pas parler les langues de l'amour simple, quotidien, assoupissant.

Il fallait que ce fût loin de sa voix, la voix de Santiago, sonore, profonde, ventrale. La voix du premier amour entrelacé au sentiment de la première douleur ! Une langue rationaliste. Assez d'irrationalité ! Assez ! Calme ! Encore quelques pas et quelques rues de plus et l'hôtel. Fermer les volets et attendre que Laura arrive pour m'envelopper avec son rythme d'oubli. Oui, prendre la décision de la suivre jusqu'à la fin du monde tant qu'il y aura de l'oxygène. Comment m'insérer sans désir, ni joie dans un monde nouveau ? Il manque trois rues, je casse un talon, je vacille physiquement aussi. C'est le déséquilibre. Je me calme. J'appuie complètement sur un pied, tandis qu'avec l'autre je marche sur la pointe. L'angoisse disparaît, je veux seulement arriver. Quelqu'un vient à mon aide. Je viens de m'insérer dans un monde inconnu à partir de mes pieds. Laura est déjà à l'hôtel. Le reste n'est que fumée, ils ont brûlé les souvenirs et le deuil. Et dix-neuf ans plus tard, je comprends qu'il n'y a pas de continent différent, ni de culture différente, ni de pays différents.

* * *

Tout est en nous, dans les tripes qui tremblent le soir lorsque la distance charnelle devient un besoin impérieux... Et je veux revenir.

LETTRE À LA FILLE QUI NAQUIT

CINQ MILLE ANS PLUS TARD

Chère Ana :

Tant d’années passèrent...tant de choses ! Tu naquis presque dans un taxi, car j’avais le sommeil profond et tu étais pressée. Quand je me réveillai, les contractions étaient si rapprochées que j’eus du mal à arriver jusqu’à la clinique. Je me rappelle que j’ai pris un taxi rouge et que le chauffeur – un Espagnol – me disait tout le temps : « Madame, tenez bon ; on n’est pas encore arrivé ! » Nous arrivâmes enfin à la clinique. Une femme de l’administration, qui était une patiente de mon père, vint prendre des renseignements sur moi. Je l’envoyai promener. Je montai sur un brancard et je leur dis : « À la salle d’accouchements ! » Quand j’arrivai, le docteur Quesada était en train de mettre ses gants et je ne sais plus s’il arriva à vraiment les mettre, car tu sortis sur-le-champ. Il te sépara de moi avec beaucoup de grâce. Tu naquis avec les yeux ouverts ; en t’assurant que les choses avaient été bien faites. Tu naquis pour donner des ordres et non pour en recevoir. Tu as l’étoffe d’un leader et j’espère que tu le seras pour de bonnes causes.

Si un jour tu devais faire une analyse, il te faudra dire, avec une sainte fierté, que ma grossesse fut un plaisir des dieux, que je n’avais grossi que de huit kilos, que tu pesais trois kilos et quatre cent quatre-vingts grammes, et que tu mesurais quarante-huit centimètres. L’accouchement fut normal, rapide et sans complications. Que notre alliance en ce moment sublime fut le couronnement de neuf mois d’amour partagé au-delà de toute banalité, de toute frustration. En outre, tu diras que tu fus ma dernière fille et qu’il était bien planifié que tu serais mon dernier enfant. C’est pourquoi j’écoutais dans mon corps, encore plus attentivement que jamais, chaque instant de notre vie ensemble et que celle-ci continua par la suite à l’extérieur lorsque déjà née je te pris dans mes bras.

* * *

La patiente de papa l’appela d’urgence en lui disant : « Docteur, votre fille est dans la salle d’accouchements » Papa se précipita à la clinique et arriva une demi-heure après ta naissance. Quand il ouvrit la porte, sans le moindre effort, car j’avais appris à respirer, je me penchai, te pris dans mes bras et te mis dans ceux de mon père. Lui, avec les yeux étincelants et humides me dit : « Tu es une femme forte, comme tu ressembles à ma mère ! »

Je ne sais comment il s’arrangea pour avoir le temps d’acheter un petit bouquet de *siemprevivas*⁵⁹ qui resta longtemps chez ma tante dans un petit vase japonais située dans une vitrine à droite de la porte du salon.

Lorsque ta fille, Malena, naquit, je partis chercher des *siemprevivas* pour te les donner, car tu es une femme forte et tu ressembles sans aucun doute à ma grand-mère. Ma tante me dit qu’elle ne savait pas comment elles avaient disparu. Je crois que c’est papa qui vint les chercher pour les offrir à sa mère qui est dans un autre monde dont nous ne savons rien, mais dont nous avons le pressentiment.

Je te laisse la parole. Tu es mère, nous partageons le mystère. Remercions Dieu !

⁵⁹ Petites fleurs toujours vivantes qui ne se fanent jamais.

Maintenant, tu as un fils. Il s'appelle Nicanor...

Tu es donc capable de comprendre, à présent, l'histoire magnifique de l'amour qui peut unir une mère à son fils !